This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

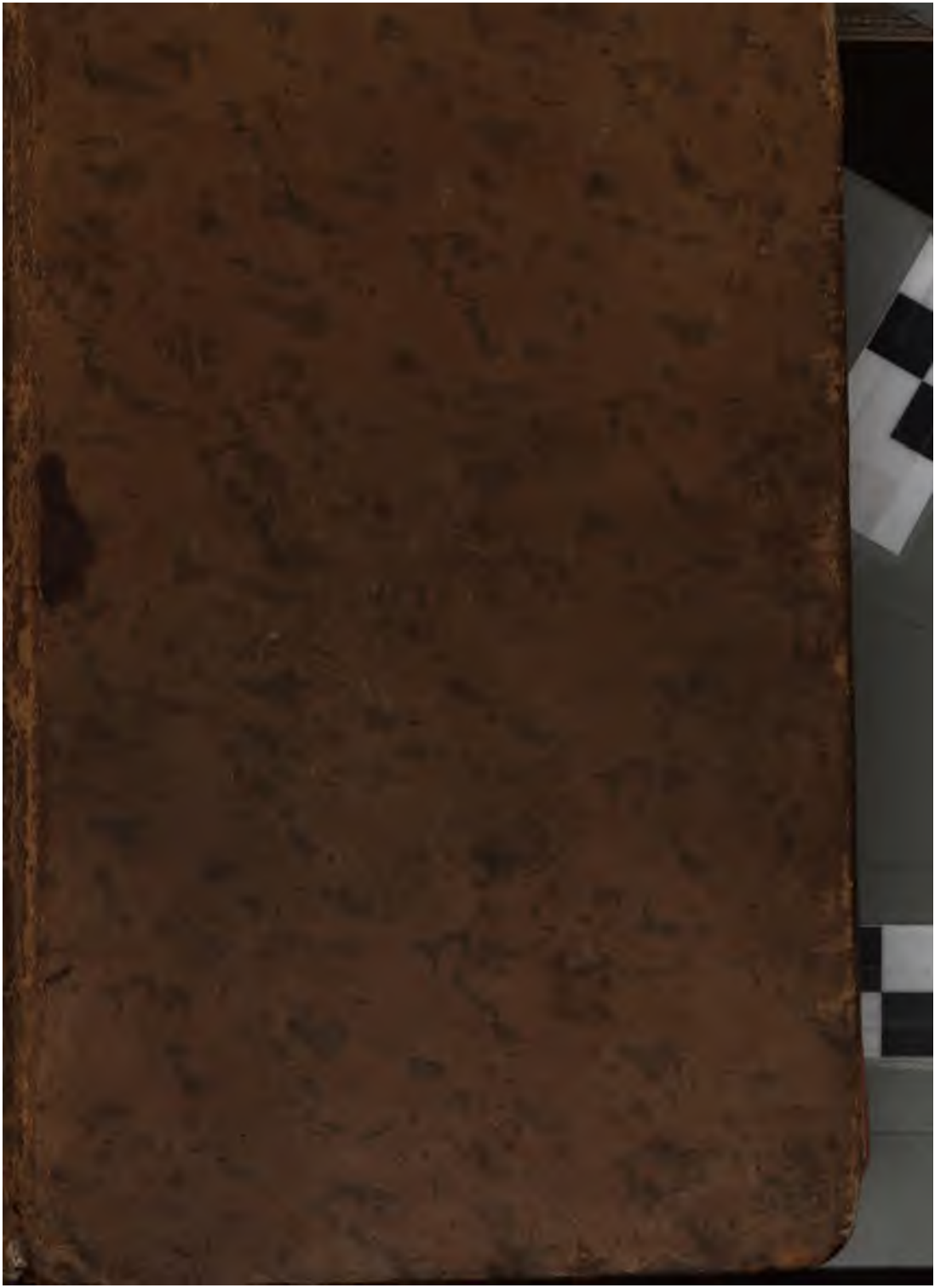
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY

916.2
S265a

LETTRES
SUR
L'ÉGYPTE

TOME PREMIER.

LETTRES
SUR
L'ÉGYPTE,

Où l'on offre le parallèle des mœurs anciennes & modernes de ſes habitans, où l'on décrit l'état, le commerce, l'agriculture, le gouvernement, l'ancienne Religion du pays, & la deſcente de S. Louis à Damiette, tirée de Joinville & des Auteurs Arabes, avec des Cartes Géographiques.

PAR M. SAVARY.

Seconde Édition revue & corrigée.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez ONFROI, Libraire, Quai des Auguſtins.

On trouve à la même adreſſe :

La Vie de Mahomet, *avec la* Traduction du Coran, *du même Auteur.*

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

304561

STANFORD LIBRARY

A

MONSIEUR,

FRÈRE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

L'accueil favorable dont MONSEIGNEUR *a honoré mes premiers travaux m'encourage à*

publier les observations que j'ai faites pendant le cours de mes voyages. Si MONSEIGNEUR daigne me permettre de placer son nom à leur tête, mes vœux seront comblés. Je regarderai cette faveur comme un garant des suffrages du public, et je regretterai moins que des obstacles aient arrêté mon zèle au moment où j'allois entreprendre les recherches les plus importantes.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE MONSIEUR,

Le très-humble & très-obéissant
Serviteur SAVARY.

PRÉFACE.

LES VOYAGES ſont l'école la plus inſtructive de l'homme. C'eſt en voyageant qu'il peut apprendre à connoître ſes ſemblables ; c'eſt en vivant avec différens peuples, en étudiant leurs mœurs, leur religion, leur gouvernement, qu'il a un terme de comparaiſon pour juger des mœurs, de la religion, du gouvernement de ſon pays. Environné des préjugés de l'éducation, ſoumis à la loi de l'habitude, tant qu'il ne quittera point ſa terre natale, il ne verra les autres nations qu'à travers un verre opaque, qui changeant à ſes yeux leurs formes & leurs couleurs, lui en fera porter des jugemens faux. Il s'étonnera de leurs erreurs, quand lui-même payera tribut à des erreurs auſſi frappantes; il rira du ridicule de leurs uſages, quand lui-même ſera l'eſclave d'uſages non moins extravagans.

Mais, après qu'il aura examiné avec une attention réfléchie, les mœurs & le génie des peuples divers, après qu'il aura calculé juſqu'à quel point l'éducation, les loix, le climat influent ſur leurs qualités phyſiques & morales, la ſphère de ſes idées s'étendra, la réflexion l'affranchira du joug des préjugés, & briſera les liens dont la coutume avoit enchaîné ſa raiſon. C'eſt alors que, tournant ſes regards vers ſa patrie, le bandeau tombera de ſes yeux, les erreurs qu'il y avoit puiſées s'évanouiront & il la verra ſous un jour différent.

Avant de commencer ſes voyages, il importe qu'il ait une connoiſſance profonde de la Géographie & de l'Hiſtoire. L'une lui marquera la place qui ſervit de théâtre aux grands événemens; l'autre les retracera dans ſa mémoire. Eclairé de ce double flambeau, s'il parcourt les contrées orientales, où ſont arrivées les révolutions étonnantes qui ont plus d'une fois changé la face de la terre, il verra tous les objets s'animer devant ſes pas. Les marbres, les ruines, les montagnes parleront

à ſon eſprit & à ſon cœur. Ici, ſous des ronces, il lira ces mots dont la patrie honora les mânes d'un héros: *Sta, viator, heroem calcas.* Ce rocher qui pend au précipice ſur l'abîme des mers, lui rapppellera le ſort funeſte de l'amante déſeſpérée qui mérita par la chaleur & la ſublimité de ſes vers le nom de dixième Muſe. Ces décombres, triſtes reſtes de deux fameuſes Républiques, lui retraceront l'homme ennobli par l'amour de la liberté, ſon ame aggrandie, toutes les facultés de ſon corps & de ſon eſprit perfectionnées. Combien de comparaiſons, de ce qui étoit alors, avec ce qui eſt de nos jours, s'offriront à ſa penſée! Quelle chaîne immenſe d'événemens à parcourir! Il ſe contentera de marquer les grands traits, & de préſenter au Lecteur des rapprochemens rapides, où le paſſé & le préſent réunis par des points lumineux, ſe toucheront ſans ſe confondre.

A la vue des monumens ſuperbes que l'Egypte poſſéde encore, il penſera quel dût être un peuple dont les ouvrages ſeuls d'entre ceux des nations anciennes, ont

bravé les ravages du temps ; quel dût être un peuple qui ſembloit ne travailler que pour l'immortalité, & chez lequel Orphée, Homère, Hérodote, Platon, allerent puiſer les connoiſſances dont ils enrichirent leur Patrie. Il regrettera que les efforts des ſavans n'aient pu lever le voile des hiéroglyphes ſi nombreux dans cette riche contrée. L'intelligence de ces caractères éclaireroit l'Hiſtoire ancienne, & jetteroit peut-être un rayon de lumière à travers les ténèbres qui couvrent les premiers âges du monde.

Devenu citoyen de l'univers, il s'élevera au-deſſus de la partialité & de l'opinion, & en décrivant les villes, les pays, il remettra à la vérité le ſoin de conduire ſes pinceaux. Mais qu'il évite de ſe placer, comme tant d'autres voyageurs, ſur le devant de ſes tableaux, de s'entourer de clarté, de laiſſer dans l'ombre le reſte des perſonnages. Qu'il ſe montre ſans affectation, ou pour l'intelligence du ſujet, ou pour donner du poids aux faits qu'il expoſe. Telles ſont les connoiſſances

que doit au-moins poſſéder celui qui veut voyager avec fruit. Tels ſont les principes dont il doit être pénétré.

Aux lumières, & au génie de l'obſervation, il faut qu'il joigne encore cette ſenſibilité vive, profonde, pénétrante qui ſeule fait voir & écrire avec intérêt. S'il n'a point été attendri à l'aſpect du lieu où le grand Pompée fut aſſaſſiné en débarquant près de Peluſe; ſi les merveilles de l'Fgypte ne l'ont point frappé d'étonnement & d'admiration, s'il n'a pas gémi ſur les débris auguſtes d'Alexandrie, & ſur la perte de 400000 volumes dévorés par les flammes, ſi le feu de l'enthouſiaſme n'a point embrâſé ſon cœur près des ruines de Troie, de Sparte & d'Athènes, qu'il ſe garde d'écrire, la nature ne l'avoit pas formé pour tranſmettre à ſes ſemblables les grandes impreſſions que doivent produire les grands objets.

Je crois avoir ſenti ce qu'il faut pour rendre un voyage intéreſſant, mais c'eſt au public à juger ſi j'aurai ſu le mettre en pratique. Si le Lecteur, en parcourant

ces Lettres, m'accompagne avec plaiſir ; ſi la vérité des deſcriptions le frappe, ſi les détails géographiques & hiſtoriques l'inſtruiſent, ſi les faits mémorables que je rappelle à ſon ſouvenir lui paroiſſent placés dans le cadre qui leur convient, ſi le parallèle des mœurs anciennes & modernes lui ſemble tracé par le jugement & la réflexion, j'aurai réuſſi au gré de mes vœux, & les fatigues, les dangers, les travaux que j'ai eſſuyés, ſeront pour moi un ſujet de conſolation.

LETTRES

LETTRES SUR L'ÉGYPTE.

LETTRE PREMIERE.

A M. L. M.

Alexandrie, le 24 Juillet 1777.

MON SILENCE, Monſieur, excite vos plaintes. Vous réclamez mes promeſſes. « Où ſont, dites-» vous, les portraits des mœurs orientales que » j'attendois de votre goût pour l'obſervation ? » Quoi ! depuis trois ans vous parcourez l'E-» gypte, & vous ne m'avez pas écrit un mot » d'un pays célèbre entre tous les pays de la » terre. »

Tels ſont vos reproches. Rappelez-vous les conſeils que vous me donnâtes en quittant Paris ; vous y trouverez ma juſtification. « Jeune » homme, vous allez dans une terre étrangere ; » vous verrez des hommes nouveaux. Obſer- » vez l'influence du climat, l'empire de la reli- » gion, la loi impérieuſe des uſages antiques, » & l'action que le deſpotiſme exerce conti- » nuellement ſur les foibles humains, & vous » y trouverez l'hiſtoire de leurs vices & de leurs » vertus ; pour faciliter cette étude, apprenez » les langues de l'Orient ; converſez avec les » Grecs, les Turcs, les Arabes ; vivez avec eux. » Pour les voir tels qu'ils ſont, laiſſez en France » vos préjugés. Tâchez de peindre d'après nature » les peuples que vous verrez. Que le Turc » reſſemble à lui-même, & n'allez pas repré- » ſenter Paris au grand Caire. »

Tels furent les préceptes que me dicta votre ſageſſe. Votre raiſon me les fit croire ; votre amitié me les rendit chers, & ils ſont reſtés gravés dans ma mémoire. Trois années de voyages, de peines & de travaux, ont été conſacrées au deſir de les mettre en pratique. En vous écrivant plutôt, je vous aurois moins obéi.

Il me paroît convenable de vous entretenir d'abord des limites de l'Egypte, & des révolu-

tions que le temps & les travaux des hommes y ont occaſionné. La carte qui accompagne cette Lettre, vous ſervira de guide. A l'autorité des anciens, aux découvertes du Pere Sicard, de Pokoke de Nieburh, de Danville, j'ai joint mes obſervations. Ce dernier Géographe, dont la critique ſavante ſait diſtinguer le vrai parmi les contradictions nombreuſes des voyageurs, m'a ſouvent été d'un grand ſecours. Je ne le quitte que dans les lieux où il falloit abſolument avoir vu pour ne pas s'égarer.

L'Egypte eſt bornée au Nord par la Méditerranée, au midi par une chaîne de montagnes qui la ſéparent de la Nubie; la mer rouge & l'iſthme de Suès la terminent à l'orient: elle a pour limites au couchant les déſerts de la Lybie, au milieu deſquels étoit bâti le Temple de Jupiter Ammon. Sa plus grande longueur ſe prend depuis Syenne, ſituée ſous le Tropique du Cancer, juſqu'au cap *Burlos*, qui, formant la pointe la plus avancée du Delta, termine preſque le 32 degré de la latitude. Cette diſtance donne environ deux cens vingt-cinq lieues.

Sa plus grande largeur eſt de ſoixante-huit lieues, en tirant une ligne droite des ruines de Peluſe à la tour des Arabes, autrefois nommée *Tapoſiris*. Cette meſure s'accorde avec celle

des anciens (*a*) qui donnoient cinquante-quatre lieues au Delta, depuis Peluſe juſqu'à Canope, & quatorze depuis Canope juſqu'à Tapoſiris.

On diviſe l'Egypte en haute & en baſſe. La premiere n'eſt qu'une longue vallée, qui commence à Syenne, & finit au grand Caire. Deux chaînes de montagnes qui partent de la dernière cataracte, en forment les vaſtes contours. Leur direction eſt du midi au nord, juſqu'à la hauteur du Caire, où ſe ſéparant à droite & à gauche, l'une va gagner le mont *Colzoum;*

(*a*) Diodore de Sicile & Strabon donnent à la baſe du Delta qui s'étendoit depuis Peluſe juſqu'à Canope aujourd'hui *alboukir*, 1300 ſtades que l'on peut évaluer à 54 lieues. Ajoutez enſuite quatorze lieues depuis Canope juſqu'à la tour des Arabes, vous aurez 68 lieues. Hérodote compte 60 ſchènes, c'eſt-à-dire, 80 lieues depuis le mont Caſius juſqu'au golphe de Plintiné où étoit ſituée *Tapoſiris*. Le mont Caſius eſt 12 lieues à l'orient de Peluſe; en retranchant ce nombre du premier, il reſtera également 68 lieues de Peluſe à Tapoſiris. Il eſt évident que ces deux Géographes ont meſuré la même étendue de pays en ligne droite, & non en ſuivant, comme Hérodote, la baſe du Delta. Car, depuis Hérodote juſqu'à leur temps, cette partie de l'Egypte s'étoit déjà accrue par l'immenſe quantité de ſable que le Nil entraîne dans ſon cours; & s'ils avoient ſuivi le rivage de la mer, ils auroient trouvé une augmentation conſidérable.

l'autre ſe termine en collines de ſables près d'Alexandrie. La première eſt compoſée de rochers hauts & eſcarpés ; la ſeconde eſt formée de monticules ſablonneux, aſſis ſur une baſe de pierre calcaire. Au-delà de ces montagnes, ſont des déſerts qui ont pour bornes la mer rouge à l'orient, & à l'occident l'étendue de l'Afrique : au milieu s'étend cette longue plaine, qui n'a pas plus de neuf lieues dans ſa plus grande largeur. C'eſt-là que le Nil promène ſes eaux entre deux barrieres inſurmontables. Tantôt fleuve tranquille, il ſuit lentement le cours que la nature & l'art lui ont tracé : tantôt torrent impétueux, rougi des ſables de l'Ethiopie, il ſe gonfle, franchit ſes bords, domine ſur les campagnes, & couvre de ſes flots un eſpace de deux cens lieues. C'eſt dans cette vallée célèbre que les hommes allumerent pour la premiere fois le flambeau des ſciences, dont la lumière ſe répandit dans la Grèce (*b*) &

(*b*) Hérodote, Strabon & Diodore de Sicile, diſent préciſément que les Grecs ont puiſé la plus grande partie de leurs connoiſſances en Egypte. C'eſt delà qu'Orphée & Homère apportèrent la mythologie, & les filles de Danaüs, les myſtères de Cérès. C'eſt-là que leurs philoſophes étudièrent l'aſtronomie, & leurs légiſlateurs la ſcience du gouvernement.

éclaira ſucceſſivement le reſte de la terre. Cette vallée eſt toujours auſſi féconde que dans les beaux jours de Thèbes, mais elle eſt bien moins cultivée, & ſes villes fameuſes ſont renverſées dans la pouſſière. Le deſpotiſme & l'ignorance aſſis à la place des Loix & des Arts, les y tiennent enſevelies.

La baſſe Egypte comprend tout le pays qui ſe trouve entre le Caire, la Méditerranée, l'iſthme de Suès & la Lybie. Cette plaine d'une immenſe étendue, offre ſur ſes bords des ſables arides, une bande de terres cultivées le long des canaux du fleuve, & au milieu l'île triangulaire, à laquelle les Grecs donnèrent le nom de Delta. Elle eſt formée par les deux branches du Nil, qui ſe ſéparant à *Batn' el bakara, le ventre de la vache*, vont ſe jetter dans la mer au-deſſous de Damiette & de Roſette. Cette île la plus fertile du monde, a beaucoup perdu de ſon étendue, puiſqu'elle avoit autrefois pour limites Canope & Peluſe (*c*). Les ravages des conquérans ayant ruiné le boulevard oriental de l'Egypte, les cultivateurs trop expoſés aux incurſions des Arabes, ſe ſont retirés dans l'intérieur du pays. Les canaux qui y portoient

(*c*) Strabon, livre 17.

les eaux & la fécondité ſe ſont comblés. La terre ceſſant d'être arroſée, & continuellement brûlée par l'ardeur du ſoleil, s'eſt convertie en ſable ſtérile. Aux lieux où l'on voyoit autrefois de riches campagnes, des villes floriſſantes (*d*), ſur la branche Peluſiaque, Tanitique & Mendéſienne, qui partent toutes trois du canal de Damiette, on ne trouve aujourd'hui que quelques miſérables hameaux entourés de dattiers & de déſerts. Ces canaux jadis navigables (*e*) ne ſont plus qu'une vaine repréſentation de ce qu'ils étoient. Ils ne communiquent avec le lac Menzalé, que pendant quelques inſtans de la crue du Nil. Le reſte de l'année ils ſont à ſec. En les creuſant, en ôtant le limon que le fleuve y dépoſe, depuis que les Turcs ſe ſont emparés de l'Egypte, on fertiliſeroit les campagnes qu'ils traverſent, & l'on rendroit au Delta le tiers de ſa grandeur.

Maintenant, Monſieur, que vous avez une idée générale de l'Egypte, arrêtez vos regards ſur ce riche pays, & ſuivez les changemens qu'ils

(*d*) Bubaſte, Peluſe, Phacuſe & toutes les villes qui étoient dans la partie orientale du Delta ſont entièrement détruites.

(*e*) Les branches Peluſiatique, Tanitique, & Mendéſienne étoient autrefois navigables.

a éprouvés. Au-delà des temps dont l'hiſtoire nous a conſervé l'époque, des peuples deſcendirent des montagnes qui bordent la cataracte, dans la vallée que le Nil inondoit (*f*); c'étoit un marais impraticable couvert de joncs & de roſeaux. Après des eſſais multipliés & ſouvent funeſtes, ils découvrirent les plantes qui leur étoient ſalutaires; ils diſtinguèrent le (*g*) lotus qu'Hérodote appelle le lis du Nil, le roſeau que nous nommons la canne à ſucre, & qui a conſervé dans le pays, le nom primitif de

(*f*) Herodote, p. 40, Euterpe; Diodore de Sicile, liv. premier, & Strabon, liv. 17, aſſurent le même fait.

(*g*) Le lotus eſt une nymphée particuliere à l'Egypte, qui croît dans les ruiſſeaux & au bord des lacs. Il y en a de deux eſpeces, l'une à fleur blanche, & l'autre à fleur bleuâtre. Le calice du lotus s'épanouit comme celui d'une large tulippe, & répand une odeur ſuave, approchante de celle du lis. La premiere eſpece produit une racine ronde ſemblable à une pomme de terre. Les habitans des bords du lac *Menzalé* s'en nourriſſent. Les ruiſſeaux des environs de Damiette ſont couverts de cette fleur majeſtueuſe qui s'éleve d'environ deux pieds au-deſſus des eaux. M. Paw aſſure qu'elle a diſparu de l'Egypte, & en donne une deſcription qui ne lui reſſemble aucunement, *Recherches ſur les Egyptiens & les Chinois*, *page* 150; mais il n'eſt pas étonnant que ce ſavant ſe ſoit trompé, puiſque la plupart des voyageurs qui ont parcouru l'Egypte n'ont jamais vu le lotus, qui ne ſe

(*h*) *Caſſab* roſeau ; la Colocaſe (*i*), l'oignon, & la fève. Bien des années s'écoulèrent avant qu'ils ſongeaſſent à cultiver ces productions indigênes. Le beſoin éveilla l'induſtrie. Celui à qui le haſard ou la réflexion procura quelque heureuſe découverte, fut Roi ou Dieu (*k*). Oſiris apprit aux hommes encore antropophages, à ſe nourrir de fruits au lieu de la chaire humaine. Iſis, la même que Cerès, leur enſeigna la culture du blé ; ils furent élevés au rang des Dieux. Hercule l'Egyptien, le plus ancien des héros qui ont porté ce nom, délivra la Thébaïde des monſtres qui la ravageoient. On

---

trouve point ſur les grands canaux du Nil, mais dans les ruiſſeaux qui traverſent l'intérieur des terres.

(*h*) Quelques auteurs ont dit que la canne à ſucre avoit été apportée de l'Inde en Egypte. Peut-être n'a-t-on apporté que la maniere de la cultiver. Il me ſemble qu'elle eſt originaire d'un pays qui produit un grand nombre d'eſpeces de roſeaux, & où elle croît naturellement. Son nom même porte à le croire.

(*i*) La colocaſſe eſt une plante bien connue en botanique. Les habitans de Damiette la cultivent particuliérement. On voit près de cette ville des vaſtes champs couverts de ſes larges feuilles. Sa racine eſt en forme de cône, & plus groſſe que celle du lotus. Elle eſt d'un goût moins fade que la pomme de terre.

(*k*) Diodore de Sicile, p. 24.

lui dreſſa des autels. Tandis que les peuples de la haute Egypte diſputoient aux bêtes féroces leurs vaſtes marais (*l*), la mer, au rapport des anciens, venoit battre le pied des montagnes où ſont bâties les pyramides. Elles s'enfonçoit du côté de la tour des Arabes, bien avant dans la Libye. Elle couvroit une partie de l'Iſthme de Suès, & tout ce que nous nommons aujourd'hui le Delta formoit un grand golfe. Je paſſe ſur les ſiecles & je viens au temps où les Egyptiens, ſoumis à un culte, à des loix, creuſerent des canaux pour donner de l'écoulement aux eaux ſtagnantes du Nil, oppoſerent de puiſſantes digues à ſes ravages, & las d'habiter les antres des rochers, bâtirent des villes ſur des tertres élevés par l'art, ou par la nature. Déja le fleuve étoit contenu. L'habitation des hommes étoit à l'abri de ſes débordemens (*m*). L'expérience avoit appris à les prévoir & à les annoncer. La géométrie meſurant les terreins nouvellement ſortis du fleuve, ou diminués par ſon impétuoſité, aſſuroit les poſſeſſions. Une grande Ville s'étoit élevée au milieu de la Thébaïde. Pluſieurs Rois avoient mis leur gloire

(*l*) Herodote, Strabon, Diodore de Sicile qui rapporte à ce ſujet le ſentiment des Ethiopiens.

(*m*) Hérodote, p. 40. Euterpe.

à l'embellir. Telle étoit la magnificence de ſes monumens publics que les ruines qu'ils ont laiſſées, impriment encore après plus de quatre mille ans, l'admiration & le reſpect. Thèbes floriſſoit depuis des ſiecles, & Rome n'étoit pas encore. Séparés du reſte de l'univers par des déſerts, des montagnes, & la mer, les Egyptiens cultivoient paiſiblement les arts & les ſciences. La conſtance de leurs travaux étendoient chaque jour les limites de leur Empire, ſoit en défendant par des levées les terres nouvelles, ſoit en deſſéchant par des ſaignées profondes, les lieux marécageux (*n*). Un des rois d'Egypte, prévoyant peut-être ce qui devoit arriver, avoit entrepris de détourner le cours du fleuve. Après avoir erré pendant cent cin-

(*n*) Les Prêtres diſoient que Menès, le premier roi d'Egypte, avoit jetté un pont ſur le Nil auprès de Memphis. Avant ce prince, le fleuve franchiſſant le mont Pſammius, couloit au midi de cette ville, & ſe répandoit dans les déſerts de Libye. A cent ſtades de Memphis, il oppoſa une digue à ſon cours, & le força de revenir entre les montagnes. Par ce moyen le premier lit fut deſſéché. De nos jours que les Perſes ſont maîtres de l'Egypte, ils entretiennent à grands frais la digue qui ferme l'ancien canal. Chaque année, ils y ajoutent de nouveaux ouvrages, & ont établi des troupes pour veiller à ſa conſervation. *Heradote. Euterpe*, p. 55.

quante lieues entre les barrieres dont je vous ai parlé, trouvant à droite un obſtacle infurmontable, il ſe précipitoit à gauche, & coulant au midi de Memphis, il ſe répandoit dans les ſables de la Libye. Le Prince lui avoit creuſé un lit nouveau à l'orient de Memphis; & oppoſant à ſes eaux une large digue, l'avoit obligé de revenir entre les montagnes, & de ſe décharger dans le golfe, qui baignoit le rocher où le château du Caire eſt bâti. Du temps d'Hérode, on voyoit encore l'ancien lit du fleuve, & la digue qui en fermoit l'entrée. Les Perſes l'entretenoient avec le plus grand ſoin. Au moment où j'écris, ce canal n'eſt point ignoré; on le ſuit à travers le déſert; il paſſe à l'occident des lacs de Natron. Des bois pétrifiés, des mats, des antennes, débris des bâtimens qui y naviguoient, en marquent encore la trace. Les Arabes ont conſervé à ce canal preſque comblé, le nom de *Bahr Bela ma* (*o*) mer ſans eau.

C'eſt aux travaux du Monarque, qui termina ce grand ouvrage, que l'Egypte doit le Delta. Le poids énorme des eaux du Nil, qui vint ſe jetter à l'entrée du golfe, fit refluer celles de la mer. Les ſables, le limon qu'il entraîne, s'y

(*o*) Les Arabes appellent *bahr*, mer, les grands fleuves.

amoncelèrent. L'île du Delta peu conſidérable d'abord, ſortit de la mer dont elle recula les limites. Elle étoit un don du fleuve. La culture vint la défendre contre ſes attaques, en élevant des digues ſur ſes bords. Du temps de Mœris, qui vivoit cinq cens ans avant la guerre de Troie, le Delta paroiſſoit encore dans ſon enfance (*p*). Huit coudées ſuffiſoient pour l'inonder dans toute ſon étendue. On la parcouroit en bateau d'une extrémité à l'autre, & ſes villes conſtruites ſur des hauteurs artificielles reſſembloient aux îles de la mer Ægée (*q*). Lorſqu'Hérodote vint en Egypte, il falloit quinze coudées pour couvrir toute la baſſe Egypte; mais alors le Nil débordoit l'eſpace de deux journées à droit & à gauche du Delta. Sous l'Empire des Romains, ſeize coudées produiſoient le même effet. Pendant la domination des Arabes, les Ecrivains parlent de dix-ſept coudées comme de la hauteur la plus favorable. Aujourd'hui le terme de dix-huit coudées eſt celui de l'abondance; mais l'inondation ne s'étend plus dans la baſſe Egypte: elle s'arrête au grand Caire & dans les campagnes voiſines. Cependant le Nil croît ſouvent juſqu'à vingt-deux cou-

(*p*) Hérodote, p. 41. Euterpe.

(*q*) Strabon liv. 17, p. 1136.

dées. Le limon amoncelé depuis tant d'années ſur l'île ſortie de ſon ſein, a produit ce phénomène. L'art y a beaucoup contribué, ſoit en aſſurant par des levées les terreins plus oppoſés à l'action du fleuve, ſoit en multipliant ſes bouches, & en coupant un grand nombre de canaux, qui laiſſent aux eaux un libre écoulement (*r*). Depuis mon ſéjour en Egypte, j'ai fait deux fois le tour du Delta, lors de l'inondation. Je l'ai même traverſé par le canal de *Menouf*. Le fleuve couloit à pleines rives dans les grandes bouches de Roſette, de Damiette, & dans celles qui traverſent l'intérieur du pays; mais il ne débordoit pas ſur les terres, excepté dans les lieux bas, où l'on ſaignoit les digues pour arroſer les campagnes couvertes de ris. Voilà donc dans l'eſpace de 3284 ans, le Delta élevé de quatorze coudées (*s*). Il ne faut pas croire

(*r*) Strabon, livre 17, dit que la branche Bolbitine & Sebennitique ont été creuſées de main d'homme.

(*s*) Pour que ce calcul fût de la derniere exactitude, il faudroit ſavoir ſi la coudée chez les Grecs, les Romains, les Arabes eſt préciſément la même meſure, connoître même les variations qu'elle a pu éprouver chez ces différens peuples, &c. ce qui ſeroit fort difficile à démontrer. Cette préciſion n'étant pas eſſentielle au ſujet que je traite, je me contente de rapporter les témoignages des Ecrivains & les faits.

comme quelques voyageurs l'ont prétendu, que cette île continuera de s'élever, & qu'elle deviendra inculte. Elle devoit ſon accroiſſement au dépôt annuel du limon, que le Nil entraîne ; en ceſſant d'être inondée, elle ceſſera de croître : car il eſt démontré que la culture ne ſuffit pas pour exhauſſer un terrain.

Le Delta eſt actuellement dans la ſituation la plus favorable pour l'agriculture. Baigné à l'orient & à l'occident, par deux fleuves que le Nil forme en ſe diviſant, & qui ſont auſſi larges & plus profonds que la Loire, coupé de ruiſſeaux innombrables, il offre l'aſpect d'un jardin immenſe dont tous les compartimens peuvent être arroſés. Pendant les trois mois, où la Thébaïde eſt ſous les eaux, il poſſéde des campagnes couvertes de ris, d'orges, de légumes, & de fruits d'hiver. Ce n'eſt plus comme autrefois, la mer Ægée, avec les Ciclades ; ce ſont des riches moiſſons dans la plaine dont l'horiſon ſeul borne l'étendue ; ce ſont des bois de dattiers, d'orangers, de ſycomores ; ce ſont des eaux toujours courantes ; c'eſt une verdure qui change & ſe renouvelle ſans ceſſe ; c'eſt enfin une abondance qui réjouit la vue & étonne l'imagination. En perdant l'inondation, cette île a gagné chaque année, les trois mois pendant leſquels la Thébaïde eſt ſous les eaux. Auſſi

eſt-ce la ſeule partie de l'Egypte, où le même champ donne par an deux récoltes de grains, l'une de ris, l'autre d'orge.

Vous devez bien penſer, M. qu'en croiſſant en hauteur, elle s'eſt auſſi augmentée en longueur. Entre pluſieurs faits que l'hiſtoire nous préſente, j'en choiſirai un ſeul (*t*). Sous le règne de Pſammetique, les Miléſiens aborderent avec trente vaiſſeaux à l'embouchure de la branche Bolbitine, aujourd'hui celle de Roſette, & s'y fortifièrent. Ils y bâtirent une ville qu'ils nommerent *Metelis*; c'eſt la même que Faoüé, qui dans les vocabulaires Cophtes a conſervé le nom de *Meſſil*. Cette ville autrefois port de mer, s'en trouve actuellement éloignée de neuf lieues; c'eſt l'eſpace dont le Delta s'eſt prolongé depuis Pſammetique juſqu'à nous.

Homere, le peintre ſublime des peuples & des pays, Homère (*u*) dont les détails géographiques ſont le monument le plus précieux en ce genre que nous ait tranſmis l'antiquité, met ces mots dans la bouche de Menelas, abordé en Egypte: « Dans la mer orageuſe qui baigne l'Egypte, » il eſt une île nommée Pharos. Sa diſtance

(*t*) Strabon, l. 17.

(*u*) Odiſſée, chant IVe.

du

» du rivage, eſt celle qu'un vaiſſeau pouſſé par un » vent favorable, peut parcourir en un jour. » (x) Protée inſtruiſant Menelas, lui dit : « Le deſtin » ne permet pas que tu revoie tes amis, ton palais, » & ta terre natale, juſqu'à ce que tu ne ſois re- » tourné ſur les bords du fleuve Egyptus (y), » qui tire ſa ſource de Jupiter, & que tu n'y » aie offert des hécatombes aux Dieux immor- » tels. . . . . Il dit, & cet ordre qui m'obli- » geoit à traverſer une ſeconde fois la mer vaſte » & orageuſe qui ſépare le phare du continent » Egyptien, briſa mon cœur de douleur. »

Homère qui avoit voyagé (z) en Egypte où il avoit appris des prêtres la mythologie dont il fait un ſi brillant uſage dans ſes poëmes, nous repréſente l'île de Pharos qui forme actuellement le port d'Alexandrie, au moins à vingt lieues du rivage Egyptien ; & ce ſentiment s'accorde avec celui de la plus haute antiquité.

(x) Odiſſée, chant IV.e

(y) Le Nil ſe nomma Egyptus juſqu'au temps où Nileus un des ſucceſſeurs de Mendès, qui fit de grands travaux pour le contenir & arrêter ſes ravages, lui donna ſon nom. *Diodore de Sicile, liv. I.*

(z) Diodore de Sicile.

Quels prodigieux changemens les grands fleuves occaſionnent ſur la ſurface du globe! Comme ils repouſſent ſans ceſſe la mer en accumulant le ſable ſur le ſable! Comme ils élevent à leur embouchure, des îles qui deviennent enſuite de grandes portions de continent. C'eſt ainſi que le Nil a formé preſque toute la baſſe Egypte, & fait ſortir des eaux le Delta qui a quatre-vingt-dix lieues de circonférence. C'eſt ainſi que le Meandre, repouſſant continuellement les flots de la Méditerranée, & comblant peu-à-peu le golfe où il ſe jette, a mis au milieu des terres, la ville de Milet, qui étoit autrefois un port fameux. C'eſt ainſi que le Tigre & l'Euphrate déchaînés des monts Arméniens, entraînant dans leurs cours les ſables de la Méſopotamie, rempliſſent inſenſiblement le Golfe perſique.

Vous avez ſous les yeux un tableau général de l'Egypte, & des principales révolutions qui y ſont arrivées; j'entrerai déſormais dans des détails particuliers qui vous intéreſſeront peut-être davantage. C'eſt au milieu d'Alexandrie, frappé d'étonnement à la vue des monumens, que les ravages du temps & des conquérans, n'ont pu détruire, pleurant ſur les débris inſenſibles des colonnes, des obéliſques qui décoroient des places publiques & des temples, que je vous parlerai de la ville d'Alexandre, de

l'Alexandrie des Arabes, & des maſures auxquelles les Turcs oſent donner ce nom pompeux. Les Barbares ! ils ont étouffé dans leur vaſte Empire, les arts, les ſciences, les villes, les royaumes. Il ne reſte que le nom de tant d'ouvrages fameux, que leur ignorance a laiſſé périr, ou que leur aveugle fanatiſme a détruit. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

A M. L. M.

Alexandrie, le

ALEXANDRIE, Monſieur, mérite d'attirer vos regards. Le rang qu'elle occupa parmi les villes célèbres (*a*), les ſavans auxquels elle donna le jour, les monumens qui atteſtent encore après deux mille ans ſa gloire paſſée, ont des droits à votre curioſité. C'eſt pour la ſatisfaire que je parcours depuis trois mois les lieux où elle fut ; c'eſt en liſant les auteurs Grecs, Latins, Arabes, que j'apprends à la reconnoître, au milieu des ruines qui la couvrent ; c'eſt en comparant ce qu'ils ont écrit avec les objets qui ſont ſous mes yeux, que je puis vous en tracer le plan. Avouez qu'il eſt douloureux de chercher une ville fameuſe au milieu de ſes propres murailles.

L'Aſie mineure étoit ſoumiſe, l'orgueil de

(*a*) Diodore de Sicile qui écrivoit à Rome ſous Auguſte, dit qu'Alexandrie étoit la premiere ville du monde.

Tyr humilié. Alexandre marcha vers l'Egypte, écraſée ſous le joug des Perſes. Il s'en rendit maître ſans combat, parce que les peuples, contens de briſer leurs fers, le regarderent comme un libérateur, & lui tendirent les bras. Il falloit pour conſerver cette conquête éloignée de ſes Etats, une forteresſe avec un port qui pût recevoir des flottes nombreuſes. L'Egypte manquoit d'un ſi précieux avantage; Alexandre le lui procura. Un terrain reſſerré entre le lac Mareotis, & le beau port que formoit l'île de Pharos (*b*) lui parut propre à

(*b*) Homère, comme je l'ai rapporté, nous repréſente l'île de Pharos à une journée de navigation du rivage Egyptien, parce qu'alors le lac Mareotis ſe joignoit à la mer, & y formoit un golphe. Dans l'eſpace de cinq cens ans écoulés depuis le Poëte juſqu'à la fondation d'Alexandrie, on coupa des canaux dans la baſſe Egypte; le lac Mareotis qui étoit la décharge des eaux de la Thébaïde, ſe retira un peu, & la langue de terre où Alexandre bâtit cette ville, parut. Lorſque Céſar, Strabon, Diodore de Sicile écrivoient, il en baignoit les murs. Du temps des Arabes, il s'en étoit éloigné d'une demi-lieue. Sous l'empire deſtructeur des Ottomans, il a diſparu. Un voyageur qui verroit de nos jours cette partie de l'Egypte & qui n'auroit lu qu'Homère, diroit avec M.me Dacier, Pope & pluſieurs autres ſavans, que ſa deſcription de Pharos eſt un pur jeu d'imagination.

ſes deſſeins. Il y traça l'enceinte d'une grande ville à laquelle il donna ſon nom, & alla viſiter les merveilles de la haute Egypte, tandis que l'ingénieur Dinocharès travailloit à l'exécution de ſon plan. Ce voyage dura près d'un an. A ſon retour, Alexandrie étoit preſque achevée (*c*). Il la peupla en y faiſant paſſer les habitans des villes voiſines, & ſuivit le cours de ſes exploits.

Alexandrie avoit une lieue & demie de long ſur un tiers de largeur, ce qui donnoit à ſes murailles environ quatre lieues de circuit (*d*). Le lac Mareotis la baignoit au midi, & la Méditéranée au nord. Des rues droites la coupoient parallèlement dans ſa longueur. Cette direction laiſſoit un libre paſſage au vent de nord, le ſeul qui porte en Egypte la fraîcheur & la ſalubrité. Une rue de deux mille pieds de large, commençoit à la porte de la marine & finiſſoit à la porte de Canope. Des maiſons

(*c*) Quinte-Curce, vie d'Alexandre, livre 4, chapitre 8.

(*d*) Quinte-Curce leur donne 80 ſtades ou 3 lieues & un tiers.

Pline, quinze mille Romains, ou 5 lieues.

Strabon, 76 ſtades, ou 3 lieues & un huitieme.

Diodore de Sicile, 96 ſtades ou 4 lieues.

magnifiques, des temples, des édifices publics la décoroient. C'étoit une longue place où l'œil ne pouvoit ſe laſſer d'admirer le marbre, le porphyre, & les obéliſques qui devoient embellir un jour Rome (*e*) & Conſtantinople. Cette rue, la plus belle qu'il y ait eu dans l'univers, étoit coupée par une autre égale en largeur (*f*), ce qui formoit en cet endroit un carré d'une demi-lieue de circonférence. Du milieu de cette grande place on voyoit les deux portes, & les vaiſſeaux arriver à pleines voiles du nord & du midi.

Un môle d'un mille de long (*g*) fut jetté du continent à l'île de Pharos, & diviſa le grand port en deux. Celui qui eſt au nord conſerva ſon nom. Une digue tirée de l'île au rocher ou l'on bâtit le Phare, le mit à l'abri des vents d'oueſt. L'autre fut appellée *Eunoſte* ou de bon retour. Le premier ſe nomme aujourd'hui le port neuf; le ſecond, le port vieux: un pont qui joignoit le môle à la ville

(*e*) Tout le monde ſait que les obéliſques qui ſont à Rome, ont été tirés d'Alexandrie.

(*f*) Diodore de Sicile, Strabon, liv. 17.

(*g*) Ce môle fut nommé hepta ſtadium, parce qu'il avoit ſept ſtades ou un mille de long.

leur ſervoit de communication. Il étoit élevé ſur de hautes colonnes enfoncées dans la mer, & laiſſoit un libre paſſage aux navires. Le palais qui commençoit bien avant le promontoire *Lochias* ſe prolongeoit preſque juſqu'à la digue. Il occupoit plus d'un quart de la ville (*h*). Chacun des Ptolemées avoit ajouté à ſa magnificence. Il renfermoit dans ſon enceinte le Muſée, aſyle des ſavans, des boſquets, des édifices dignes de la majeſté royale, & un temple où le corps d'Alexandre avoit été dépoſé dans un cercueil d'or (*i*). L'infâme Seleucus Cybioſactès viola ce monument, enleva le cercueil d'or, & en mit un de verre à ſa place. Dans le grand port, on trouvoit la petite île d'Antirhode, où l'on avoit élevé un théâtre & une maiſon royale. Le port Eunoſte en contenoit un petit nommé (*k*) Kibotos, & creuſé de main

(*h*) Strabon, liv. 17, dit qu'il en occupoit le tiers.

(*i*) Perdiccas s'étoit chargé de tranſporter au temple de Jupiter Ammon le corps d'Alexandre comme ce Prince l'avoit ordonné par ſon teſtament. Ptolémée, fils de Lagus, l'ayant enlevé, le fit placer dans le palais d'Alexandrie.

(*k*) *Kibotos*, le port de l'arche.

d'homme : il communiquoit avec le lac Mareotis par un canal. Entre ce canal & le palais, on admiroit le temple de Sérapis (*l*), & celui de Neptune bâti près de la grande place où ſe tenoit le marché. Alexandrie s'étendoit encore ſur les bords du lac du côté du midi. Sa partie orientale offroit le gymnaſe avec des portiques de plus de ſix cens pieds de long, ſoutenus par pluſieurs rangs de colonne de marbre. En ſortant de la porte de Canope on rencontroit un cirque ſpacieux, deſtiné à la courſe des chars. Plus loin, le fauxbourg de Nicopolis bordoit le rivage de la mer & ſembloit une ſeconde Alexandrie. On y avoit conſtruit un ſuperbe amphithéâtre avec un ſtade pour la célébration des Quinquennales (*m*).

Telle eſt la deſcription que les anciens, & Strabon ſur-tout, nous ont laiſſée d'Alexandrie. Cette ville, dont la fondation remonte 333 ans avant notre Ere, fut ſoumiſe ſucceſſivement aux Ptolemées, aux Romains & aux Empereurs Grecs (*n*). Vers le milieu du ſixieme

(*l*) Strabon, liv. 17.

(*m*) Fêtes que l'on célébroit tous les cinq ans.

(*n*) La dixieme année de l'hégire, l'an 651 de notre

ſiecle, Amrou *Ebn el Aas*, général d'Omar ; l'emporta d'aſſaut après un ſiége de quatorze mois, qui lui coûta vingt-trois mille hommes. Héraclius, Empereur de Conſtantinople, n'envoya pas un ſeul vaiſſeau y porter du ſecours. Ce prince offre un exemple rare dans l'hiſtoire. Il avoit montré de la vigueur la premiere année de ſon regne, enſuite il s'étoit endormi long-temps dans l'oiſiveté & la molleſſe. Réveillé tout-à-coup au bruit des conquêtes de Coſroès, le fléau de l'orient ; il ſe mit à la tête de ſes armées, parut dès ſa première campagne un grand capitaine, ravagea la Perſe pendant ſept ans, & rentra dans ſa capitale couvert de lauriers ; puis devenu théologien ſur le trône, il perdit ſon énergie, & s'amuſa le reſte de ſa vie à diſputer ſur le Monotheliſme, tandis que les Arabes enlevoient les plus belles provinces de ſon empire. Inſenſible aux cris des malheureux Alexandrins (*o*), comme

---

Ere, ſuivant Abulfeda, 994 ans après ſa fondation. Le mot d'Ere, comme je l'ai dit dans la vie de Mahomet, vient d'*Arkha*, qui en Arabe ſignifie *une époque*.

(*o*) Omar conduiſit toute les forces de l'Arabie contre Jéruſalem. Les habitans ſe défendirent avec une conſtance admirable. Ils envoyerent pluſieurs fois conjurer

il l'avoit été à ceux des habitans de Jéruſalem qui s'étoient défendus pendant deux ans, il les laiſſa ſuccomber ſous l'aſcendant de l'infatigable Amrou. Toute leur brave jeuneſſe périt les armes à la main.

Le vainqueur, étonné de ſa conquête, écrivit au Calife (*p*) : « J'ai pris la ville de l'Occident. » Elle eſt d'une immenſe étendue. Je ne puis » vous décrire combien elle renferme de mer- » veilles. Il s'y trouve 4000 bains, 12000 ven- » deurs de légumes, 4000 Juifs qui payent tri- » but, 4000 comédiens, &c.

La bibliothèque où les ſoins des Ptolemées avoient raſſemblé plus de quatre cent mille manuſcrits, excita l'attention du conquérant. Il demanda les ordres du Calife. « Brûlez ces » livres, répondit le féroce Omar ; s'ils ne » renferment que ce qui eſt dans le Coran ils » ſont inutiles, & dangereux s'ils contiennent » autre choſe. » Arrêt barbare qui réduiſit en

---

Héraclius de leur accorder du ſecours. Leurs prieres ayant été inutiles, ils ſe virent obligés de ſe rendre après un ſiége de deux ans, ſans avoir pu obtenir un ſoldat d'un Empereur qui ſacrifioit ſon temps & ſes tréſors à faire triompher une ſecte nouvelle.

(*p*) Elmacin, vie d'Omar, page 30.

cendre une grande partie des travaux de la docte antiquité. Combien de connoiſſances, combien d'arts, combien de chefs-d'œuvre ce fatal incendie a fait diſparoître de la terre! C'eſt peut-être à cette époque funeſte qu'on doit attribuer l'ignorance qui a couvert d'un voile les contrées qui furent les berceaux des ſciences. Si les trois quarts des ouvrages que poſſede l'Europe étoient anéantis tout-à-coup, que l'imprimerie n'exiſtât pas, & qu'un peuple ſans lettres s'emparât de cette belle partie du monde, elle retomberoit dans la barbarie d'où tant de ſiécles ont eu peine à la tirer. Tel a été le ſort de l'Orient.

Alexandrie ſoumiſe à la domination des Arabes, perdoit peu-à-peu de ſon éclat. L'éloignement des Califes de Bagdad ne leur permettoit pas d'y encourager puiſſamment le commerce & les arts. La population diminuoit chaque jour. L'an (*q*) 875 de notre Ere on abattit les anciens murs, on en reſſerra l'enceinte de moitié, & l'on conſtruiſit ceux qui

(*q*) Cet événement arriva ſous l'empire d'*Elmetouakkel*, le dixieme Calife Abaſſide, & le trente & unieme depuis Mahomet. Elmacin. *Ebn Toulon*, alors gouverneur d'Egypte, & qui méditoit de ſe rendre indépendant, les fit conſtruire.

ſubſiſtent encore de nos jours. Leur ſolidité, leur épaiſſeur, les cent tours dont ils ſont flanqués les ont conſervés contre les efforts des hommes & les ravages du temps. Cette ſeconde Alexandrie, que l'on peut nommer celle des Arabes étoit encore floriſſante au treizieme ſiécle (*r*). L'alignement de ſes rues offroit l'image d'un échiquier. Elle avoit conſervé une partie de ſes places & de ſes monumens. Son commerce s'étendoit depuis l'Eſpagne juſques dans l'Inde ; les canaux étoient entretenus ; les marchandiſes remontoient dans la haute Egypte par le lac Mareotis, & dans le Delta par le canal de Faoué (*ſ*). Le Phare bâti par *Soſtrate* de *Cnide*, ſubſiſtoit encore. Cette tour merveilleuſe, comme l'appelle Céſar, avoit pluſieurs étages : ils étoient entourés de galeries ſoutenues par des colonnes de marbre. Elle s'élevoit à près de quatre cents pieds (*t*). On avoit placé au ſommet un grand miroir

(*r*) Abulpheda, deſcription géographique de l'Egypte.

(*ſ*) Il fut bâti ſous Ptolemée Philadelphe.

(*t*) Abulfeda, dans ſa deſcription de l'Egypte, parle de ce miroir, dont pluſieurs auteurs Arabes font mention. Il dit qu'il fut détruit par les artifices des Chrétiens, ſous le regne d'*Oualid*, fils d'*Abd el Melec*.

d'acier poli, diſpoſé de maniere qu'on y appercevoit l'image des vaiſſeaux éloignés avant qu'ils fuſſent viſibles à l'œil. Cet édifice admirable leur ſervoit de ſignal. On y allumoit des feux pendant la nuit, pour les avertir de l'approche des côtes de l'Egypte, qui ſont ſi baſſes qu'on court riſque d'échouer avant d'avoir pu les diſtinguer. Alexandrie dans ſa décadence conſervoit encore un air de grandeur & de magnificence qui excitoit l'admiration.

Au quinzieme ſiecle, les Turcs s'emparerent de l'Egypte (*u*) : ce fut le terme de ſa gloire. L'aſtronomie, la géométrie, la poéſie & la grammaire y étoient encore cultivées. La verge des Pachas chaſſa ces reſtes des beaux arts. La défenſe de tranſporter au-dehors les blés de la Thébaïde porta le coup mortel à l'agriculture. Les canaux ſe comblerent ; le commerce languit ; l'Alexandrie des Arabes fut tellement dépeuplée, que dans ſa vaſte enceinte il ne ſe trouva pas un ſeul habitant. Ils avoient abandonné de grands bâtimens qui tomboient en

(*u*) En 1517, Sultan Selim fit la conquête de l'Egypte, & le premier ſoin de ce barbare vainqueur, fut de faire pendre, ſous la porte nommée *Bab Zouilé*, Thomanbei, dernier roi des Mamloucs, dont le gouvernement ſubſiſtoit depuis près de 300 ans.

ruines, que l'on n'oſoit réparer ſous un gouvernement où c'eſt un crime de paroître riche, & avoient élevé des maſures ſur le rivage de la mer. Déja le Phare mis au nombre des ſept merveilles du monde étoit détruit; l'on avoit conſtruit à ſa place un château carré, ſans goût, ſans ornement, & incapable de ſoutenir le feu d'un vaiſſeau de ligne. Aujourd'hui, dans l'eſpace de deux lieues fermées de murailles, on ne voit que colonnes de marbre les unes renverſées dans la pouſſiere & ſciées par tronçons, (car les Turcs en font des meules de moulin) les autres debout, affermies ſur leur baſe par l'énormité de leur poids; on ne voit que débris de pilaſtres, de chapiteaux, d'obéliſques, que montagnes de ruines entaſſées les unes ſur les autres. L'aſpect de ces décombres, le ſouvenir des monumens fameux qu'ils repréſentent, affligent l'ame & font verſer des larmes.

La moderne Alexandrie eſt une bourgade de peu d'étendue, contenant à peine ſix mille habitans (*x*), mais très-commerçante, avantage

(*x*) L'ancienne Alexandrie contenoit 300,000 perſonnes libres ſous Auguſte. Ajoutez au moins le double d'eſclaves, vous aurez 900,000 ames. Quel prodigieuſe différence.

qu'elle doit uniquement à ſa ſituation. Elle eſt bâtie ſur le terrain qu'occupoit le grand port, & que la mer en ſe retirant a laiſſé à découvert. Le môle qui joignoit le continent à l'île de Pharos s'eſt élargi & eſt devenu terre ferme. L'île d'Antirhode ſe trouve au milieu de la nouvelle ville. Une hauteur couverte de ruines la fait reconnoître. Le port *Kibotos* eſt comblé. Le canal qui y conduiſoit les eaux du lac Mareotis a diſparu. Ce lac lui-même, dont les bords étoient couverts de papyrus & de dattiers, ne ſubſiſte plus, parce que les Turcs ont négligé d'entretenir les canaux qui y portoient les eaux du Nil (*y*). Belon, obſervateur fidèle, qui voyageoit en Egypte quelques années après la conquête des Ottomans, aſſure que de ſon temps le lac Mareotis n'étoit éloigné que d'une demi-lieue des murs d'Alexandrie, & qu'il étoit entouré de forêts de palmiers. Au moment où j'écris, les ſables de la Lybie en occupent la place. C'eſt au gouvernement deſtructeur des Turcs, qu'il faut attribuer ces changemens déplorables.

(*y*) Belon, deſcription d'Alexandrie. Il voyageoit en Egypte quinze ans après la conquête de Selim, il y a environ 250 ans.

Le

Le canal de Faoüé, le ſeul qui communique maintenant avec Alexandrie, & ſans lequel cette ville ne pourroit ſubſiſter, puiſqu'elle n'a pas une goutte d'eau douce, eſt à moitié rempli de limon & de ſable. Sous l'empire des Romains, ſous la domination même des Arabes, il étoit navigable toute l'année, & ſervoit au tranſport des marchandiſes. Il répandoit la fécondité dans les plaines qu'il traverſoit. Ses bords étoient ombragés de dattiers, couverts de vignes, ornés de maiſons de plaiſance (1): de nos jours, l'eau n'y coule que vers la

(1) Ce paſſage d'Abulfeda fera foi de ce que j'avance : « on ne peut rien voir de plus agréable que le » canal d'Alexandrie. Les deux rives bordées de jardins, » & d'ombrages, ſont tapiſſées d'une verdure éternelle. » C'eſt ce que *Dafard el Hadad* a exprimé dans ces » beaux vers :

» Quelle aménité règne ſur les bords du canal d'A» lexandrie ! Le ſpectacle qu'ils offrent fait couler la » joie dans l'ame. Les boſquets qui les ombragent préſen» tent au navigateur un dais de verdure. La main de » l'Aquilon y répand la fraîcheur, en même-temps » qu'elle ſilonne en ſe jouant la ſurface des eaux. Le ſu» perbe dattier dont la tête flexible ſe penche mollement » comme celle d'une belle qui s'endort, eſt couronné » de ſes grappes pendantes. »

Oua khalig Eleſcanderié ellati iatiha men el Nil men

fin d'Août, & y reſte à peine aſſez de temps pour remplir les citernes de la ville. Les campagnes, dont il entretenoit l'abondance ſont déſertes. Les boſquets, les jardins qui environnoient Alexandrie ont diſparu avec l'eau qui les fertiliſoit. Hors des murs, on apperçoit ſeulement quelques arbres clair ſemés, des ſycomores, des figuiers, dont le fruit, eſt délicieux, des dattiers, des capriers & la ſoude qui tapiſſe des ſables brûlans dont la vue eſt inſupportable.

Cependant tous les ſignes de l'ancienne magnificence d'Alexandrie, ne ſont pas effacés. Les citernes voûtées avec beaucoup d'art, qui s'étendent ſous toute la ville, les nombreux conduits qui y portent les eaux, ſont preſque en leur entier après deux mille ans. Vers la

---

ahſan el menteẓhat laenno daïak Makdar el janebin, bel Beſatin oua fih iecoul el Hadad :

Ou achié ahadet l'aïnak menẓara
Ja efferour bo le calbak ou afda
Roud le mekhadder cladar oua gedaoual
Nacachet aleih id ech chemal mebareda
Oua-l-Nakhl Kelrhid el haſſan teẓaïnet
Oua lebes men atmarhen calaïda.

Abulfeda, deſcription de l'Égypte.

partie orientale du palais, (*a*) on voit deux Obéliſques, nommés vulgairement les aiguilles de Cléopatre. Ils ſont de pierre Thébaïque & chargés d'hiéroglyphes : l'un eſt renverſé, rompu & couvert de ſable ; l'autre poſé ſur ſon piédeſtal. Ces obéliſques, chacun d'une ſeule pierre, ont environ ſoixante pieds de haut, ſur ſept pieds carrés à la baſe. Vers la porte de Roſette, on trouve cinq colonnes de marbre à la place qu'occupoient les portiques du gymnaſe. Le reſte de la colonnade, dont l'alignement étoit reconnoiſſable, il y a cent ans (*b*), a été détruit par la barbarie des Turcs.

Ce qui fixe le plus l'attention des voyageurs eſt la colonne de granit rouge, ſituée à un quart de lieue de la porte du midi. Le chapiteau eſt corinthien, à feuilles de palmier unies & ſans dentelure. Il a neuf pieds de haut. Le fût, & le tore ſupérieur de la baſe, ſont d'un ſeul morceau de quatre-vingt-dix pieds

(*a*) M. Pokoke croit qu'ils étoient placés devant le temple de Neptune, mais ce temple étoit voiſin du port Eunoſte, & ces obéliſques en ſont à une demi-lieue, près du promontoire Lochias, dans l'emplacement que Strabon donne au palais.

(*b*) Maillet, deſcription d'Égypte.

de long & de neuf de diamètre. La baſe eſt un carré d'environ quinze pieds ſur chaque face. Ce bloc de marbre de ſoixante pieds de circonférence, repoſe ſur deux aſſiſes de pierres liées enſemble avec du plomb, ce qui n'a pas empêché les Arabes d'en arracher pluſieurs pour y chercher un tréſor imaginaire. La colonne entière a cent quatorze pieds de hauteur. Elle eſt parfaitement bien polie & ſeulement un peu éclatée du côté du levant. Rien n'égale la majeſté de ce monument. De loin il domine ſur la ville & ſert de ſignal aux vaiſſeaux. De près il cauſe un étonnement mêlé de reſpect. On ne peut ſe laſſer d'admirer la beauté du chapiteau, la longueur du fuſt, l'impoſante ſimplicité du piédeſtal. Je ſuis perſuadé, que ſi cette colonne étoit tranſportée devant le palais de nos Rois, toute l'Europe viendroit payer un tribut d'admiration au plus beau monument qui ſoit ſur la terre.

Les ſavans & les voyageurs ont fait des efforts infructueux pour découvrir à quel Prince on l'avoit érigé. Les plus ſages ont penſé que ce ne pouvoit être en l'honneur de Pompée, puiſque Strabon & Diodore de Sicile n'en ont point parlé. Ils ſont reſtés dans le doute. Il me ſemble qu'Abulfeda pouvoit les en tirer. Il l'appelle *la colonne de*

Sévère (*c*) & l'hiſtoire nous apprend que cet Empereur viſita l'Egypte (*d*), donna un Sénat à la ville d'Alexandrie, & mérita bien de ſes habitans. Cette colonne fut une marque de leur gratitude ; l'inſcription grecque à moitié effacée que l'on y voit du côté de l'occident, lorſque le ſoleil l'éclaire, étoit ſans doute liſible du temps d'Abulfeda, & conſervoit le nom de Sévère. Ce n'eſt pas le ſeul monument que la reconnoiſſance des Alexandrins lui ait élevé. On voit au milieu des ruines d'Antinoë, bâtie par Adrien, une magnifique colonne dont l'inſcription encore ſubſiſtante, la dédie à Alexandre Sévère.

A une demi-lieue au midi de la ville, on deſcend dans des catacombes, ancien aſyle des morts. Des allées tortueuſes conduiſent à des

(*c*) « Oua eſcanderié ala chat bahr elroum, oua beha » elmenarat el machhoura, oua beha *Aamoud Severi.*

» Alexandrie eſt bâtie ſur le bord de la mer, elle » poſsède un phare fameux & la *colonne de Sévère.* » *Abulfeda, deſcription d'Egypte.* »

(*d*) L'Empereur Sévère ſe rendit dans la ville d'Alexandrie. Il accorda un Sénat à ſes habitans, qui juſqu'alors ſoumis à l'autorité d'un ſeul magiſtrat Romain avoient vécu ſans conſeil nationnal comme ſous les Ptolémées, où la volonté du Prince étoit leur loi. Sévère ne borna pas là ſes bienfaits, il changea pluſieurs loix en leur faveur. *Spartien, ch.* 17, *vie de l'Empereur Sévère.*

grottes ſouterraines où ils étoient dépoſés. Le fauxbourg de Nécropolis (*e*), s'étendoit juſque-là. En avançant du côté de la mer, on trouve un grand baſſin creuſé dans le rocher, qui borde le rivage : ſur les côtés de ce baſſin, on a taillé au ciſeau deux jolies ſalles, avec des bancs qui les traverſent. Un canal fait en zig-zag, afin que le ſable s'arrête dans les détours, y conduit l'eau de la mer : elle y vient pure & tranſparente comme le cryſtal. J'y ai pris le bain. Aſſis ſur le banc de pierre, on a de l'eau un peu au-deſſus de la ceinture. Les pieds repoſent mollement ſur un ſable fin. On entend les vagues bruire contre le rocher, & frémir dans le canal. Le flot entre, vous ſoulève, ſe retire, & en rentrant & ſortant tour-à-tour, apporte une eau toujours nouvelle, & une fraîcheur délicieuſe, ſous un ciel embrâſé. On appelle vulgairement ce lieu, le bain de Cléopatre. Des ruines annoncent qu'autrefois il étoit orné.

Je ne puis, Monſieur, quitter cette ville ſans vous rappeller quelques-uns des faits mémorables, dont elle a été le théatre. Près de ce monticule, Céſar incendiant l'arſenal des Alexan-

(*e*) La ville des morts. On y voit des jardins, des temples, & de ſuperbes mauſolées.

drins, brûla une partie de la bibliothèque des Ptolémées. A l'extrêmité de ce port, repouſſé par les ennemis, il ſe jetta tout armé dans les flots, & toujours maître de ſon ame, il prévit que la foule des fuyards feroit couler bas ſon navire, & en gagna à la nage un autre plus éloigné. Cette préſence d'eſprit le ſauva, car ſon vaiſſeau fut englouti avec ceux qui s'y étoient précipités. Là, Cléopatre célèbre par ſa beauté, ſes talens & ſes artifices l'enlaça dans ſes filets, enchaîna ſon indomptable activité, & l'endormant au ſein des voluptés, le conduiſit à ſa ſuite dans un voyage ſur le Nil, quand il auroit dû faire voile pour Rome, dont cette complaiſance pouvoit lui fermer à jamais l'entrée. Près de ces colonnes, triſtes débris du gymnaſe, l'orgueilleuſe Reine d'Egypte, aſſiſe ſur un trône d'or, reçut aux yeux de l'univers, le titre d'épouſe d'Antoine, qui lui ſacrifia ſa gloire. Ayant perdu dans les plaiſirs le temps de vaincre, elle ſe fit mordre par une vipère, il ſe perça de ſon épée, & leur mort offrit un grand exemple à la poſtérité.

Le Muſée dont ces décombres m'annonçent l'emplacement, fut l'aſyle des ſciences. Appien, Hérodien, Euclide, Origène, Philon & une foule d'autres ſavans les y cultiverent. Maintenant l'ignorance & la barbarie ont couvert la patrie

des beaux arts. Il faudroit une grande révolution pour leur rendre la vie.

Cette lettre, Monſieur, eſt fort longue, je n'y joindrai point des obſervations ſur les mœurs & le commerce des Alexandrins. Ces détails auront leur tour. Je me hâte de quitter une ville où l'on vit au milieu des ruines, où tous les objets inſpirent la triſteſſe, où les habitans ſont un mêlange de Mores & de Turcs, que des crimes ont chaſſé de leur patrie, où les Arabes Bedouins viennent vous dépouiller en plein jour, où enfin toute la nature morte pendant onze mois de l'année, ne ſe pare un inſtant de verdure que pour cauſer de longs regrets.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

A M. L. M.

A Roſette le

LES VOYAGEURS, Monſieur, qui vont d'Alexandrie à Roſette par terre, laiſſent à droite le canal de Faoüé, paſſent près des débris du grand Cirque, & rencontrent ſur leur gauche les ruines de Nicopolis. Ce fauxbourg avoit été embelli par Auguſte, après la victoire qu'il y remporta ſur Antoine. Durant l'eſpace de deux lieues, ce ne ſont que monceaux de décombres, qui couvrent des reſtes précieux d'antiquité. On côtoie enſuite le rivage de la mer. La vue s'étend d'un côté ſur les flots, & de l'autre ſur des campagnes ſablonneuſes. Des dattiers épars çà & là interrompent la triſte uniformité de ces plaines arides. L'hiver, les Arabes Bedouins y font paître leurs troupeaux. L'été, ils y ramaſſent la ſoude (*f*) en monceaux, la brûlent, & en vendent les cendres aux

(*f*) La ſoude eſt une plante rampante qui croît dans les ſables.

Alexandrins qui la tranſportent en Syrie & dans l'iſle de Crète, où elle ſert à la fabrication du ſavon. Ces Tribus errantes, au premier bruit d'une révolution en Egypte, montent à cheval, infeſtent les chemins, & dépouillent les voyageurs. A ſix lieues d'Alexandrie, on rencontre (*g*) *la Madié*, où l'on paſſe un bac. C'eſt l'extrêmité de la branche Canopique. Elle part de Faoüé, traverſe le lac de *Béhiré*, qui a ſept lieues de tour, & ſe jette dans la mer près *d'Alboukir* (*h*). Cette bourgade eſt l'ancienne Canope. Sa diſtance de ſix lieues du Phare, ſa poſition ſur le bord de la mer, s'accordent parfaitement avec la deſcription que les anciens nous ont donnée de Canope. Pline qui avoit recueilli les témoignages de l'antiquité, dit qu'autrefois c'étoit une iſle. L'aſpect des lieux le fait croire. Les terres ſont ſi baſſes aux environs, que la mer en couvroit encore une partie au temps de Strabon (*i*). La ville bâtie ſur un rocher, qui forme une belle rade, étoit à l'abri de l'inondation.

(*g*) *Madié*, en Arabe ſignifie paſſage d'un lac, ou d'un fleuve.

(*h*) Ce lieu eſt connu ſous le nom de *Bekier* parmi les marins.

(*i*) Strabon, liv. 17.

(*k*) Canope reçut ſon nom du pilote de Menelas, qui y mourut. On y voyoit encore ſon tombeau dans le ſiècle où ſaint Epiphanes écrivoit. L'agrément de ſa ſituation, ſon temple de Sérapis, l'induſtrie de ſes Prêtres, en firent un des plus fameux pélérinages de l'Egypte. On s'y rendoit en foule des provinces les plus éloignées, & ſur-tout d'Alexandrie. La licence préſidoit aux fêtes; le plaiſir plus encore que la religion y conduiſoit les adorateurs du Dieu. Les Prêtres n'étoient pas moins conſultés comme médecins, que comme interprêtes de l'Oracle. Habiles à rétablir les organes affoiblis de leurs malades par des bains parfumés, à réparer le délabrement de leur eſtomac, par une nourriture adouciſſante, pleine de ſucs, & mêlée d'aromates, à échauffer leur imagination par des peintures voluptueuſes, ils parvenoient à rendre des ſens à ceux qui les avoient perdus. Ces cures, dont ils attribuoient l'honneur à Sérapis, étoient écrites dans un regiſtre qui éblouiſſoit les yeux du peuple & entretenoit leur célébrité. Jamais Divinité n'eût plus

(*k*) Strabon, liv. 17. Diodore de Sicile. S. Epiphanes, liv. 4, ch. 3. Ces témoignagnes confirment le ſentiment d'Homère qui fait aborder Menelas en Egypte. *Odyſſée*, *liv.* 4.

d'adorateurs ; jamais Prêtres ne reçurent plus d'offrandes (*l*). Strabon aſſure que le canal qui conduit d'Alexandrie à Canope, étoit rempli nuit & jour de bateaux & de pélerins, dont les chants & la danſe offroient l'image de la joie folle & de la derniere licence. Aujourd'hui le canal eſt à ſec une partie de l'année, & la ville ruinée ne préſente aux regards que des maſures, & un château garni de quelques pièces de canon pour défendre la rade.

(*l*) Canope a un temple conſacré à Sérapis. On y rend un culte particulier à ce Dieu. Les plus honnêtes gens mêmes y croient.... Des Prêtres ſont occupés à écrire les guériſons miraculeuſes qui s'y opèrent ; d'autres, les oracles qui s'y ſont rendus. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt l'affluence prodigieuſe de peuple qui ſe raſſemble de toutes parts aux fêtes de Sérapis & qui deſcend le long du canal d'Alexandrie. Nuit & jour, il eſt couvert de bateaux remplis d'hommes & de femmes qui chantent & danſent avec une extrême licence. *Strabon*, *liv.* 17.

Ces pélérinages en uſage dès le temps d'Hérodote, ſubſiſtent encore de nos jours. Les Païens alloient au temple de Sérapis. Les Turcs vont au tombeau de leurs ſantons. Les Cophtes dans les égliſes de leurs ſaints. Les uns & les autres s'y livrent à la joie ; & la gravité Turque n'a pu abolir ces danſes & ces chants pleins de licence, qui ſemblent avoir pris naiſſance avec les Egyptiens.

Après avoir passé le bac de la *Madié*, on trouve un caravanserai, seul asyle contre les feux d'un ciel brûlant, pendant une marche de quatorze lieues. Au-delà s'étend une plaine stérile, où l'on apperçoit ni arbre, ni buisson, ni verdure. Les yeux y sont fatigués par un torrent de lumiere; la peau est brûlée par l'ardeur du soleil. Onze colonnes placées de distance en distance, servent à diriger le voyageur à travers ce désert, dont le vent fait mouvoir les monticules de sable comme les vagues de l'océan. Malheur à celui qu'un tourbillon du midi surprend au milieu de cette solitude! s'il n'a pas une terre pour se mettre à l'abri, il est assailli par des flots de poussière embrâsée, qui lui remplissant les yeux & la bouche, lui ôtent la respiration & la vie. Le parti le plus sage est de faire cette route la nuit. On découvre au point du jour les palmiers & les (*m*) sycomores, qui couronnent

(*m*) Le sycomore d'Egypte produit une figue qui croît sur le tronc de l'arbre & non à l'extrémité des rameaux. On la mange, mais elle est un peu sèche. Cet arbre devient fort gros & très-touffu. Rarement il s'éleve droit. Ordinairement il se courbe & devient tortueux. Ses branches s'étendant horizontalement & fort loin, donnent un bel ombrage. Sa feuille est découpée, & son bois

les bords du Nil, & l'on arrive à Roſette, baigné de ſueur & de roſée.

Quand après un long ſéjour, au milieu des ruines, & un voyage très-fatiguant, on ſe trouve dans une ville riante, entourée de boſquets & de verdure, l'ame ſe dilate, & l'on eſt plus diſpoſé à jouir de toutes les beautés de la nature. Telle eſt la ſituation du voyageur qui vient de quitter Alexandrie pour habiter Roſette. Echappé aux horreurs du déſert, il ſe croit tranſporté dans un nouvel Eden, où tout offre l'image de l'abondance.

Roſette appellée *Raſchid* par les Arabes, eſt ſituée ſur l'ancienne branche Bolbitine, à laquelle elle a donné ſon nom. Sa fondation remonte au huitième ſiècle (*n*). Les enſablemens

---

imprégné d'un ſuc amer n'eſt point ſujet à la piquûre des inſectes. Le ſycomore vit pluſieurs ſiècles.

(*n*) Le pere Sicard, Pokoke, Nieburh, & les autres voyageurs n'ont pas fixé la fondation de Roſette. *Elmacin*, pag. 152, nous apprend qu'elle fut bâtie pendant le règne *d'Elmetouakkel*, Caliſe de Bagdad, vers l'an 870 de notre Ere, & ſous le pontificat de Coſma, patriarche des Jacobites à Alexandrie. M. Mailler ne lui donne que cent ans de fondation, & croit qu'elle remplace Canope, c'eſt une erreur. Proſper Albin a commis la même faute.

continuels du Nil, ne permettant plus aux navires d'arriver juſqu'à Faoüé, on bâtit cette nouvelle ville à l'embouchure du fleuve. Elle en eſt déjà éloignée de deux lieues. Abulfeda nous apprend qu'elle étoit peu conſidérable au treizième ſiècle (*o*). Deux cens ans après, elle n'avoit pas pris de grands accroiſſemens. Mais lorſque les Ottomans eurent ajouté l'Egypte à leurs conquêtes, ils négligerent l'entretien des canaux. Celui de Faoüé ayant ceſſé d'être navigable, Roſette devint l'entrepôt des marchandiſes d'Alexandrie & du Caire. Bientôt le commerce la rendit floriſſante. Aujourd'hui c'eſt une des plus jolies villes d'Egypte. Elle s'étend ſur la rive occidentale du Nil, & a près d'une lieue de long ſur un quart de large. On n'y voit point de place remarquable, point de rue parfaitement allignée, mais toutes les maiſons, bâties en terraſſe, bien percées, bien entretenues, ont un air de propreté & d'élégance qui plaît. Leur intérieur renferme de vaſtes appartemens

(*o*) *Raſchid balidé ala garbi el Nil el garbi and meſabbo ſil bahr.* Roſette eſt une petite ville ſur la rive occidentale du canal occidental du Nil près de ſon embouchure.

Belon qui voyageoit en Egypte en 1530, dit que Roſette étoit beaucoup plus petite que Faoüé. Aujourd'hui Roſette eſt moitié plus grande que cette ville.

où l'air ſe renouvelle ſans ceſſe, par un grand nombre de fenêtres toujours ouvertes. Les jalouſies & les toiles claires qu'on y tend arrêtent les rayons du ſoleil, y entretiennent un jour doux, & tempèrent l'excès des chaleurs. Les ſeuls édifices publics qui ſe faſſent remarquer, ſont les Moſquées accompagnées de hauts minarets conſtruits avec beaucoup de légèreté & de hardieſſe. Ils produiſent un effet pittoreſque dans une ville, où tous les toits ſont planes, & jettent de la variété dans le tableau. La plupart des maiſons ont la vue du Nil & du Delta; c'eſt un magnifique ſpectacle. Le fleuve eſt toujours couvert de bâtimens, qui montent & deſcendent à la rame & à la voile. Le tumulte du port, la joie des Mariniers, leur muſique bruiante, offrent une ſcène mobile & vivante. Le Delta, cet immenſe jardin où la terre ne ſe laſſe jamais de produire, préſente toute l'année des moiſſons, des légumes, des fleurs & des fruits. Cette abondante variété ſatisfait à-la-fois le cœur & les yeux. Il y croît diverſes eſpèces de Concombres & des Mélons délicieux; la Figue, l'Orange, la Banane, la Grenade y ſont d'un goût exquis. Combien la culture ajouteroit encore à leur excellence, ſi les Egyptiens ſavoient greffer.

Au nord de la ville, on trouve des jardins où

où les citroniers, les orangers, les dattiers, les ſycomores, ſont plantés au haſard. Ce déſordre n'a pas de graces, mais le mélange de ces arbres, leur voûte impénétrable aux rayons du ſoleil, des fleurs jettées à l'aventure dans ces boſquets en rendent l'ombrage charmant.

Lorſque l'athmoſphère eſt en feu, que la ſueur coule de tous les membres, que l'homme haletant ſoupire après la fraîcheur comme le malade après la ſanté, avec quel charme il va reſpirer ſous ces berceaux, au bord du ruiſſeau qui les arroſe! C'eſt-là que le Turc tenant dans ſes mains une longue pipe de jaſmin garnie d'ambre, ſe croit tranſporté dans le jardin de délices, que lui promet Mahomet. Froid, tranquille, penſant peu, il fume un jour entier ſans ennui. Vivant ſans deſir, ſans ambition, jamais il ne porte un regard curieux ſur l'avenir. Cette activité qui nous tourmente, cette activité, l'ame de tous nos talens, lui eſt inconnue. Content de ce qu'il poſsède, il n'invente & ne perfectionne rien. Sa vie nous paroît un long ſommeil; la nôtre lui ſemble une continuelle ivreſſe: mais tandis que nous courons après le bonheur qui nous échappe, il jouit paiſiblement des biens que la nature lui offre, que chaque jour lui préſente, ſans s'occuper du lendemain.

C'eſt dans ces jardins, que de jeunes Georgiennes, vendues à l'eſclavage par des parens barbares, viennent dépoſer avec le voile qui les couvre, la décence qu'elles obſervent en public. Libres de toute contrainte, elles font exécuter en leur préſence des danſes laſcives, chanter des airs tendres, déclamer des romans qui ſont la peinture naïve de leurs mœurs & de leurs plaiſirs. Nées dans un climat tempéré, elles ont reçu de la nature, une ame pleine d'énergie, & propre aux paſſions tumultueuſes; tranſportées en Egypte, le feu des airs, le parfum de la fleur d'orange, les émanations des plantes aromatiques portent la volupté dans tous leurs ſens; alors un ſeul ſoin les occupe, un ſeul deſir les tourmente, un ſeul beſoin ſe fait puiſſamment ſentir, & la gêne où elles ſont retenues, en accroît encore la violence.

Le commerce fait la principale richeſſe des habitans de Roſette. Le tranſport des marchandiſes étrangères au Caire, & des productions de l'Egypte dans le port d'Alexandrie, occupe un grand nombre de mariniers. Ils ſe ſervent (*p*) des *ſcherm*, bateaux légers & à voile latine,

(*p*) *Scherm* ſignifie la vivacité avec laquelle ces bateaux fendent les ondes. Les Provençaux qui ont corrompu ce mot, les appellent *germe*.

qui n'étant point pontés ſont très-dangereux. Un coup de vent qui ſurvient tout-à-coup les met ſur le côté & les ſubmerge. Le (q) *bogaz* eſt pour eux un écueil formidable ; c'eſt ainſi qu'on nomme la barre qui ſe trouve à l'embouchure du Nil. En cet endroit, les eaux du fleuve combattent pour s'ouvrir un paſſage dans la mer. Lorſque le vent fraîchit, les vagues s'y élèvent comme des montagnes. Il s'y forme des tournans qui engloutiſſent les bâtimens. Le bogaz a peu de profondeur & dans une lieue d'étendue il ne ſe trouve ordinairement qu'une ouverture de quelques toiſes où les navires puiſſent paſſer. Cette ouverture change de place de moment en moment. Nuit & jour un batelier la ſonde à la main, indique aux navigateurs, la route qu'il faut tenir ; mais ſouvent tout leur art ne peut maîtriſer le vent & les flots ; ils manquent le paſſage, s'enſablent, & dans quelques minutes tout s'abîme dans un tourbillon de flots & de limon. Chaque année eſt marquée par un grand nombre de naufrages. Il en eſt arrivé pluſieurs depuis que j'habite ce pays. Hier un gros bateau richement chargé périt ſur le bogaz. Les paſſagers ſe jetterent

(q) Le mot *bogaz* exprime l'agitation des flots.

à l'eau. Un vieillard affoibli par les ans, tenant le mât embraſſé, diſparut avec lui. Trois jeunes filles après avoir lutté long-temps contre le courant & les ondes, furent englouties. Deux robuſtes mariniers arriverent à bord. Une femme de trente ans qui avoit lié avec ſa ceinture un enfant qu'elle allaitoit, nageoit avec effort. Le deſir de ſauver ſon fils ſoutenoit ſon courage. Après une heure de réſiſtance contre la violence des vagues, cette tendre mere alloit périr victime de ſon amour. Les bateliers l'apperçurent, ſe précipitèrent dans le Nil & volèrent à ſon ſecours. Epuiſée de fatigues elle ſe ſoutenoit à peine. Ils nagerent à ſes côtés, la ſoulevèrent & l'amenerent heureuſement au rivage. Ces triſtes ſcènes ſe renouvellent fréquemment. La barre du Nil eſt fermée entièrement pendant deux mois de l'année, & le commerce d'Alexandrie eſt interrompu. Dût-elle devenir impraticable, duſſent tous les bâtimens Egyptiens y être ſubmergés, le gouvernement des Ottomans n'ôteroit pas un pouce de terre du canal de Faoüé pour le rendre navigable. Il laiſſe tout périr ſans jamais rien réparer.

Il me reſte, Monſieur, beaucoup de choſes à vous dire de Roſette; mais comme je dois

prolonger encore mon ſéjour dans cette ville, j'attendrai que l'obſervation & la fréquentation des habitans m'aient mis en état de vous envoyer de nouveaux détails. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE IV.

A M. L. M.

Roſette, le

ROSETTE, Monſieur, eſt une habitation curieuſe pour un Européen. Mille objets nouveaux y frappent ſes regards. Il ſe croit tranſporté dans un autre univers. Les hommes, les productions de la nature, tout eſt changé. Dans la ville régne un vaſte ſilence, qui n'eſt interrompu par le bruit d'aucun carroſſe. Les chameaux y ſervent de voiture. Les habitans marchent poſément ſans qu'aucun événement puiſſe déranger leur gravité. De longues robes tombent juſque ſur leurs talons. Leur tête eſt chargée d'un lourd turban ou ceinte d'un *ſchale* (*r*). Ils ſe coupent les cheveux & laiſſent croître leur barbe. La ceinture eſt commune aux deux ſexes. Le citoyen eſt armé d'un couteau, le ſoldat

(*r*) Le *ſchale* eſt une longue pièce d'étoffe de ſoie ou de laine dont ils s'entourent la tête.

d'un damas & de deux piſtolets. Les femmes du peuple dont le vêtement conſiſte en une ample chemiſe bleue & un long caleçon, ont le viſage couvert d'un morceau de toile percé vis-à-vis des yeux. Celles qui ſont riches portent un grand voile blanc, avec un manteau de ſoie noire qui leur enveloppe tout le corps. On les croiroit en domino. Un étranger oſe à peine les regarder; ce ſeroit un crime de leur adreſſer la parole. Mais ces maſques ne menagent ni leurs ſignes, ni leurs regards. Comme c'eſt le ſeul langage que l'on puiſſe parler en public, il eſt ici plus expreſſif, plus étendu, plus perfectionné qu'en Europe. On ſait tout dire ſans ouvrir la bouche, & l'on s'entend à merveille.

La campagne diffère autant des environs de Paris, que Roſette diffère d'une ville de France. Une ſurface immenſe, ſans montagne, ſans colline, coupée de canaux innombrables & couverte de moiſſons; des ſycomores touffus dont le bois indeſtructible protège la cabane de terre où le laboureur ſe retire l'hiver, car l'été il dort ſous l'ombrage; des dattiers raſſemblés en forêt, ou épars dans la plaine, couronnés au ſommet de grappes énormes dont le fruit offre un aliment ſucré & ſalutaire; des caſſiers, dont les branches flexibles ſe parent de fleurs

jaunes, & portent une ſilique (*f*) connue dans la médecine ; des orangers, des citronniers que le ciſeau n'a point mutilés, & qui étendant leurs rameaux parfumés forment des voûtes impénétrables aux rayons du ſoleil : voilà les principaux arbres que l'on rencontre dans le Delta. L'hiver ne les dépouille point de leurs feuilles. Ils ſont parés toute l'année comme aux jours du printemps.

La terre eſt un limon noir dont la fécondité paroît inépuiſable. Elle produit ſans jamais ſe repoſer. On vient de préparer les rizières. Des bœufs, un bandeau ſur les yeux, tournent des roues à chapelets qui verſent l'eau dans un baſſin, d'où elle ſe répand ſur les champs. On l'y laiſſe ſéjourner une ſemaine. Lorſque la terre en eſt profondément imbibée, hommes, femmes, enfans, nuds juſqu'à la ceinture, marchent dans la boue où ils s'enfoncent bien avant, & enlèvent ſans effort toutes les racines des plantes. Ce travail fini, on arrache

(*f*) Cette ſilique reſſemble à un concombre mince & alongé. C'eſt la caſſe dont on fait uſage dans la médecine. La caſſe d'Egypte eſt bien préférable à celle de l'Amérique ; mais comme elle eſt plus chere, les droguiſtes la négligent. Les Egyptiens ſe purgent avec la fleur du caſſier.

le riz (*t*) haut d'un pied, & on le tranſplante dans la rizière. Inondé chaque jour, il croît avec une rapidité étonnante. A la fin de juillet, les terrains qui bordent le Nil, & les canaux en ſont plantés. On les coupe en novembre. On étend les gerbes ſur l'aire. Un homme aſſis ſur une charette baſſe, à laquelle deux bœufs ſont attelés, & dont les roues ſont tranchantes, promene deſſus la paille & la hache en morceaux. Le van la ſépare du grain. Il eſt tranſporté dans des magaſins où l'on ſe ſert d'un moulin propre à détacher le pellicule qui l'enveloppe ; ainſi préparé, on y mêle du ſel, & on le ſerre dans des (*u*) *couffes* faites de feuilles de dattier.

Le riz des environs de Roſette eſt connu ſous le nom de *ſultani*. C'eſt une erreur de croire qu'il en vienne à Marſeille. Deſtiné à l'approviſionnement de Conſtantinople, des défenſes rigoureuſes en empêchent l'exportation chez l'étranger. C'eſt à Damiette que les Provençaux en vont chercher des chargemens.

(*t*) Ce mot vient de l'Arabe *rouz*.

(*u*) Le mot *couffe* eſt Arabe. Il ſert à déſigner les paniers ovales faits de feuilles de dattier où l'on ſert le riz.

Auſſitôt que le riz eſt coupé, les cultivateurs arrachent le chaume, donnent un léger labour à la terre, & ſement l'orge qui mûrit en peu de temps. Ceux qui préfèrent le foin, inondent le champ d'où la moiſſon vient d'être enlevée, & y ſement la luzerne (*x*). Elle y vient avec tant de promptitude, qu'au bout de vingt jours elle a un pied & demi de haut. Elle croît ſi ſerrée, que ſa ſurface paroît une maſſe ſolide de verdure. On la fauche trois fois avant la ſaiſon propre à tranſplanter le riz; ainſi, dans l'eſpace de douze mois, le même champ donne deux moiſſons, l'une de riz, l'autre d'orge, ou quatre récoltes, l'une de riz & trois de foin. Cette abondance n'arrive que dans le Delta où les terres plus baſſes que dans la Thébaïde peuvent être arroſées toute l'année par le moyen des canaux & des roues à chapelets qui élèvent l'eau ſur les campagnes.

La ville de Roſette a des manufactures de toiles. Le lin du pays, long, doux, ſoyeux feroit de très-beau linge, ſi l'on ſavoit l'employer; mais les fileuſes ſont très-peu expertes dans leur

(*x*) Les Arabes la nomment *barſim*, c'eſt le ſeul foin que l'on ait en Egypte.

art ; leur fil fait au fuſeau eſt gros, dur, inégal. Les toiles que l'on blanchit à la roſée, ſervent pour la table, les autres teintes en bleu ſont employées à l'habillement du peuple.

Dans mes promenades aux environs de Roſette, je ſuis allé voir le château que les *Mamloucs* éleverent pour défendre l'entrée du fleuve ; c'eſt un bâtiment carré, flanqué de quatre tours garnies de canon. Il eſt ſitué une lieue au nord de la ville, ſur la rive occidentale. Une plate-forme munie d'artillerie, lui fait face. Ces deux forts quoique peu conſidérables, ſuffiroient pour arrêter les vaiſſeaux, ſi les Turcs ſavoient faire uſage du canon ; mais ils n'en ont pas beſoin. La nature a pris ſoin de défendre l'embouchure du Nil, en y élevant une barre dangereuſe, l'effroi des navigateurs. Il ſeroit impoſſible, même à des barques canonnieres : de la franchir, ſi le batelier du Bogaz ne leur traçoit la route.

On voit au midi de la ville, ſur le bord du Nil, une petite éminence du milieu de laquelle s'élève une tour antique enterrée juſqu'à la moitié. Un grand baſſin demi-circulaire, qui eſt au pied, annonce un port que les ſables ont comblé. Il y a quelques années qu'un négociant Turc, ayant fait fouiller au bas de ce monticule, trouva vingt belles co-

lonnes de marbre. Cette découverte fit ſon malheur. Les Beys crurent qu'ils en avoient enlevé les tréſors, & le dépouillerent de ſes biens (y). Les ſavans qui ont voyagé en Egypte, n'ont pas cherché à découvrir qu'elle ville avoit été bâtie en cet endroit. M. Danville a ſoupçonné que l'ancienne Bolbitine devoit être à peu de diſtance de l'emplacement qu'occupe Roſette. Il ne s'eſt point trompé; car les ruines que je décris, ſont à l'extrémité de cette ville, & ne peuvent convenir qu'à Bolbine, dont parle Etienne de Byſance, & qui donna ſon nom à l'une des bouches du Nil.

Ce lieu eſt bien pittoreſque, la tour tombant en ruines, eſt entourée de tombeaux. A l'occident, on voit une plaine déſerte, dont on ne peut ſans frémir parcourir des yeux la brûlante étendue. Les rayons innombrables réfléchies des ſables bleſſent la vue, & l'image

(y) MM. Niebuhr, Schaw, Pokoke, le Pere Sicard, n'en parlent point. M. Maillet, qui obſervoit avec exactitude, a remarqué qu'il y avoit eu une ancienne ville en cet endroit, & a cru que ce pouvoit être Canope. Mais la ſituation de Canope eſt ſi parfaitement marquée par Strabon, Pline, Diodore de Sicile, &c. que l'on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'Aboukir en occupe la place.

de la ſtérilité, fait entrer dans l'ame un ſentiment de triſteſſe. Mais en ſe tournant du côté de l'orient, quel contraſte frappant! quel riant tableau! c'eſt un fleuve majeſtueux couvert de bateaux; c'eſt le Delta, où les graces du printemps, la beauté de l'été, les richeſſes de l'automne ſont raſſemblées avec profuſion. Auſſi loin que les regards peuvent s'étendre, on apperçoit la verdure, les fruits, les moiſſons. N'eſt-ce pas là l'image de cet Eden, où le Créateur plaça le premier des mortels.

Vous connoiſſez, Monſieur, les Pſylles de l'antiquité, ces célèbres mangeurs de ſerpens, qui ſe faiſoient un jeu de la morſure des viperes, & de la crédulité des peuples. Cyrène, ville ſituée à l'occident d'Alexandrie, & dépendante autrefois de l'Egypte, en comptoit beaucoup parmi ſes habitans. Vous ſavez que le lâche Octave, dont la vanité eût voulu attacher Cléopâtre à ſon char de triomphe, fâché de voir cette femme orgueilleuſe, lui échapper par la mort, fit ſucer par un Pſylle, la plaie de l'aſpic qui l'avoit mordue. La précaution fut inutile. Le poiſon avoit corrompu la maſſe du ſang. Le Pſylle ne la rendit point à la vie. Hé-bien, Monſieur, ces mangeurs de ſerpens exiſtent encore de nos jours. Un fait dont j'ai été témoin vous en convaincra.

La ſemaine derniere, on célébra la fête de *Sidi Ibrahim* (ɀ). Elle attira un grand concours de peuple à Roſette. Un Turc me permit d'aller chez lui, voir paſſer la proceſſion. Aſſis à la fenêtre, j'obſervois avec attention ce nouveau ſpectacle. Les différens corps d'artiſans défilerent fort gravement chacun ſous ſa banniere. L'étendard de Mahomet que l'on portoit en triomphe, attiroit une grande foule. Tous vouloient le toucher, le baiſer, ſe l'appliquer ſur les yeux. Ceux qui avoient eu cette faveur, s'en retournoient contens. Le tumulte ſe renouvelloit ſans ceſſe. Venoient enſuite les Cheiks (ce ſont les Prêtres du pays) coëffés de longs bonnets de cuir, en forme de mitre. Ils marchoient à pas lents, & chantoient les hymnes du Coran. A quelques pas derrière eux, j'apperçus une troupe de forcenés, les bras nuds, le regard farouche, tenant à la main d'énormes ſerpens, qui formoient des replis au tour de leur corps, & faiſoient des efforts pour s'échapper. (*a*) Ces Pſylles les

(ɀ) *Le ſeigneur Abraham.* Les Arabes deſcendus d'Abraham par Iſmaël, l'ont en grande vénération, célèbrent ſa fête tous les ans.

(*a*) Les Pſylles, peuple de la Cyrenaïque, avoient un

empoignant fortement auprès du cou, évitoient leur morſure, & malgré leurs ſifflemens les déchiroient avec les dents, & les mangeoient tout vivans. Le ſang coulôit de leur bouche impure. D'autres Pſylles s'efforçoient de leur arracher leur proie. C'étoient des combats à qui dévoreroit un ſerpent.

La populace les ſuivoit avec étonnement & crioit miracle. Ces gens paſſent pour des inſpirés, poſſédés d'un eſprit qui détruit l'effet de la morſure des ſerpens. Ce tableau que je vous trace d'après nature, m'a effrayé d'abord, puis il m'a fait réfléchir ſur l'homme, cet être étrange pour lequel le poiſon devient un aliment, cet être crédule, auquel un ſpectacle renouvellé tous les ans n'ouvre point les yeux, & qui, dans ſon aveugle ignorance, eſt prêt d'adorer comme un Dieu, ſon ſemblable, quand il a l'art de le tromper. Vous voyez, Monſieur, que les anciens uſages, ne ſe perdent pas dans un pays où la coutume, cette Reine impérieuſe du monde, a particulièrement ſon trône & ſes autels. J'ai l'honneur d'être, &c.

ſecret pour ſe garantir du poiſon des ſerpens. *Strabon, liv.* 17. C'étoit peut-être en ſe nouriſſant de leur chair qu'ils détruiſoient l'effet de leur morſure.

LETTRE V.

A M. L. M.

Roſette, le 1.er Octobre 1777.

Nous voilà, Monſieur, embarqués ſur un *Mach*. C'eſt un gros bateau à deux mâts, qui a une jolie chambre, & un cabinet tapiſſés de nates artiſtement travaillées. Une tente élevée ſur le pont, y forme un abri contre les ardeurs du ſoleil. C'eſt de ce Belvédère, que je vous tracerai les objets qui s'offriront à ma vue. Il eſt une heure après midi. On leve l'ancre; la voile s'enfle, le vent du nord, qui dans cette ſaiſon ſouffle continuellement, nous fait remonter ſans peine, contre le courant. Nous voguons avec vîteſſe, & les vagues blanchiſſent la proue de notre petit bâtiment. Déja les hauts minarets de Roſette ſe perdent dans la nue. A chaque inſtant de charmantes perſpectives fixent notre attention. Les rives du Nil ſont bordées de roſeaux. La plaine eſt couverte de moiſſon. Les ris touchent au terme de ſa maturité, & le vent en agite la ſurface, comme les ondes de la mer. Le laboureur occupé

à diriger les arroſemens ouvre, ou ferme les digues à ſa volonté. Le bœuf tourne la roue bruyante qui élève les eaux. De diſtance en diſtance, divers hameaux offrent à nos regards des huttes de terre, quelques maiſons de briques durcies au ſoleil, & une petite moſquée dont le minaret ſe perd parmi les ſommets des arbres. Entourés d'orangers, de palmiers, de ſycomores, ils ſemblent ſortir du ſein de la verdure. Nous avons paſſé pluſieurs villages & une île dont la tête eſt couronnée de melons d'eau; nous en avons fait proviſion; on ne peut s'en raſſaſier. Nourris ſur un ſol fertile, mûris par un ſoleil brûlant, ils ont une chair fondante & une eau ſucrée que les chaleurs font trouver délicieuſe; ce qui ajoute à leur prix, c'eſt qu'ils ſont très-ſalutaires, & qu'on peut en manger avec excès, ſans être incommodé. Cette île ſe trouve entre les villages de *Berimbal* & de *Mehallet el Emir.*

Avant d'arriver à *Deïrout*, joli bourg ſur la rive occidentale du Nil, on voit l'ouverture d'un canal, qui va probablement ſe décharger dans le lac de *Behiré*, par lequel on deſcendoit à Canope. Le ſoleil eſt ſur ſon déclin. Il dore de ſes derniers rayons le haut des minarets de Faoüé, que nous appercevons dans l'ombre. Nous allons paſſer la nuit devant cette ville.

A bord, le 2 octobre.

FAOUÉ, Monſieur, eſt bien déchue de ſon ancienne puiſſance. Au temps où (*b*) Belon voyageoit en Egypte, cette ville étoit la plus grande du pays après le Caire. Les Vénitiens y entretenoient un conſul. Les marchandiſes y remontoient par le canal, qui porte les eaux à Alexandrie. Depuis qu'il n'eſt plus navigable, Roſette eſt devenue floriſſante, & Faoüé a perdu avec ſon commerce la ſource de ſes richeſſes. Je l'ai parcourue avec le Janiſſaire qui m'accompagne. De grands bâtimens qui tombent en ruines, des places remplies de décombres, des maiſons de brique mal entretenues, quelques moſquées ſans ornemens, un peuple pauvre & peu nombreux, tels ſont les triſtes reſtes de la ville célèbre des Miléſiens. (*c*) Voiſine

(*b*) Belon, comme nous l'avons déjà rapporté, voyageoit en Egypte dans le quinzième ſiècle, environ quinze ans après la conquête des Ottomans. Ce Naturaliſte eſtimable a parcouru une grande partie des contrées orientales, & a rapporté en France pluſieurs plantes nouvelles. C'eſt à lui que nous devons le chêne vert, qui, pendant l'hiver, nous conſerve une foible image du printemps.

(*c*) J'ai dit, dans ma première lettre, que les Milé-

de Canope, elle a conſervé une teinte de ſes mœurs corrompues. Les habitans permettent à des filles de joie d'y occuper publiquement un Kan, & ferment les yeux ſur leurs déréglemens. Elles viennent aſſaillir les paſſans, & exécutent, en leur préſence, des chants & danſes en uſage dans le pays. Rien de plus libertin que leurs chanſons; rien de plus laſcif que leurs regards & leurs geſtes. Dans les environs de cette ville étoit Naucrate, qui eut auſſi les Miléſiens pour fondateurs.

A bord, le 3 Octobre.

LE VENT de Nord toujours favorable à nos vœux, a devancé le crépuſcule, les mariniers ont déployé la voile. Nous remontons facilement contre la rapidité des eaux. Nous avons dépaſſé pluſieurs îles preſque ſubmergées, & des hameaux que nous appercevons à travers des maſſifs de verdure. Nous ſommes à cinq milles de Faoüé, devant l'embouchure du canal creuſé par Alexandre, & que la négligence des Turcs a laiſſé combler en partie. En ſuivant ſon cours, on trouve, à quatre lieues dans les terres, la petite

---

ſiens avoient bâti la ville qui porte actuellement le nom de Faoüé.

ville de *Damanhour*, habitée par des Cophtes & des Mahométans. C'eſt *l'Hermopolis parva*, déſignée dans Ptolémée. Strabon la place ſur le fleuve, mais il faut entendre le canal d'Alexandrie. Abulfeda a bien marqué ſa ſituation (*d*). Les campagnes des environs produiſent beaucoup de lin, de blé, d'orge & de coton, qui eſt une plante annuelle.

A meſure que nous avançons, nous appercevons une multitude de bateaux qui remontent à la voile, d'autres qui deſcendent & ſe laiſſent entraîner au courant : les mariniers y font entendre leur muſique groſſière & bruyante. Ils marient leurs voix rauques au ſon du tambour de baſque, & de la flûte ſauvage formée de roſeaux. Ces concerts ne charment pas l'oreille, mais la joie qui les inſpire, paſſe dans

---

(*d*) *Damanhour* eſt une ville d'Egypte ſituée au ſud-eſt d'Alexandrie, & près du canal qui y porte les eaux. C'eſt la capitale du *Behiré*. On la nomme *Damanhour* du déſert. *Oua men balad masr Damanhour. Oua hie fi-l-chark, oua-l-genoub. Oua hie caadat elbehiré. Oua leha Kalig Eleſcanderié. Oua taaref Damphour el ouaehech.* Abulfeda, deſcription de l'Egypte.

On l'a nommée ainſi pour la diſtinguer de deux villes qui ont le même nom, & parce qu'elle eſt peu éloignée du déſert où ſont les lacs de *Natroun*.

l'ame de ceux qui les entendent. Cependant des troupeaux de bœufs mugiſſent dans la prairie. Les laboureurs ſe répandent dans la plaine pour arroſer leurs moiſſons. Les filles deſcendent du village pour laver leur linge & puiſer de l'eau. Toutes font leur toilette. Leurs cruches & leurs vêtemens ſont ſur le rivage ; elles ſe frottent le corps avec le limon du Nil, s'y précipitent, & ſe jouent parmi les ondes. Pluſieurs ſont venues à la nage autour de notre bateau en nous criant *ïa ſidi at maïdi*, Seigneur, donne-moi un medin (*e*). Elles nagent avec beaucoup de graces ; leurs cheveux treſſés flottent ſur leurs épaules : elles ont la peau fort brune, le teint hâlé, mais la plupart ſont très-bien faites. La facilité avec laquelle elles ſe ſoutiennent contre la rapidité du courant ; fait voir combien l'exercice donne de force & de ſoupleſſe aux perſonnes les plus délicates. (*f*). Telle la belle Nauſicaé, après avoir lavé ſes vêtemens, ſe baignoit avec ſes compagnes lorſque Ulyſſe, tout nud (*g*), parut devant elles.

(*e*) Le medin eſt une petite pièce de cuivre argenté qui vaut ſix liards.

(*f*) Odyſſée, chant ſixième.

(*g*) Ulyſſe avoit fait naufrage ſur la côte des Phéaciens.

Le vent fraîchit; notre barque fend les flots avec légèreté : le cours du Nil eſt très-tortueux; & chaque coude nous offre un nouveau tableau. Ici c'eſt un village qui ſe perd dans l'horizon; là c'eſt un gros bourg avec une moſquée à côté d'un bois d'orangers. Par-tout nous découvrons des colombiers de forme pyramidale, où ſe raſſemblent des vols innombrables de pigeons. Nourris dans des plaines fertiles, leur chair eſt graſſe & d'un goût délicat; ils ne coûtent que trois medins le couple. Les Egyptiens fument avec leur fiente, les endroits où ils plantent les melons d'eau. La nuit approche.

Accablé de fatigue, il s'étoit couché parmi des buiſſons ſur un lit de feuilles. Nauſicaé étoit venue avec ſes compagnes laver ſes vêtemens au bord de la rivière. Après qu'elles ſe furent baignées, elles s'amuſerent à lancer des pierres. Une d'elles tomba près d'Ulyſſe & le réveilla. Il marcha du côté où il entendoit des cris. A la vue d'un homme, qui n'avoit pour couvrir ſa nudité qu'un rameau d'arbre, toutes les eſclaves prirent la fuite. La fille d'Alcinoüs demeura ſeule. Elle écouta avec dignité le malheureux étranger, le conſola, appella ſes ſuivantes & leur commanda de le laver, & de le revêtir d'une tunique & d'un manteau. Le Poëte a peint avec un art merveilleux, dans Nauſicaé, la nobleſſe d'une perſonne bien née, qui ne fuit point à l'aſpect d'un homme ſans vêtement, parce qu'elle eſt ſûre de ſa vertu, & que c'eſt peut-être un malheureux qu'elle peut ſecourir.

Chacun prépare ſes armes. Le Nil eſt rempli de corſaires qui attaquent les bateaux à la faveur des ténèbres, coupent la tête aux paſſagers qui ne ſont pas ſur leurs gardes, & s'emparent de leurs effets. Nous avons jetté l'ancre près d'un hameau. Le patron a raſſemblé l'équipage, & leur débite, d'un air grave, des contes merveilleux; l'auditoire, aſſis en rond, écoute avec beaucoup d'attention.

A bord, le 4 octobre.

NOUS AVONS PASSÉ la nuit entre une petite île & l'embouchure du canal de Menouf. Il part de la branche de Damiette & coule dans celle de Roſette, en coupant obliquement le Delta. Il a quinze lieues de long, eſt fort large, & porte bateau pendant trois mois de l'année. En le remontant on trouve, à quatre lieues de ſon embouchure, l'agréable ville de *Menouf* (*k*), capitale de la province de ce nom, & la réſidence d'un Bey. Elle eſt ſituée au milieu de riches campagnes ſemées de blé,

(*k*) Le Delta eſt diviſé en deux provinces où réſident deux Beys. Menouf eſt la capitale de la ſupérieure; & *Mehallé el Kebire* de l'inférieure. La première ſe nomme *Menoufié*, la ſeconde *Garbié*.

A bord, le 2 octobre.

FAOUÉ, Monſieur, eſt bien déchue de ſon ancienne puiſſance. Au temps où (*b*) Belon voyageoit en Egypte, cette ville étoit la plus grande du pays après le Caire. Les Vénitiens y entretenoient un conſul. Les marchandiſes y remontoient par le canal, qui porte les eaux à Alexandrie. Depuis qu'il n'eſt plus navigable, Roſette eſt devenue floriſſante, & Faoüé a perdu avec ſon commerce la ſource de ſes richeſſes. Je l'ai parcourue avec le Janiſſaire qui m'accompagne. De grands bâtimens qui tombent en ruines, des places remplies de décombres, des maiſons de brique mal entretenues, quelques moſquées ſans ornemens, un peuple pauvre & peu nombreux, tels ſont les triſtes reſtes de la ville célèbre des Miléſiens. (*c*) Voiſine

(*b*) Belon, comme nous l'avons déjà rapporté, voyageoit en Egypte dans le quinzième ſiècle, environ quinze ans après la conquête des Ottomans. Ce Naturaliſte eſtimable a parcouru une grande partie des contrées orientales, & a rapporté en France pluſieurs plantes nouvelles. C'eſt à lui que nous devons le chêne vert, qui, pendant l'hiver, nous conſerve une foible image du printemps.

(*c*) J'ai dit, dans ma première lettre, que les Milé-

paiſſent l'herbe tendre le long de ſes bords. Les femelles donnent en abondance un lait gras avec lequel on fait d'excellent beurre.

Derrière un bois de dattiers & de ſycomores, qui bornent notre vue au midi, paroiſſent les hauts minarets de *Terrâné*. Cette petite ville, ſituée ſur la rive occidentale du Nil, n'eſt qu'à huit lieues du monaſtère de S. Macaire. On y tranſporte le *natroun*; que l'on tire de deux lacs, & dont les Egyptiens font un grand uſage. Quelques milles plus haut on découvre, ſous l'ombrage des palmiers, le petit port d'Ouardan, (*l*) où le Pere Sicard brûla des tas d'anciens manuſcrits, renfermés dans un colombier, ſous prétexte que c'étoient des livres de magie. Ainſi le fanatiſme aveugle détruit dans un moment les tréſors de pluſieurs ſiècles! Le ſoleil a parcouru la moitié de ſon cours. Nous avons laiſſé Ouardan à notre droite; ſi le vent continue nous ſerons ce ſoir à *Boulac*.

(*l*) Voici le paſſage du Pere Sicard. « On me donna » avis qu'il y avoit dans ce village un colombier rempli » de pluſieurs papiers, pleins de caractères magiques qu'ils » avoient achetés de quelques religieux Cophtes & ſchiſ- » matiques. J'en fis, ſans réſiſtance, l'uſage que j'en devois » faire, & j'attachai à leur place une croix de Jéruſalem » que les Cophtes révèrent avec beaucoup de dévotion ». *Lettres édifiantes*, p. 53. Il paroît qu'il brûla ſur-le-champ ces manuſcrits, remplis de caractères hiéroglyphiques.

ville de *Damanhour*, habitée par des Cophtes & des Mahométans. C'eſt *l'Hermopolis parva*, déſignée dans Ptolémée. Strabon la place ſur le fleuve, mais il faut entendre le canal d'Alexandrie. Abulfeda a bien marqué ſa ſituation (*d*). Les campagnes des environs produiſent beaucoup de lin, de blé, d'orge & de coton, qui eſt une plante annuelle.

A meſure que nous avançons, nous appercevons une multitude de bateaux qui remontent à la voile, d'autres qui deſcendent & ſe laiſſent entraîner au courant : les mariniers y font entendre leur muſique groſſière & bruyante. Ils marient leurs voix rauques au ſon du tambour de baſque, & de la flûte ſauvage formée de roſeaux. Ces concerts ne charment pas l'oreille, mais la joie qui les inſpire, paſſe dans

---

(*d*) *Damanhour* eſt une ville d'Egypte ſituée au ſud-eſt d'Alexandrie, & près du canal qui y porte les eaux. C'eſt la capitale du *Behiré*. On la nomme *Damanhour* du déſert. *Oua men balad masr Damanhour. Oua hie fi-l-chark, oua-l-genoub. Oua hie caadat elbehiré. Oua leha Kalig Eleſcanderié. Oua taaref Damphour el ouaehech.* Abulfeda, deſcription de l'Egypte.

On l'a nommée ainſi pour la diſtinguer de deux villes qui ont le même nom, & parce qu'elle eſt peu éloignée du déſert où ſont les lacs de *Natroun*.

ſortis de la main des hommes ! Leur vue inſpire un reſpect religieux. Combien de générations ont diſparu de la terre depuis que ces maſſes énormes repoſent ſur le pied de la montagne où elles ſont aſſiſes ! La nuit les a enveloppées de ſon ombre. Nos mariniers, près du terme de leur navigation, font retentir l'air de leurs cris d'alégreſſe. Ils ont allumé le fanal qui doit nous empêcher d'être heurtés & peut-être coulés à fond par les bateaux innombrables qui montent & deſcendent. Tous ont des feux, & nous naviguons au milieu d'une illumination dont les aſpects varient à chaque inſtant. Il eſt onze heures du ſoir. Nous jettons l'ancre devant *Boulac*, le port du grand Caire.

LETTRE VI.

A. M. L. M.

DEPUIS neuf mois, Monſieur, j'habite le grand Caire, cette immenſe Cité, où les Européens rampent dans la pouſſière, & où le nom de Franc (*m*) eſt un opprobre. Le fanatiſme de la religion Mahometane y triomphe. C'eſt-là que le Muſulman, rongé d'ignorance, ſe croit l'être le plus ſublime de l'univers, & s'attribue, avec une ſecrète complaiſance, ces paroles (*n*). Cet oracle, qui ne trouve point d'incrédule, entretient leur orgueil. En conſéquence, ils foulent aux pieds tous

(*m*) L'injure la plus grave que les Egyptiens puiſſent dire à quelqu'un eſt de l'appeller *franc*; c'eſt la dénomination générale ſous laquelle ils déſignent les Européens.

(*n*) *Vous êtes le peuple le plus excellent de l'univers. Vous commandez l'équité, vous défendez le crime, vous croyez en Dieu*, &c. Le Coran, t. premier, p. 66, & cet autre verſet:

Certainement les Chrétiens, les Juifs incrédules, & les idolâtres, ſont les plus pervers des hommes, mais les croyans, qui pratiquent la vertu, ſont ce que le ciel a créé de plus parfait. Le Coran, t. 2, p. 246.

ceux qui n'ont pas leur croyance. Pour n'être pas insulté par la populace, & pour remplir le but de mon voyage, j'ai pris l'air & les habits d'un Turc. Mon teint, brûlé par le soleil, est devenu Egyptien. Un schâle couvre ma tête & cache mes cheveux; une longue moustache ombrage mes joues. Grace à cette métamorphose, & à l'habitude que j'ai de parler l'Arabe, je me promène dans la ville, je parcours les environs, & je vis avec ce peuple étrange. Souvent la curiosité m'entraîne plus loin que n'exige la prudence; mais la voix de la raison est foible, quand une passion impérieuse commande. C'est à ce desir de voir que vous devrez des détails qui auront au moins le mérite de la vérité.

Le grand Caire est une ville moderne. Les historiens orientaux constatent ce fait d'une manière qui ne laisse aucun doute. Je rapporterai leurs propres paroles; car lorsqu'on veut traiter un point de leur histoire, eux seuls peuvent donner des lumières certaines.

« (o) L'an 358 de l'hégire, Jauhar, général » de Moaz, issu des Princes du Kirouan, vint » en Egypte à la tête d'un armée formidable, &

(o) Elmacin, page 222.

»l'enleva aux Abaſſides (*p*). Dès-lors la prière ſe fit au nom des Fatimites (*q*). Le vainqueur »ayant beſoin d'un lieu, pour établir ſes ſol- »dats, jetta les fondemens *d'Elkahera* (*r*), y »fit élever un palais pour loger l'Empereur, »& ordonna aux ſeigneurs & aux troupes d'ha- »biter la nouvelle ville. Quatre ans après, Moaz »quitta ſes Etats de Barbarie, & vint jouir de »ſa conquête. Cette année on acheva de bâtir »le grand Caire, & l'empire des Fatimites fut »affermi.

»Moaz, dans un mandement qu'il donne

(*p*) Les Califes de Bagdad, s'endormant ſur le trône, furent peu-à-peu dépouillés de leurs vaſtes Etats, par des gouverneurs, & il ne leur reſta, d'une puiſſance qui menaça le monde entier, qu'un titre impoſant, & le droit ſtérile d'être nommés les premiers à la prière dans toutes les moſquées. La conquête de Moaz leur enleva cet honneur, qui ne leur fut rendu que 207 ans après, lorſque *Salah Eddin*, de la famille des Aïoubites, s'empara de l'Egypte.

(*q*) Les Califes Fatimites tiroient leur origine d'Alí, qui avoit épouſé Fatime, fille de Mahomet. L'an 296 de l'hégire, ils fonderent un royaume ſur la côte d'Afrique, & ils y régnerent juſqu'en l'an 567.

(*r*) C'eſt la ville que les Européens ont nommé le grand Caire.

»à ſon fils, rapporte ces mots : L'inſtant de »la fondation de cette ville, a été marqué par »l'aſcenſion de Mars (*s*), de ce Mars qui dompte »l'univers. C'eſt à cauſe de cet horoſcope, que »je lui ai fait donner le nom *d'Elkahera*, (la »victorieuſe) (*t*).

La fondation du grand Caire ayant été un ſujet d'erreur & de diſpute parmi les voyageurs (*u*) & les ſavans, permettez, Monſieur, qu'au témoignage d'Elmacin, j'ajoute la deſcription

---

(*s*) L'on avoit creuſé les foſſés qui entouroient la ville, les matériaux étoient préparés pour les remplir, les aſtronomes obſervoient, avec leurs inſtrumens, le paſſage de Mars au méridien; un ſignal annonça ce moment, & auſſitôt on jetta les fondemens d'*Elkahera* au bruit des cris d'alégreſſe.

(*t*) Le mot *elkaher* eſt le nom de la planète de Mars, & ſignifie en même temps victorieux.

(*u*) Proſper Alpin dit que le grand Caire eſt la ville que les anciens appelloient Memphis. *Voyage d'Egypte*, page 17.

Le Pere Sicard prétend que le grand Caire fut bâti par *Ebn el Aas*, lieutenant d'Omar. *Lettres édifiantes*, page 466.

Les paſſages que je cite ſuffiront pour réfuter ces Ecrivains Européens, dont l'opinion, dépourvue de preuves, contredit tous les monumens de l'hiſtoire orientale.

d'Abulfeda (*x*). Cet homme célèbre, comme géographe & comme hiſtorien, offre des détails intéreſſans, que l'on ne trouveroit point ailleurs.

« A côté de Foſtat (*y*), en tirant vers »le nord, ſe trouve la ville *d'Elkahera*, qui »eut pour fondateurs les Califes Fatimites. »Ces princes, qui avoient fondé un Empire »ſur la côte de Barbarie, ſe rendirent maîtres »de l'Egypte. Le premier qui la conquit, & »qui y régna, fut *Moaz*, fils *d'Elmanſor*..... »Il jetta les fondemens du Caire l'an 359 de »l'hégire..... le lieu, où on le bâtit, étoit

---

(*x*) « Oua ala janeb el Foſtat men chamaliha, »medinet elkahera, ahedsha elkolfa elfatemioun Ellazin »Zaharou Belgarb, tom melekou el masr; oua kan »aoual men melek menhom bemasr Moazebn Elman»for.... Oua akhtat elkahera fi ſéné teſſaa oua kham»ſin, oua talat maïat; oua canet elkahera biſtanlebe, »tailoun, ala elcarb men medinet melkhom elmaroufé »belcataïah; oua ſamet elcahera l'eltefaoual ai ickhor »men khalef amrha; oua elkahera leiſt ala chatt el Nil, »belfi charkio; oua el Foſtat ala hafat el Nil; oua hie »mahatt, ou acllaa lelmarakeb, oua beſabab Zalek »ſar el Foſtat actar rezca, oua arkas aſaara men el »kahera ». *Abulfeda, deſcription de l'Egypte.*

(*y*) Foſtat eſt la ville que nous appellons improprement le vieux Caire.

un

» un jardin qui appartenoit au fils de *Toulon*, (1) » & qui étoit voiſin du quartier royal de *Ca-* » *taïah* (a) où il faiſoit ſa réſidence. La nou- » velle ville fut nommée *Elkahera*, (la victo- » rieuſe), pour préſager les triomphes qu'elle » devoit remporter ſur ſes ennemis. Elle n'eſt » pas, comme Foſtat, ſituée ſur le Nil, mais un » peu à l'Orient du fleuve. Auſſi la poſition de » cette derniere eſt-elle plus favorable pour » le commerce. Les bateaux y abordent de » toute l'Egypte, & les vivres y ſont à meilleur » marché. »

La ſituation du grand Caire, comme nous l'apprend Abulfeda, & comme l'expérience

(1) *Toulon*, célèbre gouverneur de l'Egypte, ſe révolta contre *Abou Elabbas*, *fils* d'*Elmetouakkel*, le quinzième Calife Abaſſide, l'an 264 de l'hégire, & ſe rendit maître du pays. Ses enfans n'y régnèrent que juſqu'en l'an 292. Vaincus par *Mohammed*, général de *Modefi Bellah*, dix-ſeptième Calife Abaſſide, ils furent emmenés à Bagdad. *Elmacin.*

(a) *Toulon* avoit bâti au nord de Foſtat un fauxbourg ſi conſidérable, qu'on lui donna le nom de la ville royale de *Cataïah*. Ce fauxbourg, renfermé actuellement dans l'enceinte du grand Caire, conſerve encore la magnifique moſquée que ce Prince y fit conſtruire, & le palais qu'il habitoit, connu aujourd'hui ſous le nom de *Calaa elkabech.*

me le fait connoître tous les jours, n'eſt point auſſi avantageuſe que celle de Foſtat. Son éloignement du Nil, n'eſt pas le ſeul déſagrément qu'on y éprouve. La chaîne ſtérile du Mokattam l'environne du côté de l'Orient. Cette montagne, entièrement dépouillée de verdure, n'offre aux yeux qu'un ſable aride & des pierres calcinées par le ſoleil. Lorſque le vent de Nord ne ſouffle pas, elle réfléchit ſur la Ville une chaleur étouffante. On y reſpire un air embrâſé, & il faut attendre la nuit pour jouir de quelque fraîcheur. Auſſi, pendant longtemps, on n'y voyoit que des jardins, des maiſons de plaiſance & des cazernes pour loger les troupes. Elle dut ſon accroiſſement ſubit à un événement que je vous rapporterai avec plaiſir, parce qu'il intéreſſe notre hiſtoire. Les François, ſous la conduite du Roi Luſignan, avoient étendu leurs conquêtes dans la Syrie, & porté leurs armes victorieuſes juſqu'en Egypte. L'an 564, de l'hégire, (*b*) ils prirent *Belbeis*

(*b*) « Oua fi ſéné arba oua ſettin oua khamſé maïat » elfrangi melekou belbes, oua nahabouha, oua catalou » ahelha, oua efrouhom ; tom ſarou men belbes oua » nazelou ala elkahera oua haſerouha. Feharac *Schaouar* » medinet masr raufan men en iemlekha elfrangi ; fe » baquait elnar tehrokha arbaat oua khamſin ioum ;

» d'assaut, passerent au fil de l'épée une partie » des habitans, & emmenerent les autres en cap- » tivité. Encouragés par ces succès, ils marcherent » vers le grand Caire, & s'en emparerent. *Schaouar*, » Roi d'Egypte, craignant que Fostat ne tombât » entre leurs mains, y mit le feu; les flammes » s'étendirent rapidement, & la Ville brûla pen- » dant cinquante-quatre jours. Ce foible Prince, » ne pouvant chasser à force ouverte des ennemis » entreprenans, eut recours à la ruse; il leur » donna cent mille dinars (écus d'or), & leur » en promit un million, à condition qu'ils se » retireroient. Ils se retirerent, & perdirent » leur conquête, & la somme qu'on leur avoit » promis. »

Le grand Caire s'enrichit du désastre de Fostat. Les malheureux habitans quitterent des monceaux de cendres pour se réfugier dans la nouvelle Ville. Elle prit le surnom glorieux de *Masr*, affecté à la capitale de l'Egypte. Bientôt (*c*) Salah Eddin y vint établir la dynastie des Aïoubites.

» oua sanèh *Schaouar* elfrangi, ala elf elf dinar; » iehmelha eleihom, se hamal eleihom maïat elf dinar, » se salhom en ierhelou an elkahera leicdar ala gema » elmal oua hasalo, se rahalou. *Abulfeda.* »

(*c*) Le fameux *Salah Eddin*, qui combattit pendant

» (*d*) L'an 572 de l'hégyre, il fit élever » les murs qui environnent le grand Caire, » & le Château placé ſur le Mont-Mokattam. » Cette enceinte a de circuit 29,300 coudées » (environ trois lieues.) On y travailla juſ- » qu'à ſa mort (*e*). Ces murs ſubſiſtent encore » preſque en leur entier ; mais ils ſont en beau- » coup d'endroits cachés par des décombres & » des maiſons. On y remarque pluſieurs portes » d'une architecture ſimple & majeſtueuſe. Ces

---

vingt ans contre les Francs, & qui les chaſſa preſque entièrement des contrées orientales, fut nommé Gouverneur de l'Egypte par *Nour-Eddin*, l'an 564 de l'hégire. Trois ans après il en devint Roi. Il étendit rapidement ſes conquêtes dans la Syrie & la Méſopotamie. Ce Prince, né à *Tecrit*, place forte, ſituée entre Bagdad & Moſul, l'an 533 de l'hégire, mourut à Damas l'an 582.

(*d*) « Fi hade eſſéné (etnin oua khamſé maïat) amar » Salah Eddin beinan eſſour eddiar ala maar elkahera, » oua elkalaat ala eggebal elmokattam. Oua dour telk » teſſaat oua acherin elf draa, oua talat maïat draa, oua » lam izel elaml il a en mat. *Vie de Salah Eddin.* »

(*e*) Ce paſſage détruit formellement l'opinion du Pere Sicard, qui dit que ce Château fut bâti par la Reine Sémiramis, & le ſentiment de MM. Schaw, Nieburh, & beaucoup d'autres écrivains, qui le prennent pour la forteresſe de Babylone, fondée en Egypte par les Perſes.

édifices & quelques moſquées méritent l'admiration des voyageurs. *Salah Eddin.*, protecteur des lettres, fit conſtruire dans le quartier de *Caraffé* une univerſité, & la belle moſquée qui couvre le tombeau de *Schaffey*, fondateur d'une des quatre ſectes Sunnites (*f*). Elle ſubſiſte encore; mais les bâtimens de l'univerſité tombent en ruines. L'académie, *Djamèh Elashar*, (la moſquée des fleurs) l'a remplacée. Les ſciences & les arts y ont fleuri juſqu'au moment où les Turcs ſe ſont emparés de l'Egypte. Cette époque a été leur tombeau. Ennemis de toutes les connoiſſances humaines, ils les ont éteintes dans toute l'étendue de leur empire.

Les ſeules qu'on y cultive de nos jours, ſont la Théologie, dont les innombrables Commentateurs du Coran, ont fait un chaos ténébreux, la grammaire, néceſſaire pour lire correctement ce livre, qui renferme leur Religion, & le Code de leurs Loix, & l'aſtrologie, ſcience inſéparable d'une nation ignorante.

Le grand Caire a été juſqu'au quinzième ſiècle, une des plus riches & des plus floriſſantes capitales du monde. C'étoit l'entrepôt de l'Europe

(*f*) Les ſectes Sunnites, appelées orthodoxes par les Mahométans, ſont celles de *Schafeï*, d'*Hanéfi*, d'*Hanbali*, & de *Maleki*.

& de l'Aſie. Son commerce s'étendoit du détroit de Gibraltar, au fond de l'Inde. La découverte du Cap de bonne Eſpérance, & la conquête des Ottomans, lui ont enlevé une grande partie de ſon éclat & de ſon opulence. Cependant, quoique pluſieurs des canaux qui y portoient les tréſors de l'Orient & de l'Occident, ſoient fermés, quoique cette ville gémiſſe ſous le joug d'un Pacha & de vingt-quatre Beys, ſa ſituation admirable, & la fécondité du ſol de l'Egypte, lui procurent tant d'avantages, que dans une enceinte de trois lieues, elle renferme encore un peuple immenſe & de grandes richeſſes. J'eſpère, Monſieur, que ces faits hiſtoriques ſerviront à fixer d'une manière certaine l'origine du grand Caire. Avant d'entrer dans les détails particuliers, il me paroît convenable de vous faire connoître *Foſtat*, dont je vous ai beaucoup parlé. Ce ſera l'objet de ma première lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE VII.

A M. L. M.

LA VILLE de Foſtat, Monſieur, nommée vulgairement *le vieux Caire*, a été l'objet de grandes diſcuſſions parmi les ſavans (*g*) qui ont écrit ſur l'Egypte. La plupart en ayant cherché

(*g*) M. Maillet prétend que c'étoit dans la ville de Foſtat que les Gouverneurs d'Egypte, pour les Empereurs de Conſtantinople, faiſoient leur réſidence, lorſqu'*Amrou*, fils d'*El Aas*, l'emporta après un long ſiége. *Deſcription de l'Egypte, tom. I, pag.* 194. C'eſt une erreur.

M. Schaw, qui rapporte le ſentiment du Géographe de Nubie, dit : « La ville de Foſtat eſt préciſément la même » qu'on appelle *Masr*, nom qu'elle a pris de *Miſram*, fils » de Cham, fils de Noé, à qui ſoit paix : car c'eſt lui » qui en a été le premier fondateur. » *Obſervations géographiques ſur la Syrie & l'Egypte, pag.* 24, *à la Note.* Ce ſentiment eſt loin de la vérité.

Le Pere Sicard, qui cite Flavien Joſeph, rapporte ces mots : « Le vieux Caire étoit l'ancienne Lété. Cambyſe » établit dans cette ville les Babyloniens, qui demeurè- » rent en Egypte après qu'elle eut été conquiſe. » *Lettres édifiantes, pag.* 473. Le vieux Caire n'étoit pas fondé du temps de Flavien Joſeph, comme l'hiſtoire en fait foi, mais la forteresſe de Babylone, ſituée près du lieu où cette ville fut bâtie, ſubſiſtoit.

l'origine dans les auteurs Grecs & Latins, ſe ſont trompés. S'ils avoient ouvert les annales de l'hiſtoire d'Orient, ils auroient trouvé la vérité qu'ils cherchoient, & une foule d'erreurs ne ſe ſeroient pas gliſſées dans leurs deſcriptions. Je ſuivrai le plan que je me ſuis tracé, & au lieu de mon opinion, je vous rapporterai des faits.

(*h*) « La vingtième année de l'hégire, *Amrou*, » fils d'*Elaas*, bâtit *Maſr Foſtat*, au lieu même » où il avoit dreſſé ſon camp, avant d'aller » aſſiéger Alexandrie. Sa tente étoit demeurée » en cet endroit, parce qu'il ne voulut pas » détruire le nid d'une colombe qui y avoit » dépoſé ſes petits. Le général, au retour de ſa » conquête, y jetta les fondemens de la ville, à » laquelle il donna le nom de *Foſtat*, (qui en » Arabe ſignifie tente.) »

Ce paſſage marque avec préciſion la fondation de *Foſtat*. Les Gouverneurs envoyés par les Califes, y fixèrent leur réſidence. Elle prit le ſurnom de *Maſr* (*i*), que Memphys portoit

(*h*) Elmacin, hiſtoire des Arabes.

(*i*) Les Arabes prétendent que *Miſram*, fils de *Cham*, vint s'établir en Egypte. En conſéquence, ils nomment ce pays *Maſr*, & donnent le même nom à la ville qui en eſt capitale.

avant elle, & que les Arabes ont toujours donné à la capitale d'Egypte. Sa ſituation ſur le bord du Nil, & près d'un canal qui communiquoit avec la mer rouge, la rendit en peu de temps floriſſante. Elle avoit environ deux lieues de circuit, lorſque 500 ans après ſa fondation, *Schaouar* (*k*) la livra aux flammes pour la ſouſtraire à la domination des François. Cette époque fut le terme de ſa puiſſance. Elle perdit avec ſes habitans, ſon commerce & ſes richeſſes. Ce fut alors que le grand Caire, devenu le ſéjour des Seigneurs & des Rois, reçut le nom glorieux de *Maſr*, & que *Foſtat* y ajouta celui d'*Elatik*, qui ſignifie l'*Ancien*. Elle le porte encore de nos jours. (*l*)

Le ſavant *Abulfeda* ajoute à la deſcription d'*Elmacin*, des circonſtances qui jettent un grand jour ſur l'hiſtoire. « *Amrou*, fils d'*Elaas*, après

(*k*) Voyez la lettre précédente.

(*l*) Jamais les hiſtoriens Orientaux n'ont donné à Foſtat le nom de *Cahera* (Caire.) Ils l'ont appellée d'abord *Foſtat*, enſuite, *Foſtat Maſr*, & depuis ſa décadence, *Maſr Elatik*. Ce ſont les marchands Vénitiens qui l'ont nommée le *vieux Caire*, & les voyageurs ont répété cette dénomination impropre.

« Oua Foſtat mediné mahedta benaha amrou ebn

» avoir conquis l'Egypte, jetta les fondemens » de Foſtat, ſous le Califat d'*Omar*. Près de » l'emplacement où il la bâtit, ſe trouvoit un » château d'une conſtruction antique, nommé le » *château de Lumières*. La moſquée d'Omar, éle- » vée à peu de diſtance du lieu où le général » avoit placé ſa tente, étoit renfermée dans l'en- » ceinte de la ville. *Foſtat Maſr* a été le ſiége » de l'Empire d'Egypte, juſqu'au moment où » *Ebn Toulon* conſtruiſit au nord de ſes murs, » le fauxbourg de *Cataïah*. Il s'y retira avec ſon » armée, & y fonda le célèbre Temple (*m*) qui » porte ſon nom. »

L'enceinte du château dont parle Abulfeda, ſubſiſte encore de nos jours ; c'eſt un carré-long, entouré de murs épais, dont la vétuſté

» elaas, lamma fatah diar maſr fi khalafet Omar. Oua can » fi mauda el Foſtat Caſr men bena elaouail iecal lo » caſr elchamah, fe can Foſtat amrou be janeb el jamèh » elmarouf bejamèh Omar be maſr. Oua lam tezel maſr, » oua hié Foſtat courch lelmemleké eddiar elmaſriat hetta » taula ahmed Ebn Toulon. Oua bena lo oua l'aſquero » elcataïah fi chemali maſr. Oua bena and *elcataïah* » djamèh elmarouf be djamèh Tailoun. *Abulfeda, deſ-* » *cription de l'Egypte*, pag. 33.

(*m*) J'ai parlé de ce Temple dans la lettre précédente; c'eſt une des plus belles moſquées du grand Caire.

frappe les yeux. Il eſt ſitué à l'eſt de Foſtat, ſur le penchant du Mont-Mokattam : des Chrétiens en habitent les ruines. Les Grecs & les Cophtes y ont des Egliſes. Pluſieurs arches anciennes encore ſubſiſtantes, dans l'intervalle qui le ſépare du fleuve, d'autres à moitié détruites, & un bâtiment de forme hexagone, élevé ſur le bord du Nil, annoncent les débris de l'aqueduc qui y portoit les eaux. Voilà, Monſieur, la forteresſe de Babylone, objet des recherches & des erreurs d'un grand nombre de ſavans. Elle fut fondée par les Perſes, lorſqu'ils ravagerent l'Egypte ſous Cambyſe, où, comme le veulent d'autres Ecrivains, lorſque Sémiramis viſita ce pays, à la tête d'une armée formidable. (*n*) Strabon l'a décrite de manière à la faire reconnoître. Les Perſes, adorateurs du Soleil, y entretenoient un

(*n*) En remontant le Nil au-deſſus d'Héliopolis (actuellement la Matarée, ſituée à deux lieues du grand Caire), on trouve le château de Babylone, fortifié par l'art & la nature. Il fut conſtruit par quelques Babyloniens, qui s'y retirèrent, avec l'agrément du Souverain. Les Romains y tiennent en garniſon une des trois légions qui gardent l'Egypte. Depuis cette forteresſe, la montagne s'abaiſſe inſenſiblement juſqu'au bord du Nil. Cent cinquante eſclaves ſont occupés continuellement à y élever les eaux par le moyen de roues & d'un aqueduc. *Strabon, l.* 17.

feu perpétuel, c'eſt ce qui lui a fait donner par les Arabes le nom de *Château de lumières.* (*o*)

Maſr Elatik n'a plus qu'une demi-lieue d'étendue ; mais elle eſt encore fort peuplée & aſſez commerçante. C'eſt le port où abordent les bateaux de la haute Egypte ; c'eſt de-là qu'ils partent pour remonter dans le Saïd. (*p*) Les Cophtes y ſont en grand nombre, & y poſsèdent pluſieurs Egliſes. La plus conſidérable, eſt celle de Saint Macaire, où leur Patriarche ſe fait inſtaller. L'Egliſe de Saint Sergius renferme une grotte que les Chrétiens ont en grande vénération. Ils prétendent que la ſainte famille fuyant la perſécution d'Hérode, ſe retira dans cet endroit. J'ai vu l'hiſtoire de cette fuite peinte ſur la porte d'une niche, où l'on dit la Meſſe. Le coſtume Oriental eſt parfaitement obſervé dans ce tableau, & la tête de la Vierge eſt aſſez bonne. La vérité du coſtume, trop négligée par les peintres modernes, détruit ſouvent l'effet de leurs plus belles compoſitions.

(*o*) M. Nieburh a figuré ce carré-long dans ſon plan du Caire ; mais il l'a pris pour une citadelle qu'il ſuppoſe gratuitement avoir été conſtruite par les Arabes.

(*p*) Les Arabes appellent *Saïd* l'Egypte ſupérieure, qui commence au-deſſus de Maſr Foſtat, & ſe termine près d'*Aſſouan* autrefois *Sienne*.

On trouve à l'entrée du vieux Caire, un bâtiment de forme hexagone, dont chaque face a quatre-vingts pieds de large, & cent de hauteur. Une rampe, dont la pente eſt fort douce, permet aux bœufs d'y monter. Ils y font tourner une roue qui élève l'eau au ſommet. Cinq baſſins la reçoivent & la verſent dans un aqueduc, ſoutenu par trois cents arches, qui la conduit dans un réſervoir. Là, d'autres bœufs la font monter par le moyen de nouvelles roues au Palais du Pacha. Cet édifice eſt l'ouvrage des Arabes. Ils l'ont conſtruit ſur le plan de celui que décrit Strabon, & dont on voit les débris entre la citadelle de Babylone & le Nil. Toute la différence eſt, que les Mahométans emploient le travail des bœufs, au lieu de celui des hommes.

Les environs de *Maſr Elatik*, ſont couverts de ruines qui marquent ſon ancienne étendue, & qui, au défaut de monumens hiſtoriques, ſuffiroient pour atteſter qu'elle eſt moderne. En effet, elles n'ont point ce caractère de majeſté que les Egyptiens imprimoient à leurs édifices, & dont le temps ne pouvoit effacer l'empreinte. L'on ne découvre parmi des monceaux de décombres, ni ſphinx, ni colonne, ni obéliſque. Dans l'intérieur de la ville, des murailles épaiſſes entourent une grande place, où l'on dépoſe

les blés de la Thébaïde, deſtinés à l'entretien des troupes. On appelle cette enceinte, les greniers de Joſeph. Ce nom en a impoſé à quelques voyageurs, qui l'ont priſe ſans examen pour l'ouvrage du fils de Jacob ; mais ce monument n'a rien qui ſe reſſente de l'antiquité, & l'hiſtoire nous apprend qu'il fut conſtruit par les Rois Mamloucs. C'eſt à Memphis, ſéjour des Pharaons, que Joſeph, intendant des grains de l'Egypte, établit ſes magaſins.

A l'extrêmité de *Maſr Elatik*, tout près du château d'eau, commence le *Khalig* (*q*) qui traverſe le grand Caire, & que l'on ouvre tous les ans avec beaucoup de ſolemnité. Preſque tous les Ecrivains modernes en ont attribué la conſtruction à l'Empereur Trajan (*r*), fondés

---

(*q*) Les Arabes appellent *khalig* tous les canaux qui ont été creuſés de main d'homme.

(*r*) M. Schaw l'appelle le canal de Trajan. *Obſervations géographiques ſur la Syrie & ſur l'Egypte*, *pag.* 27.

M. Pokoke dit : « Vis-à-vis le réſervoir d'eau qui » eſt ſur le Nil, eſt le canal qui la conduit au Caire, » qui me paroît être le même que Trajan fit percer. » *Deſcription de l'Egypte*, *tom. I.*

Le Pere Sicard, renchériſſant ſur les autres, dit :

ſur ce paſſage de Ptolémée, *entre Héliopolis & Babylone coule le fleuve Trajan*; mais cet Empereur n'a point fait couper de canal en Egypte; c'eſt à ſon ſucceſſeur, qui bâtit la ville d'Antinoë, que l'on doit attribuer un ouvrage de cette eſpèce. Le canal que déſigne Ptolémée, commence une lieue & demie au-deſſous du vieux Caire, & paſſe près d'Héliopolis; c'eſt celui-là que (*ſ*) *Macrizi* appelle avec raiſon *le Khalig d'Adrien Céſar.*

L'origine du canal qui s'ouvre devant Maſr elatik, eſt trop bien décrite par *Elmacin*, pour que ceux qui conſultent l'hiſtoire Orientale, puiſſent le confondre avec celui d'Adrien. Amrou ayant annoncé la priſe d'Alexandrie à Omar, & envoyé des chameaux chargés de blés à Médine, où la famine exerçoit ſes ravages, le Calife le félicita de ſes ſuccès, & ajouta ces mots: « (*t*) Coupez un *Khalig*, par » lequel on puiſſe tranſporter les productions de

---

« C'eſt ce canal que Ptolémée nomme *amnis Trajanus*, » Quinte-Curce, *Oxius*, & les Arabes, *merakemi.* » *Lettres édifiantes, pag.* 470.

(*ſ*) Macrizi, hiſtoire de l'Egypte.

(*t*) Elmacin, hiſtoire des Arabes.

» l'Egypte dans la mer de (*u*) *Colzoum*, & de-là » au port de Médine. Amrou exécuta cette » grande entrepriſe, & creuſa le *Khalig*, auquel » on donna le nom de (*x*) *Fleuve du Prince des* » *Fidèles*. Les bateaux partant de Foſtat, porte- » rent dans la mer de Colzoum les denrées de » l'Egypte. » Telle eſt, Monſieur, l'origine de ce fameux canal, que les voyageurs ſe répétant l'un l'autre, ont appelé *Amnis Trajanus*. Il s'ouvre près de Foſtat, traverſe le grand Caire dans ſa longueur, remplit les lacs de cette ville, & va ſe perdre quelques lieues au-delà dans la *Birque* (*y*) des pélerins de la Mecque. Les divers Princes qui ont ſucceſſivement occupé le trône d'Egypte, & dont pluſieurs étoient ennemis des Califes, l'ont laiſſé combler. Il ne porte plus ſes eaux à la mer rouge; mais comme on l'a taillé dans le rocher l'eſpace de vingt-quatre lieues, on pourroit aiſément en ôter le limon & le ſable dont il eſt rempli. En rouvrant cette communication importante

---

(*u*) Colzoum eſt le nom que les Arabes donnent à la mer rouge. Elle le doit à la petite ville de *Colzoum*, dont les ruines ſont à quelque diſtance de Suez.

(*x*) *Khalig el emir el moumenin.*

(*y*) *Birque* eſt un mot Arabe qui ſignifie une grande pièce d'eau.

avec la mer rouge, le grand Caire deviendroit encore la capitale la plus riche & la plus commerçante du monde.

J'eſpere, Monſieur, que votre amour pour la vérité me paſſera ces diſcuſſions, parce qu'elles ſervent à éclaircir des points d'hiſtoire couverts de profondes ténèbres. Bientôt l'occaſion ſe préſentera de vous offrir des tableaux plus riants. Le pays que j'habite, eſt un autre monde qui préſente chaque jour des ſcènes nouvelles. Je m'attacherai à les peindre avec fidélité. Vous entendrez parler; vous verrez agir des Turcs, & je vous laiſſerai la douce ſatisfaction de l'homme éclairé; le plaiſir de juger vous-même.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE VIII.

A M. L. M.

Au grand Caire.

LE GRAND CAIRE, Monſieur, bâti le long du canal *du prince des fidèles*, a une lieue & demie du nord au ſud, & trois quarts de lieue d'orient en occident. Pour en découvrir l'étendue, il faut monter au château conſtruit par *Salah Eddin*, ſur le mont *Mokattam* (1). Il domine la ville qui forme à l'entour un immenſe croiſſant. Au milieu de cette multitude de maiſons qui paroiſſent entaſſées dans un eſpace de trois lieues, il eſt impoſſible de ſuivre l'alignement des rues qui ſont étroites & tortueuſes. On diſtingue ſeulement de grands vuides. Ce ſont des places qui deviennent lacs pendant la crûe du Nil, & jardins le reſte de l'année. Au mois de ſeptembre, on s'y promène en bateau; au mois d'avril, elles ſont couvertes de fleurs & de verdure. Parmi les temples nombreux dont la ville eſt remplie, quelques-uns

(1) *Mokattam* ſignifie coupé. Ce rocher s'appelle ainſi, parce qu'il a été ſéparé par art de la montagne qui, commençant aux cataractes, vient aboutir en cet endroit: il n'en eſt éloigné que d'environ cent pas.

s'élèvent comme des citadelles. Telle eſt la moſquée du ſultan Haſſan, où les rebelles ſe retiroient dans le temps de ſédition, & du ſommet de laquelle ils battoient le château avec du canon. Ce grand édifice, dont la corniche, groteſquement ſculptée, a une ſaillie conſidérable, eſt ſurmonté d'un vaſte dôme. La façade eſt incruſtée de marbres précieux. Actuellement les portes en ſont murées, & une garde de Janiſſaires en défend l'approche.

Dans l'enceinte du grand Caire, on apperçoit près de trois cents moſquées, dont la plupart ont pluſieurs minarets. Ce ſont des clochers très-hauts, conſtruits avec beaucoup de légèreté & entourés de galeries; ils varient agréablement l'uniformité d'une ville dont tous les toits ſont en terraſſe. C'eſt de-là que les crieurs publics invitent le peuple à prier aux heures preſcrites par la loi (*a*). Environ huit cents voix ſe font entendre au même inſtant dans tous les quartiers de la ville, & rappellent à l'homme ſes devoirs envers la divinité. Le bruit des cloches eſt odieux aux Turcs; ils

(*a*) C'eſt-à-dire, au lever de l'aurore, à midi, à trois heures, au coucher du ſoleil, & environ deux heures après. Les noms de ces prières ſont : *Salaat el fegr, el dohr, el asr, el magreb, el âché.*

prétendent qu'il bleſſe les oreilles, qu'il ne dit rien au cœur, & qu'il n'eſt fait que pour les bêtes de ſomme : ils doivent cette opinion à Mahomet. Ce grand politique voulant que chaque choſe eût un but dans ſa religion, afin de captiver à-la-fois l'eſprit & les ſens, rejetta la trompette dont ſe ſervoient les Juifs, & la crecelle, en uſage parmi les Chrétiens orientaux ; il penſa que la voix humaine feroit plus d'impreſſion ſur l'homme que le ſon bruyant de l'airain inſenſible, & ſe fit apporter du ciel une formule (*b*) favorable à ſes deſſeins.

Le château du Caire, placé ſur un rocher eſcarpé, environné de murs épais, ſoutenus de groſſes tours, étoit très-fort avant l'invention de la poudre ; mais, comme il eſt commandé par la montagne voiſine, il ne ſoutiendroit pas pendant deux heures le feu d'une batterie qui y ſeroit établie. Il a plus d'un quart de lieue de circonférence : on y monte par deux chemins taillés dans le roc, & dont la pente eſt

(*b*) Voici cette formule : Dieu eſt grand ; j'atteſte qu'il n'y a qu'un Dieu ; j'atteſte que Mahomet eſt ſon apôtre. Venez à la prière, venez à l'adoration. Dieu eſt grand ; il eſt unique.

Allah Acbar. Echhed en la ila ella allah ; echhed en Mahammed raçoul allah. Haï ala es ſalat ; haï ala el ſaluh. Allah Acbar. La ila ella allah.

rapide ; ils conduiſent à deux portes confiées à la garde des (*c*) Aſſabs & des Janiſſaires. Les premiers occupent la partie baſſe de la forteresſe, & les autres la citadelle proprement dite : c'eſt de-là qu'avec ſix mauvaiſes pièces de canon tournées vers l'appartement du Pacha, ils le forcent à ſe retirer auſſi-tôt que les Beys lui en ont ſignifié l'ordre.

L'intérieur du château renferme les palais des ſultans d'Egypte, preſqu'enſevelis ſous leurs ruines. Des dômes renverſés, des monceaux de décombres, des dorures & des peintures, dont les couleurs ont bravé l'injure des temps, de ſuperbes colonnes de marbre encore debout, mais la plupart ſans chapiteau, voilà ce qui reſte de leur ancienne magnificence. C'eſt dans une ſalle de ces édifices ruinés que l'on fabrique le riche tapis que l'*Emir Hagg* (*d*) porte tous les ans à la Mecque. On enlève l'ancien, dont les pélerins s'arrachent les mor-

(*c*) Les Aſſabs & les Janiſſaires ſont des corps de troupes, entretenus aux frais du grand Seigneur ; mais ils ſont vendus aux grands du pays.

(*d*) Le Bey que l'on charge d'eſcorter la caravane qui part tous les ans du grand Caire pour ſe rendre à la Mecque, prend le nom d'*Emir Hagg*, prince de la caravane.

ceaux pour en faire des reliques, & le nouveau ſert à couvrir la *Caaba* ou le temple d'Abraham (*e*).

Le Pacha habite un grand bâtiment qui n'a rien de remarquable, dont les fenêtres donnent ſur la place nommée *Cara Maïdan*. La ſalle d'audience, où le divan ſe tient trois fois par ſemaine, eſt auſſi longue, mais moins large que celle du palais à Paris : elle eſt teinte du ſang des Beys maſſacrés depuis quelques années par ordre de la Porte. Aujourd'hui ils ſont ſouverains de l'Egypte. Le repréſentant du grand Seigneur n'eſt qu'un vain fantôme dont ils ſe jouent ; ils le gardent pour ſervir leurs deſſeins, & le renvoient honteuſement auſſi-tôt que leur intérêt le demande : conſtitué priſonnier dans ſon propre palais, il ne peut en ſortir ſans leur permiſſion. C'eſt à ce point d'humiliation qu'eſt avilie la dignité du Monarque Ottoman ! C'eſt à ce point de foibleſſe qu'eſt réduit un empire qui menaça de donner des fers à l'Europe !

A l'extrémité de *Cara Maïdan*, eſt l'hôtel de la monnoie, où l'on fabrique une prodigieuſe quantité de medins & de ſequins (*f*), qui

(*e*) Voyez abrégé de la vie de Mahomet, page 4.

(*f*) Le ſequin eſt une pièce d'or qui vaut environ ſept livres dix ſols.

ſont frappés au coin du *Cheik Elbeled* (*g*). J'ai viſité pluſieurs fois ces travaux. Les ſequins ſont faits avec la poudre d'or que fournit la caravane d'*Abyſſinie*. L'intendant de la monnoie m'a aſſuré qu'elle en apportoit pour plus de quatre millions chaque année.

Un des monumens les plus curieux que l'on admire dans le château, eſt le puits de Joſeph (*h*), taillé dans le roc; il a deux cents quatre-vingt pieds de profondeur, ſur quarante-deux de circonférence; deux coupes qui ne ſont pas perpendiculaires l'une à l'autre, le compoſent; un eſcalier, dont la pente eſt extrêmement douce, règne à l'entour; la cloiſon qui le ſépare du puits, eſt formée d'une portion du rocher, à laquelle on n'a laiſſé que ſix pouces d'épaiſſeur; des fenêtres qui y ſont pratiquées de diſtance

(*g*) Le Bey le plus puiſſant du grand Caire prend le nom de *Cheik Elbeled*, gouverneur du pays, & s'arroge le droit de battre monnoie.

(*h*) M. Pokoke dit qu'un Viſir, nommé Joſeph, creuſa ce puits, il y a environ 700 ans, par ordre du ſultan *Mahammed*, fils de *Calaoun*: les Egyptiens aſſurent que c'eſt à *Salah Eddin* qu'on en doit la conſtruction; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il eſt l'ouvrage des Arabes, & non des Babyloniens, comme l'a prétendu le Père Sicard.

en diſtance éclairent cette rampe; mais comme elles ſont petites, & que le jour vient de fort loin, on eſt obligé d'allumer des bougies pour ſe conduire. Arrivé au bas de la première coupe, on trouve une eſplanade avec un baſſin: c'eſt là que des bœufs tournent la roue qui fait monter l'eau du fond du premier puits; d'autres bœufs placés en haut, l'y élèvent de ce réſervoir par le même méchaniſme. Cette eau vient du Nil; &, comme elle filtre à travers un ſable imprégné de ſel & de nitre, elle eſt ſaumâtre.

Le quartier des Janiſſaires offre les ruines du palais de Salah Eddin; on y voit le divan de Joſeph (*i*), dont le dôme & une partie des murs ſont tombés; il y reſte encore debout trente colonnes de granit rouge, dont le fût, d'une ſeule pierre, a près de quarante-cinq pieds de haut: la diverſité de leur groſſeur & des ornemens ſculptés autour du chapiteau, annonce qu'elles ont été tirées d'anciens monumens. A quelque diſtance de ces belles colonnes, on trouve un belvédère charmant; c'eſt un ſallon ſitué dans

(*i*) *Salah Eddin* s'appelloit *Joſeph*, fils d'*Aioub*; ſes autres noms ſont des titres glorieux que les Mahométans lui donnèrent à cauſe de ſes victoires ſur les Princes Chrétiens qu'il chaſſa de la Syrie.

l'endroit le plus élevé de la citadelle, d'où la vue ſe promène ſur un immenſe horizon : on découvre l'étendue du grand Caire, une multitude de moſquées & de minarets ; on voit du côté de Boulak de riches campagnes couvertes de moiſſons, & entrecoupées de bouquets de dattiers. Masr l'oſtat paroît au ſud-oueſt : on apperçoit au-delà les plaines du Saïd, qui, quand elles ſont inondées par le Nil, offrent çà & là des hameaux devenus des îles. Ce tableau eſt terminé par les pyramides, qui, comme des pointes de montagnes, vont ſe perdre dans les nues. On ne ſe laſſe point de promener ſes regards ſur tant d'objets variés & impoſants : j'ai joui plus d'une fois de ce ſpectacle. L'air vif qu'on reſpire dans ce lieu élevé, la fraîcheur qu'on y goûte, ajoutent un nouveau charme au plaiſir de voir. Aſſis ſur ce riant belvedère, on ſe livre à d'agréables méditations ; mais bientôt la mélancolie vient en troubler la douceur ; on ſe dit à ſoi-même : ces riches contrées où floriſſoient autrefois les arts & les ſciences, ſont occupées par un peuple ignorant & barbare qui les foule aux pieds ; le deſpotiſme écraſe de ſon ſceptre de fer le plus beau pays du monde ; il ſemble que les malheurs des hommes croiſſent en proportion des efforts que la nature fait pour les rendre heureux.

Hier encore ces ſentimens pénétrèrent mon ame, lorſque, promenant ſur l'eſplanade du château, je méditois ſur le tableau magnifique qui s'offroit à ma vue.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE IX.

A M. L. M.

Au grand Caire.

VOUS AVEZ VU, Monſieur, plus d'une fois le nom de *Boulak* dans mes lettres; c'eſt le port où abordent toutes les marchandiſes qui viennent de Damiette & d'Alexandrie : il n'eſt éloigné que d'une demi-lieue du grand Caire. Cette ville moderne, ſituée ſur la rive orientale du Nil, a deux milles de long, mais peu de largeur; elle renferme de ſuperbes bains publics, & de vaſtes *okals* : ce ſont des bâtimens carrés, conſtruits autour d'une grande cour, avec un portique qui ſoutient une galerie tournante. Le rez-de-chauſſée eſt compoſé de ſpacieux magaſins; au-deſſus, règne un étage qui contient des appartemens nuds & ſans ornement. Les étrangers habitent ces *okals*, & y dépoſent leurs marchandiſes. Une ſeule porte, ſemblable à celle d'une citadelle, les met à l'abri de toute inſulte dans les temps de révolte. Ces *kans* ſont les ſeules hôtelleries que l'on trouve en Egypte : on eſt obligé de les meubler, & d'y préparer ſa nourriture, car, dans ce pays, on ne trouve point un dîner pour de l'argent.

Le long des maiſons de Boulak, on voit à

l'ancre des milliers de bateaux de toute forme & de toute grandeur. Les uns forts & ſolides ont deux mâts, & ſont employés au tranſport des marchandiſes ; ils contiennent ordinairement une grande chambre pour les paſſagers : d'autres, légers & ſans pont, ne ſervent qu'à tranſporter le peuple d'une rive à l'autre du fleuve. Ceux dont on fait uſage dans les voyages d'agrément, ſont peints & ſculptés avec art ; ils renferment de jolis appartemens que l'on couvre de tapis, & où l'on eſt à l'abri du ſoleil : c'eſt là que, couchés mollement ſur des couſſins, les gens riches vont reſpirer la fraîcheur qu'entretient ſans ceſſe le courant d'air qui règne ſur le Nil ; c'eſt de-là qu'on peut admirer à ſon aiſe la variété des payſages qu'offrent ſes bords toujours verds. Lorſque le vent eſt favorable, on déploie la voile, & ces barques légères ſemblent voler ſur les flots ; quand il eſt contraire, de robuſtes rameurs les font voguer avec viteſſe. Cléopâtre, qui connoiſſoit le charme de ces promenades ſur l'eau, y entraîna Céſar, & le conduiſit juſques dans la haute Egypte ; elle eut l'art de faire oublier au plus actif, au plus grand des capitaines Romains, que la capitale du monde pouvoit encore lui fermer ſes portes.

Vis-à-vis de *Boulak*, on apperçoit le petit

village d'*Enbabé*. Ce ſont de miſérables huttes de terres arrondies ſous l'ombrage des ſycomores, contre leſquels elles ſont appuyées. Quelques maiſons de briques durcies au ſoleil, & une petite moſquée, ſe perdent dans l'éloignement, parmi le feuillage des dattiers & des tamarins. L'hiver, les habitans du Caire y vont acheter du beurre excellent; l'été, des melons délicieux.

Une demi-lieue au nord-eſt de *Boulak*, eſt le vieux château de (*k*) *Hellé*, qui tombe en ruines : c'eſt-là que les Beys, entourés de cortèges brillants, vont recevoir le nouveau Pacha, pour le conduire en pompe à la priſon d'où ils viennent de chaſſer ſon prédéceſſeur. Les environs de *Hellé* offrent de ſpacieux enclos, où les orangers, les citronniers, les grenadiers plantés ſans ordre, croiſſent fort hauts & fort touffus ; leurs branches entrelacées forment de riants berceaux, au-deſſus deſquels les ſycomores & les palmiers élèvent leur feuillage d'un verd foncé : des ruiſſeaux y coulent parmi des touffes de baſilic (*l*) & de roſiers. Je ne

(*k*) Il paroît vraiſemblable que ce château a tiré ſon nom d'Héliopolis, dont il n'eſt pas éloigné.

(*l*) Le baſilic, en Egypte, croît trois fois auſſi haut qu'en France, & forme des touffes agréables & odoriférantes.

puis vous exprimer combien il eſt doux, lorſque le ciel eſt embrâſé des feux de la canicule, de reſpirer un air frais ſous ces ombrages enchantés : c'eſt une volupté qui ſe ſent mieux qu'on ne peut la décrire. L'odeur de la fleur d'orange, mêlée aux ſuaves émanations des plantes balſamiques, réveille doucement les ſens engourdis par la chaleur, & fait couler dans l'ame les plus agréables ſenſations : il eſt dangereux pour un Européen de promener ſouvent dans ces boſquets, parce qu'ils ſont peuplés de courtiſanes, & que les Turcs, jaloux, ne leur pardonneroient pas une foibleſſe. On pourroit appliquer à ces barbares ce vers de Virgile :

Ignoſcenda quidem ſcirent, ſi ignoſcere Manes.

Au-delà de ces jardins, eſt le canal dont Macriſi attribue la conſtruction à l'empereur Adrien, & que Ptolemée nomme *le fleuve Trajan* : il eſt preſque comblé.

Après avoir parcouru ces lieux de délices, je retournai m'embarquer à *Boulak*, & je remontai le Nil juſqu'à l'île de *Raouda* (*m*), ſituée entre le vieux Caire & *Gizé*. Dans l'eſpace d'une

(*m*) *Raouda* ſignifie *des jardins*. On a donné ce nom à l'île, parce qu'elle en contient de charmants.

lieue, la vue ſe promène ſur d'immenſes campagnes ſemées de bleds, de lin, de fèves, entrecoupées de bouquets de dattiers, & de hameaux répandus dans l'étendue. Avant d'arriver à Gizé, je vis ſur la rive gauche du fleuve l'ouverture d'un large canal (*n*).

Arrivé à la pointe de l'île *Raouda*, j'allai voir le Nilomètre, que les Arabes nomment *Mekias* (*o*) : c'eſt une haute colonne de marbre qui s'élève du milieu d'un baſſin, dont le fond eſt de niveau avec le lit du Nil ; elle eſt graduée dans toute ſa longueur, & diviſée en coudées & en pouces ; un chapiteau Corinthien, ſur lequel repoſe une poutre qui ſoutient une galerie, la couronne. Lorſque l'inondation commence, les eaux entrent dans le baſſin par un conduit ; alors des crieurs publics examinent tous les matins la colonne, & publient dans les rues du grand Caire la crûe de chaque jour. Quand elle eſt montée à ſeize coudées, on coupe avec un grand appareil la digue qui ferme le

(*n*) Je me ſuis promené pluſieurs fois ſur ſes bords, & j'ai ſuivi ſon cours l'eſpace d'une lieue : il décrit divers ſinuoſités dans la plaine, & ſe dirige du côté de la Lybie. Il m'a paru que c'étoit un de ceux qui portoient autrefois leurs eaux au lac Maréotis.

(*o*) *Mekias* ſignifie *meſure*.

canal *du Prince des Fidèles*, & le Nil coule à travers la ville, au bruit des acclamations de tout un peuple. Je vous décrirai cette fête dans une lettre particulière.

Avant que les Arabes fiſſent la conquête de l'Egypte, le Nilomètre étoit placé dans le bourg d'*Halouan*, cinq lieues au midi de Foſtat, en face de l'ancienne Memphis (*p*). « L'an quatre-» vingt-ſeize de l'hégire, Oçama, gouverneur de » cette riche contrée, écrivit à l'empereur *Soliman* » *Abd elmelek* que le Mekias d'*Halouan* (*q*) avoit » été renverſé : le Calife lui commanda d'en élever » un autre dans l'île ſituée entre Foſtat & Giſé. » Il fut obéi. Cent quarante-huit ans après, ce » Nilomètre tomba, & l'empereur *Elmetouakkel* » en fit poſer un à la même place. On lui donna » le nom de *nouveau Mekias.* »

Ce Nilomètre ſubſiſte encore de nos jours. *Nejm Eddin*, fils de *Melek el Adel*, qui mourut à *Manſoure* pendant l'expédition de ſaint Louis en Egypte, charmé de la beauté de cette ſituation, fit élever un vaſte palais près du *Mekias*, & quitta le ſéjour du château de *Salah*

(*p*) Elmacin, hiſtoire des Arabes.

(*q*) Il étoit naturel que le Nilomètre fût placé près de Memphis, qui, lors de la conquête des Arabes, étoit la réſidence des Gouverneurs de l'Egypte; peut-être même qu'il y en avoit un de chaque côté du fleuve.

Eddin

Eddin pour venir l'habiter. Les Eſclaves auxquels il en confia la garde furent nommés *Baharites* ou maritimes, & ſe diſtinguèrent à la journée de *Manſoure*. Aujourd'hui les appartemens de ce palais ſont délabrés ; & les murs tombent en ruines ; mais le baſſin conſtruit avec ſolidité ; & la colonne fortement appuyée, ne paroiſſent pas, depuis neuf cents ans, avoir ſouffert des outrages du temps.

S'il faut en croire Murtadi (*q*), l'année qu'Amrou conquit l'Egypte, le Nil manqua de croître dans la ſaiſon accoutumée. Les chefs du peuple vinrent trouver ce conquérant, & le prièrent de leur permettre, ſuivant l'uſage antique, de parer une jeune vierge de riches vêtements, & de la jetter dans le fleuve. Le général Mahométan s'y oppoſa fortement. La crûe du Nil ne ſe fit point pendant les trois mois qui ſuivent le ſolſtice d'été. Les Egyptiens alarmés vinrent le ſolliciter de nouveau. Il écrivit à Omar & lui rendit compte de cet événement. Le Calife lui répondit : « O Amrou ! » j'approuve votre conduite & la fermeté que » vous avez montrée. La loi Mahométane doit » abolir ces coutumes barbares. Lorſque vous

(*q*) Deſcription des merveilles de l'Egypte.

»aurez lu cette lettre, jettez dans le fleuve le »billet qu'elle renferme. Amrou y trouva ces »mots :

»*Au nom de Dieu clément & miſéricordieux!* »Le Seigneur répande ſa bénédiction ſur Ma- »homet & ſur ſa famille ! *Abd allah Omar*, »fils de *Khettab*, prince des fidèles, au Nil : »Si c'eſt t'a propre vertu qui t'a fait couler »juſqu'à nos jours en Egypte, ſuſpends ton »cours ; mais ſi c'eſt par la volonté du Dieu »tout-puiſſant que tu l'arroſes de tes eaux, nous »le ſupplions de t'ordonner de les y répandre »encore. La paix ſoit avec le prophete ! Le »ſalut & la bénédiction repoſent ſur ſa famille!

»Auſſitôt, continue l'hiſtorien, que ce billet »eut été jetté dans le Nil, les eaux monterent »de pluſieurs coudées. »

Quoique Omar, auquel l'incendie de 400000 volumes ne coûta qu'un dilemme, ait été bien capable d'écrire cette lettre, quoiqu'on y reconnoiſſe ſon ſtyle, je me garderai, Monſieur, de vous en garantir l'authenticité ſur la foi de *Murtadi*, encore moins le miracle qui en fut la ſuite. Cependant un uſage, qui ſubſiſte encore aujourd'hui, me paroît prouver que les Egyptiens ont ſacrifié autrefois une jeune Vierge au Dieu du Nil. En effet, ſur la digue du *Calig du prince des fidèles*, ils font actuelle-

ment une ſtatue de terre, à laquelle ils donnent la forme d'une fille, & qu'ils nomment *la fiancée*. Ils la précipitent dans le fleuve avant d'ouvrir le canal. Ne ſont-ce pas là les reſtes de ce culte barbare, que les Ottomans, malgré l'horreur qu'ils ont pour toute eſpèce d'idolâtrie, n'ont pu abolir entièrement, parce que c'étoit la vieille erreur d'un peuple ſuperſtitieux ?

Après avoir viſité le *Metias* & les débris du palais de Nejm Eddin, je promenai dans l'île qui n'eſt qu'un vaſte jardin entouré des eaux du Nil. Des murs épais à hauteur d'appui, en défendent les bords contre l'impétuoſité du courant. D'un côté, l'on apperçoit le vieux Caire, le château d'eau, & des maiſons de plaiſance qui appartiennent aux Beys. De l'autre, on diſtingue le joli bourg de Giſé, où l'on trouve une manufacture de ſel ammoniac. Le gouverneur, qui y réſide, s'eſt arrogé un droit ſur les curieux qui vont viſiter les pyramides. Je m'avançois inſenſiblement ſous un bois de tamarins, d'orangers, & de ſycomores, & je jouiſſois d'une fraîcheur agréable ſous leur ombrage épais. Rarement quelques rayons échappés du ſoleil dardoient dans l'ombre un ſillon lumineux, & doroient une petite partie du feuillage. Les émanations des fleurs

& des plantes embaumoient les airs. Une multitude de tourterelles voltigeoient d'un arbre à l'autre ſans paroître effrayées de mon approche. L'eſprit abandonné aux plus douces rêveries, les ſens livrés aux plus flatteuſes ſenſations, je m'enfonçois ſans précaution vers l'endroit le plus touffu du bocage. Tout-à-coup une voix effrayante me cria : Où vas-tu ? Tu es mort ſi tu fais un pas. C'étoit un eſclave qui veilloit à l'entrée du boſquet pour qu'aucun téméraire ne vînt troubler des Dames qui repoſoient ſur la verdure. Je retournai en arrière, heureux de n'avoir pas été reconnu pour un Européen. J'ai ſu depuis que les Beys venoient quelquefois avec leur *harem* (*r*) dans cette île, & qu'un étranger que la curioſité y conduiroit dans ces momens, riſqueroit d'avoir la tête coupée ſur-le-champ. Vous voyez, Monſieur, combien il faut être circonſpect dans un pays où la moindre indiſcrétion peut conduire à la mort.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*r*) On donne ce nom à l'appartement des femmes, mais on s'en ſert auſſi dans le pays pour déſigner les femmes mêmes.

LETTRE X.

Au grand Caire, le

A M. L. M.

En décrivant les environs de cette ville je ne dois pas oublier, Monſieur, l'ancienne Héliopolis (*f*), célèbre autrefois par la culture des hautes ſciences, & par la grandeur de ſes édifices. Les Géographes la placent à quelque diſtance de la pointe orientale du Delta. Strabon (*t*) nous dit qu'elle étoit bâtie ſur une longue levée de terre faite de main d'homme pour la mettre à l'abri de l'inondation. Cette levée couverte de décombres ſe voit encore à deux lieues au nord-eſt du grand Caire, & à trois de la diviſion du Nil.

Héliopolis poſſédoit un temple du ſoleil, où l'on nourriſſoit dans une enceinte particulière le bœuf ſacré. Il y étoit adoré ſous le nom de *Mnevis*, de même qu'à Memphis ſous celui d'*Apis*. Le peuple crédule le regardoit comme un Dieu. Les prêtres n'y voyoient qu'un

(*f*) C'eſt-à-dire, *la ville du ſoleil*.

(*t*) Liv. 17.

animal infiniment utile à l'agriculture dans un pays où il ſert au labourage, & enſuite à l'arroſement des terres pendant (*u*) ſix mois de l'année ; mais comme cette ſuperſtition leur étoit avantageuſe, en leur procurant des offrandes, & en les rendant maîtres des oracles, ils mettent tout en œuvre pour l'entretenir.

Le temple du ſoleil n'étoit pas le ſeul qu'on admirât à Héliopolis. On en remarquoit un autre conſtruit dans l'ancien goût (*x*) Egyptien, avec des avenues de ſphinx & des obéliſques ſuperbes devant la principale entrée. Rien n'étoit plus impoſant que ces coloſſes de marbre, & ces hautes aiguilles d'une ſeule pierre qui précédoient le veſtibule des temples. Tandis que l'œil étonné contemploit ces merveilleux ouvrages, l'eſprit trouvoit dans les hiéroglyphes dont ils étoient chargés, l'hiſtoire du Dieu qu'on y adoroit, & du prince qui avoit

(*u*) Pendant tout le temps que le Nil eſt bas les bœufs ſont employés à tourner des roues à chapelets, qui élèvent l'eau dans des baſſins, d'où elle ſe répand ſur les terres. Auſſi ne détruit-on point cet animal précieux en naiſſant. Il eſt défendu en Egypte de tuer un veau.

(*x*) Strabon, liv. 17.

érigé ces monumens. Les temples d'Héliopolis étoient déja délabrés ſous le règne d'Auguſte. Strabon rapporte qu'on y voyoit par-tout empreintes les marques de la fureur de Cambyſe qui les avoit dévaſtés par le fer & le feu. Des quatre obéliſques que *Sochis* avoit fait élever dans cette ville, deux furent tranſportés à Rome (*y*), un autre a été détruit par les Arabes, & le dernier reſte encore debout ſur ſon piédeſtal. Un bloc de pierre thébaïque parfaitement bien poli le compoſe. Il a 68 piés de hauteur ſans compter la baſe, & environ ſix piés & demi de largeur ſur chaque face. Elles ſont couvertes d'hiéroglyphes. Cet obéliſque s'eſt bien conſervé excepté du côté du ſud-oueſt, où le granit eſt écaillé juſqu'à une certaine élévation. Ce beau monument & un ſphinx de marbre jaunâtre renverſé dans la boue, ſont les ſeuls reſtes d'Héliopolis.

Cette ville poſſédoit auſſi un collège de Prêtres que la barbarie de Cambyſe n'épargna pas plus que l'aſyle de *Mnevis*. C'étoit là qu'ils obſervoient depuis plus de mille ans l'état du ciel, & qu'à force de travaux ils étoient parvenus à compoſer l'année ſolaire de trois cents ſoixante-

(*y*) Strabon, liv. 17.

cinq jours & quelques minutes. Ce ſeul fait prouve l'étendue de leurs connoiſſances en aſtronomie. Pluſieurs ſiècles après, les peuples de l'Europe n'avoient pas encore pu déterminer au juſte l'année ſolaire, & Jules Céſar, qui voulut réformer le calendrier Romain fut obligé de ſe ſervir pour ce travail d'un aſtronome d'Alexandrie.

Ce fut principalement à Héliopolis qu'Hérodote s'inſtruiſit dans les ſciences, & les myſtères des Egyptiens, qui n'étoient autre choſe que des connoiſſances plus profondes, que leur prudence cachoit aux yeux du peuple en les couvrant du voile de la religion, & en les écrivant avec les caractères hiéroglyphiques dont eux ſeuls poſſédoient l'intelligence. Eclairé par les lumières qu'ils lui avoient tranſmiſes, & doué du génie de l'obſervation, ce père de l'hiſtoire fut couronné aux jeux olympiques, & les neuf livres qu'il compoſa méritérent de porter le nom des neuf Muſes. Cependant, combien de gens qui n'ont point approfondi ſes ouvrages, ou qui ne les ont pas même lus, oſent les fronder, & l'accuſer d'infidélité? Pour moi, ſuſpendant mon jugement ſur le reſte de ſon hiſtoire, je ne puis apprécier que la partie qui traite de l'Egypte, & c'eſt avec la plus grande ſatisfaction que j'ai retrouvé dans

ce pays les mœurs, les uſages qu'ils a décrits avec quelques légères modifications que le changement des dominations & des religions y ont introduit. Quant aux monumens dont il a donné la deſcription, ce qui en reſte prouve qu'il n'a pas exagéré, & démontre la poſſibilité de ce qui n'eſt plus. La juſtice m'a forcé de rendre cet hommage à un Hiſtorien qui eſt comme Homère le peintre des nations.

Héliopolis n'a pas ſeulement à ſe glorifier d'avoir inſtruit Hérodote; elle peut encore ſe vanter d'avoir enſeigné la philoſophie à Platon, (z) qui, par la ſublimité de ſa doctrine, mérita le nom de divin. Ce fut auſſi dans cette ville qu'Eudoxe paſſa treize ans à l'école des prêtres, & devint un des plus fameux aſtronomes de ſon temps. Que lui reſte-t-il de ſes ſciences & de ſes monumens? Un barbare Perſan renverſa ſes temples; un Arabe fanatique brûla ſes livres, & un ſeul obéliſque élevé ſur ſes ruines dit aux paſſans: *C'étoit là qu'étoit Héliopolis.*

On voit à quelque diſtance de la levée où elle étoit bâtie le petit village de la Matarée (a),

(z) Strabon, liv. 17.

(a) Les Arabes le nomment *matarée*, ou bien *ain*

ainſi nommé parce qu'il a une ſource d'eau douce. C'eſt la ſeule que l'on trouve en Egypte. Il eſt à croire que la couche de terre à travers laquelle l'eau du Nil filtre dans cette fontaine, eſt privée du nitre univerſellement répandu dans ce pays. Une ancienne tradition l'a rendue fameuſe. Elle porte que la ſainte famille fuyant la perſécution d'Hérode, ſe retira en ce endroit, & que la ſainte Vierge baignoit l'enfant Jeſus dans cette fontaine ; auſſi les Chrétiens racontent bien des miracles qui s'y ſont opérés. Ils viennent avec grande dévotion boire de ſon eau pour toutes leurs maladies. Les Mahométans eux-mêmes partagent leur vénération à ce ſujet.

Dans ce village étoit un enclos où un Pacha fit apporter de la Mecque des pieds de baume. On les y cultivoit avec ſoin, & en les taillant comme la vigne on recevoit ces larmes précieuſes connues dans la médecine, & dont les femmes des contrées orientales ſe ſervent avec avantage pour entretenir la fraîcheur de leur teint, & fortifier leur eſtomac. Ces arbriſſeaux hauts d'un pié & demi, pouſſent des rameaux minces & des feuilles ſemblables à la rhue. Belon

---

chams, fontaine du ſoleil, à cauſe qu'il eſt ſitué près de l'ancienne Héliopolis.

qui les vit, lorſqu'il étoit au grand Caire, en compta neuf. Il en deſſécha un rameau & vérifia que c'étoit la plante connue ſous le nom de xyllobalſamum, que les Caravanes apportent de la Mecque. Il dit que ſon écorce rougeâtre recouvre une pellicule d'un beau verd. Elle a une ſaveur qui tient de l'encens, de la feuille de térébenthine, & de la ſariette ſauvage. Lorſqu'on la froiſſe entre les doigts, elle répand une odeur aromatique approchante de celle du cardamome. Cette plante précieuſe s'eſt perdue en Egypte, où les Pachas reſtent trop peu de temps pour s'occuper d'autre choſe que de leur intérêt. Elle n'exiſtoit plus lorſque M. Maillet étoit conſul au grand Caire. Aujourd'hui à peine en a-t-on conſervé la mémoire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XI.

Au grand Caire.

A M. L. M.

LES BAINS chauds, Monſieur, connus dès la plus haute antiquité, & célébrés par Homère, le peintre des mœurs de ſon temps, ont conſervé dans l'Egypte leur agrément & leur ſalubrité. Le beſoin d'être propre dans un climat où l'on tranſpire abondamment les a rendu néceſſaires ; le bien-aiſe qu'ils procurent en conſerve l'uſage ; Mahomet, qui connoiſſoit leur utilité, en a fait un précepte. La plupart des voyageurs les ont décrits ſuperficiellement. L'habitude où je ſuis d'y aller m'ayant donné le loiſir de les examiner avec attention, j'entrerai dans tous les détails propres à vous les faire bien connoître (*b*).

Le premier appartement que l'on trouve en allant au bain, eſt une grande ſalle qui s'élève en forme de rotonde. Elle eſt ouverte au

(*b*) Je connois les bains des principales villes de l'Egypte ; ils ſont tous faits ſur le même plan, & ils ne different ſouvent qu'en grandeur ; ainſi, en donnant une deſcription exacte d'un ſeul, on aura celle de tous les autres.

ſommet afin que l'air pur y circule librement. Une large eſtrade couverte d'un tapis, & diviſée en compartimens, règne à l'entour; c'eſt-là que l'on dépoſe ſes vêtemens. Au milieu de l'édifice, un jet d'eau qui jaillit d'un baſſin récrée agréablement la vue.

Quand on eſt déshabillé, on ſe ceint les reins d'une ſerviette, on prend des ſandales, & l'on entre dans une allée étroite où la chaleur commence à ſe faire ſentir. La porte ſe referme. A vingt pas on en ouvre une ſeconde, & l'on ſuit une allée qui forme un angle droit avec la première. La chaleur augmente. Ceux qui craignent de s'expoſer ſubitement à une plus forte doſe, s'arrêtent dans une ſalle de marbre qui précèdent le bain proprement dit. Ce bain eſt un appartement ſpacieux & voûté. Il eſt pavé & revêtu de marbre. Quatre cabinets l'environnent. La vapeur ſans ceſſe renaiſſante d'une fontaine & d'un baſſin d'eau chaude, s'y mêle aux parfums (*c*) qu'on y brûle.

Les perſonnes qui prennent le bain ne ſont point empriſonnées, comme en France, dans une eſpèce de cuvier, où l'on n'eſt jamais bien

(*c*) On ne brûle des parfums que quand les perſonnes qui ſont dans le bain le deſirent. Ils ſe mêlent à la vapeur de l'eau, & produiſent un effet très-agréable.

à ſon aiſe. Couchées ſur un drap étendu, la tête appuyée ſur un petit couſſin, elles prennent librement toutes les poſtures qui leur conviennent. Cependant un nuage de vapeurs odorantes les enveloppe & pénètre dans tous les pores.

Lorſque l'on a repoſé quelque temps, qu'une douce moiteur s'eſt répandue dans tout le corps, un ſerviteur vient, vous preſſe mollement, vous retourne ; & quand les membres ſont devenus ſouples & flexibles, il fait craquer les jointures ſans effort. Il maſſe (*d*) & ſemble paîtrir la chair ſans que l'on éprouve la plus légère douleur.

Cette opération finie, il s'arme d'un gant d'étoffe, & vous frotte long-temps. Pendant ce travail, il détache du corps du patient tout en nage, des eſpèces d'écailles, & enlève juſqu'aux ſaletés imperceptibles qui bouchent les pores. La peau devient douce & unie comme le ſatin. Il vous conduit enſuite dans un cabinet, vous verſe ſur la tête de l'écume de ſavon parfumé, & ſe retire. Les Anciens faiſoient plus d'honneur à leurs hôtes, & les traitoient d'une manière plus voluptueuſe. En effet, pendant

(*d*) Maſſer vient du verbe Arabe *maſſ*, qui ſignifie toucher d'une manière délicate.

que Télémaque étoit à la cour de Nestor (e), « la belle Polycaste, la plus jeune des filles du » roi de Pilos, conduisit le fils d'Ulysse au bain, » le lava de ses propres mains; &, après avoir » répandu sur son corps des essences précieuses, » le couvrit de riches habits & d'un manteau » éclatant. » Pisistrate & Télémaque ne furent pas moins bien traités dans le palais de Ménelas (f). « Lorsqu'ils en eurent admiré les beautés, on » les conduisit à des bassins de marbre où le » bain étoit préparé. De belles esclaves les y » lavèrent; &, après avoir répandu sur eux de » l'huile parfumée, les revêtirent de fines tuni- » ques & de superbes pelisses (g). »

Le cabinet où l'on a été conduit offre un bassin avec deux robinets, l'un pour l'eau froide, l'autre pour l'eau chaude. On s'y lave soi-même.

(e) Odyssée, chant IIIe.

(f) Odyssée, chant IVe.

(g) J'ai traduit ces mots πλεῖναι ἐύμμ manteaux velus par ceux de superbes pelisses. Je sais qu'aucun traducteur ne les a rendus ainsi; mais il m'a semblé que le poëte avoit voulu peindre un usage encore subsistant dans l'Orient de se couvrir de pelisses lorsqu'on sort de bains chauds, afin d'empêcher la transpiration de s'arrêter dans un temps où les pores sont extrêmement ouverts.

Bientôt le ſerviteur revient avec une pommade épilatoire (*h*) qui, dans un inſtant fait tomber le poil aux endroits où on l'applique. Les hommes & les femmes en font un uſage général en Egypte.

Quand on eſt bien lavé, bien purifié, on s'enveloppe de linges chauds, & l'on ſuit le guide à travers les détours qui conduiſent à l'appartement extérieur. Ce paſſage inſenſible du chaud au froid empêche qu'on n'en ſoit incommodé (*i*). Arrivé ſur l'eſtrade on trouve un lit préparé. A peine y eſt-on couché qu'un enfant vient preſſer de ſes doigts délicats toutes les parties du corps, afin de les ſécher parfaitement. On change une ſeconde fois de linge, & l'enfant rape légèrement avec la pierre

---

(*h*) Elle eſt compoſée avec un minéral nommé *ruſma* qui eſt d'un brun foncé. Les Egyptiens le brûlent légèrement, le paîtriſſent avec de l'eau, & y mêlent une moitié de chaux éteinte. Cette pâte griſâtre appliquée ſur le poil, le fait tomber dans trois minutes ſans que l'on éprouve la plus légère douleur.

(*i*) Les perſonnes délicates s'arrêtent quelque temps dans la ſalle voiſine de l'étuve, afin de n'être pas incommodées en paroiſſant à l'air extérieur. Comme les pores ſont extrêmement ouverts, on ſe tient chaudement tout le jour; & ſi c'eſt l'hiver, on garde la maiſon.

ponce

ponce les calus des pieds. Il apporte la pipe & le café Moka (*k*).

Sorti d'une étuve où l'on étoit environné d'un brouillard chaud & humide, & où la ſueur ruiſſeloit de tous les membres, tranſporté dans un appartement ſpacieux & ouvert à l'air extérieur, la poitrine ſe dilate & l'on reſpire avec volupté. Parfaitement maſſé, & comme régénéré, on ſent un bien-aiſe univerſel. Le ſang circule avec facilité & l'on ſe trouve dégagé d'un poids énorme. On éprouve une ſouplеſſe, une légèreté juſqu'alors inconnues. Il ſemble que l'on vient de naître & que l'on vit pour la première fois. Un ſentiment vif de l'exiſtence ſe répand juſqu'aux extrêmités du corps. Tandis qu'il eſt livré aux plus flatteuſes ſenſations, l'ame qui en a la conſcience jouit des plus agréables penſées. L'imagination ſe promenant ſur l'univers qu'elle embellit voit par-tout de riants tableaux, par-tout l'image du bonheur. Si la vie n'eſt que la ſucceſſion de nos idées, la rapidité avec laquelle la mémoire les retrace alors, la vigueur avec laquelle

(*k*) Un bain avec toutes ces précautions me coûtoit trois livres. Les gens du peuple ne font pas tant de façons; ils vont ſimplement ſuer dans l'étuve, ſe lavent eux-mêmes, & donnent trois ou quatre ſols en ſortant.

l'eſprit en parcourt la chaîne étendue, feroient croire que dans les deux heures du calme délicieux qui ſuit ces bains, on vit un grand nombre d'années.

Tels ſont, Monſieur, ces bains dont les anciens recommandoient ſi fort l'uſage, & dont les Egyptiens ſont encore leurs délices. C'eſt-là qu'ils préviennent ou font diſparoître les rhumatiſmes, les catarres, & les maladies de la peau qui ont pour principe le défaut de tranſpiration. C'eſt-là qu'ils guériſſent radicalement ce mal funeſte qui attaque les ſources de la génération, & dont le remède eſt ſi dangereux en Europe. (*l*) C'eſt-là qu'ils ſe défont du malaiſe ſi ordinaire aux autres nations, qui n'ont pas autant de ſoin d'entretenir la propreté de leurs corps.

Les femmes aiment paſſionnément ces bains. Elles y vont au moins une fois par ſemaine & mènent avec elles des eſclaves accoutumées à les y ſervir. Plus ſenſuelles que les hommes, après

(*l*) M. Tournefort qui avoit pris des bains de vapeurs à Conſtantinople où l'on eſt bien moins recherché qu'au grand Caire, penſe qu'ils nuiſent à la poitrine. C'eſt une erreur qu'une plus longue habitude lui eut fait reconnoître. Il n'eſt point de peuple qui en faſſe un plus fréquent uſage que les Egyptiens, & il n'en eſt point où les poitrinaires ſoient plus rares. La pulmonie leur eſt preſque inconnue.

avoir ſubi les préparations ordinaires, elles ſe lavent le corps & ſur-tout la tête avec l'eau roſe. C'eſt-là que des coëffeuſes treſſent leurs longs cheveux noirs, où au lieu de poudre & de pommade, elles mêlent des eſſences précieuſes. C'eſt-là qu'elles ſe noirciſſent le bord des paupières, & s'alongent les ſourcils avec du *cohel* (*m*). C'eſt-là qu'elles ſe teignent les ongles des mains & des pieds avec le *henné* qui leur donne une couleur aurore (*n*). Le linge & les habits, qui ſervent à les vêtir, ſont paſſés à la vapeur ſuave du bois d'aloës. Lorſque leur toilette eſt finie, elles reſtent dans l'appartement extérieur, & paſſent le jour en feſtins. Des chanteuſes viennent exécuter devant elles des danſes & des airs voluptueux, ou raconter des hiſtoires d'amour.

Les jours de bain ſont des fêtes pour les Egyptiennes. Elles ſe parent magnifiquement, & ſous ce long voile, ſous ce manteau qui les dérobent aux regards du public, elles portent les étoffes les plus riches. Comme elles ſe déshabillent

(*m*) Le *cohel* eſt une préparation d'étain brûlé avec de la noix de galle, dont les femmes Turques ſe ſervent pour ſe noircir & s'alonger les ſourcils.

(*n*) Le *henné* eſt un arbriſſeau fort commun en Egypte. Il a quelque reſſemblance avec le troëne. La feuille hachée & appliquée ſur la peau lui donne une couleur aurore.

en préſence les unes des autres, leur coquetterie s'étend juſqu'à leurs caleçons. L'été, ils ſont faits de mouſſelines brodée; l'hiver, d'étoffes tiſſues en ſoie & en or. L'uſage des manchettes & des dentelles leur eſt inconnu : mais leurs chemiſes formées de coton & de ſoie ſont légères & tranſparentes comme la gaze. De riches ceintures de laine de Cachemire (*o*) ſerrent leurs robes flottantes; deux croiſſans de perles fines brillent ſur les cheveux noirs qui couvrent leurs tempes. Des diamans parent les mouchoirs des Indes dont leur tête eſt couronnée. Telles ſont les Georgiennes & les Circaſſiennes que les Turcs achettent pour en faire leurs épouſes. Elles ſont d'une propreté que rien n'égale, & marchent environnées d'un nuage d'odeurs. Si leur luxe ne paroît point aux regards du public, dans l'intérieur de leurs maiſons, il ſurpaſſe celui des Européennes.

Les Turcs dominés par une exceſſive jalouſie, prétendent que dans un pays chaud, où la nature ſe fait ſentir ſi puiſſamment, où les femmes

(*o*) La laine de Cachemire eſt la plus belle qu'il y ait au monde. Elle ſurpaſſe en fineſſe la ſoie même; les ceintures qui en ſont faites, coûtent environ ſix cens livres. Elles ſont ordinairement brodées aux extrémités, & quoiqu'elles aient une aune de large ſur trois de longueur, on peut les faire paſſer dans l'anneau que l'on porte au doigt.

ſont entraînées par un attrait irréſiſtible pour le plaiſir, la communication des deux ſexes ſeroit trop dangereuſe; auſſi abuſent-ils du droit de la force pour les tenir dans l'eſclavage; mais ils ne font qu'accroître la violence de leurs deſirs, & elles ſaiſiſſent la première occaſion de ſe venger. Ils ignorent ſans doute que ſi l'on peut gagner les femmes libres, elles ſe donnent d'elles-mêmes dès qu'elles ſont eſclaves.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XII.

Au grand Caire.

A M. L. M.

AU GRAND CAIRE, Monſieur, la vie eſt plus paſſive qu'active (*p*). Le corps pendant neuf mois eſt accablé ſous le poids des chaleurs. L'ame ſe reſſent de cet état d'inertie ; loin d'être tourmentée continuellement par le deſir de voir, de connoître & d'agir, elle ſoupire après le calme & la tranquillité. Sous un ciel tempéré l'inaction eſt une peine ; ici le repos eſt une jouiſſance. Auſſi le plus fréquent des ſouhaits, celui que l'on fait en s'abordant, celui que l'on répète en ſe quittant eſt : (*q*) *La paix ſoit avec vous !* La moleſſe naît avec l'Egyptien. Elle croît à meſure qu'il avance

(*p*) Depuis Mars juſqu'en Novembre le thermomètre monte conſtamment de vingt-trois degrés juſqu'à trente-ſix. Dans les autres mois, il ne deſcend guères plus bas que neuf degrés au-deſſus du terme de la glace.

(*q*) C'eſt la ſalutation des Orientaux. La religion Chrétienne qui tire ſon origine de l'Aſie, l'a conſervée. Aux grandes fêtes, les prêtres pendant la communion ſe ſaluent en ſe diſant : *la paix ſoit avec vous !*

en âge, & le ſuit juſqu'au tombeau. C'eſt un vice du climat. Il influe ſur ſes goûts, & commande à ſes actions. C'eſt pour le ſatisfaire que le meuble le plus recherché d'un appartement eſt le ſopha; que les jardins ont des ombrages charmans, des ſièges commodes, & pas une allée où l'on puiſſe promener. Le François né ſous un climat dont la température varie ſans ceſſe, reçoit à chaque inſtant des impreſſions nouvelles qui tiennent ſon ame toujours éveillée. Il eſt actif, impatient, & mobile comme l'air qui l'environne. L'Egyptien qui, pendant les deux tiers de l'année, éprouve preſque continuellement le même degré de chaleur, la même ſenſation, eſt pareſſeux, grave & patient.

Le matin il ſe lève avec le ſoleil pour jouir de la fraîcheur. Il ſe purifie, & fait la prière ſuivant le précepte (*r*). On lui préſente la pipe & le café. Il reſte mollement aſſis ſur le ſopha. Des eſclaves, les mains croiſées ſur la poitrine ſe tiennent en ſilence à l'extrémité de l'appartement. Les regards attachés ſur leur

(*r*) *O Croyans! avant de commencer la prière, l'avez-vous le viſage, & les mains juſqu'aux coudes. Eſſuyez-vous la tête & les pieds juſqu'aux talons.* Le Coran, p. 107, t. I.er.

maître, ils cherchent à prévenir ſes moindres volontés. Ses enfans debout en ſa préſence, à moins qu'il ne leur permette de s'aſſeoir, montrent dans tout leur extérieur la tendreſſe & le reſpect. Il les careſſe gravement, les bénit & les renvoie au *harem* (*f*). Lui ſeul interroge, & on lui répond avec décence. Il eſt encore le chef, le juge, le pontife de la famille, & elle reſpecte ces droits ſacrés.

Lorſque le déjeûner eſt fini, il ſe livre aux ſoins de ſon commerce ou de ſa place. Quant aux affaires, elles ſont peu nombreuſes chez un peuple où le monſtre de la chicane eſt ſans voix, où l'on ignore le nom de procureur, où le code des loix ſe réduit à quelques préceptes clairs & précis du Coran, & où chaque homme eſt ſon avocat.

S'il ſurvient des viſites, le maître du logis les reçoit ſans beaucoup de complimens, mais d'une manière affectueuſe. Ses égaux vont s'aſſeoir auprès de lui les jambes croiſées, poſture qui n'eſt pas fatigante avec des vêtemens qui ne gênent aucunement la ſoupleſſe des membres.

(*f*) *Harem* eſt un mot Arabe qui ſignifie *lieu défendu*; c'eſt l'appartement des femmes que nous appellons improprement ſerrail.

Ses inférieurs ſe tiennent à genoux le derrière appuyé ſur leurs talons. Les perſonnes d'une haute diſtinction occupent un ſopha exhauſſé, d'où ils dominent ſur l'aſſemblée. (*t*) Tel Enée dans le palais de Didon étoit à la place d'honneur, lorſqu'aſſis ſur un lit élevé, il racontoit à la Reine le déſaſtre de Troie réduite en cendres. Auſſi-tôt que chacun eſt placé, les eſclaves apportent la pipe, le café, & poſent au milieu du ſallon une caſſolette avec des parfums dont la vapeur ſuave remplit l'appartement. Ils préſentent enſuite les confitures & le ſorbet.

Le tabac dont on fait uſage en Egypte vient de Syrie. On l'apporte en feuilles que l'on coupe en longs filamens. Il n'a point l'âcreté de celui d'Amérique. Pour le rendre plus agréable on y mêle du bois odorant d'aloës. Les pipes faites ordinairement de jaſmin ont le bout garni d'ambre. Souvent on les enrichit de pierres précieuſes. Comme elles ſont extrêmement lon-

(*t*) *Inde toro pater Æneas ſic orſus ab alto.* Ænéide, livre 2. L'épithète de *pater*, que Virgile donne à Enée, prouve que ce grand poëte connoiſſoit parfaitement les mœurs des Orientaux, chez qui le nom de père eſt le titre le plus reſpectable que l'on puiſſe donner à un homme. Encore de nos jours ils ſe font un honneur de le porter. A la naiſſance d'un fils, ils quittent leur nom propre & s'appellent, *le père d'un tel.*

gues (*u*), la vapeur que l'on aſpire eſt douce. Les Orientaux prétendent qu'elle chatouille agréablement le palais, en même-temps qu'elle flatte l'odorat. Les gens riches fument dans des appartemens élevés & percés d'un grand nombre de fenêtres.

Vers la fin de la viſite, un eſclave tenant en ſa main un plat d'argent où brûlent des eſſences précieuſes, l'approche du viſage des aſſiſtans. Chacun à ſon tour s'en parfume la barbe. Ils verſent enſuite de l'eau roſe ſur la tête & les mains. C'eſt la dernière des cérémonies, après laquelle il eſt permis de ſe retirer. Vous voyez, Monſieur, que l'uſage antique de ſe (*x*) parfumer la tête & la barbe, célébré par le Prophète Roi, ſubſiſte encore de nos jours. Anacréon, le père de la joie, le poëte des graces, ne ceſſe de répéter dans ſes odes, « (*y*) j'aime à me parfu- » mer d'eſſences précieuſes, & à me couronner » la tête de roſes. »

Vers midi, on dreſſe la table. Un grand plateau de cuivre étamé reçoit les plats. La variété n'y

---

(*u*) On voit des pipes de quinze pieds de long. Elles en ont ordinairement cinq ou ſix.

(*x*) Sicut unguentum optimum in capite, quod deſcendit in barbam Aaron. *Pſeaume* 132.

(*y*) Anacréon, ode quinzième.

brille point, mais les mets ſont abondans. Au milieu s'élève une montagne de riz cuit avec de la volaille, aſſaiſonné de ſafran & de beaucoup d'épices. On place à l'entour des viandes hachées, des pigeons, des concombres farcis, des mêlons délicieux & des fruits. Le rôti eſt formé de viandes coupées en petits morceaux, recouverts des graiſſes de l'animal, aſſaiſonnés de ſel, embrochés & cuits ſur les charbons. Il eſt tendre & ſucculent. Les convives s'aſſeient ſur un tapis autour de la table. Un eſclave tenant un baſſin & une aiguière donne à laver. C'eſt une cérémonie indiſpenſable dans un pays où chacun porte la main au plat, & où l'uſage des fourchettes eſt inconnu; on la réitère à la fin du repas. Ces coutumes paroiſſent très-anciennes dans l'Orient.

Ménelas & la belle Hélène, après avoir comblé de préſens Télémaque & Piſiſtrate, leur donnèrent le feſtin d'hoſpitalité (z). « Le blond »Ménelas conduit ſes hôtes au lieu du banquet. »Il les fait aſſeoir ſur des trônes. Un eſclave »portant dans ſes mains une aiguière d'or avec »un baſſin d'argent leur préſente à laver. Elle »poſe devant eux un plateau brillant & poli ſur »lequel elle arrange les mets. »

(z) Odiſſée, chant quinzième.

La manière dont le fils de Thétis reçoit les députés des Grecs reſſemble beaucoup à celle dont les Egyptiens traitent leurs convives.

« (*a*) Achille appercevant les députés des »Grecs, ſe lève, leur ſerre la main, leur donne »le ſaluſ.... & les introduit dans ſa tente, où »il les fait aſſeoir ſur des lits de repos (*b*), cou»verts de tapis de pourpre.... On prépare le »feſtin. Automedon tient les chairs; le noble »Achille les diviſe en morceaux & les embroche. »Ménetius mortel ſemblable à un Dieu, allume »le feu, étend les charbons, arrange les broches »ſur la braiſe & y répand le ſel ſacré.... Achille »aſſis en face du divin Ulyſſe partage les vian»des.... Les convives portent les mains ſur les »mets (*c*) qui leur ſont ſervis. » Un poëte, qui auroit eu moins de génie qu'Homère, eût cru déshonorer un poëme rempli de magnifiques deſcriptions en y mêlant ces détails. Cependant, combien ils ſont précieux, puiſqu'ils nous font connoître la ſimplicité des mœurs antiques,

(*a*) Iliade, liv. 9.

(*b*) Ce ſont les ſophas des Orientaux qui leur ſervent tour-à-tour de ſièges & de lits.

(*c*) Sans doute qu'ils les prenoient avec les doigts comme cela ſe pratique encore aujourd'hui.

ſimplicité perdue pour l'Europe, mais encore vivante dans les contrées orientales.

Après dîner, les Egyptiens ſe retirent dans le harem où ils ſommeillent pendant quelques heures au milieu de leurs enfans & de leurs femmes. C'eſt pour eux une grande volupté d'avoir un lieu commode & agréable pour repoſer. Auſſi, Mahomet qui ne négligeoit rien de ce qui pouvoit ſéduire des hommes dont il connoiſſoit les goûts & les beſoins, leur dit : (*d*) « Les » hôtes du paradis jouiront des douceurs du » repos, & auront un lieu délicieux pour dormir » à midi. »

Les pauvres qui n'ont ni ſopha ni harem, ſe couchent ſur la natte où ils ont dîné. Ainſi, lorſque Jeſus-Chriſt fit la cène avec ſes diſciples (*e*), celui qu'il aimoit repoſoit la tête appuyée ſur ſon ſein.

Le ſoir, on va promener en bateau, ou reſpirer la fraîcheur ſur les rives du Nil, à l'ombre des orangers & des ſycomores. On ſoupe une heure après le coucher du ſoleil. Les tables ſont ſervies de riz, de volailles, de légumes & de fruits. Ces alimens ſont ſalutaires pendant les chaleurs. L'eſtomac qui rejetteroit une nourriture plus ſolide

(*d*) Le Coran, ch. 25, p. 119.

(*e*) Erat ergo recumbens unus ex diſcipulis ejus in ſinu Jeſu quem diligebat Jeſus. *S. Jean, ch. 13, v. 23.*

les demande. On mange peu. La ſobriété eſt une vertu du climat.

Telle eſt la vie ordinaire des Egyptiens. Nos ſpectacles, nos plaiſirs bruyans leur ſont inconnus. Cette monotonie qui feroit le ſupplice d'un Européen leur paroît délicieuſe. Ils paſſent leurs jours à faire la même choſe, à ſuivre les coutumes établies ſans jamais deſirer au-delà, ſans porter plus loin leur penſée. N'ayant ni goûts vifs, ni deſirs ardens, ils ne connoiſſent point l'ennui; c'eſt un tourment réſervé aux perſonnes qui ne pouvant modérer la violence de leurs paſſions, ni ſatisfaire l'étendue de leurs goûts, s'ennuient par-tout où elles ſont, & ne vivent que là où elles ne ſont pas.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XIII.

Au grand Caire.

A M. L. M.

C'EST DANS L'ORIENT, Monſieur, que l'hiſtoire place le berceau des hommes. C'eſt-là que commença l'autorité paternelle. Elle y conſerve encore ſes droits. Un père y jouit de tous les titres que la nature lui donna. Chef, juge & pontife de la famille, il y commande, il eſt l'arbitre des différens qui y naiſſent, & immole les victimes du *courban beiram* (*f*).

(*f*) Le *Courban beiram* eſt une fête des Mahométans, où chaque père de famille doit offrir un ſacrifice proportionné à ſes facultés. Le riche immole des bœufs, des moutons; le pauvre ſatisfait au précepte en égorgeant une colombe. Cette fête ſolemnelle parmi les Mahométans arrive ſix ſemaines après le ramadan, & rappelle la Pâque des Juifs.

Mahomet ne pouvant abolir les ſacrifices des victimes autoriſés par le ciel dans les contrées orientales, les recommande au chapitre du pélérinage de la Mecque; mais, pour en ſanctifier l'uſage corrompu par l'idolâtrie, il preſcrit d'invoquer le nom de Dieu ſur l'animal qu'on égorge, & ajoute ces paroles remarquables : *Dieu ne reçoit ni la chair ni le ſang des victimes, mais il agrée la piété de ceux qui les immolent.* Le Coran, *p.* 93, *t.* 2.

Chaque famille forme un petit état dont le père eſt le ſouverain. Les membres qui le compoſent lui ſont attachés par les liens du ſang. Ils reconnoiſſent ſon pouvoir & s'y ſoumettent. Les différens qui s'élèvent entr'eux ſont apportés à ſon tribunal; il prononce, & ſes arrêts en terminant les débats, rétabliſſent l'ordre & la paix. Le vieillard le plus âgé tient le ſceptre en ſes mains. Les lumières d'une longue expérience ſervent à le diriger. Mais dans tout ce qui regarde la police intérieure, il ſe conduit ſuivant la loi des uſages antiques.

Les enfans élevés dans l'appartement des femmes, ne deſcendent point dans le ſallon, ſur-tout quand il s'y trouve des étrangers. Lorſque les jeunes gens y paroiſſent, ils gardent le ſilence. Les hommes faits peuvent ſe mêler à la converſation; mais dès que le *cheik* (*g*) parle ils ſe taiſent & écoutent attentivement. On ſe lève lorſqu'il entre dans une aſſemblée. On lui cède le pas dans les places publiques, & par-tout on lui marque de la conſidération & du reſpect. Ces coutumes ſubſiſtoient en Egypte dès le temps d'Hérodote (*h*). Le deſ-

(*g*) Ce mot ſignifie vieillard. L'aîné de la famille prend ce nom reſpecté. On le donne auſſi aux gens de loi.

(*h*) Semblables aux Lacédémoniens qui ſeuls d'entre

potiſme

potiſme qui écraſe ce pays ſert encore à les entretenir. Sous un joug de fer, on n'oſe lever la tête. Ce ſeroit un crime d'étaler des richeſſes aux regards du public. On évite avec ſoin tout ce qui peut éveiller la cupidité des tyrans qui gouvernent. On craint même de paroître fortuné. Ce n'eſt donc que dans l'intérieur de la famille qu'on peut trouver la tranquillité & le bonheur. Comme l'union des membres en fait la ſûreté, l'intérêt commun ſe joint à la voix du ſang pour y conſerver l'harmonie. Auſſi c'eſt-là que les loix ſaintes de la nature ſont obſervées dans leur pureté primitive. Un même toit renferme ſouvent une nombreuſe poſtérité. Chaque jour, les enfans & les petits-enfans viennent payer à leur aïeul un tribut de vénération & de tendreſſe. Le plaiſir d'être aimé & reſpecté davantage à meſure qu'il avance en âge, lui fait oublier qu'il vieillit. Le contentement de ſon cœur brille dans ſes yeux. La ſérénité adoucit les rides de ſon front. Il eſt gracieux & enjoué; & tandis que la jeuneſſe ne porte que des

---

les Grecs rendent un hommage véritable à la vieilleſſe, les Egyptiens cédent le pas à ceux qui ſont plus âgés qu'eux, & ſe levent de leurs ſiéges lorſqu'ils paroiſſent. *Hérodote, Euterpe.*

habits modeſtes (*i*), il ſe pare des couleurs les plus éclatantes. Heureux dans le ſein de ſa famille juſques ſur le bord du monument, il n'apperçoit pas la mort qui vient le frapper, & s'endort au milieu des embraſſemens de ſes enfans. Ils le pleurent long-temps & vont chaque ſemaine ſemer des fleurs ſur ſa (*k*) tombe, & y réciter des hymnes funèbres. Les Egyptiens ont perdu l'uſage d'embaumer les corps, mais ils ont conſervé les ſentimens qui lui donnerent naiſſance.

Parmi les peuples policés, où l'on vit moins en famille, la vieilleſſe n'eſt pas auſſi reſpectée. Souvent même elle eſt un opprobre. Souvent il faut que le barbon en cheveux blancs ſe taiſe devant le jeune homme orgueilleux, & joue comme un enfant pour être ſupporté dans un cercle. A meſure que le poids des années ſe fait ſentir, & que les plaiſirs de ſon exiſtence diminuent, il voit qu'il devient un fardeau pour ceux mêmes qui lui doivent le jour.

(*i*) En Egypte, les couleurs éclatantes ſont réſervées pour les vieillards; les jeunes gens dont les mœurs ſont corrompus, oſent ſeuls ſe revêtir d'habits brillans.

(*k*) C'eſt un uſage en Egypte de couvrir de plantes odoriférantes la tombe de ſes parens, & d'y réciter des prières.

Quand il a plus beſoin de conſolations, on lui refuſe des égards, & les cœurs ſe ferment devant lui. Son ame réfroidie par l'âge ſe flétrit ſans que l'amour filial la réchauffe de ſa douce flamme. C'eſt au milieu de ces nations que le vieillard qui fut un père ſenſible meurt long-temps avant de deſcendre au tombeau.

Tirons le voile ſur un tableau qui heureuſement n'eſt pas général. Les ſcènes touchantes dont je ſuis témoin chaque jour dans ce pays, m'ont forcé de vous offrir ce paralèlle. Ici, le reſpectable patriarche dont la barbe deſcend ſur la poitrine, ſourit, ſous les glaces de la vieilleſſe, à ſes petits-enfans qui viennent le careſſer. Son cœur s'épanouit à la vue de quatre générations qui s'empreſſent de lui payer le tribut de la piété filiale. Il goûte le charme de la vie juſqu'à ſon dernier moment. Oui, Monſieur, ce peuple, dans ſon ignorance, a conſervé la ſimplicité des mœurs anciennes. Il ignore nos arts & nos ſciences; mais les ſentimens délicieux de la nature, ſentimens que les livres n'apprennent point, il les connoît, les révère & en jouit.

Je pourrois appuyer ce que j'avance de mille exemples. Je ne choiſirai qu'un ſeul trait connu. Lorſque M. Maillet étoit conſul (*l*) au grand

(*l*) Il y a environ cent ans.

Caire, les Jéſuites perſuaderent à la Cour de France de faire venir à Paris des enfans des Cophtes (*m*), pour les élever au collège de Louis-le-Grand. On devoit les inſtruire dans la foi orthodoxe, & les renvoyer convertir leur nation ſchiſmatique. A force d'argent & de promeſſes, on obtint le conſentement de quelques peres extrêmement pauvres; mais lorſqu'il fallut ſe ſéparer de leurs fils, la tendreſſe paternelle ſe réveilla dans toute ſa force, & ils aimerent mieux retomber dans la miſere, que d'acheter un état d'aiſance, par un ſacrifice qui coûtoit trop à leur cœur.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*m*) Les Cophtes ſont les anciens habitans de l'Egypte. Ils ſont Chrétiens Jacobites. J'en parlerai plus amplement dans la ſuite.

LETTRE XIV.

Au grand Caire.

A M. L. M.

L'EGYPTE, Monſieur, ainſi que l'Italie, poſſèdent des *improviſatrices*. On les appelle *almé* ſavantes. Une éducation plus ſoignée que celle des autres femmes leur a mérité ce nom. Elles forment une ſociété célèbre dans le pays. Pour y être reçu, il faut avoir une belle voix, bien poſſéder ſa langue, connoître les règles de la langue (*n*), & pouvoir ſur-le-champ compoſer & chanter des couplets adaptés aux circonſtances. Les almé ſavent par cœur toutes les chanſons nouvelles. Leur mémoire eſt meublée des plus beaux (*o*) *moals* & des plus

(*n*) Les vers Arabes ont la quantité des Latins, avec la meſure variée & la rime des François. Ces avantages ne peuvent ſe rencontrer que dans une langue dont la proſodie eſt bien marquée.

(*o*) Les *moals* ſont des chants élégiaques, où l'on pleure la mort d'un héros, ou les malheurs de l'amour. Abulfeda nous a conſervé la fin d'un moal chanté par

jolis contes. Il n'eſt point de fête ſans elles ; point de feſtins dont elles ne faſſent l'ornement. On les place dans une tribune d'où elles chantent pendant le repas. Elles deſcendent enſuite dans le ſallon, & y forment des danſes qui ne reſſemblent point aux nôtres. Ce ſont des ballets pantomimes, par leſquels elles repréſentent des actions de la vie commune. Les myſtères de l'amour leur en fourniſſent ordinaire-

---

Omnia ſur le bord de la foſſe où ſes neveux avoient été jettés après la défaite de Beder.

» Nai-je pas aſſez pleuré ſur les nobles fils des Princes » de la Mecque ?

» A la vue de leurs os briſés, ſemblable à la tourterelle » cachée dans la forêt profonde, j'ai rempli l'air de » mes gémiſſemens.

» Meres infortunées, le front proſterné contre terre, » mêlez vos ſoupirs à mes pleurs.

» Et vous, femmes qui ſuivez les convois, chantez des » hymnes funebres entrecoupés de ſanglots.

» Que ſont devenus à *Beder*, les princes du peuple, » les chefs des tributs ?

» Le vieux & le jeune guerriers y ſont couchés nuds & » ſans vie.

» Combien la Mecque aura changé de face !

» Ces plaines déſolées, ces déſerts ſauvages ſemblent » eux-mêmes partager ma douleur. »

Vie de Mahomet, page 83.

ment les ſcènes. La ſoupleſſe de leur corps eſt inconcevable. On eſt étonné de la mobilité de leurs traits auxquels elles donnent à volonté, l'impreſſion convenable aux rôles qu'elles jouent. Souvent l'indécence de leurs attitudes eſt portée à l'excès. Les regards, les geſtes, tout parle, mais d'une manière ſi expreſſive qu'il n'eſt pas poſſible de s'y méprendre. Au commencement de la danſe, elles quittent avec leurs voiles la pudeur de leur ſexe. Une longue robe de ſoie très-légère deſcend ſur leurs talons. Une riche ceinture la ſerre mollement. De longs cheveux noirs, treſſés & parfumés flottent ſur leurs épaules. Une chemiſe tranſparente comme la gaze, voile à peine leur ſein. A meſure qu'elles ſe mettent en mouvement, les formes, les contours de leur corps ſemblent ſe détacher ſucceſſivement. Le ſon de la flûte, des caſtagnettes, du tambour de baſque & des cymbales règle leurs pas, & preſſe ou ralentit la meſure. Des paroles propres à ces ſortes de ſcènes les animent encore. Elles paroiſſent dans l'ivreſſe. Ce ſont des bacchantes dans le délire. C'eſt alors qu'oubliant toute retenue, elles s'abandonnent entièrement au déſordre de leurs ſens, c'eſt alors qu'un peuple peu délicat, & qui n'aime rien de voilé, redouble ſes applaudiſſemens.

Les *almé* ſont appellées dans tous les *harem*. Elles apprennent aux femmes les airs nouveaux ; elles racontent des hiſtoires amoureuſes, & déclament en leur préſence des poëmes d'autant plus intéreſſants, qu'ils offrent le tableau vivant de leurs mœurs. Elles les initient aux myſteres de leur art, & les inſtruiſent à former des danſes laſcives. Ces filles, dont l'eſprit eſt cultivé, ont une converſation agréable. Elles parlent leur langue avec pureté. L'habitude de ſe livrer à la poéſie leur rend familieres les expreſſions les plus douces, les plus ſonores. Elles récitent avec beaucoup de grace. Dans le chant, la nature ſeule eſt leur guide. Je les ai entendu chanter des airs gais dont la meſure étoit vive & légere comme celle de quelques-unes de nos ariettes; mais c'eſt dans le pathétique que ſe déploie leur talent. C'eſt lorſqu'elles déclament un moal ſur le mouvement de la romance, que la continuité de ſons tendres, touchants & plaintifs, inſpire une douce mélancolie qui s'augmentent inſenſiblement, & ſe change en larmes d'attendriſſement. Les Turcs eux-mêmes, les Turcs, ennemis de tous les arts, paſſent des nuits à les entendre. Quelquefois deux perſonnes chantent enſemble: mais toujours à voix égales. Il en eſt de même d'un orcheſtre où tous les inſtrumens jouant à

l'uniſſon, exécutent la même partie. Les accompagnemens ne ſont faits que pour les peuples éclairés, qui, en même tems que la mélodie flatte leur oreille, veulent que leur eſprit ſoit occupé par la juſteſſe & la perfection des accords. Au contraire, les nations dont la ſenſibilité eſt plus exercée que l'entendement, peu capables de ſaiſir les charmes de l'harmonie, n'aiment que les ſons ſimples dont la beauté va droit à l'ame, ſans que l'on ait beſoin de réflexion pour la ſentir.

Les Hébreux, auxquels les goûts Egyptiens étoient devenus naturels par une longue habitation en Egypte, avoient auſſi des *almé*. Il paroît qu'à Jéruſalem, comme au grand Caire, elles donnoient des leçons aux femmes (*p*).

(*p*) Et cùm dies opportunus accidiſſet, Herodes natalis ſui cœnam fecit principibus & tribunis, & primis Galilææ.

Cùmque introiſſet filia ipſius Herodiadis, & ſaltaſſet & placuiſſet Herodi ſimulque recumbentibus, rex ait puellæ. Pete à me quod vis & dabo tibi.

Et juravit illi quia quod petieris dabo tibi, licet dimidium regni mei.

Quæ cùm exiſſet dixit matri ſuæ : Quid petam ? At illa dixit : Caput Johannis Baptiſtæ.

Cùmque introiſſet ſtatim cum feſtinatione ad regem,

S. Marc nous a conſervé un fait qui prouve combien la danſe orientale avoit d'empire ſur le cœur des hommes. « Hérode célébroit le »jour de ſa naiſſance au milieu d'un banquet »ſomptueux, où il avoit raſſemblé les chefs »de la nation, les Tribuns & les Princes de »la Galilée. Tandis que les convives étoient à »table, la fille d'Hérodiade entra, & danſa »devant eux à la maniere du pays. Toute l'aſ»ſemblée applaudit aux graces qu'elle avoit dé»ployées. Le Roi enchanté jura qu'il lui don»neroit ce qu'elle demanderoit, fût-ce la moitié »de ſon royaume. Preſſée par ſa mere qui dé»teſtoit la morale de S. Jean-Baptiſte, la jeune »Hérodiade demanda la tête de l'homme juſte, »& l'obtint. »

Les almé aſſiſtent aux cérémonies de mariage, & marchent devant la mariée en jouant des inſtrumens. Elles figurent auſſi dans les enterremens, & accompagnent le convoi en chantant des airs funèbres. Elles pouſſent des

---

petivit dicens : Volo ut protinus des mihi in diſco caput Johannis Baptiſtæ.

..... Sed miſſo ſpeculatore precipit afferri caput ejus in diſco, & decollavit eum in carcere.

Evangile de S. Marc, chap. 6.

gémiſſemens, ſe répandent en lamentations, & offrent tous les ſignes de la douleur & du déſeſpoir. Ces femmes ſe font payer fort cher, & ne vont guéres que chez les grands ſeigneurs & les gens riches.

Je fus invité dernièrement à un ſouper ſplendide qu'un riche négociant Vénitien donnoit au receveur-général des finances de l'Egypte. Pendant que dura le feſtin, les *almé* chanterent pluſieurs airs. Elles célébrerent enſuite les louanges des principaux convives. Le morceau qui me parut le plus piquant eſt une allégorie ingénieuſe, où l'on fait parler le meſſager de l'amour. Après le banquet, il y eut un jeu, & je m'apperçus que l'on envoyoit de temps en temps des poignées de ſequins aux chanteuſes. Cette fête leur valut au moins cinquante louis. Il eſt vrai qu'elles ne ſont pas toujours auſſi bien payées.

Le peuple a auſſi ſes *almé*. Ce ſont des filles du ſecond ordre qui tachent d'imiter les premieres. Elles n'ont ni leur élégance, ni leurs graces, ni leurs connoiſſances. On en trouve par-tout. Les places publiques & les promenades qui environnent le grand Caire en ſont remplies. Comme la populace a beſoin d'images encore plus fortement empreintes, la décence ne me permet pas de dire juſqu'où elles

portent la licence de leurs geſtes & de leurs poſtures. Il eſt impoſſible de s'en former une idée ſans en avoir été témoin. Les bayadieres de l'Inde ſont des modèles de pudeur en comparaiſon de ſes danſeuſes Egytiennes. Voilà, Monſieur, le principal ſpectacle des Egyptiens. Ils en font leurs délices.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XV.

Au grand Caire.

A. M. L. M.

JE vous ai offert, Monſieur, quelques détails ſur la manière de vivre des hommes qui habitent ce pays, mais je vous ai peu parlé des femmes. Cette retenue digne des Orientaux (*q*) ne ſauroit plaire à un Européen. Je vais donc eſſayer de vous donner une idée générale des mœurs des Egyptiennes.

Les femmes jouent un rôle brillant en Europe. Elles paroiſſent en ſouveraines ſur la ſcène du monde. Elles règnent ſur les mœurs,

(*q*) Les Egyptiens ne nomment jamais leurs femmes dans la converſation. Lorſque la néceſſité les force d'en parler, ils diſent: la mere d'un tel, ou bien: la maîtreſſe de la maiſon, &c. La bienſéance ne permet pas qu'on leur demande: comment ſe porte Madame votre épouſe? Il faut imiter leur retenue, & dire: comment ſe porte la mere d'un tel? Encore regarderoient-ils ce compliment comme injure, s'il ne venoit de la bouche d'un parent ou d'un ami intime. Je rapporte ces traits qui caractériſent parfaitement la jalouſie des Orientaux.

& décident des événemens les plus importants. Souvent le ſort des nations eſt dans leurs mains. En Egypte, quelle différence ! Elles ne s'y montrent que chargées des fers de l'eſclavage. Condamnées à la ſervitude, elles n'ont aucune influence dans les affaires publiques. Leur empire ſe borne aux murs du harem. C'eſt-là que leurs graces, leurs charmes ſont enſevelis. Confinées au ſein de la famille, le cercle de leur vie ne s'étend pas au-delà des occupations domeſtiques (*r*).

L'éducation de leurs enfans eſt leur premier devoir. Leur vœu le plus ardent eſt d'en avoir un grand nombre, parce que la conſidération publique, & la tendreſſe de leurs époux ſont attachées à la fécondité. Le pauvre même qui mange ſon pain à la ſueur de ſon front, demande au ciel une nombreuſe poſtérité, & la femme ſtérile ſeroit inconſolable ſi l'adoption ne la dédommageoit pas de l'injure de la nature. Chaque mere donne ſa mamelle à l'enfant qu'elle a mis au jour. Le premier ſourire de cette tendre

(*r*) Le compilateur, *Pomponius Mela*, prétend qu'en Egypte, ce ſont les femmes qui font les affaires du dehors; & les hommes celles du dedans, page 59. Ce ſentiment eſt démenti par tous les écrivains qui ont voyagé dans ce pays.

rêature & des couches heureuſes, la dédommagent des ſoins & des peines que ce devoir lui impoſe.

Auſſi les épanchemens de lait, & les maladies qui deſsèchent la vie de la jeune épouſe infidelle à cette loi, ſont-ils ignorés dans ce pays. Mahomet a fait un précepte de cet uſage, non moins ancien que le monde. (*f*) « Les meres allaiteront leurs enfans deux ans complets s'ils veulent tetter pendant ce temps. Il ſera permis à la mere de ſévrer ſon nourriſſon du conſentement du mari. » Ulyſſe deſcendu dans l'ombre royaume de Pluton, (*t*) « y vit ſa mere, ſa tendre mere, qui le nourrit de ſon lait, qui éleva ſon enfance.

Lorſque des circonſtances forcent d'appeller une nourrice, on ne la regarde point comme une étrangère. Elle devient membre de la famille, & paſſe le reſte de ſes jours au milieu des enfans qu'elle a nourris. On l'honore & on la chérit comme une ſeconde mere.

Racine qui joignoit au génie toutes les connoiſſances qui le font briller, Racine qui nourri de la lecture des chefs-d'œuvre de la Grèce,

(*f*) Le Coran, p. 40, t. 1.

(*t*) Odyſſée, ch. 23. p. 375.

connoiſſoit bien les mœurs des Orientaux, ne donne à Phèdre d'autre confidente que ſa nourrice. La malheureuſe reine poſſédée d'un amour coupable qu'elle ne peut dompter, & dont le fatal ſecret peſoit ſur ſon cœur ſans qu'elle oſât le dévoiler, ne ſe réſout à en faire confidence à la tendre Œnone, qu'après que celle-ci lui a dit :

Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçue ?
Songez-vous qu'en naiſſant mes bras vous ont reçue ?

Le harem eſt le berceau & l'école de l'enfance. L'être foible qui vient de naître, n'y eſt point empaqueté dans un triſte maillot, ſource de mille maladies. Etendu nud ſur une natte, expoſé à l'air pur dans un vaſte appartement, il reſpire ſans gêne, & déploie à volonté ſes membres délicats. Son entrée dans le nouvel élément où il doit paſſer ſa vie, n'eſt point marquée par la douleur & les larmes. Baigné tous les jours, élevé ſous les yeux maternels, il croît avec vîteſſe. Libre de ſes mouvemens, il eſſaie ſes forces naiſſantes ; il s'agite, ſe roule, ſe lève, & s'il vient à tomber, ſes chûtes ne ſauroient être dangereuſes ſur le tapis où (*v*) la natte qui couvrent le plancher.

(*v*) En Egypte, les appartemens ſont pavés de larges

A ſept ou huit ans on ne le bannit point de la maiſon paternelle, pour l'envoyer dans un collège perdre ſa ſanté & ſon innocence : il eſt vrai qu'il acquiert peu de connoiſſances ; ſon éducation ſe borne ſouvent à ſavoir lire & écrire ; mais il jouit d'une ſanté robuſte ; mais la crainte de la Divinité, le reſpect pour la vieilleſſe, la piété filiale, l'amour de l'hoſpitalité, vertus dont tout lui retrace l'image au ſein de ſa famille, reſtent profondément gravées dans ſon cœur.

Les filles ſont élevées de la même manière. La baleine & les buſcs, qui ſont le martyre de la jeuneſſe Européenne, leurs ſont inconnus. On les laiſſe nues, ou ſimplement couvertes d'une chemiſe juſqu'à l'âge de ſix ans. Les habits qu'elles portent le reſte de leur vie, ne ſerrent aucun de leurs membres, & permettent à tous le corps de prendre ſa véritable ſtructure ; auſſi rien n'eſt plus rare que de voir des enfans cacochimes, des perſonnes contrefaites. C'eſt dans les contrées orientales que l'homme s'élève dans toute ſa majeſté, & que la femme déploie tous les charmes de ſon ſexe ; c'eſt dans la Géorgie & la Grèce que ces traits

carreaux de pierre que l'on lave au moins une fois par ſemaine. L'été, on les couvre d'une natte de jonc artiſtement travaillée, & l'hiver, d'un tapis.

bien prononcés, ces formes admirables, imprimés par le Créateur au chef-d'œuvre de ſes ouvrages, ſe ſont mieux conſervés : c'eſt-là qu'Apelle trouveroit encore des modèles dignes de ſon pinceau.

Les femmes ne s'occupent pas ſeulement de l'éducation des enfans. Tous les ſoins domeſtiques ſont de leur reſſort. Elles préſident au ménage, & ne croient point s'avilir en apprêtant de leurs propres mains leur nourriture & celle de leurs époux. L'uſage antique encore ſubſiſtant leur en fait un devoir. Telle Sara ſe hâta de cuire des gâteaux ſous la cendre, lorſque les anges viſiterent Abraham qui leur offrit le repas d'hoſpitalité. Avant le départ de Télémaque (*x*), Ménélas lui dit : « Je vais commander à la » Reine & à ſes ſuivantes de préparer un repas » ſplendide avec les proviſions que renferme ce » palais. »

Soumiſes à la coutume dont les loix immuables gouvernent les contrées de l'Orient, les femmes ne font point ſociété avec les hommes, pas même à table (*y*), où la réunion des

(*x*) Odyſſée, ch. 15.

(*y*) Sara, qui prépara le dîner d'Abraham & de ſes hôtes, ne ſe mit point à table ; elle demeura enfermée dans ſa tente.

deux ſexes produit la gaîté, les bons mots, & donne du prix aux alimens. Lorſque les grands ont envie de dîner avec quelqu'une de leurs épouſes, ils la font avertir; elle diſpoſe ſon appartement, le parfume d'eſſences précieuſes, prépare les mets les plus délicats, & reçoit ſon ſeigneur avec reſpect & avec les attentions les plus recherchées. Les femmes du peuple reſtent ordinairement debout, ou aſſiſes dans un coin de la chambre tandis que le mari dîne. Souvent elles lui préſentent à laver, & le ſervent à table (1). Ces coutumes, que les Européennes auroient raiſon d'appeler barbares, & contre leſquelles leurs réclamations s'éléveroient avec juſtice, paroiſſent ſi naturelles dans ce pays, qu'on ne ſoupçonne pas même que, dans d'autres climats, elles puiſſent être différentes. Tel eſt l'empire de l'habitude ſur l'eſprit humain. Un uſage établi depuis des ſiècles, lui paroît la loi de la nature.

Les ſoins domeſtiques laiſſent aux Egyptiennes bien des momens de loiſir; elles les emploient,

(1) Je dînai dernièrement chez un Italien qui a épouſé une Egyptienne. Il a pris les mœurs du pays où il s'eſt fixé depuis long-temps: ſa femme & ſa belle-ſœur ſe tenoient debout en ma préſence. J'obtins avec peine qu'il les fît aſſeoir, & qu'elles ſe miſſent à table avec nous: leur timidité & leur embarras étoient extrêmes.

au milieu de leurs eſclaves, à broder une ceinture, à faire un voile, à tracer un deſſin ſur l'étoffe deſtinée à parer le ſopha, & à tourner le fuſeau. Telles Homère nous peint les femmes de ſon temps (*a*) : « Andromaque cependant n'avoit point encore appris la mort d'Hector ; elle »ignoroit qu'il fût demeuré hors des portes de »la ville. Occupée dans l'intérieur de ſon palais, »elle brodoit un magnifique ouvrage, tandis »que ſes eſclaves faiſoient chauffer le bain qui devoit ſervir à ſon époux au retour du combat. »

Télémaque voyant que Pénélope, parlant aux prétendans, traitoit des affaires qui ne lui paroiſſoient pas de ſa compétence, lui dit : « ô ma »mère ! remonte à ton appartement ; reprends les »occupations de ton ſexe, la navette & le fuſeau ; »commande au milieu de tes femmes, mais laiſſe »aux hommes, & ſur-tout à moi qui ſuis maître »dans ce palais, le ſoin de cet arc. Frappée de »ce diſcours, Pénélope ſe retira, admirant in»térieurement la ſageſſe de ſon fils. » *Odyſſée, chant* 21.

Le travail a ſes intermèdes. La joie n'eſt point bannie de l'intérieur du harem. La nourrice raconte avec un intérêt qu'on partage, les hiſtoires du temps paſſé. On chante des airs tendres

(*a*) Iliade, liv. 22.

ou gais. Les eſclaves accompagnent la voix avec le tambour de baſque & les caſtagnettes. Les almé viennent quelquefois égayer la ſcène par leurs danſes & leurs accens touchans. Elles récitent avec grace des romans paſſionnés. Un goûter, où les parfums, les fruits exquis ſont prodigués, termine la ſcène journalière. C'eſt ainſi que les Egyptiennes tâchent de charmer l'ennui de leur captivité.

Elles ne ſont cependant pas entièrement priſonnières. On leur permet une ou deux fois par ſemaine d'aller au bain, & de viſiter leurs parens & leurs amies. Un autre devoir qu'on ne leur défend point de remplir, eſt de pleurer ſur les morts. J'ai ſouvent vu aux environs du Caire des mères déſolées réciter des hymnes funèbres autour des tombeaux qu'elles avoient couverts de plantes odoriférantes. C'étoit ainſi qu'Hécube (*b*) & Andromaque ſe lamentoient

(*b*) Je vais raſſembler ſous vos yeux les plaintes d'Andromaque & de Fatime :

ANDROMAQUE.

« O mon époux ! tu meurs à la fleur de ton âge ; » tu me laiſſes veuve dans ton palais déſert. Avant que » ce foible enfant, fruit malheureux de notre amour, » ſoit parvenu à l'adoleſcence, la ville de Troie ſera » renverſée. Tu n'es plus, toi qui défendois ſes remparts,

près du corps d'Hector. C'étoit ainſi que Fatime & Sofia pleuroient ſur le corps de Mahomet. Cet uſage n'étoit point ignoré des Romains. Ils avoient leurs urnes funéraires qu'ils couronnoient de

---

» qui ſauvois ſes femmes de l'outrage, & ſes enfans de » la captivité. Des vaiſſeaux triomphans vont les emme- » ner en eſclavage, & je ſerai du nombre des captives. » O mon fils ! tu partageras mon infortune ; tes mains » ſeront livrées à d'indignes travaux par l'ordre d'un » maître barbare ; peut-être même qu'un des Grecs, » dont Hector aura tué le père, le fils ou le frere, » te précipitera, dans ſa fureur, du ſommet d'une de » nos tours ; car Hector étoit terrible dans les combats, » & ſouvent il joncha la terre de cadavres ennemis. » Tout Ilion rend hommage à ſa valeur, & pleure ſa » perte. O mon époux ! ta mort eſt un coup affreux » pour tes parens ; mais ils ſont moins à plaindre que » moi ; encore ſi, mourant au ſein de ta famille, tu avois » tendu la main à ta malheureuſe épouſe ; encore ſi ta » bouche lui eût adreſſé de conſolantes paroles, j'en » aurois gardé le ſouvenir dans mon cœur, & je me » les rappellerois jour & nuit au milieu de mes pleurs » & de mes ſanglots. » *Iliade, chant 24.*

FATIME.

« O mon père ! O miniſtre du Très-haut ! O Prophète » du Dieu miſéricordieux ! Ç'en eſt donc fait ! La révé- » lation divine eſt enſevelie avec toi. L'ange Gabriel » a pris pour jamais ſon eſſor dans les Cieux. Être ſu- » prême, exauce mes derniers vœux ; hâte-toi de réunir

cyprès. Avec quel charme l'élégant Horace répand des fleurs ſur l'urne de Quintilius ! Combien eſt touchante & tendre (*c*) l'Ode qu'il adreſſe à Virgile ſur la mort de leur ami commun ! Parmi les nations

---

» mon ame à la ſienne ; fais que je revoie ſa face ; ne » me prive pas du fruit de ſes mérites & de ſon interceſ- » ſion au jour du jugement. »

Puis prenant un peu de la pouſſière qui couvroit le cercueil, & l'approchant de ſon viſage, elle ajouta : « Lorſque l'on a ſenti la pouſſière de ſa tombe, peut-on » trouver de l'odeur aux parfums les plus exquis ? Hélas ! » toutes les ſenſations agréables ſont éteintes pour mon » cœur : les nuages que la triſteſſe élève autour de moi, » changeroient en nuits ſombres les plus beaux jours. » *Vie de Mahomet, p.* 235.

(*c*) A Virgile :

Peut-on rougir d'exhaler ſa douleur en regrets ? Peut-on y mettre un terme, quand on a perdu une tête ſi chère ? Melpomène, ô toi ! à qui Apollon donna la lyre & la voix, ordonne des chants funèbres. Un ſommeil éternel couvre donc Quintilius ! La pudeur, la foi incorruptible, ſœur de la juſtice, & l'exacte probité trouveront-elles jamais un mortel qui lui reſſemble ? Combien d'hommes vertueux pleureront ſur ſa cendre ! Mais, ô Virgile ! qui plus que toi doit répandre des larmes ! Hélas ! ta piété le redemandera inutilement aux Dieux. Quand tu ferois entendre des ſons plus touchans qu'Orphée, qui rendoit les forêts de Thrace ſenſibles à ſa voix, tu ne pourrois ranimer une image vaine que l'inflexible Mercure a chaſſée avec ſa noire baguette parmi la foule des

de l'Europe, où les liens du ſang ſont relâchés, on ſe débarraſſe autant qu'on peut de ces devoirs religieux que la piété des anciens rendoit aux morts ; mais l'on ne meurt ſans être regretté que parce qu'on n'a pas connu le bonheur d'être aimé pendant la vie.

Les Egyptiennes ſe traitent d'une manière affectueuſe dans leurs viſites. Lorſqu'une femme entre dans le harem, la maîtreſſe de la maiſon ſe lève, lui préſente la main, la porte ſur ſon cœur, l'embraſſe & la fait aſſeoir à ſes côtés. Une eſclave s'empreſſe de lui ôter ſon manteau noir, on la prie de ſe mettre à ſon aiſe. Elle quitte ſon voile & ſa chemiſe (*d*) ; elle reſte avec une robe flottante qui ſe moule parfaitement à la taille, & qu'une ceinture ſerre par le milieu. On lui fait des complimens où brille le génie du pays (*e*) : « ma mère, ou ma ſœur, pourquoi

ombres. Tel eſt l'arrêt irrévocable du deſtin : il eſt affreux ; mais la patience peut ſeule en adoucir la rigueur. *Horace, Ode* 24.

(*d*) C'eſt un habit de cérémonie qui couvre les autres vêtemens. Au collet près, il reſſemble à la chemiſe dont les Françoiſes ont adopté l'uſage. On le quitte auſſi-tôt que l'on eſt aſſis, afin d'être plus à la légère : il ſe nomme *camis* en Arabe.

(*e*) Les titres de Madame, Mademoiſelle, &c. ſont inconnus en Egypte ; on appelle une femme âgée ma

» nous avez-vous ſi long-temps délaiſſées? Nous » ſoupirions après votre préſence; elle embellit » notre maiſon; elle fait le bonheur de nos » jours, &c. »

Des eſclaves préſentent le café, le ſorbet, les confitures. On cauſe, on rit, on folâtre. Un large plateau eſt poſé ſur le ſopha : on le couvre d'oranges, de grenades, de bananes & de melons excellens. La fille de la maiſon, tenant une aiguière remplie d'eau, mêlée d'eau-roſe, avec un plat d'argent, donne à laver. On mange, & la gaieté bruyante & les propos joyeux aſſaiſonnent les mets. Le bois d'Aloës brûle dans une caſſolette, & parfume l'appartement. Après le goûter, les eſclaves danſent au bruit des cimbales; ſouvent les Dames ſe mêlent à leurs jeux. Avant de ſe quitter, on ſe répète pluſieurs fois : « Dieu vous maintienne en ſanté; » le ciel vous accorde une nombreuſe poſtérité; le » ciel conſerve vos enfans, la joie & la gloire de » votre famille (*f*). »

Pendant tout le temps qu'une étrangère eſt dans

---

mère; une femme plus jeune, *ma ſœur*; une demoiſelle, *fille de maiſon*.

(*f*) Je rapporte ces ſouhaits qui ſont bien anciens dans l'Orient, puiſqu'on les retrouve dans pluſieurs endroits des ſaintes Ecritures.

le harem, il eſt défendu au mari d'en approcher; c'eſt l'aſyle de l'hoſpitalité, & il ne pourroit le violer ſans occaſionner des ſuites funeſtes. C'eſt un droit que les Egyptiennes conſervent avec ſoin. Un intérêt puiſſant le leur rend cher. Un amant déguiſé en femme peut être introduit dans le lieu défendu (*g*), & il importe qu'il ne ſoit pas découvert: la mort feroit le prix de cet attentat. L'amour, dans ce pays, où les paſſions ſont exaltées & par la nature du climat, & par les obſtacles qu'il rencontre, produit ſouvent des ſcènes tragiques.

Les femmes Turques vont auſſi, ſous la garde des Eunuques, promener ſur le Nil, & jouir de l'aſpect de ſes rives charmantes. Leurs bateaux renferment de jolis appartemens, richement décorés; ils ſont ſculptés avec art, & agréablement peints: on les reconnoît aux jalouſies abaiſſées ſur les fenêtres, & à la muſique qui les accompagne.

Lorſqu'elles ne peuvent ſortir, elles tâchent d'égayer leur priſon. Vers le coucher du ſoleil, elles montent ſur la terraſſe, & prennent le frais au milieu des fleurs qu'on y entretient avec ſoin. Souvent elles s'y baignent, & jouiſſent à-

(*g*) J'ai déjà dit que le mot *harem* ſignifie *lieu défendu.*

la-fois de la fraîcheur de l'eau, du parfum des plantes odoriférantes, d'un air pur, & de l'aſpect d'un million d'étoiles qui brillent au firmament.

Telle *Bethſabée* ſe baignoit, lorſque David (*h*) l'apperçut du ſommet de ſon palais.

Les Turcs, pour empêcher qu'on ne voie leurs femmes du haut des minarets, obligent les crieurs publics de jurer qu'ils fermeront les yeux aux heures où ils annoncent la prière. Une précaution qui leur réuſſit mieux, eſt de choiſir des aveugles pour remplir ces pieuſes fonctions.

Telle eſt, Monſieur, la vie ordinaire des Egyptiennes. Elever leurs enfans, s'occuper uniquement des devoirs du ménage, vivre retirées dans l'intérieur de leur famille, ſont leurs devoirs; ſe viſiter, ſe donner des feſtins, où l'on s'abandonne ſouvent à la joie folle & à la plus grande liberté, promener en bateau, ou ſous l'ombrage des orangers, entendre les almé, voilà leurs amuſemens. Elles ſe parent avec autant de ſoin pour recevoir leur connoiſſances, que le font les Françoiſes pour briller aux regards des hommes. Ordinairement timides & douces, elles deviennent hardies & emportées, lorſqu'un goût violent s'empare de leur ame: c'eſt

(*h*) Livre des Rois, ch. 11.

alors que ni verroux, ni Cerbères ne peuvent mettre obſtacle à leurs deſirs ; là mort même levée ſur leur tête, ne les empêche pas de chercher les moyens de ſe ſatisfaire, & rarement ils ſont infructueux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XVI.

A M. L. M.

Au grand Caire.

POUR ACHEVER, Monſieur, le portrait des Egyptiennes, je vais vous raconter une aventure galante, arrivée depuis peu à Roſette; elle vous donnera une idée de la manière dont on aime dans le pays. Pour peindre les mœurs, il faut des faits & non des raiſonnemens. J'aurai ſoin ſeulement que la décence voile mes tableaux : ſi mon récit s'anime, pardonnez-le à la nature du ſujet.

Le vieux Haſſan, Turc fort jaloux, avoit épouſé une Géorgienne de ſeize ans. Il la faiſoit garder à vue; mais eſt-il une barrière contre l'amour? Ce Seigneur très-riche poſſédoit de belles terres aux environs de Roſette; il avoit un magnifique jardin à un quart de lieue de la ville, où il permettoit à la jeune Gemilé (c'étoit le nom de ſon épouſe) d'aller le ſoir prendre le frais. Pluſieurs eſclaves des deux ſexes l'accompagnoient. Les hommes gardoient la porte, & faiſoient ſentinelle autour des murs. Les

femmes la ſuivoient dans l'intérieur. Elle ſe promenoit triſtement ſous des berceaux d'orangers. Le murmure des eaux, la fraîcheur de la verdure, les tendres accens des tourterelles qui peuplent ces aſyles, ne faiſoient qu'ajouter à ſa mélancolie. Elle détachoit un fruit, & le mangeoit ſans goût ; elle cueilloit une fleur, & la ſentoit ſans volupté. Les plaiſirs qu'elle goûtoit avec ſes femmes, ne faiſoient qu'aigrir ſon mal. Un ſoir que, couverte de ſon voile, entourée de ſes eſclaves, elle marchoit gravement le long du fleuve pour ſe rendre au jardin, elle apperçut un Européen, arrivé depuis quelque temps à Roſette (*i*). Son habit, ſi différent de celui des Turcs, le lui fit remarquer. Le coloris de la jeuneſſe qui brilloit ſur ſes joues, & que le ſoleil n'avoit point encore hâlé, fixa ſon attention. Elle paſſoit lentement, & laiſſa tomber ſon (*k*) éventail pour avoir le prétexte de s'arrêter un moment. Elle rencontra ſes regards ; ils pénétrerent juſqu'au fond de ſon cœur. L'air, la

---

(*i*) Les Européens peuvent conſerver leur habillement à Roſette ; mais, s'ils s'écartoient de la ville dans ce coſtume, ils courroient des riſques.

(*k*) Les Egyptiennes portent des éventails de plumes attachées en demi-cercle dans un manche de bois.

taille, tous les traits de l'étranger reſterent empreints dans ſa mémoire. L'impoſſibilité de lui parler, la crainte de ne plus le voir, lui firent ſentir vivement ſon eſclavage, & un goût naiſſant devint, par la contrainte où elle vivoit, une paſſion impétueuſe. A peine fut-elle entrée ſous l'ombrage des boſquets, qu'elle ſe déroba à la foule importune, & prenant à l'écart celle de ſes femmes en qui elle avoit plus de confiance, « as-tu vu, lui dit-elle, le jeune étranger? »quelle vivacité dans ſes yeux! quels regards »il a lancé vers moi! ô mon amie! ô ma chère »Zetfé! va le trouver; dis lui qu'il vienne après »demain ſous les orangers qui bordent le jardin, »du côté du bois de dattiers où le mur eſt »plus bas; dis lui que je veux le voir, l'entretenir, ſeulement qu'il évite les regards de »mes impitoyables gardiens. » Le meſſage fut fait ponctuellement. L'Européen promit légèrement; mais les périls auxquels il s'expoſoit, l'arrêterent. L'eſclave, déguiſée en marchande, l'alla trouver une ſeconde fois, & lui demanda pourquoi il avoit manqué à ſa parole. Il prétexta diverſes excuſes, & fixa une époque éloignée, afin d'avoir le temps de penſer à cette démarche. La réflexion l'emporta ſur le deſir. La vue d'un pâle dreſſé glaça ſon courage. Il ne ſe trouva point au rendez-vous. Zetfé

revint encore, & après de vifs reproches, lui parla de la paſſion de ſa maîtreſſe pour lui, de l'horreur qu'elle avoit conçu pour le vieux Haſſan; elle lui vanta les charmes, la beauté, le malheur d'une perſonne arrachée à ſes parens, & vendue à un barbare. Le jeune homme, que ce portrait avoit ſéduit, jura que, le lendemain, il ſeroit ſous le berceau une heure après le coucher du ſoleil.

La belle Gemilé, toujours confiante, quoique toujours trompée, avoit été au bain. Ses cheveux noirs, qui faiſoient reſſortir la blancheur de ſon teint, lavés avec l'eau-roſe, pendoient en treſſes, juſques ſur ſes talons. Elle étoit parfumée d'eſſences précieuſes. Une ceinture richement brodée marquoit ſa taille, & ſerroit des habits légers, qui, n'étant point écartés par artifice de ſon corps, en prenoient la forme, en marquoient les contours. Elle avoit quitté ſon voile & ſon manteau. Un mouchoir des Indes, orné de perles, couronnoit ſa tête. Toute brillante des graces du jeune âge, elle craignoit encore de n'être pas aſſez belle; elle attendoit avec inquiétude, tantôt précipitant ſes pas, tantôt s'arrêtant tout-à-coup, & tantôt ſe roulant parmi les fleurs. Au moindre bruit, elle treſſailloit, & portoit la vue ſur la campagne. Le ſoleil avoit diſparu, les étoiles commençoient à briller; la nuit, ſi belle en ce climat,

la nuit

la nuit dont la fraîcheur délicieuſe répare les forces abattues, & rend à l'ame toute ſon énergie, avoit étendu ſon voile ſur la nature entière & épaiſſi ſes ombres ſur le boſquet qui couvroit l'amoureuſe Gemilé. Chaque ſouffle du vent qui agitoit le feuillage, éteignoit & ranimoit tour-à-tour dans ſon cœur, la crainte & l'eſpérance. L'incertitude, le tourment des perſonnes paſſionnées, lui faiſoit éprouver mille maux à-la-fois.

Le moment de retourner à la ville étoit venu; elle ſe voit trompée pour la troiſième fois. La fureur prend la place des ſentiments affectueux; elle ne reſpire que vengeance; elle va commander la mort d'un parjure; mais plus ſenſible que vaine, l'eſpoir & le deſir éteignirent bientôt ſa colère. « Non, dit-elle, qu'il ne meure pas; va, » ma chère Zetfé, va lui porter des paroles » de paix. Diſſipe ſes alarmes, peins-lui » mon amour, & qu'il vienne en connoître le » prix ».

Zetfé retourna vers l'Européen, calma ſes frayeurs, lui repréſenta vivement la tendreſſe de ſa maîtreſſe, & le bonheur qui lui étoit offert. L'imprudent jeune homme; incapable de réſiſter à ces peintures ſéduiſantes, donnoit de nouvelles promeſſes; mais à peine étoit-il livré à lui-même, que l'image d'une mort

ignominieuſe lui faiſoit violer ſes ſermens. La patience a un terme; celle de Gemilé fut longue. Pendant neuf mois elle ſollicita celui qu'elle n'avoit vu qu'un moment. Elle excuſoit celui qui ne méritoit point d'excuſes. A des démarches infructueuſes, elle en ajoutoit de nouvelles, & ne pouvoit ſe réſoudre à perdre le fruit de tant de ſoins. Un ſoir, qu'elle avoit verſé des larmes amères; un ſoir qu'elle s'étoit oubliée ſous l'ombrage, en penſant à celui qu'elle aimoit, & dont l'image la pourſuivoit ſans ceſſe, le vieux Haſſan, ennuyé de l'attendre, la maltraita. Le charme fut rompu. Elle ſe retira furieuſe dans ſon appartement. L'amour déſeſpéré la porta à la vengeance, mais lui-même adoucit l'arrêt qu'il prononçoit. « Ecoute, dit-elle à ſa fidelle »Zetfé, va demain, au lever de l'aurore, trouver »le perfide Européen, & lui porte de ma part »ces dernières paroles: Etranger, je t'ai vu, »je t'ai cru ſenſible, & mon cœur a deſiré d'être »à toi. Pendant neuf mois tu as trompé mes »eſpérances. Tu te fais un jeu du parjure. Prends »garde, (*n*) ta vie eſt dans mes mains, & je

(*n*) Il eſt très-facile à une femme Turque de faire aſſaſſiner un étranger, ou même de le livrer au dernier ſupplice. Elle n'a qu'à vouloir.

»ſuis irritée. Jeudi, Haſſan part pour Faoüé, »il reviendra tard, je paſſerai le jour à la »campagne. Viens à mes pieds recevoir ton »pardon, ou un eſclave m'apportera ta tête. »J'en jure par le Prophète, Gemilé ſera vengée »ou contente.»

Zetfé rapporta fidèlement le diſcours de ſa maîtreſſe. L'Européen ne délibéra plus. La mort qui lui promettoit des plaiſirs, lui parut préférable ; il fit un préſent à l'eſclave, il la conjura de calmer le courroux de Gemilé, & l'aſſura qu'il ſe trouveroit au rendez-vous un peu après le coucher du ſoleil. Cependant il n'étoit pas ſans alarmes. Eſt-ce un piege qu'on lui tend ? Veut-on punir tant de parjures ? Une femme Turque connoît-elle le plaiſir de pardonner? L'orgueil bleſſé ſe laiſſe-t-il fléchir ? Le jour arrive ; ſes agitations augmentent. Mille penſées ſe heurtoient dans ſon eſprit. Mille ſentiments bouleverſoient ſon ame. N'importe, il faut partir. L'image d'une belle femme qui l'attend, l'enflamme, & voile le péril à ſes yeux. Il s'arme aux approches de la nuit, traverſe la campagne de ris, ſe gliſſe le long du bois de dattiers, & arrive au mur qui le ſéparoit de la belle Géorgienne. Le cœur lui battoit. Il obſerve s'il n'eſt point apperçu, s'élance ſur la muraille & deſcend dans le jardin. A ſon aſpect, deux femmes

ſe levent & paroiſſent effrayées. Il demeure immobile. L'une d'elles (c'étoit Gemilé) lui tend la main, & le raſſure. Il marche vers elle, s'incline profondément, elle le releve avec bonté, fait un ſigne, & ſon eſclave a diſparu. « Etranger, lui dit-elle, pourquoi m'as tu ſi » long-temps trompée? Tu ne m'aimois donc pas? » Pardon, belle Gemilé, la crainte m'a retenu » juſqu'à ce moment; mais je viens à vos pieds » réparer mes torts. » Elle veut renouveller ſes reproches, ils meurent ſur ſes levres. Elle prend la main du jeune homme qui tremble dans la ſienne, & le conduit ſous un épais berceau d'orangers. La lune argentoit le feuillage. Le gazon étoit couvert de fleurs. Les ſuaves odeurs des plantes, portoient la volupté dans les ſens. La gaze & la ſoie voiloient à peine les charmes de Gemilé. Les moments étoient précieux. L'hiſtoire dit que les deux amants ſurent en profiter.

Cet événement, Monſieur, paroîtra peu vraiſemblable, parce qu'on le jugera d'après les mœurs de l'Europe. Il dépendoit de moi de franciſer les circonſtances. Alors il eut paru tout naturel; mais qu'eût-on gagné? Une erreur de plus. L'on auroit dit: Les Egyptiennes ſont ſemblables aux Européennes, ſans ſonger à la différence immenſe que mettent entre

elles, l'eſclavage d'un côté, & la liberté de l'autre. J'ai mieux aimé raconter un fait peu croyable, que de revêtir une fable des couleurs de la vérité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XVII.

A M. L. M.

Au grand Caire, le

VOUS ÊTES SURPRIS, Monſieur, que je ne vous aie point encore parlé des pyramides. Vous attendez une deſcription qui puiſſe éclaircir vos doutes, & fixer votre jugement. C'eſt cette raiſon même qui cauſoit mon ſilence. Mon retardement n'avoit d'autre motif que de vérifier des faits, & de vous offrir des détails qui puſſent contenter votre curioſité. Un voyage ne ſuffiſoit pas. J'arrive d'un ſecond où s'eſt trouvé le Comte d'Antragues, que le deſir de s'inſtruire a conduit en Egypte. Ce Seigneur François joint aux qualités aimables, beaucoup d'eſprit & de connoiſſances.

Nous partîmes du grand Caire après dîner, & nous ſortîmes de la ville par le quartier d'*Haneſi*. Le Nil étoit à notre droite, & le canal *du prince des fidèles* à notre gauche. La plaine que nous traverſions s'étend juſqu'à *Masr Foſtat*. Elle eſt entrecoupée de lacs, de bouquets d'arbres & de jardins. On y voit des maiſons

de plaiſance qui appartiennent à des ſeigneurs. La plus conſidérable eſt celle d'Ibrahim Bey *Cheik Elbeled* (*o*). Il y conduit ſouvent ſes femmes. Elles ont pour promenade un vaſte enclos planté d'orangers & de grenadiers, avec une terraſſe couverte d'un portique qui domine le fleuve. C'eſt-là qu'elles paſſent une partie de leurs jours dans la captivité. Un peu plus loin s'élève un grand édifice habité par des Derviches. On dit que ce voiſinage eſt un ſujet de conſolation pour les Belles priſonnières.

A l'extrêmité de la plaine nous trouvâmes l'ouverture du canal du prince des fidèles, & le château d'eau. Nous traverſâmes une partie du vieux Caire, &, nous étant embarqués à la pointe du Mekias, nous abordâmes à Gizé, où les négocians François louent une jolie maiſon de campagne. Nous y paſſâmes la foirée, dans l'impatience de nous remettre en route. Avant de partir, il fallut faire un préſent au *Kiachef* (*p*) qui nous promit deux *Cheiks* (*q*) pour nous mettre à l'abri du pillage des Arabes.

(*o*) C'eſt, comme je l'ai déjà dit, le titre que prend le Bey le plus puiſſant; il ſignifie gouverneur du pays.

(*p*) Gouverneur.

(*q*) Homme de loi ou d'autorité parmi les Arabes.

Ce don étoit autrefois volontaire, & une ſimple marque de reconnoiſſance; aujourd'hui c'eſt un tribut que le gouverneur fait payer à la curioſité des Européens. Il doit ſon origine aux Anglois, qui, en revenant du Bengale, ne manquent point de viſiter les pyramides. La folle vanité de ces *Nâbabs*, répandant l'or à pleines mains, rend les voyages plus diſpendieux & plus difficiles pour ceux qui n'ont pas gouverné les riches provinces du Bengale.

Le préſent étant accepté, & l'eſcorte arrivée, nous quittâmes Gizé environ une heure après minuit. A peine eûmes-nous fait un quart de lieue, que nous apperçûmes le ſommet des deux grandes pyramides. Nous n'en étions qu'à trois lieues. La lune en ſon plein les éclairoit. Elles paroiſſoient comme deux pointes de rocher couronnées de nuages. L'aſpect de ces monuments antiques qui ont ſurvécu à la deſtruction des nations, à la chûte des empires, aux ravages des temps, inſpire une ſorte de vénération. Le calme des airs, le ſilence de la nuit, ajoutoit encore à leur majeſté. L'ame, en jettant un coup d'œil ſur les ſiècles qui ſe ſont écoulés devant leur maſſe inébranlable, friſſonne d'un reſpect involontaire. Salut aux reſtes des ſept merveilles du monde! Honneur à la puiſſance du peuple qui les éleva!

C'eſt dans les riches campagnes qui les environnent que la fable plaça les champs Elyſées. Les canaux qui les traverſent ſont le Styx, le Lethé. Pénétré des idées de la Mythologie, on croit voir les ombres des héros & des hommes vertueux voltiger à ſes côtés. On croit entendre le dernier adieu d'Euridice. Combien ces lieux célébrés par Orphée & Homère, ont prêté d'images touchantes à la poéſie!

Cependant nous avancions, & les pyramides, dont les aſpects varioient ſuivant les circuits que nous faiſions dans la plaine & la poſition des nuages, ſe découvroient de plus en plus à nos regards. A trois heures & demie du matin nous arrivâmes au pié de la plus grande. Nous dépoſâmes nos habits à la porte du canal qui conduit dans l'intérieur. Nous y deſcendîmes tenant chacun un flambeau à la main. Vers le fond il fallut ramper comme des ſerpens pour pénétrer dans le canal intérieur qui correſpond au premier. Nous le montâmes à genoux en nous appuyant des mains contre les côtés; ſans cette précaution on courroit riſque de gliſſer ſur le plan incliné, où de légères entailles ne ſuffiſent pas pour arrêter le pié, & l'on ſe précipiteroit en bas. Vers le milieu nous tirâmes un coup de piſtolet, dont le bruit épouvantable, répété dans les cavités de cet immenſe édifice ſe perpétua pendant long-

temps. Il éveilla des milliers de chauve-ſouris ; qui, s'élançant de haut en bas, nous frappoient aux mains & au viſage. Elles éteignirent pluſieurs de nos bougies. Elles ſont beaucoup plus groſſes que celles d'Europe. Parvenus au haut, nous entrâmes dans une grande ſalle dont la porte eſt fort baſſe. C'eſt un quarré long, entiérement compoſé de granit. Sept pierres énormes traverſent d'un mur à l'autre & forment le plafond. Un Sarcophage fait d'un bloc de marbre repoſe à l'une des extrêmités. La main des hommes a violé ce monument. Il eſt vide, & le couvercle en a été arraché. Des morceaux de vaſes de terre ſont à l'entour. Sous cette belle ſalle eſt une chambre moins grande où l'on trouve l'entrée d'un conduit rempli de décombres. Après avoir examiné ces caveaux, où la lumière du jour ne pénétra jamais, & où la nuit éternelle épaiſſit ſes ombres, nous deſcendîmes par le même chemin, évitant de tomber dans un puits (*r*) que l'on rencontre à gauche, & qui ſe prolonge juſques dans les fondements de la pyramide. L'air de l'intérieur de cet édifice n'étant jamais renouvellé, eſt ſi chaud, ſi méfitique, que l'on ſe ſent ſuffoquer.

(*r*) Pline en avoit connoiſſance. Il y a dans la pyramide un puits qui a 86 coudées de profondeur. Liv. 36.

Lorſque nous en ſortîmes nous étions baignés de ſueur & pâles comme la mort. On nous eût pris pour des ſpectres qui apparoiſſent au milieu des ténèbres. Après avoir reſpiré avidement l'air extérieur, & nous être rafraîchis, nous nous hâtâmes d'eſcalader cette montagne faite de main d'homme. Elle eſt compoſée de plus de deux cents aſſiſes de pierre. Elles débordent l'une ſur l'autre à proportion de leur élévation, qui eſt depuis deux piés juſqu'à quatre. Il faut franchir ſucceſſivement ces énormes gradins pour arriver au ſommet. Nous l'entreprîmes en prenant l'angle du nord-eſt le moins endommagé. Ce ne fut qu'après une demi-heure de peines & d'efforts que nous y parvînmes.

L'aurore ſe levoit. L'Orient ſe coloroit par degrés. Nous jouiſſions d'un air pur & d'une fraîcheur délicieuſe. Bientôt le ſoleil dora la pointe du (*s*) *Mokattam*. Son diſque lumineux parut au bord de la montagne. Nous reçûmes ſes premiers rayons, & nous vîmes briller dans l'ombre les pointes des pyramides de Saccara, qui étoient à trois lieues de nous, dans la plaine des Momies. La lumière deſcendoit rapidement. Le haut des minarets, le ſommet des dattiers, plantés autour des villages, bâtis ſur des hauteurs, pa-

(*s*) Montagne qui domine le grand Caire.

rurent éclairés. Chaque inſtant nous découvroit de nouvelles beautés. A meſure que l'aſtre montoit dans les cieux, il inondoit de ſes feux les montagnes & la vallée d'Egypte. Les troupeaux deſcendoient des hameaux; des barques à la voile remontoient le Nil. Nous ſuivions des yeux les vaſtes contours qu'il forme dans la plaine. Nous avions au nord des collines ſtériles & des ſables arides; au ſud, le fleuve & un océan de moiſſons; nous appercevions à l'eſt la petite ville de Gizé, les tours de Masr Foſtat, les minarets du grand Caire, & le château de Salah Eddin qui fermoit le tableau. Aſſis ſur le plus-élevé, le plus ancien monument des hommes, comme ſur un trône, nous voyions, en parcourant l'horizon, un déſert affreux, les riches campagnes où l'on plaça les champs Elyſées, des hameaux, des villes, un fleuve majeſtueux, & des édifices qui ſemblent être l'ouvrage des géans. Il n'eſt point, dans l'univers, de ſpectacle plus varié, plus magnifique, & plus impoſant. Il élève l'ame, & la force à la contemplation.

Après que nous eûmes gravé nos noms ſur le ſommet de la pyramide, nous deſcendîmes avec précaution, car nous avions l'abyme devant nous. Un morceau de pierre qui ſe ſeroit détaché ſous nos piés ou nos mains, eût pu nous y précipiter.

Arrivés au bas de la pyramide, nous en fîmes le tour en la contemplant avec une ſorte d'effroi. Lorſqu'on la conſidère de près, elle ſemble faite de quartiers de rochers ; mais à cent pas, la grandeur des pierres ſe perd dans l'immenſité de l'édifice, & elles paroiſſent très-petites.

Ses dimenſions ſont encore un problême. Depuis Hérodote juſqu'à nos jours, un grand nombre de voyageurs & de ſavans les ont meſurées, & la différence de leurs calculs, loin d'éclaircir les doutes, n'a fait qu'augmenter l'incertitude. Je vais vous en donner un tableau. Il ſervira du moins à vous faire connoître combien la vérité eſt difficile à découvrir.

	Hauteur de la grande pyramide.	Largeur d'un de ſes côtés.
Anciens.		
Hérodote.	800	800 pieds.
Strabon.	625	600
Diodore de Sicile.	600 & quel. p.	700
Pline.		708
Modernes.		
Le Bruyn.	616	704
Proſper Alpin.	625	750
Thevenot.	520	682
Nieburh.	440	710
Greaves.	444	648

Nombre des aſſiſes de pierre qui la forment.

Greaves.	207	aſſiſes.
Maillet.	208	
Albert Lewenſtein.	260	
Pokoke.	212	
Belon.	250	
Thevenot.	208	

Il me paroît évident que MM. Greaves & Nieburh ſe ſont prodigieuſement trompés en meſurant la hauteur perpendiculaire de la grande pyramide. En effet, de l'aveu de tous les voya-

geurs, elle eſt au moins de deux cents ſept aſſiſes. Or, ces aſſiſes ont depuis deux piés juſqu'à quatre d'élévation (*u*). Les plus élevées ſont à la baſe : elles décroiſſent inſenſiblement juſqu'au ſommet. J'en ai meſuré pluſieurs qui avoient plus de trois piés de hauteur, & je n'en ai point trouvé au-deſſous de deux. Le moins donc que l'on puiſſe donner à chacune d'elles eſt deux piés & demi, ce qui, ſuivant le calcul même de M. Greaves qui en compte 207, feroit 517 piés ſix pouces de hauteur perpendiculaire.

Obſervez que MM. Greaves, Maillet, Thevenot & Pokoke, qui ne varient, dans le nombre des degrés, que depuis 207 juſqu'à 212,

---

(*u*) Les aſſiſes ont depuis deux piés & demi juſqu'à quatre de hauteur, n'étant point auſſi hautes vers le ſommet que vers la baſe. *Pokoke, deſcription de l'Orient, tome premier.*

L'élévation de la première aſſiſe eſt de cinq piés, mais elle diminue inſenſiblement à meſure que l'on monte. *Proſper Alpin, chap. 6 des pyramides.*

Cette pyramide a 208 degrés de groſſes pierres, dont l'épaiſſeur fait la hauteur du degré de quelques deux piés & demi, l'un portant l'autre; car il y en a qui ſont plus épaiſſes, comme j'en ai meſuré quelques-unes qui ont plus de trois piés. *Thevenot, p. 242.*

ont tous monté par l'angle nord-eſt, comme le moins endommagé. J'ai ſuivi la même route, & je n'ai compté que 208 gradins. Mais ſi l'on fait attention que la pyramide a été ouverte de ce côté qui regarde le déſert, que les pierres en ont été précipitées en bas, que les ſables qui les ont recouvertes y ont formé un monticule conſidérable, on ne ſera plus étonné qu'Albert Leweinſtein, Belon, & Proſper Alpin qui ſeront montés par l'angle ſud-eſt ou ſud-oueſt, moins expoſés aux ſables de la Libye, aient trouvé un plus grand nombre de degrés; ainſi le calcul de ces voyageurs, qui s'accorde avec celui de Diodore de Sicile & de Strabon, ſemble être le plus près de la véritable hauteur de la pyramide priſe à ſa baſe naturelle. Ainſi l'on peut croire, avec fondement, qu'elle a au moins ſix cents piés d'élévation. Un paſſage de Strabon (*x*) porte ceci juſqu'à l'évidence. Voici ſes paroles. « Vers le milieu de la hau-» teur d'un des côtés, eſt une pierre que l'on » peut lever. Elle ferme un canal oblique qui » conduit au cercueil dépoſé dans l'intérieur » de la pyramide ». Ce canal ouvert de nos jours, » & qui, au temps de Strabon (*y*), ſe trouvoit

(*x*) Strabon, liv. 17, p. 1161.

(*y*) C'eſt-à-dire, ſous le ſiècle d'Auguſte.

vers

vers le milieu d'une des faces n'eſt pas actuellement à cent pieds de la baſe. Ainſi, les débris du revêtement de la pyramide & des pierres tirées de l'intérieur, recouverts enſuite par les ſables, ont formé dans cet endroit une colline de deux cents pieds de haut. (ζ) Pline vient à l'appui de ce ſentiment. Le grand ſphinx s'élevoit de ſon temps de 62 pieds au-deſſus du terrain. Actuellement tout ſon corps eſt enſeveli ſous le ſable. Il n'en paroît plus que le col, & la tête qui ont 27 pieds de hauteur. Si ce ſphinx que les pyramides défendent contre les vents de nord qui roulent les flots de ſable de la Libye, en a cependant été couvert juſqu'à la hauteur de 30 pieds, jugez quelle immenſe quantité a dû s'amonceler au nord d'un édifice qui leur oppoſe une baſe de plus de ſept cents pieds de long. C'eſt à cette raiſon que l'on doit attribuer la différence prodigieuſe qui ſe trouve entre les récits des Hiſtoriens qui ont meſuré la plus grande pyramide en des temps éloignés & par des angles oppoſés. Hérodote qui l'a vue dans le ſiécle le plus voiſin de ſa fondation, lorſque ſa baſe véritable étoit encore découverte, lui donne huit cents pieds en carré (a)

(ζ) Pline, liv. 36, pag. 861.
(a) Euterpe, pag. 6.

Ce ſentiment me paroît très-vraiſemblable. C'eſt auſſi l'opinion de Pline (*b*), qui dit qu'elle couvroit un eſpace de huit arpens.

MM. Schaw, (*c*) Thevenot (*d*), & les autres voyageurs qui ont prétendu que cette pyramide n'avoit point été achevée, parce qu'elle eſt ouverte, & qu'elle eſt ſans revêtement, ſont dans l'erreur. Il ſuffiſoit de remarquer les débris du mortier que l'on trouve encore en pluſieurs endroits des gradins avec des éclats de marbre blanc, pour voir qu'elle a été revêtue; & lorſqu'on lit avec quelque attention la deſcription qu'en ont donnée les Anciens, les doutes s'évanouiſſent & la vérité brille dans tout ſon jour. Examinons quelques-uns de leurs paſſages.

« La grande pyramide fut revêtue de pierres » polies & parfaitement jointes enſemble, dont » la moindre avoit trente pieds de long. On » l'avoit conſtruite en forme de degrés ſur chacun » deſquels on plaçoit des machines de bois pour » élever les pierres de l'un à l'autre. » *Herodote, Euterpe.*

(*b*) Pline le Naturaliſte, l. 36, p. 861.

(*c*) Obſervations géographiques ſur la Syrie & l'Egypte.

(*d*) Voyage de Levant, p. 255.

« La grande pyramide eſt bâtie de pierres » très-difficiles à travailler, mais auſſi d'une durée » éternelle. Elle s'eſt conſervée juſqu'à nos » jours (*e*) ſans être aucunement endommagée. » On avoit fait venir les marbres des carrières » d'Arabie. » *Diodore de Sicile, l.* I.

Cet Hiſtorien penſoit que tout l'édifice étoit compoſé de pierres ſemblables à celles du revêtement, & qui étoient d'un marbre très-dur. S'il y en avoit eu quelques morceaux d'arrachés, il auroit apperçu ſous cette enveloppe, des pierres calcaires aſſez molles.

« La grande pyramide eſt formée de pierres » tirées des carrières d'Arabie. Elle n'eſt pas » éloignée du village de Buſiris (*f*) où demeurent » ceux qui ont l'adreſſe de monter au ſommet. » *Pline le naturaliſte, l.* 36.

Ce paſſage fait voir que Pline trompé par l'apparence, étoit dans la même erreur que Diodore de Sicile. Il démontre auſſi clairement qu'elle étoit revêtue. En effet, il n'eut point été ſurprenant que les habitans de Buſiris eſcaladaſſent un édifice élevé par gradins, mais

(*e*) Vers le milieu du ſiécle d'Auguſte.

(*f*) Ce village ſubſiſte encore : On le nomme *Bouſir.* Il n'eſt qu'à une petite lieue des pyramides

c'étoit vraiment un prodige qu'ils puſſent y monter quand il formoit une montagne, dont les quatre faces coupées à pans inclinés, préſentoient une ſurface couverte d'un marbre poli.

Je ne m'étendrai pas davantage pour vous prouver que la grande pyramide avoit un revêtement de marbre. C'eſt un fait inconteſtable. Il n'eſt pas moins vrai qu'elle étoit fermée, comme Strabon le fait connoître, & qu'en enlevant une pierre placée vers le milieu d'un des côtés, on trouvoit un canal qui conduiſoit au tombeau du roi; mais je laiſſerai à M. Maillet, qui l'a viſitée quarante fois avec tout le ſoin imaginable, l'honneur de vous apprendre les moyens que l'on a employés pour l'ouvrir. J'en ai examiné l'intérieur dans deux différens voyages; deux fois je l'ai eſcaladée, & je n'ai pu m'empêcher d'admirer avec quelle ſagacité cet auteur a dévoilé le mécaniſme de cet étonnant édifice. J'ajouterai donc à cette lettre ſes recherches & ſon plan, parce que je ne pourrois parler que comme lui, & que tout le mérite de la découverte lui appartient. Seulement j'y joindrai quelques notes qui m'ont paru néceſſaires.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XVIII.

Au grand Caire.

A M. L. M.

« NON-SEULEMENT, Monſieur, la pyramide » a été revêtue & rendue parfaite à ſon extérieur, » elle a même été fermée, & ouverte avec » violence. C'eſt ce que j'entreprends d'établir » d'une manière à ne laiſſer aucun doute ſur » ce ſujet.

» Cette violence ſe remarque d'abord à l'en- » trée naturelle de la pyramide, d'où on a » enlevé, comme on peut le remarquer avec » un peu d'attention, quelques-unes de ces » pierres qui la fermoient, & qui étoient d'une » grandeur énorme. Ces pierres étoient poſées » au-deſſus d'un canal, qui par une pente aſſez » roide conduit au centre de la pyramide, & » aux ſalles où les corps de ceux qui l'avoient » fait conſtruire devoient être dépoſés. Ce canal » dont le penchant eſt très-rapide, eſt de cent » pieds de longueur, & a ſon commencement » à cent pieds de la baſe de la pyramide. On » y arrive par une eſpèce de montagne de

» cette hauteur formée des débris de la pyra-
» mide même. Le canal a d'étendue trois pieds
» trois pouces en quarré, & étoit rempli du
» haut en bas de pierres fort juſtes du même
» marbre dont il eſt compoſé. Au-deſſus de
» l'ouverture par où l'on entre dans ce canal,
» on remarque dans le corps de la pyramide
» une étendue de neuf à dix pieds d'où l'on a
» enlevé des pierres d'une grandeur prodigieu-
» ſe, comme on le reconnoît par les ſuivantes.
» Cette ſeule remarque ſuffiroit pour établir
» que la pyramide a été fermée, puiſqu'on n'a
» dû enlever ces pierres que pour trouver l'ou-
» verture du canal, ou pour ſe faire plus aiſé-
» ment des priſes ſur celles qui étoient dans
» le canal même, & qui avoient une retenue
» dans celles qu'on a arrachées. C'eſt ce qui
» peut ſe remarquer à la lettre *A*. Après avoir
» enlevé ces pierres prodigieuſes & celle du
» canal, qui ſe rencontroient au-deſſous de ces
» premières, il fut facile d'en tirer les autres
» par une priſe que l'on ſe fit ſur la partie qu'elles
» préſentoient en dehors. On ſuppoſe que pour
» rendre l'exécution de cette entrepriſe plus
» difficile, en mettant ces pierres dans le canal,
» on les avoit enduites d'un ciment très-fort,
» afin qu'elles s'attachâſſent plus étroitement
» aux parois du canal, & ne fiſſent qu'une

» même maſſe avec tout le corps de l'édifice ;
» mais, en mettant en œuvre des forces plus
» puiſſantes, & à la faveur des eaux chaudes
» qu'on fit couler dans le canal marqué *B*, on
» vint à bout d'amortir ce ciment, & de déta-
» cher ces pierres, qu'on fit ſortir enſuite avec
» peu de peine. Ce qu'il y a de certain, c'eſt
» qu'on eſt venu à bout de les en retirer ſans que
» les pierres mêmes qui forment le canal aient
» été déshonorées. En effet, elles ſont encore
» aujourd'hui auſſi polies que le premier jour,
» excepté ſur le fond du canal, où dans la ſuite
» à coup de marteau, on a pratiqué de diſ-
» tance en diſtance des creux de deux à trois
» doigts de profondeur. Cette précaution étoit
» néceſſaire pour faciliter l'entrée & le retour
» à ceux qui vont viſiter la pyramide. On com-
» prend aiſément que, ſans ce ſecours, il ne
» ſeroit pas poſſible de deſcendre dans le canal,
» ſans être entraîné rapidement juſqu'au fond,
» & que pour le remonter il ſeroit néceſſaire de
» s'attacher à des cordes arrêtées à ſon ouverture
» extérieure.

» J'ai inſinué plus haut que ce canal étoit
» compoſé de marbre ; j'ajoute que les pierres
» qui forment ces quatre côtés, ſont en effet
» de marbre blanc du plus fin, & par conſé-
» quent du plus dur. J'avoue qu'il eſt un peu

» jaunâtre ; ſans doute, parce que par la lon-
» gueur des ans, il a pris cette couleur au
» dehors (*g*). Une de ces pierres prodigieuſes
» qui furent enlevées, comme je l'ai dit, au-
» deſſus de l'ouverture du canal, lorſqu'on força
» la pyramide, ſe voit encore à ſon entrée. On
» a accoutumé de monter & de manger deſſus
» lorſqu'on va viſiter cet illuſtre monument.
» Elle eſt ſans contredit du même marbre,
» ainſi que toutes celles qui forment les autres
» canaux. C'eſt ſur ce principe que j'ai avancé
» que les pierres qui fermoient le premier
» canal dont je viens de parler, & même
» tous les autres canaux de la pyramide, étoient
» auſſi de cette matière qu'on aura choiſie ſans
» doute préférablement à toute autre à cauſe

(*g*) Ce n'eſt point le temps qui l'a fait jaunir, c'eſt ſa couleur naturelle.

On voit au pied du mont Colzoum, ſur le bord occidental de la mer Rouge, une carrière immenſe de ce marbre jaunâtre. La plaine de ſable qui y conduit ſe nomme *Elaraba*, la plaine des chariots. Sans doute qu'elle doit ce nom aux chariots dont on ſe ſervoit pour voiturer le marbre juſqu'au Nil, d'où on le tranſportoit par eau preſque au pied des pyramides. Hérodote & Pline aſſurent que les pierres dont on les avoit revêtues, avoient été tirées des carrières d'Arabie, prrce que cette partie de l'Egypte ſe nommoit alors l'Arabie.

» de ſon extrême dureté. C'eſt ce dont il eſt » aiſé de s'éclaircir en levant la moitié de la » pierre qui ſubſiſte encore à l'endroit marqué » *C*, où ſe fait la jonction du canal intérieur » avec l'extérieur. A l'égard de l'intérieur de » la pyramide, il eſt ſi obſcur, & tellement » noirci par la fumée des chandelles & des » bougies qu'on y brûle depuis pluſieurs ſiècles » en l'allant viſiter, qu'il eſt difficile de bien » juger de la qualité des pierres qui compo- » ſent les ſalles & autres lieux renfermés dans » cette maſſe énorme. On reconnoît ſeulement » que leur poliſſure eſt extrême, qu'elles ſont » de la dernière dureté & ſi parfaitement jointes » les unes aux autres, que la pointe du couteau » ne ſauroit pénétrer dans l'eſpace qui les ſépare.

» On avoit vidé ce premier canal, & on » étoit parvenu à la fin de ce travail pénible » lorſqu'il s'en préſenta un ſecond beaucoup » plus conſidérable. Il s'agiſſoit de tirer les » pierres dont étoit rempli un autre canal qui » remontoit de celui-ci vers le ſommet de la » pyramide, par une route auſſi roide que la » première étoit penchante. Il fut d'abord queſ- » tion de deviner dans le canal vidé, l'endroit » où aboutiſſoit par ſon extrémité cet autre » canal, qui remontoit vers le haut; & je ſup- » poſe qu'on le trouva, quoique la pierre qui

» fermoit ce canal fût ſi juſte qu'elle ne laiſſoit
» aucune indice de quelque ouverture que ce
» fût. On pouvoit remarquer ſeulement qu'elle
» ne paſſoit point comme les autres ſur la ſu-
» périorité du premier canal ; c'eſt ce qu'on
» découvrit en ſondant avec la pointe d'un cou-
» teau ou de quelqu'autre inſtrument qu'on
» pouvoit enfoncer aiſément dans le ciment qui
» uniſſoit les quatre côtés dont la ſuperficie
» de cette pierre étoit compoſée, & qui la
» joignoit à celles du canal inférieur. Cette
» rencontre ſe faiſoit à dix pieds de l'extrémité
» de ce dernier canal, afin de mieux trom-
» per ceux qui pourroient chercher à décou-
» vrir cette ouverture. On attaqua donc d'abord
» cette pierre, & l'ouvrage n'étoit pas aiſé. Le
» lieu étoit fort étroit, & il falloit travailler
» au-deſſus de ſa tête, couché ſur le dos, ſans
» pouvoir uſer des forces de ſes bras que très-
» foiblement, au haſard d'être écraſé dans le
» moment par une lourde maſſe qui à chaque
» inſtant pouvoit ſe détacher. C'eſt ce qu'on peut
» remarquer en jettant les yeux ſur la figure à la
» lettre *C*. Cependant, après avoir vaincu à la
» pointe du marteau, la réſiſtance qu'on trouva
» dans cette première pierre qui devoit avoir
» une retenue dans cet endroit, il en ſuccéda
» une ſeconde qui coula ſur le fond du canal,

» & ſur laquelle il fallut travailler d'une autre » ſorte. On en vint encore à bout ainſi que » de la première ; mais comme après l'avoir » uſée, il s'en préſenta d'abord une autre, on » jugea que ce travail étoit trop long. On » renonça donc à cette voie, & après avoir » arrêté la deſcente des pierres qui ſuivoient » & qui bouchoient l'entrée du canal, on ſe » fit à l'endroit marqué *D*, dans les pierres qui » environnoient le canal inférieur, & qui ſe » trouvoient à ſon extrémité, une route forcée » de quarante pieds de longueur, ſur huit ou » dix de largeur & de hauteur. Cette route eſt » déſignée dans la figure par la lettre *E* (*h*) : » dans quelques endroits, elle ſe trouve ſerrée » & fort baſſe ; dans d'autres, elle eſt aſſez éle- » vée pour qu'un homme puiſſe s'y tenir debout. » Ce travail coûta des peines infinies. Enſuite » retournant à gauche vers le canal ſupérieur, » on enleva de ſon côté trois ou quatre pierres » qui firent une ouverture de quinze à vingt

(*h*) Cette route inégale, tortueuſe, & bien différente des canaux de la pyramide, prouve évidemment qu'on y a pénétré avec force. Combien il a fallu de peines & de travaux pour ſe frayer un chemin de quarante pieds, dans un eſpace étroit, & à-travers un maſſif de pierres énormes!

» pieds d'étendue dans l'endroit marqué *G*. Mais » avant que de parler de la continuation de » cet ouvrage, il eſt à propos d'obſerver que » la véritable pierre qui fermoit ce canal dans » l'endroit où il faiſoit angle avec le canal » inférieur, que cette pierre qui avoit été » taillée d'une meſure proportionnée à cet angle, » & qui fermoit parfaitement cette entrée, en » a réellement été enlevée comme je l'ai dit. » En effet, celle dont cette entrée eſt aujour- » d'hui fermée, n'y eſt point juſte ; au contraire, » elle laiſſe un vuide de cinq à ſix doigts à la » partie ſupérieure, qui devroit être plus lon- » gue de cette meſure que l'inférieure. C'eſt ce » qu'on peut remarquer dans la figure à l'endroit » marqué *F*.

» Lorſque de l'endroit marqué *G* on eut ar- » raché & briſé les trois pierres, qui fer- » moient le côté du canal ſupérieur, il fallut » entreprendre d'en vuider toutes les autres pier- » res, non-ſeulement celles qui répondoient à » cette ouverture, mais encore celles qui étoient » au-deſſus dans une étendue non connue. Cette » entrepriſe étoit difficile & très-longue à » exécuter, puiſqu'il n'y avoit qu'une ſeule » perſonne qui pût agir dans une capacité de » trois pieds trois pouces en quarré. On ſe dou- » toit cependant qu'outre le grand nombre de

» pierres qu'on pouvoit rencontrer dans le canal, » il y auroit peut-être au-delà dans un lieu » moins ſerré une ſuite encore fort longue de » ces mêmes pierres prêtes à remplir ce canal » à meſure qu'il ſeroit vuidé. C'étoit en effet » une augmentation de travail & de peine » que l'Architecte n'avoit pas manqué de pré- » parer à ceux qui tenteroient de pénétrer par » ce paſſage dans le centre de la pyramide. » Ce fut pour s'épargner une partie de ce tra- » vail qu'au lieu de ſonger à briſer ces pierres » les unes après les autres dans l'endroit mar- » qué *G*, où le canal avoit été attaqué & » entamé, on prit la réſolution de ſoutenir » ces pierres dont le canal même en arrêtant » par le moyen d'un étai ou autrement la pierre » ſupérieure à celle que l'on avoit deſſein de » briſer. On mit donc la main à l'œuvre, & » commençant d'attaquer la ſuite de ces pierres » que l'on briſoit & que l'on ſoutenoit à meſure » par des étais d'une longueur proportionnée, » on continua le même ouvrage de pierre en » pierre, & de proche en proche, ſans s'écar- » ter de la capacité du canal, juſqu'à ce qu'on » arriva enfin à ſon extrémité, & à un vuide » ſupérieur dont je vais parler.

» Au reſte, il eſt à propos d'obſerver que tant » que le canal dura, & dans toute ſa longueur,

» on fut obligé de faire de très-grands efforts pour » briſer les pierres dont il étoit rempli. Les coups » de maſſe qu'on y employa, les coups qu'on » frappa ſur les coignées dont on ſe ſervit pour » venir à bout de cet ouvrage, déshonorerent » tellement toutes les parties de ce canal, que » de quarré qu'il étoit, on le rendit preſque » rond; ce qui prouve inconteſtablement qu'on y » a travaillé du haut en bas, & que par conſé- » quent, on avoit pris le parti de ſoutenir les » pierres dans ſa capacité pour les briſer. En effet, » ſi cet ouvrage ſe fût exécuté à l'ouverture du » canal marqué *G* par où il fut attaqué; il n'y » auroit que cette partie du canal déshonorée; » le reſte de ce canal de quatre-vingt pieds de » longueur, déſigné dans la figure par la lettre H, » d'où les pierres auroient ſeulement gliſſé à l'en- » droit où le canal avoit été ouvert, ſeroit reſté » en ſon entier, & ſe ſeroit conſervé comme » dans tous les autres endroits, où il ſubſiſte » encore fort net & très-parfait juſqu'à la » ſalle. »

» Lorſqu'on fût parvenu à l'extrémité de ce » canal, on trouva que ſa partie ſupérieure man- » quoit, on reconnut même qu'il avoit perdu » un pied de ſa capacité, puiſqu'il n'avoit plus » que deux pieds & demi de profondeur. Ce- » pendant cet eſpace s'étendant de part &

» d'autre de la longueur d'un pied & demi, » formoit une capacité de trois pieds, & don- » noit à ce vuide une largeur de ſix pieds & » demi, ce qui compoſoit de part & d'autre » du canal deux élévations ou banquettes de » deux pieds & demi de hauteur, & d'un pied » & demi de large. Elles s'étendoient du bas » en haut dans le même ſens que le premier » canal, par un eſpace de cent vingt-cinq pieds » de longueur, ſuivant le meſurage que j'en ai » fait faire; d'autres leur en donnent juſqu'à » cent quarante. A l'extrémité des banquettes » & du canal, on rencontre une eſplanade ou » une plate-forme de huit à neuf pieds de pro- » fondeur, & qui a ſix pieds & demi de » large, comme tout ce vuide ſupérieur aux » banquettes. Cet eſpace eſt marqué par la let- » tre *R* dans la figure plus étendue de l'extré- » mité de cette galerie qu'on a donnée à côté » de la pyramide. De deux pieds & demi en » deux pieds & demi, on a pratiqué dans les » banquettes du bas en haut, attenant le mur » des ouvertures de la longueur d'un pied, larges » de ſix pouces, & profondes de huit, taillées » perpendiculairement. J'expliquerai dans la ſuite » à quel uſage elles étoient deſtinées. Ces ban- » quettes & ces trous qui accompagnent le canal » marqué *P*, ſont déſignées dans la figure par » la lettre *Q*. »

« Les côtés de la gallerie s'élevent au-deſ-
» ſus des banquettes à la hauteur de 25 pieds.
» D'abord juſqu'à la hauteur de douze pieds, le
» mur eſt parfaitement égal ; il eſt enſuite rétreci
» par une pierre qui avance de trois doigts ; à
» trois pieds au-deſſus de celle-là, une autre
» pierre avance d'autant, & eſt ſuivie à la même
» diſtance d'une troiſieme, qui avance de même.
» Enfin, trois pieds plus haut, une quatrième
» en fait encore autant. Il ne reſte plus au-delà
» que quatre pieds du mur juſqu'au ſommet qui
» eſt plat, & à-peu-près de la largeur du canal
» qui règne au fond de la galerie, c'eſt-à dire,
» d'environ trois pieds trois pouces. Toute cette
» élévation étoit néceſſaire à l'Architecte pour
» placer les pierres deſtinées à la fermeture des
» canaux. Ce que je viens de dire du retréciſ-
» ſement de la galerie à meſure qu'elle s'élève,
» peut ſe remarquer dans la figure marquée aux
» deux extrémités par la lettre *S.* »

« En ſortant du canal déſigné par la lettre *H*,
» & d'abord en entrant dans la galerie, on
» trouve à main droit une ouverture pratiquée
» dans le mur. Elle occupe une partie de la
» banquette : ce trou eſt preſque rond, taillé en
» forme d'une petite porte de la hauteur d'en-
» viron trois pieds ſur deux & demi de large.
» De cette ouverture, on deſcend dans un puits,

„dont je parlerai dans la ſuite, & de l'uſage „auquel il étoit deſtiné. On peut remarquer ce „trou à la lettre *I*.

„Lorſqu'une fois on fut arrivé dans la gale„rie, il ne fut pas difficile de caſſer les pier„res qui rempliſſoient le canal marqué *P*, tant „parce qu'elles étoient ſupérieures aux banquet„tes, que parce que la plus grande largeur de „la galerie laiſſoit la liberté aux ouvriers d'y em„ployer la maſſe, & de frapper à leur aiſe ſur „les coins de fer, dont ils ſe ſervoient pour „arracher ces pierres & les éclater. Enfin, on „pouvoit commencer par la dernière, qui étoit „encore plus facile à briſer que toutes les autres, „parce qu'on pouvoit s'élever ſur ſa hauteur „dans le carſal, afin d'en venir plus aiſément „à bout. Après qu'on eut fini cet ouvrage, & „qu'on eut vidé cet eſpace de tous les débris „de ces pierres miſes en pièces, on examina „le fond de la couliſſe, & on remarqua que „les premières pierres dont ce fond étoit couvert „à la diſtance de quatorze à quinze pieds, mar„quée par la lettre *L*, ne traverſoient point „ſous les banquettes. Sur cette découverte, il „fut aiſé d'enlever ces pierres les unes après les „autres. Cet endroit ne fut pas plutôt nettoyé, „qu'il laiſſa voir une plate-forme de dix pieds de „longueur ſur une hauteur égale, au bout de

»laquelle on trouvoit une continuation du ca-
»nal, & qui formoit à l'entrée de la galerie
»un triangle de quatorze à quinze pieds d'éten-
»due. En même temps, au niveau de la plate-
»forme, & ſur la gauche de ce canal, qui con-
»duiſoit dans la galerie, on découvrit une ſuite
»du canal, de trois pieds trois pouces en carré.
»Ce nouveau canal étoit couvert auparavant
»par les pierres qu'on venoit d'ôter. On devina
»aiſément que cette route devoit conduire né-
»ceſſairement dans quelqu'endroit ſecret de la
»pyramide, & on réſolut de s'en éclaircir. Il
»fut facile de tirer de ce canal marqué dans la
»figure par la lettre *N*, les pierres qui ſervoient
»à le boucher, puiſqu'on avoit de l'eſpace pour
»travailler commodément, & qu'on les faiſoit
»ſortir du canal en droite ligne. On les briſa
»dans ce vide, qui étoit à ſon entrée : on
»trouva que ce canal avoit cent dix-huit pieds
»de longueur ; & de-là, on arriva à une chambre
»voûtée.

»Cette ſalle, qu'on trouve marquée dans la
»figure par la lettre *O*, a dix-ſept pieds & demi
»de longueur, & de largeur, quinze pieds dix
»pouces ; ſa voûte eſt faite en dos d'âne. On
»remarque dans cette ſalle, du côté de l'Orient,
»une niche enfoncée de trois pieds dans le
»mur, & de la hauteur de huit ſur trois de

»largeur. Il y avoit ſans doute dans cette niche »une momie, placée les pieds en bas & la »tête en haut, ſuivant l'uſage des Egyptiens. »Il eſt probable que c'étoit le corps de la »Reine, dont le mari avoit fait bâtir la pyra»mide. Je ne doute pas non plus que ce Prince »ne fût inhumé dans la ſalle ſupérieure à celle»ci, à laquelle elle étoit perpendiculaire, envi»ron à cent pieds d'élévation plus haut, comme »on peut le remarquer dans la figure, lettres *O* »& *DD*. En entrant dans cette ſalle, la der»nière pierre qu'on trouvoit à main droite, »avoit à ſon extrêmité un avancement de trois »doigts en talus, ce qui avoit été pratiqué à »deſſein, pour empêcher que celle qui devoit »ſervir à la fermeture du canal marqué par »la lettre *N*, ne pût entrer dans la ſalle : on »doit croire que cette dernière pierre avoit »du même côté un entaillement égal, afin »qu'elle pût arriver juſte, & joindre le »mur de la ſalle qui correſpondoit à cette »entrée. Je ne crois pas au reſte devoir m'éloi»gner de ce lieu, ſans avertir d'une décou»verte que j'ai faite dans la partie ſupérieure »du canal. (*p*) Je laiſſe à des plus habiles que

(*p*) Cette longue fente très-remarquable, eſt au moins

„moi à décider quelle a été la cauſe de cet „accident. Pour moi, il me ſemble que ce „ne peut être que l'effet de quelque tremble„ment de terre, peut-être auſſi d'un refoule„ment de cette maſſe énorme, plus peſante „d'un côté que de l'autre, ou même moins „ſolidement fondée. Ce qu'il y a de certain, „c'eſt que je n'ai remarqué un pareil défaut „dans aucune autre partie de la pyramide, „quoique je l'aie viſitée avec l'exactitude la plus „ſcrupuleuſe. Il n'y a ſur-tout aucun endroit de „la galerie que je n'aie examiné avec le ſoin „le plus curieux. Pour ſuppléer au défaut d'une „perche qu'il n'étoit pas poſſible d'y introduire, „à travers la route tortueuſe qu'on étoit obligé „de tenir pour gagner le canal direct, je fai„ſois lier enſemble pluſieurs bâtons, au bout „deſquels on attachoit des bougies allumées; „je les faiſois élever enſuite le plus proche „qu'il étoit poſſible de la voûte & du mur, „ſans que jamais j'y aie découvert aucun dé-

---

de la largeur de ſix lignes. Elle frappe au premier coup-d'œil. Elle ſe trouve du côté qui regarde le Nil. Peut-être que cette partie de la montagne, dont le pied eſt arroſé par les eaux du fleuve qui filtrent à travers le ſable, a cédé un peu ſous le poids épouvantable de la pyramide.

» faut. J'ai remarqué ſeulement que les côtés » étoient défigurés en quelques endroits, & que » ſur la droite, un morceau du mur avoit été » emporté, au-deſſus du rétréciſſement de la » galerie. Cet accident étoit arrivé ſans doute » par la chûte de quelque pierre qui, dans la » fermeture de la pyramide, dont dans la ſuite » je décrirai la manière, ayant échappé des mains » de l'ouvrier, tomba du haut de l'échafaudage, » & briſa cet endroit contre lequel elle alla » donner.

» Je dois encore avertir au ſujet de cette » première ſalle, dont je viens de parler, qu'on » s'eſt perſuadé ſans doute qu'il y avoit au-deſſous » quelque tréſor caché. C'eſt ce qui ſe recon- » noît par une entrée violente qu'on y a prati- » quée, à la faveur de laquelle on peut, au » travers de pluſieurs pierres inégales, pénétrer » dans le corps de la pyramide, de la profon- » deur de vingt ou vingt-cinq pas. Les pierres » qu'on a briſées & tirées de cet endroit, » rempliſſent aujourd'hui preſque toute la capa- » cité de la ſalle. On a fait la même tentative » dans la ſalle ſupérieure ; mais il eſt probable » que dans l'un & l'autre endroit, on n'a eu » pour récompenſe des peines infinies que l'on » s'eſt donné à gâter de ſi beaux ouvrages, » que le déplaiſir d'y avoir employé inutile-

»ment beaucoup de travail & de temps.

»Après avoir découvert le ſecret de cette »première ſalle, il ne reſtoit plus que de pé»nétrer juſqu'à celle où le corps du Roi étoit »renfermé. On ne doutoit point qu'elle ne ſe »rencontrât à la hauteur de cette eſplanade, »qui ſe trouvoit, comme je l'ai dit, à l'extré»mité ſupérieure de la galerie; & on jugeoit »avec raiſon qu'elle devoit être ſituée au-deſſus, »& préciſément au niveau de la première. En »effet, au bout de cette eſplanade qui, dans »la figure ajoutée à celle de la pyramide, ſe »trouve déſignée par la lettre *R*, on remar»quoit une ſuite du canal de trois pieds trois »pouces parfaitement bouchée. On travailla donc »d'abord à la vider. Cette ſuite du canal eſt »marquée dans la même figure par la lettre *T*. »Il eſt probable que la première pierre qui le »fermoit y étoit ſi fortement attachée, qu'on »eut toutes les peines du monde à venir à »bout de l'arracher. C'eſt ce qui ſe reconnoît »par un morceau de la pierre ſupérieure qui »a été caſſée, pour ſe faire ſans doute une »priſe ſur l'inférieure qui bouchoit le canal. »On l'ôta enfin après bien des efforts, & l'on »vint à bout d'en arracher une ſeconde qui, »avec la première, ouvroit un eſpace de ſept »pieds & demi de longueur. On voulut conti-

» nuer à percer cette extrêmité du canal ; mais, » après ces deux pierres, on en rencontra une » troiſième qui ne pouvoit ſortir, parce qu'elle » étoit, & plus haute & plus large que l'ou- » verture. C'étoit le dernier refuge de l'Ar- » chitecte, pour donner le change à quiconque » pourroit parvenir juſques-là, & pour empê- » cher qu'on ne cherchât plus loin cette ſalle » myſtérieuſe, qui n'étoit qu'à douze pas de-là, » où repoſoit le corps du Roi, & où devoient » être ſes tréſors, au cas qu'on les eût renfer- » més avec lui. Cependant, malgré cette diffi- » culté, cette pierre ne fit point prendre le » change aux ouvriers, & ne rebuta point ceux » qui avoient entrepris la viſite de toute la py- » ramide. Ils l'attaquerent à la pointe du mar- » teau, & ils réuſſirent à la briſer après beau- » coup de temps & de travail. Auſſi avoit-elle » ſix pieds de longueur, quatre de largeur, & » peut-être cinq à ſix de hauteur, puiſqu'en » cet endroit, on trouvoit une capacité de quinze » pieds de haut, qui, au bout de huit pieds d'élé- » vation, s'élargiſſoit de quatre pieds, ou en- » viron du côté de la galerie. Cette extenſion » eſt marquée dans la figure par la lettre &. » Elle correſpondoit à une ouverture du canal » d'un pied & demi de large, qui étoit anté- » rieure de deux pieds à cette groſſe pierre. Je

» marquerai dans la ſuite à quel uſage elle étoit » deſtinée.

» Au haut de ce vide, on voyoit dans le mur, » qui, de part & d'autre, fermoit le canal, un » enfoncement d'un pied de profondeur, & d'une » hauteur à-peu-près égale. Ces enfoncemens » marqués dans la figure par les lettres *A A*, » avoient été pratiqués à deſſein. Ils ſervoient » à placer de puiſſans leviers, ou bois de tra- » verſe, deſtinés à ſoutenir de fortes cordes, » qui par des anneaux de fer attachés à cette » grande pierre, dont j'ai parlé, la tenoient » ſuſpendue dans ce vide marqué *Z*, qu'elle » rempliſſoit juſqu'à ce que le temps de la faire » tomber ſur le canal marqué *B B* fût arrivé; » c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que le corps du Roi » eût été enfermé dans la ſalle. L'ouverture » d'un pied & demi pratiquée dans le canal » marqué *V*, & qui précédoit de deux pieds » l'eſpace occupé par la grande pierre, avoit été » ménagée pour retirer les ouvriers, après qu'ils » auroient deſcendu cette pierre énorme. Cette » ouverture, lorſqu'ils ſe furent retirés, fut bou- » chée par une pierre très-juſte de deux pieds » d'épaiſſeur ſeulement, qui fut amenée ſous » cette ouverture, & à laquelle on avoit attaché » deux anneaux vers l'extrêmité de ſa partie » ſupérieure. A ces deux anneaux furent ac-

„crochées deux chaînes qui correſpondoient „au-deſſus d'une autre pierre plus peſante, „& pendante ſur le haut de l'ouverture mar„quée *Z*, occupée par la grande pierre qui „l'avoit laiſſée vide en tombant ſur le canal. Les „cordes, qui ſoutenoient cette pierre énorme, „avoient pour point d'appui le pilier marqué *Y* „dans la figure. On peſoit cependant ſur la „pierre inférieure, tandis que les ouvriers ſe „retiroient par ce vide d'un pied & demi, dont „j'ai parlé, & qui reſtoit entre elle & l'ou„verture ſupérieure. Enfin, lorſqu'ils furent „ſortis de cette capacité, on ceſſa de peſer, & „la pierre fut enlevée par le contrepoids dans „l'endroit qu'elle devoit occuper, où elle fut „arrêtée préciſément par une autre pierre en „forme d'écuſſon de trois doigts de large : „cet écuſſon avoit été ménagé à deſſein, en „taillant la pierre où il ſe trouve enchaſſé. Il „a trois doigts d'épaiſſeur ſur ſix à ſept de „largeur, & ſe trouve à hauteur d'homme, „lorſqu'en entrant aujourd'hui dans la pyramide, „on s'élève dans ce vide marqué *V*, qui „faiſoit partie du dernier ſecret employé „pour garantir la ſalle de la violation. Cette „eſpèce d'écuſſon, de trois doigts d'épaiſſeur, „eſt marqué par la lettre *X*, & mérite atten„tion.

»Le long des murs, qui forment les côtés »du canal où étoit renfermée la grande pierre »de ſix pieds de longueur, & de quatre de lar»geur, on remarque, de part & d'autre, des »cannelures rondes de trois doigts de profon»deur, dont l'extrêmité eſt marquée dans la »figure. Ces cannelures avoient été pratiquées »afin de deſcendre cette pierre plus facile»ment & plus juſte dans l'endroit qu'elle devoit »occuper. Elles étoient auſſi deſtinées à la ren»dre plus ferme & plus inébranlable, au cas »qu'elle fût attaquée. Toutes ces précautions »prouvent les ſoins extrêmes qui avoient été »employés, pour mettre le corps du Prince à »l'abri de la violation, ſuppoſé qu'il ſe trouvât »des hommes aſſez impies & aſſez téméraires »pour l'entreprendre. Que ſi après que la pierre »d'un pied & demi de largeur, & de trois pieds »& demi de longueur, ce qui faiſoit la meſure »de l'ouverture marquée *V*, & pratiquée dans »le canal, eût été miſe en place, il reſta encore »le moindre jour, il fût rempli avec du ciment. »On peut croire auſſi que cette pierre même »en fut enduite, avant que de l'introduire du »bas en haut dans ce vide qu'elle devoit fer»mer; ce qui rendit ſa poſition plus lente, »en la retenant contre la force du contrepoids. »Quelques coups du manche de marteau ſuf-

» firent pour la nettoyer du ciment qu'elle avoit » de trop, & pour la faire arriver à ſa place. » Cette pierre ne ſubſiſte plus, ni la grande » même qu'on fut obligé de mettre en pièces » pour l'arracher de la place qu'elle occupoit. » Cependant il n'y a perſonne, pour peu qu'on » examine avec attention la diſpoſition des vides » qu'on vient de décrire, & qui précèdent de » ſix pieds ſeulement l'entrée de la ſalle, où le » corps du Roi fut dépoſé, qui ne reſte per- » ſuadé que les choſes ſe ſont exécutées de la » ſorte, & qui, dans ce petit eſpace de neuf » pieds, n'admire l'art & l'habileté de l'Architecte. » C'eſt pour en faciliter la connoiſſance, qu'on » a fait repréſenter en grand & ſéparément ces » différens morceaux, à côté de la figure qu'on » donne de la pyramide. Les yeux ſerviront » encore mieux que le récit, à faire comprendre » le ſecret.

» Après avoir tiré à la pointe du marteau, » & par morceaux la grande pierre de l'eſpace » cannelé où elle avoit été deſcendue, on par- » vint à la dernière, qui aboutiſſoit à la ſalle, » & rempliſſoit l'eſpace marqué *B B*. Celle-ci » ne fut pas difficile à tirer, on l'enleva preſ- » que ſans réſiſtance, après quoi on entra libre- » ment dans cette ſalle myſtérieuſe & ſi bien » défendue. Ce lieu marqué *D D* dans la figure

» eſt à voûte plate, compoſée de neuf pierres. » Les ſept du milieu ont quatre pieds de large, » ſur plus de ſeize pieds de longueur, puiſ- » qu'elles poſent, de part & d'autre, ſur les deux » murs qui vont du levant au couchant, & » qui ſont à ſeize pieds de diſtance l'un de » l'autre. Il ne paroît que deux pieds de largeur » de chacune des deux autres pierres qui ſont » à côté de celles-ci; le reſte eſt caché par » les murs ſur leſquels elles repoſent à leur » extrêmité. Je laiſſe à deviner ce qu'on trouva » dans cette ſalle. L'hiſtoire, qui ne ſe charge » de tranſmettre à la poſtérité que la mémoire » des actions louables, ou de celles qu'on doit » éviter, ne ſe charge point de perpétuer le » ſouvenir des outrages qui attaquent la nature, » parce que, par eux-mêmes, ils ſavent aſſez ſe » faire déteſter. Ainſi, en enſeveliſſant dans » l'oubli le nom de l'impie qui porta ſes mains » ſacrilèges ſur ce tombeau, elle a voulu de » même nous laiſſer ignorer le ſecret de ce » qui y étoit contenu. Ce qu'il y a de certain, » c'eſt que de tout ce qui pouvoit être renfermé » dans cette ſalle, on ne trouve aujourd'hui » qu'une caiſſe de marbre granite (*h*), de ſept

(*h*) Il m'a ſemblé que ce ſarcophage étoit de marbre

„à huit pieds de longueur, ſur quatre de large, „& autant de hauteur. Elle a été placée dans „ce lieu, lorſqu'on le ferma par en-haut ; & „ſi elle ſubſiſte encore de nos jours en ſon „entier, c'eſt qu'on n'auroit pu la tirer de „l'endroit qu'elle occupe ſans la briſer, & „que ſes débris ne pouvoient être d'aucun uſage. „Cette caiſſe avoit ſa couverture, comme on „le remarque par la façon de ſes bords ; mais „elle a été briſée en la remuant, & il n'en „reſte plus de veſtiges. C'étoit ſans doute cette „caiſſe qui contenoit le corps du Roi, ren„fermé dans deux ou trois caiſſes de bois pré„cieux, ſuivant la coutume qui ſe pratiquoit „à l'égard des Grands. Il eſt auſſi très-vraiſem„blable que cette ſalle contenoit beaucoup „d'autres caiſſes que celles du Prince, ſur-tout „celles des perſonnes qui furent enfermées „avec lui dans ce tombeau, pour lui tenir „en quelque ſorte compagnie. En effet, „lorſque le corps du Roi, par qui cette pyra„mide a été conſtruite, fut dépoſé dans ce

---

jaunâtre, ſemblable à celui de la première pierre que l'on trouve à l'entrée du canal extérieur. Un Naturaliſte, qui examineroit ces différens marbres, & ceux que l'on tiroit du mont Colzoum, à quelques lieues de l'endroit où l'on a bâti le monaſtère de ſaint Antoine, donneroit à la vérité ce dernier degré d'évidence.

» ſuperbe mauſolée, on y avoit introduit en
» même temps des perſonnes vivantes deſtinées
» à ne jamais en ſortir, & à s'enterrer toutes
» vives avec ce Prince, c'eſt un fait que je
» ne puis révoquer en doute, après la preuve
» convaincante que j'en ai. Voici ſur quel
» fondement cette opinion eſt appuyée : pré-
» ciſément au milieu de cette ſalle, qui a 32
» pieds de longueur ſur 19 de hauteur, & 16
» de large, on remarque deux trous placés vis-
» à-vis l'un de l'autre, à trois pieds & demi
» d'élévation au-deſſus du pavé. L'un, tourné
» du côté du nord, a un pied de longueur ſur
» huit pouces de hauteur, & traverſe par une ligne
» droite juſqu'à l'extérieur de la pyramide. Ce
» trou eſt aujourd'hui bouché par des pierres
» à cinq ou ſix pieds de ſon ouverture. L'autre,
» qu'on a percé du côté du levant, à la même
» diſtance du plancher, eſt parfaitement rond, &
» a aſſez d'étendue pour qu'on puiſſe y mettre
» les deux poings. Il s'élargit d'abord juſqu'à un
» pied de diamètre, & va en deſcendant ſe
» perdre vers le bas de la pyramide. Ces deux
» trous ſont marqués par la lettre *C*. Je penſe,
» & j'eſpère que toute perſonne ſenſée le jugera
» comme moi, que l'un & l'autre de ces trous
» n'ont point eu d'autre uſage que de ſervir
» aux perſonnes qui, avec le corps du Prince,

» furent enfermées dans ce tombeau. Le pre-
» mier étoit deſtiné à leur donner de l'air.
» C'étoit auſſi par-là qu'elles recevoient de la
» nourriture, & tout ce dont elles pouvoient
» avoir beſoin. Elles avoient ſans doute fait
» proviſion pour cet uſage d'une longue caſſette,
» proportionnée à la grandeur de ce canal. A
» cette caſſette étoit attachée, pour les perſon-
» nes renfermées dans la pyramide, une longue
» corde, par le moyen de laquelle elles pou-
» voient tirer la caſſette à elles, & une autre
» qui y tenoit de même, pendoit à l'extérieur,
» afin que réciproquement on pût tirer la caſ-
» ſette au-dehors. Ce fut vraiſemblablement
» par ce moyen qu'on fournit le néceſſaire à
» ceux qui ſe trouvoient renfermés dans cet
» édifice, tant qu'il reſta entre eux une per-
» ſonne vivante. En y entrant, je ſuppoſe que
» chacune de ces perſonnes s'étoit munie d'une
» caiſſe pour y être enſevelie. Elles ſe rendi-
» rent toutes ſucceſſivement ce pieux & der-
» nier devoir, juſqu'à la dernière, qui manqua
» pour cela d'un ſecours que le reſte de ſa
» compagnie avoit trouvé dans elle & dans les
» autres. Le ſecond trou ſervoit à vider les
» immondices qui tomboient dans un réduit
» profond, pratiqué pour cet uſage. J'avois deſ-
» ſein de faire chercher dans l'extérieur de la

» pyramide, à l'endroit auquel le trou carré-
» long correſpondoit, & vers lequel on a tiré
» deux lignes ponctuées dans la figure qui repré-
» ſente l'intérieur de cet édifice. Peut-être y
» auroit-on trouvé des preuves nouvelles de ce
» que j'ai avancé; mais, outre que cette recher-
» che auroit pu donner de l'ombrage aux puiſ-
» ſances du pays, qui n'auroient pas manqué de
» ſe figurer qu'on auroit travaillé à découvrir
» quelque tréſor, je jugeai que ce trou pour-
» roit ſe terminer dans quelque enfoncement
» de cet extérieur, & j'appréhendai de trouver
» ſon extrêmité totalement bouchée, ou par
» le corps de la pyramide, ou du moins par
» la pierre de revêtement. Cependant, ſur ce
» que je rapporte, d'autres pourront dans la
» ſuite faire chercher à l'endroit où cette ou-
» verture correſpondoit. Par-là on dura une
» preuve entière de l'uſage auquel ce trou étoit
» deſtiné, quoiqu'il ne me ſemble point douteux,
» & qu'il me ſemble impoſſible d'en imaginer
» d'autre.

» Après avoir expliqué, le plus nettement que
» la matiere a pu me le permettre, de quelle
» maniere, & par quels efforts la pyramide
» fut forcée & ouverte, il me reſte encore à
» éclaircir un doute qu'aura fait naître la lecture
» de cette premiere partie. Il s'agit de ſavoir

» où

» où étoit placé le magaſin de tant de pierres » qu'il fallut employer néceſſairement pour fer- » mer tous les canaux dont je viens de parler, » & de quelle maniere ils furent bouchés par des » ouvriers qui ſortirent enſuite de cet intérieur. » Ce morceau n'eſt pas ſans doute moins curieux » que le reſte, & mérite pour le moins autant » d'admiration.

» J'ai déja obſervé que dans les banquettes » dont les deux côtés du canal de 124 pieds » qui régnoit au fond de la galerie, étoient ac- » compagnés, on avoit pratiqué des mortoiſes » taillées perpendiculairement, de la longueur » d'un pied, larges de ſix pouces, & profondes » de huit. C'eſt ce qu'on peut remarquer dans » la figure à la lettre *Q*. Ces mortoiſes cor- » reſpondoient parfaitement les unes aux autres, » & régnoient dans toute la longueur des ban- » quettes à la diſtance de deux pieds & demi. » On avoit ménagé ces ouvertures en bâtiſſant » la galerie, afin de pouvoir placer dans cha- » cune une piece de bois d'un pied en quarré, » & de trois ou quatre pieds de longueur, dont » on avoit coupé ſix pouces par le bas à la » hauteur de huit doigts, ſelon le ſens & la » capacité des mortoiſes dans leſquelles ces ſo- » lives devoient entrer. Ces pieces de bois » devoient ſervir à former au-deſſus un écha-

»faud deſtiné à ſoutenir les pierres néceſſaires
»pour remplir tous les canaux qui reſtoient à
»boucher dans l'intérieur de la pyramide, &
»même ce canal de 124 pieds marqué *F* qui
»étoit au fond de la galerie. Ces ſolives avoient
»un autre entaillement à leur extrémité ſupé-
»rieure; & de longues pieces de bois dans leſ-
»quelles on avoit taillé des mortoiſes pareilles
»à celles des banquettes, s'appliquant ſur ces
»pieux, formoient de part & d'autre de la ga-
»lerie un repos aſſuré de bas en haut pour
»placer des planches de ſix pieds & demi de
»longueur, épaiſſes d'un demi-pied & fort
»unies, ſur leſquelles on poſa un premier
»rang de pierres. Les banquettes s'élevoient de
»deux pieds & demi, comme je l'ai dit, au-
»deſſus du fond de la galerie. Je ſuppoſe que
»l'échafaud fut placé à trois pieds de hauteur
»au-deſſus des banquettes. Ainſi, du fond de
»la galerie à cet échafaud, il y avoit une
»élévation de cinq pieds & demi qui étoit ſuf-
»fiſante pour que les ouvriers puſſent y paſſer
»debout.

»J'ai encore remarqué ailleurs que du fond
»du canal à la voûte de la galerie, il y avoit
»27 pieds & demi d'élévation. Du fond du
»canal juſqu'à l'échafaud on en comptoit ſix.
»De l'échafaud en haut il en reſtoit donc 21

» & demi ; ainſi, en mettant dans cette capacité
» quatre rangs de pierres, de trois pieds &
» demi de hauteur, telles qu'il en falloit pour
» remplir les canaux, on avoit encore au-deſſus
» un vide de ſept pieds & demi d'élévation.
» Mais je veux ſuppoſer que du premier rang
» au ſecond on mit entre les pierres une planche
» d'environ trois pouces d'épaiſſeur, & une pa-
» reille du ſecond au troiſième, afin qu'il fût
» plus facile de retirer les pierres, en les fai-
» ſant gliſſer ſur ces planches, trois rangs de
» ces pierres ſuffiſoient pour remplir tous ces
» vides qu'on avoit à boucher & qui ſont au-
» jourd'hui ouverts. Il pourroit même ſe faire
» que, dans le corps de la pyramide, il y eût
» encore d'autres canaux bouchés, qui n'ont
» point été ouverts, puiſque dans la galerie
» on pourroit aiſément placer quatre rangs de
» ces pierres, & même cinq au beſoin. On
» peut s'en convaincre par le calcul que je viens
» de faire ; & il n'eſt pas vraiſemblable qu'on
» eût exhauſſé la galerie au-delà du néceſſaire ;
» ce qui auroit affoibli d'autant plus tout le
» corps de l'édifice.

» Arrêtons-nous cependant aux canaux connus
» qui ont été forcés & ouverts ; tenons-nous-en
» à la quantité de pierres qui les rempliſſoient
» certainement, & qui ont été briſées à la

» réſerve de trois pieds & demi, ou de quatre » pieds de ces mêmes pierres qui reſtent à l'en- » droit marqué *F* dans la figure, & qui bou- » chent aujourd'hui l'entrée du canal ſupérieur » correſpondant au premier. Ce premier canal » marqué par la lettre *B*, je l'appelle le canal » extérieur parce qu'il a été fermé du dehors » en dedans, au lieu que les autres ont été » remplis de l'intérieur même de la pyramide, » & de ce magaſin placé dans la galerie. Or » je mets en fait que trois rangs de pierres ſuf- » fiſoient pour remplir tous les canaux. C'eſt » ce dont il eſt aiſé de ſe convaincre par le » détail.

» Il falloit d'abord treize pieds & demi de » pierres pour remplir le canal qui conduiſoit » à la ſalle royale, & qui étoit au niveau de » cette plate-forme qu'on rencontroit à l'extré- » mité ſupérieure de la galerie. On deſcendit » donc d'abord de l'échafaud ſur l'eſplanade » marqué *R* une pierre de ſix pieds, & on la » pouſſa dans ce canal juſqu'à l'entrée de la » ſalle, dans l'endroit marqué *BB* où elle fut » arrêtée par le pavé de la ſalle ſupérieure de » deux doigts au fond du canal. On fit enſuite » tomber ſur ce canal cette pierre de ſix pieds » dont j'ai parlé, ſuſpendue dans le vide mar- » qué *Z*. Enfin, auſſi-tôt que les ouvriers ſe

» furent retirés de la capacité qu'elle occupoit » par l'ouverture marquée *V*, & que cette ou- » verture eut été fermée, on fit deſcendre de » l'échafaud deux autres pierres de ſept pieds & » demi, par le moyen deſquelles ce canal qui » n'a que 19 pieds de longueur ſe trouva parfai- » tement rempli.

» On doit ſuppoſer que, pour faciliter l'exé- » cution de ces ouvrages, on avoit attaché au » mur du fond de la galerie qui termine l'eſ- » planade, & vis-à-vis des pierres rangées ſur » l'échafaud, une forte potence de fer qui por- » toit une poulie ſolide, à la faveur de laquelle » les ouvriers placés ſur la plate-forme pou- » voient, au moyen d'une bonne corde, tirer de » deſſus l'échafaud les pierres l'une après l'autre, » & les deſcendre ſur la plate-forme même; » qu'enſuite, au côté que ces pierres préſen- » toient aux ouvriers on avoit pratiqué un » trou carré, profond de trois à quatre doigts, » & plus large par en bas que par en haut, » & par cette ouverture carrée, on avoit en- » foncé deux pieces de fer, plus épaiſſes par » bas que par haut, garnies à leur extrémité » de deux bons anneaux, & ſéparées l'une de » l'autre par un coin de fer. A la faveur de ces » précautions on avoit une priſe aſſurée pour » tirer ces pierres de deſſus l'échafaud avec

»la corde qui paſſoit dans les deux anneaux, »pour les ſuſpendre au moyen de la poulie, »& les poſer enſuite doucement ſur l'eſplanade »ou plate-forme, d'où elles étoient conduites »ſans beaucoup de peines à l'endroit de leur »deſtination.

»Après avoir ainſi rempli le premier canal »on travailla à fermer celui de 118 pieds mar»qué dans la figure par la lettre *N*. Ce canal »conduiſoit, comme je l'ai dit, dans la pre»miere ſalle, où le corps de la Reine avoit »probablement été dépoſé. On la trouvera à »la lettre *O*. Il ne fut pas difficile de venir »à bout de cet ouvrage; après quoi on tira »autant de pierres qu'il étoit néceſſaire, tant »pour couvrir l'entrée de ce canal & égaliſer »la couliſſe marquée *L*, que pour remplir la »plate-forme de dix pieds qui formoit ce trian»gle dont j'ai parlé, marqué *LM* à l'entrée de »la galerie. On tira encore cent pieds de ces »mêmes pierres pour fermer la capacité du »canal marqué *H*, par où la pyramide a été »forcée, & qui ſe trouve totalement défiguré »par un eſpace de 80 pieds de longueur. Enfin »on acheva d'en deſcendre 124 pieds, au moyen »de quoi, le canal marqué *P*, qui regne au »fond de la galerie entre les banquettes, & »au-deſſus duquel l'échafaud étoit élevé, ſe

» trouva parfaitement fermé. Cependant il faut » obſerver que la derniere pierre, dont ce » canal étoit bouché, reſta arrêtée parderriere; » au moyen d'une élévation de quatre à cinq » doigts qui ſe rencontre à l'extrémité de ce » canal, comme je l'ai déja remarqué: on ne l'a » point oubliée dans la figure.

» Ce que je viens de dire de la fermeture » de tous les canaux ménagés dans la pyramide; » & de la deſtination de ſa galerie, paroîtra » peut-être aſſez nouveau & aſſez hardi, pour » que quelque critique oſe le traiter de chimere » ou du moins de conjecture, auſſi n'ai-je » garde d'exiger qu'on m'en croie abſolument ſur » cet article. Du moins ne pourra-t-on me » refuſer l'honneur d'avoir le premier imaginé » un ſyſtême très-vraiſemblable, capable de » faire appercevoir du premier coup-d'œil des » merveilles qui, juſqu'à ce jour, étoient reſtées » inconnues. Mais je vais plus loin, & j'oſe » avancer que quiconque voudra faire attention » à la liaiſon & à la ſuite de mes obſervations » ſur cette matiere, il ſera impoſſible de ne » pas convenir que mes conjectures, s'il plaît » aux critiques de les appeller de ce nom, ſont » tellement fondées, qu'on ne peut s'empêcher » de les regarder comme des vérités réelles. » Pour moi, après tant de recherches, après

» toutes les réflexions que j'ai faites ſur la diſ-
» poſition de l'intérieur de la pyramide, je dé-
» clare hardiment qu'il n'eſt pas poſſible que les
» choſes ſoient autrement que je l'ai écrit. Je
» reconnois d'abord qu'il n'a jamais été poſſible,
» après la pyramide achevée, c'eſt-à-dire, après
» les couliſſes faites, & la galerie fermée par
» la voûte, de faire entrer aucune pierre
» dans cette galerie, d'une groſſeur néceſſaire
» pour boucher les canaux du dedans en dehors.
» Je vois, au contraire, que l'architecte n'a
» jamais été occupé que du ſoin qu'on ne
» pût jamais en tirer celles qu'il y avoit ren-
» fermées pour la clore un jour d'une maniere,
» à ce qu'il croyoit, inviſible. J'apperçois le
» deſſein de ce même Architecte dans cette lon-
» gue couliſſe qui régne au fond de la galerie.
» Je comprends qu'elle n'avoit été ménagée
» que par la conduite des pierres qui devoient
» fermer un jour le canal intérieur; & je juge
» par l'arrêtement que je trouve à l'extrémité
» ſupérieure de cette couliſſe, qu'elle devoit
» elle-même être auſſi remplie de pierres après
» que le canal auroit été abſolument bouché.
» La poliſſure extrême de cette couliſſe me
» confirme dans l'opinion de ce double uſage.
» Je remarque que ſa longueur eſt proportion-
» née à celle du canal intérieur. Je vois que

» ce canal eſt encore fermé en partie, c'eſt-à-
» dire, par l'endroit qui fait angle avec le ca-
» nal extérieur. Je m'apperçois même qu'on n'a
» point pénétré dans la pyramide par ce vé-
» ritable paſſage, qu'au contraire, on a été
» obligé de ſe frayer une fauſſe route par la-
» quelle, rejoignant un des côtés du canal, on
» a attaqué plus facilement les pierres dont il
» étoit rempli. Je le trouve depuis cette ouver-
» ture forcée, défiguré dans toute ſa longueur,
» ce qui m'apprend qu'on a été obligé d'avoir
» recours à la violence pour le déboucher. Je
» conclus donc de ce qu'il ſe trouve ainſi
» défiguré juſqu'à l'entrée de la galerie, que
» les pierres dont il étoit fermé ont été briſées
» dans le canal même, & que, par un eſpace
» de 124 pieds, il régnoit dans la couliſſe, &
» derriere ces mêmes pierres, 415 pieds d'autres
» pierres prêtes à ſuccéder continuellement à
» celles qui ſeroient uſées dans le canal, & à
» remplir le vide qu'elles auroient laiſſé. Je
» ſoupçonne même que ceux qui forcerent la
» pyramide avoient connoiſſance de cette ſuite
» de pierres renfermées dans la couliſſe. En
» effet, s'ils l'avoient abſolument ignorée, ils
» ſe ſeroient contentés, ſans doute, de briſer
» les pierres dont le canal étoit rempli à l'ou-
» verture forcée qu'ils y avoient faite; cette opé-

»ration leur auroit été plus facile, & s'ils prî-
»rent un autre parti, ce ne fut que ſur la con-
»noiſſance qu'ils avoient des pierres qui de la
»couliſſe étoient prêtes à gliſſer dans le canal à
»meſure qu'il ſeroit vidé.

»J'ai déja inſinué que, dans le corps de la py-
»ramide, il peut y avoir d'autres ouvértures fer-
»mées, qui n'ont point encore été découvertes, &
»ce n'eſt peut-être pas ſans fondement qu'on en
»a fait des recherches. Par malheur on s'eſt mal
»adreſſé pour les découvrir, en fouillant dans
»le fond des deux ſalles. Si, outre les canaux
»déja connus, il y en a encore quelqu'autre dans
»l'intérieur de la pyramide, c'eſt ſans contredit
»entre ces deux ſalles qu'on doit le chercher,
»& ſon entrée ne peut être placée que vers le
»milieu de la couliſſe.

»Je dois avertir auſſi que ces points qu'on
»voit dans la figure à côté de la lettre *M* mar-
»quent certains enfoncemens pratiqués à deſſein
»dès le temps de la conſtruction de la pyra-
»mide. Ces enfoncemens étoient deſtinés à ſer-
»vir d'échelle à ceux qui, du canal de 118
»pieds conduiſant à la premiere ſalle, voudroient
»monter vers le haut de la couliſſe qui, comme
»je l'ai dit, ſe trouve interrompue dans cet
»endroit, ou qui de-là voudroient deſcendre
»dans le même canal. J'ai déja obſervé que du

»fond de la couliſſe un homme pouvoit paſſer »debout ſur l'échafaud. Il y avoit ſans doute »des deux côtés de la galerie & de haut en »bas ſous l'échafaud des cordes attachées d'eſ- »pace en eſpace aux poutres qui le ſoutenoient, »afin de donner à ceux qui voudroient deſcen- »dre ou monter dans la couliſſe, la facilité de »le faire ſans gliſſer. Elles ſervirent d'abord »aux ouvriers dans la conſtruction de la ga- »lerie & la fermeture des canaux. Ceux qui »depuis viſiterent les ſalles, ceux qui y tranſ- »porterent le corps du Roi & celui de la Reine, »les perſonnes enfin qui monterent dans la »chambre royale avec le cercueil du Prince pour »mourir auprès de lui, profiterent du même »ſecours.

»Il n'y a donc aucun doute qu'à la faveur »des pierres placées ſur l'échafaud, on n'ait fer- »mé & rempli tous les canaux pratiqués dans »l'intérieur de la pyramide.

»Après avoir mis la derniere main à tous ces »ouvrages, il ne reſta plus aux ouvriers qu'à »ſortir de cet intérieur, à moins qu'on ne ſup- »poſe qu'ils commencerent par briſer l'écha- »faud & les pieces de bois dont il étoit com- »poſé, & qu'ils le mirent dehors par mor- »ceaux par le même conduit qui avoit été pra- »tiqué pour leur ſervir de retraite. Cette ouver-

» ture n'étoit autre choſe que ce puits dont j'ai
» parlé, qu'on trouve à main droite en entrant
» dans la galerie. Ce puits occupe par le bas
» de ſon entrée une partie de la banquette, &
» s'éleve à la hauteur de deux pieds dans le
» mur. Il eſt, comme je l'ai dit, preſque rond
» en ovale. On le trouve marqué dans la figure
» par la lettre *I*.

» Ce puits deſcend vers le bas de la pyra-
» mide par une ligne perpendiculaire à l'hori-
» zon, qui va cependant un peu en biaiſant, &
» forme la figure d'une broche ou d'un lamed
» hébraïque. C'eſt ce qu'on peut remarquer dans
» le plan que j'ai fait tirer de la pyramide. En-
» viron à ſoixante pieds de l'ouverture, on ren-
» contre dans ce canal une fenêtre carrée, d'où
» l'on entre dans une petite grote taillée dans
» la montagne, qui, en cet endroit, n'eſt pas
» de pierre vive, mais d'une eſpece de gravier,
» dont les grains ſont fortement attachés les
» uns aux autres. Cette grote s'étend d'orient
» en occident, & peut avoir quinze pieds de
» longueur; on trouve enſuite une autre cou-
» liſſe creuſée de même dans le roc fort pen-
» chante, & approchant beaucoup de la perpen-
» diculaire. Elle a de largeur deux pieds quatre
» pouces, ſur deux pieds & demi de hauteur.
» Elle deſcend en bas par un eſpace de cent

» vingt-trois pieds ; après quoi on ne rencon-
» tre plus que des ſables & des pierres qu'on
» y a jettées à deſſein, ou qui y ſont tom-
» bées d'elle-mêmes. Je ſuis convaincu que
» ce canal n'a jamais eu d'autres deſtinations
» que de ſervir de retraite aux ouvriers qui tra-
» vaillerent à la conſtruction de la pyramide.
» La pente de ce conduit, ſa route tortueuſe,
» ſa petiteſſe & ſa profondeur en ſont des preu-
» ves certaines. Je ne doute pas même que la
» ſortie de ce puits, à laquelle on ne parve-
» noit qu'après beaucoup d'autres détours, peut-
» être même après avoir remonté vers ſon ou-
» verture, je ne doute point, dis-je, que cette
» ſortie ne fût formée par un canal, au-deſſus
» duquel pendoit un rang de pierres qu'on
» avoit trouvé le ſecret d'arrêter, & qui tom-
» bant du haut en bas dans ce canal par le
» moyen de quelque reſſort qu'on fit jouer, lorſ-
» que tous les ouvriers ſe furent retirés de la
» pyramide, fermerent cette entrée pour jamais.
» En effet, nous ne voyons pas qu'on ait tenté
» de forcer cette ouverture, ſoit qu'elle ait
» toujours été ignorée, ſoit que ſa petiteſſe ne
» permît point d'y travailler. La pyramide n'a
» été attaquée que par la route royale, qui ſer-
» vit ſans doute à y conduire le corps du Roi,
» & toutes les perſonnes mortes ou vivantes,

»qui devoient y être enſevelies avec lui. Ce »fut auſſi certainement par ce chemin que la »ſuite des funérailles pénétra juſqu'à l'intérieur »de cet édifice, & qu'elle en reſſortit enſuite »après avoir rendu au prince les derniers devoirs, »& avoir dépoſé ſon corps dans le tombeau que »lui-même s'étoit choiſi.

»Il ne faut pas s'imaginer au reſte, que tous »ceux qui travaillerent à la conſtruction de ce »grand ouvrage, euſſent connoiſſance des ſe»crets de l'intérieur, ni même qu'il ſuffît d'y »entrer après que la pyramide fut achevée, & »avant qu'elle fût fermée pour en avoir connoiſ»ſance. Ce myſtere fut réſervé aux ſeuls Archi»tectes qui avoit conduit ce ſuperbe édifice, »ou du moins, à un petit nombre de perſon»nes choiſies pour travailler ſous leur direc»tion à former tous les canaux dont j'ai parlé »dans la deſcription que je viens de donner »de cette pyramide. Il eſt même très-vrai»ſemblable que les ouvriers deſtinés à cet em»ploi, n'étoient point des ames vénales capa»bles de trahir jamais, pour quelque raiſon »que ce fût, un ſecret de cette nature. C'étoient »ſans doute toutes perſonnes choiſies entre ce qu'il y avoit de plus gens de bien & de plus »attachés au Roi, dans les différens atteliers »que ce Prince entretenoient à ſon ſervice, &

» ſur le zèle, la probité, la reconnoiſſance &
» la religion deſquelles on pouvoit compter.
» Je croirois même volontiers que, pour s'en
» aſſurer davantage, le Prince les auroit nom-
» mées lui-même avant ſa mort, & leur auroit
» fondé pour le reſte de leurs jours une retraite
» commode, tranquille & honorable dans ces
» temples (*d*), enrichis des dons de ces Souve-
» rains qui ne pouvoient manquer d'accompa-
» gner ces ſortes d'édifices, & qui les accom-
» pagnoient effectivement, comme je l'ai dé-
» montré d'abord. »

Tel eſt le ſentiment de M. Maillet au ſujet de l'intérieur de la grande pyramide. Après l'avoir examiné deux fois, ſon livre à la main, je n'ai pu m'empêcher d'admirer la juſteſſe de ſes obſervations. Les moyens qu'il dit avoir été employés pour boucher les canaux me paroiſſent vraiſemblables, & il eſt certain qu'on les a vidés de la manière qu'il décrit.

Quelques Auteurs Arabes prétendent que ce fut la ſoif de l'or qui porta vers le commencement du huitième ſiècle, le calif *Mahmoud*

(*d*) On voit devant les pyramides des ruines d'anciens édifices, qui étoient probablement des temples où l'on faiſoit des offrandes pour les Princes dont le corps repoſoit dans ces ſuperbes mauſolées.

à violer cet antique monument. Il croyoit y trouver des tréſors ; mais ces eſpérances furent trompées. Quelques idoles d'or qui accompagnoient la momie du Roi, furent le ſeul prix de pluſieurs années de travaux & de dépenſes exceſſives. D'autres Ecrivains orientaux attribuent cette entrepriſe au fameux Calife *Aaroun el Raſchid*, qui vivoit du temps de Charlemagne, auquel il envoya une horloge d'eau, la première que l'on ait vue en France : ce Prince, qui fit fleurir les ſciences, & traduire en Arabe les meilleurs ouvrages des Grecs & des Romains, voulut connoître l'intérieur de cet étonnant édifice & le fit ouvrir. Quoi qu'il en ſoit de ces différentes opinions, on ne peut douter que l'ouverture de la pyramide n'ait été exécutée ſous la domination des Arabes.

C'eſt auſſi un fait inconteſtable qu'elle a ſervi de mauſolée à un Pharaon d'Egypte. Les tombeaux répandus dans la plaine à l'extrémité de laquelle elle eſt bâtie, le ſarcophage de la grande ſalle, la niche de la ſalle inférieure, le témoignage d'Hérodote & de Strabon, celui des Hiſtoriens Arabes, tout prouve la vérité de ce ſentiment. Je ſais que M. Paw (*e*), qui

(*e*) Recherches philoſophiques ſur les Egyptiens & Chinois, p. 50.

du fond

du fond de ſon cabinet voit mieux que tous les Voyageurs, leur apprend que cette pyramide étoit *le tombeau d'Oſiris*. Mais il eſt ſeul d'une opinion que démentent les faits & l'hiſtoire. En rendant juſtice aux connoiſſances de ce Savant, je ne pourrai m'empêcher dans la ſuite de ces lettres, de relever les erreurs qu'il établit au ſujet du ſyſtême diététique des Egyptiens & du climat du pays.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XIX.

A Gizé.

A M. L. M.

J'AI RASSEMBLÉ ſous vos yeux, Monſieur, les recherches des anciens & des modernes au ſujet de la grande pyramide; j'y ai joint les obſervations qui m'ont été fournies par la préſence des objets; je deſire qu'elles puiſſent vous en donner une idée ſatisfaiſante, & vous éviter la peine de parcourir de nombreux volumes dont la lecture réfléchie ne feroient qu'augmenter vos doutes, auſſi long-temps que vous ne vous tranſporteriez point ſur les lieux pour les examiner avec la plus ſcrupuleuſe attention. Je vous l'avouerai, Monſieur, après avoir médité ſur les deſcriptions qui ont paru de ces monumens antiques, il m'étoit impoſſible d'aſſeoir un jugement fixe, & je demeurois dans une incertitude accablante. La vérité que je cherchois ſe cachoit à l'ombre de tant d'opinions différentes, & plus je m'inſtruiſois, moins j'étois éclairé. J'ai cru la voir lorſqu'au pied de la pyramide, dans ſon intérieur ténébreux, ſur ſon ſommet élevé, j'ai porté le

flambeau de la réflexion. Puiſſe-t-elle avoir guidé ma plume, & fait entrer la conviction dans votre ame ; car, même en matiere ſcientifique, le doute eſt un tourment !

(*f*) Hérodote nous apprend qu'on avoit écrit en caracteres Egyptiens ſur le marbre de la grande pyramide, la dépenſe qu'il en avoit coûté, ſeulement en légumes, pour nourrir les ouvriers employés à ſa conſtruction. En ôtant le revêtement on a détruit ces hiéroglyphes ; mais quand ils ſubſiſteroient encore, comme ils ſubſiſtent en mille endroits de l'Egypte, ces caracteres ne peignent plus la penſée à notre eſprit. Ce ſont aujourd'hui des traits muets, inſenſibles comme la pierre qui les a reçus. Faut-il qu'une langue

---

(*f*) « On voit des caracteres Egyptiens gravés ſur le » marbre de la pyramide ; ils marquent combien il en coûta » pour la nourriture des ouvriers qui y travaillerent, » ſeulement en oignons & autres légumes. Le Prêtre qui » m'interprétoit ces hiéroglyphes me dit que cette dé- » penſe ſe montoit à 1600 talens. *Hérodote, Euterpe.* ».

Cette ſomme peut paroître chimérique à celui qui calcule dans ſon cabinet ; mais l'obſervateur qui a vu cette montagne bâtie de quartiers de rochers n'en eſt point étonné. Ce paſſage prouve auſſi que, dans les ſiècles les plus reculés, comme aujourd'hui, les légumes étoient la principale nourriture du peuple Egyptien.

dont l'intelligence nous apprendroit l'hiſtoire de l'ancienne Egypte, & jetteroit un rayon de lumiere à travers les ténèbres qui couvrent les premiers âge du monde, ſoit enſevelie avec les Prêtres qui l'inventerent.

Il eſt temps, Monſieur, que je reprenne la ſuite de notre voyage. Lorſque nous eûmes obſervé tout ce qui pouvoit nous intéreſſer, nous allâmes voir la ſeconde pyramide. Elle paroît preſque auſſi élevée que la première. Strabon dit qu'elles ſont d'égale hauteur. Diodore de Sicile eſt du même ſentiment, mais il ajoute que la baſe de la ſeconde a moins de largeur (*g*). Cet Hiſtorien en attribue la conſtruction à *Cephren*, frere & ſucceſſeur de *Chemmis*, qui avoit fait bâtir celle dont je vous ai entretenue. Le revêtement de cette pyramide eſt détruit en beaucoup d'endroits, mais des trous faits avec effort annoncent que ce ſont les hommes plutôt que le temps qui ont opéré ce dégât. Tout le haut juſqu'à ſoixante pieds du ſommet ſubſiſte en ſon entier, ſans doute parce que c'étoit la partie la plus difficile à enlever. Peut-être que ceux qui ont tenté de violer cette antique mauſolée, rebutés par la longueur & les difficultés d'un ou-

(*g*) Diodore de Sicile, liv. 1, ſection 2.

vrage auſſi diſpendieux, ſe ſont contentés d'emporter le marbre qui le couvroit.

A l'orient de ces deux pyramides, on en voit une troiſième qui ſemble très-petite lorſqu'on la compare aux deux autres. Cependant elle a environ trois cents pieds en carré (*h*). *Micerinus* la fit conſtruire. Deſirant égaler la gloire de ſon pere *Chemmis*, il voulut qu'on la revêtît de pierre thébaïque (*i*), de ce beau marbre tacheté de noir auquel un grain fin, & une grande dureté permettent de recevoir un parfait poli. Ce Prince mourut lorſque l'ouvrage n'étoit qu'à la moitié. La beauté de ce marbre a porté les Arabes à l'arracher. On en voit encore quelques pierres en place, & des débris à l'entour de la baſe. Le nom de *Micerinus* (*k*) étoit écrit ſur la face qui regarde le ſeptentrion. Il a ſubi le ſort des

---

(*h*) Strabon, liv. 17.

(*i*) Les carrieres de ce beau marbre ſont ſituées à l'extrémité de l'Egypte, dans la montagne, au pied de laquelle Sienne étoit bâtie. Il y en a de trois eſpeces; la premiere eſt d'un noir parfait; la ſeconde en eſt ſimplement tachetée, & la derniere eſt mêlée de rouge. Le granit des deux premieres eſpeces s'employoit dans la conſtruction des tombeaux. L'autre ſervoit à former les colonnes & les obéliſques.

(*k*) Diodore de Sicile, liv. 1, ſection 2.

hiéroglyphes de la grande pyramide qui ont été enlevés avec le revêtement.

Les hiſtoriens racontent bien des fables au ſujet de cette pyramide. Suivant les uns, une fameuſe courtiſanne la fit conſtruire du produit des galanteries de ſes amans ; d'autres diſent qu'un aigle ayant enlevé la chauſſure mignone de la belle Rhodope, arrivée à Neucrate, la laiſſa tomber à Memphis, que le Pharaon, charmé d'une ſi jolie forme, voulut voir celle qui en portoit le moule, que, devenu amoureux de la charmante Grecque, il l'épouſa, & qu'elle fit élever cette pyramide. Les Arabes, amateurs du merveilleux, ont recueilli avidement ces contes puériles, & ont donné à cette pyramide le nom de *heram elbent, l'édifice antique de la fille.* Autour de ce monument on voit les ruines de (*l*) trois autres pyramides. Elles furent bâties, dit Diodore de Sicile, pour ſervir de mauſolées aux épouſes des Rois qui avoient élevé les grandes.

En face de la ſeconde, du côté de l'orient, on trouve cette énorme ſphinx, dont tout le corps, comme je l'ai rapporté, eſt enterré dans

(*l*) Salah Eddin les fit démolir, & en employa les pierres à la conſtruction des murs du Caire, & du château placé ſur le mont Mokattam.

le ſable. On ne voit que le ſommet du dos qui a plus de cent pieds de long. Il eſt d'une ſeule pierre qui fait partie du rocher où les pyramides ſont aſſiſes. La tête s'élève d'environ vingt-ſept pieds au-deſſus du ſable. Les Arabes auxquels Mahomet a inſpiré de l'horreur pour toutes les repréſentations d'hommes ou d'animaux, en ont défiguré le viſage à coup de flèches & de lances (*m*). Pline prétend que le corps d'Amaſis fut dépoſé dans l'intérieur de ce monſtre. Pluſieurs auteurs croient que le puits de la grande pyramide y conduiſoit, & que les Prêtres s'y rendoient dans un certain temps pour faire entendre leurs oracles (*n*). Mais ce ſont de pures conjectures.

M. Paw (*o*) dit que ces ſphinx compoſés du corps d'une vierge enté ſur celui d'un lion, ſont des images de la divinité que l'on repréſentoit hermaphrodite. Cette opinion ne me paroît pas

(*m*) Pline le Naturaliſte.

(*n*) Ils apportent pour preuve de ce ſentiment un trou placé au ſommet de la tête du ſphinx, par où les Prêtres rendoient leurs oracles; mais ce trou n'a que cinq pieds de profondeur, & ne communique ni avec la bouche ni avec l'intérieur du monſtre.

(*o*) *Recherches philoſophiques ſur les Egyptiens & les Chinois.*

plus heureuſe que celle du tombeau d'*Oſiris*. C'eſt ſous le ſigne du lion & de la vierge que le Nil croît, ſe déborde & féconde l'Egypte. Le ſphinx étoit un hiéroglyphe, qui apprenoit au peuple le temps où devoit arriver l'événement le plus important de toute l'année. Auſſi l'avoit-on multiplié à l'infini. On le voit devant tous les monumens remarquables. Il étoit l'équivalent de cette phraſe : *Peuples, ſous tel ſigne, dans tel temps, le fleuve ſe débordera ſur vos campagnes & y portera la fécondité.*

Tandis que nous admirions les merveilles de l'ancienne Egypte, & que M. Adanſon, premier interprète du Roi à Alexandrie, étoit occupé à les deſſiner, nous vîmes venir au galop dix Arabes la lance à la main. Ils s'approcherent à la portée du piſtolet dans l'intention de nous attaquer ou d'exiger un tribut. Nous étions armés de fuſils & de piſtolets & fort en état de les repouſſer ; mais au premier feu, toute une tribu ſeroit venu fondre ſur nous. Nous chargeâmes nos deux cheiks de leur parler. Ils leur repréſenterent que nous étions leurs hôtes & qu'ils nous avoient pris ſous leur ſauve-garde. Ce ſeul mot les déſarma, car ils reſpectent infiniment les droits de l'hoſpitalité. Ils deſcendirent de cheval & nous offrirent de nous accompagner par-tout où nous deſirions aller. Cependant, comme ils n'aiment

point à prendre de la peine envain, ils nous demanderent poliment quelques pieces de monnoie que nous leur donnâmes de même. Après que ce léger préſent eut cimenté la paix entre nous, je les entendis ſe dire à demi-voix : Allons viſiter le ſaint, & ils allerent. Je les ſuivis. Ils paſſerent le long de la ſeconde pyramide, & s'arrêterent à la porte d'une grote taillée dans le rocher. Ils quitterent leur chauſſure & y deſcendirent. Seul des Européens, je les imitai. La grote étoit ſpacieuſe, propre & jolie. On y reſpiroit une fraîcheur agréable. A l'une des extrémités étoit une niche haute de ſix pieds devant laquelle pendoit un mauvais rideau, troué dans pluſieurs endroits. Les Arabes ſe tenoient auprès d'un air reſpectueux. Chacun à ſon tour ſe mettoit à genoux & baiſoit un pied qui s'alongeoit par-deſſous le rideau. J'apperçus à travers les ouvertures que c'étoit un homme nud qui donnoit ſon pied à baiſer. Lorſque mon tour fut venu, je m'approchai & je lui dis : O grand ſaint, découvrez-moi votre face! Il prit mon compliment pour une inſulte, & jugeant à ma prononciation que je n'étois pas Arabe, il me répondit bruſquement : *Rouh anni ia kelb.? Retire-toi de moi, chien.* A ces mots tous les muſulmans lancerent ſur moi un regard furieux. Je ſortis précipitamment, heureux que

mon indiſcrétion ne m'eût coûté qu'une injure, & je promis de n'avoir jamais de converſation avec les ſantons Egyptiens.

Ces hommes ſont des vagabonds qui affectent un détachement entier des biens du monde, & qui vivent des aumônes du public. Ils ſe livrent à mille extravagances qui les font paſſer pour des inſpirés. Ils vont abſolument nuds au milieu des villes, & violant toutes les bienſéances, ils ne rougiſſent pas de commettre publiquement des actions que le reſte des hommes couvrent des ombres de la nuit ou du voile du myſtere (*p*). Je ne puis vous dire juſqu'où va la vénération de la populace pour ces ciniques effrontés. Les femmes ſur-tout, naturellement timides & modeſtes, oublient pour eux que la retenue & la pudeur doivent toujours être compagnes de leur ſexe, & que des hommes qui ſe livrent impudemment à tous les appétits de la nature ne ſauroient mériter tant de reſpect.

Lorſque nous fûmes raſſaſiés de voir & d'ad-

(*p*) Un ami m'écrit de Tunis qu'une ſcene de cette nature s'eſt paſſée au milieu de la place de cette ville entre un ſanton & une femme. Le peuple d'un air reſpectueux entouroit les époux d'un moment, & un Européen qui eut oſé haſarder une plaiſanterie à la vue de ce ſpectacle, auroit couru riſque d'être lapidé.

ſhirer, nous retournâmes à Gizé, où nous paſſâmes quelques jours à parcourir les environs. Nous rencontrâmes dans notre route pluſieurs *chacals*, qui couroient d'une grande vîteſſe vers les montagnes. Ces animaux fauves, de la grandeur d'un chien, ont la queue traînante & le muſeau pointu. Ils vivent de la proie qu'ils ſe procurent à la chaſſe, & mangent du poiſſon le long des lacs. Les Arabes les nomment *dib*. Ce ſont les loups d'Afrique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XX.

A Gizé.

A M. L. M.

GIZÉ, comme vous l'avez vu, Monſieur, eſt une petite ville gouvernée par un *kiacheſ*. Elle doit ſon origine au choix que les gouverneurs des Califes firent de *Masr Foſtat* pour être le ſiége de leur réſidence. Les anciens qui ont décrit avec exactitude les environs des pyramides, ne parlent point de Gizé dont la fondation appartient aux Arabes, comme ſon nom (*q*) le fait connoître. M. Schaw s'eſt trompé en la plaçant ſur le terrain qu'occupoit Memphis. Outre qu'on n'y trouve aucunes ruines, aucun monument antique, les Grecs, les Romains & ſur-tout les Arabes ont marqué d'une maniere

(*q*) *Gizé* ſignifie en Arabe, *angle, extrémité.* On lui donna ce nom parce qu'au temps où Masr Foſtat floriſſoit, Gizé qui n'en étoit ſéparée que par le Nil, formoit un de ſes fauxbourgs. Dans le récit que Macrizi fait de la deſcente de S. Louis en Egypte, lorſqu'il parle de l'extrémité de Damiette, il dit : *Le Gizé de Damiette.*

ſi poſitive la ſituation de l'ancienne capitale d'Egypte, que lorſqu'on les lit avec réflexion, il eſt impoſſible de s'y méprendre. Je compte, dans la lettre ſuivante, vous offrir des preuves de ce que j'avance.

Gizé eſt environnée d'immenſes plaines où les légumes, le lin, le bled croiſſent en abondance. On y cultive le *chartame* que les Provençaux nomment improprement *ſafranon.* Ils en achettent la fleur dont ils envoient des chargemens à Marſeille. On l'emploie dans la teinture des draps du Languedoc. Les Egyptiens qui manquent de bois ſe ſervent de la tige de la plante pour faire du feu. La capſule renferme une graine dont ils tirent l'huile qu'ils nomment *Zeit helou.* huile douce. Elle eſt d'un goût fade. Le peuple s'en nourrit. Les gens riches ne l'emploient guères que dans les illuminations qui ſont fréquentes en Egypte.

Cette petite ville poſsède une manufacture de ſel armoniac. Je ſuis entré pluſieurs fois dans le laboratoire, & malgré une fumée horrible & infecte, j'ai ſuivi les procédés que l'on met en uſage dans la fabrication. Imaginez des arceaux avec des fentes parallèles qui reçoivent des ballons de verre dont le col n'a que deux pouces de long ſur un diamètre égal. Avant

de les placer on les enduit de terre graſſe, avec laquelle on bouche auſſi tous les interſtices qu'ils laiſſent entr'eux. Leur capacité eſt contenue dans l'intérieur de la voûte, & ils repoſent ſur les murs d'appui. Le col ſeul eſt expoſé à l'action de l'air libre. Ces ballons ſont remplis de la ſuie que l'on ramaſſe dans les cheminées des gens du peuple qui ne brûlent que de la fiente d'animaux ſéchée au ſoleil & mêlée avec de la paille hachée. Le feu qu'on allume deſſous eſt fait de ſemblable matiere. On l'entretient pendant trois jours & trois nuits. Les vaſes reſtent ouverts, & la vapeur qui s'exhale de la ſuie échauffée, s'attache inſenſiblement à l'entour du goulot. Elle s'y condenſe, s'y cryſtalliſe, & forme une maſſe brillante & ſolide d'environ deux pouces d'épaiſſeur. Lorſque l'opération eſt finie, on caſſe le vaſe, on jette la cendre, & l'on retire le gâteau de ſel armoniac tel qu'on l'envoie en Europe. On détache auparavant de ſa partie inférieure une croûte noire qui n'a pas acquis le degré de perfection convenable. Les ballons que l'on en remplit donnent à une ſeconde cuiſſon le ſel armoniac le plus parfait & le plus eſtimé. Diverſes manufactures répandues dans le pays, en fabriquent environ deux mille quintaux par an. C'eſt un article con-

ſidérable du commerce des Egyptiens avec les Européens. Les étameurs, les orfèvres, les fondeurs & les chymiſtes l'emploient dans leurs préparations.

Les négocians François établis au grand Caire, ont une maiſon de campagne à Gizé, avec un petit jardin planté d'orangers, de citronniers & de dattiers. Elle eſt ſituée ſur le bord du Nil. Des fenêtres, on découvre la belle île de *Raouda*, & ſes boſquets parfumés, le Mekias contre lequel les eaux du fleuve briſent avec violence, le vieux Caire environné de jardins, & une foule de bateaux qui traverſent ſans ceſſe d'une rive à l'autre. Divers maſſifs de verdure entre leſquels on apperçoit des maiſons, des moſquées, ou ſeulement la pointe des minarets, offrent des points de vue très-agréables. On paſſe des heures délicieuſes à contempler ces riants objets; parce que tandis qu'on en eſt occupé, la fraîcheur qu'entretient le courant d'air qui ſuit le cours du Nil, ranime les ſens, & donne à l'ame cette énergie dont elle a beſoin pour ſentir le beau, & jouir de tout ce qui l'environne. Auſſi c'eſt à Gizé que les François, ſuffoqués par les chaleurs du grand Caire, & la réverbération des ſables embrâſés du Mokattam, viennent ſe délaſſer de leurs occupations. C'eſt à Gizé qu'ils

viennent recouvrer la ſanté, & reſpirer la vie avec un air pur, frais, & chargé des exhalaiſons aromatiques des plantes & des fleurs.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXI.

Au grand Caire.

A M. L. M.

IL EST TEMPS, Monſieur, de vous parler de Memphis, & de diſcuter les opinions des Ecrivains au ſujet de cette ville célèbre. Elles ſont bien oppoſées. Les uns prétendent qu'elle étoit ſituée ſur le terrain qu'occupe Gizé. Les autres la placent cinq lieues plus loin du côté du midi. N'eſt-il pas étonnant que la poſition de l'ancienne capitale d'Egypte, d'une ville qui avoit près de ſept lieues de circonférence (*r*), qui renfermoit des temples magnifiques, & des palais que l'art s'étoit efforcé de rendre indeſtructibles, ſoit aujourd'hui un ſujet de diſpute entre les Savans? Ainſi, les monumens de l'orgueil des hommes ſont tour-à-tour enſévelis dans la pouſſière! Mais j'eſpère que les témoignages de l'hiſtoire feront reconnoître les traces que Memphis a laiſſées, & diſſiperont les

(*r*) Diodore de Sicile lui donne 150 ſtades de tour; liv. 1, ſect. 2.

ténèbres dont l'érudition elle-même s'eſt efforcée de les couvrir : examinons les paſſages.

« Ce fut la Reine Sémiramis qui fit conſtruire » le château (*f*) du grand Caire. Elle y mit une » nombreuſe garniſon de Babyloniens, afin de » tenir toujours en échec Memphis, ſituée vis-à- » vis, à l'Occident du Nil, & d'empêcher cette » capitale de ſe révolter (*t*). »

Le Docteur Schaw eſt du même ſentiment. « Vis-à-vis le Caire, ſur le bord du Nil, qui » regarde la Lybie, on trouve le village de Gizé, » où l'ancienne Memphis étoit ſituée, dont les » reſtes ſont maintenant enſévelis & couverts de » terre (*u*). »

Pokoke, exact obſervateur, eſt venu enſuite; inſtruit par l'inſpection des lieux, & la lecture des anciens, il s'eſt déclaré d'une opinion contraire (*x*). La guerre s'eſt élevée entre les

---

(*f*) Je crois avoir détruit cette première erreur dans la lettre 7, en faiſant voir qu'il avoit été bâti par *Salah Eddin.*

(*t*) Le Père Sicard, *lettres édifiantes*, p. 471.

(*u*) Obſervations géographiques ſur la Syrie & l'Egypte, pag. 25.

(*x*) Deſcription de l'Orient, livre premier à l'article de Memphis & des pyramides.

Savans d'Angleterre, & les Auteurs de l'*Hiſtoire Univerſelle moderne* ont prononcé cet arrêt :

(y) « Memphis étoit ſituée dans l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Gizé ; c'eſt ce que » nous apprend le docteur Schaw, dont les obſervations géographiques ſur l'Egypte & l'Arabie Pétrée, les meilleures que l'on ait faites, » doivent être préférées à toutes les deſcriptions » des voyageurs modernes, tant pour la vérité, » au moins pour la probabilité, que pour l'érudition, l'exactitude & la ſaine critique.... En » un mot, ſon livre ſe ſoutiendra contre les » aſſauts de l'envie & de la malice : il vivra encore » lorſque pluſieurs de ceux qui ont pris la plume » pour l'imiter, ou le décrier, ſeront enſévelis » dans l'oubli, ou du moins couverts du mépris » qu'ils méritent à ſi juſte titre. »

Voilà, Monſieur, un jugement bien deſpotique prononcé contre tous les voyageurs qui oſeront combattre l'opinion du docteur Schaw. Si ces Auteurs, qui ont écrit l'*Hiſtoire Univerſelle moderne*, ſe ſont cru diſpenſés de lire les ouvrages des anciens, au moins auroient-ils dû parcourir les livres des Géographes Arabes,

(y) Première partie, pag. 328.

Eclairés par cette lecture, ils ſe ſeroient gardés de ſoutenir avec tant d'emphaſe une erreur évidente. Permettez que je rapporte des autorités.

(ζ) « Memphis eſt ſituée dans l'endroit le » plus reſſerré de l'Egypte, ſur la rive occi» dentale du Nil. Un lac formé des eaux du » fleuve l'environne du côté du Nord & du » couchant. »

Cette deſcription eſt vague ; pour qu'elle marquât d'une manière certaine la ſituation de Memphis, il faudroit que le lac eût ſubſiſté juſqu'à nos jours, & qu'on meſurât la vallée de l'Egypte, afin de connoître le lieu le plus étroit. (*a*) Strabon nous offre des détails plus circonſtanciés. « Du château de Babylone (*b*), on dé» couvre de l'autre côté du Nil, les pyramides » qui ſont auprès de Memphis.... Des lacs l'envi» ronnent en partie. Les bâtimens qui formoient » les palais des Rois, ſont actuellement ruinés. » Ils s'étendoient depuis la montagne juſqu'à la » plaine, où la ville eſt bâtie, & juſque ſur les » bords du lac. Un bois ſacré les ombrageoit.

(ζ) *Hérodote, Euterpe.*

(*a*) Strabon, liv. 17.

(*b*) J'ai marqué ſa ſituation auprès du vieux Caire dans la lettre 8.

» A quarante ſtades de Memphis, s'éleve une » colline pierreuſe où l'on a conſtruit un grand » nombre de pyramides. »

Il n'eſt point étonnant que Strabon ait découvert les pyramides du château de Babylone, puiſqu'on les voit de la fortereſſe qui domine le grand Caire & de beaucoup plus loin. Il ajoute qu'elles étoient près de Memphis ſur une colline qui n'en eſt éloignée que de quarante ſtades, c'eſt-à-dire, de cinq quarts de lieue. Cette ſituation ne ſauroit convenir à Gizé, qui ſe trouve à trois lieues des pyramides les plus voiſines, & à ſix de celles de Saccara. Je ne m'appéſantirai point ſur cette deſcription, parce que Pline (*c*) tranche la difficulté d'une maniere à ne laiſſer aucun doute.

« Les trois grandes pyramides que les navi- » gateurs apperçoivent de toutes parts, ſont » ſituées ſur une colline ſtérile & pierreuſe, » entre Memphis & le Delta, à une lieue du » Nil, à deux de Memphis, & près du village » de Buſiris. »

Ce paſſage fixe d'une manière irrévocable les lieux conteſtés, & montre la vérité dans tout ſon jour. En effet, puiſque les pyramides

(*c*) Pline le Naturaliſte, liv. 38.

ſont entre Memphis & le Delta, comme il eſt conſtant que Gizé ſe trouve entre les pyramides & le Delta, il eſt impoſſible que Memphis ait été ſituée dans l'emplacement de Gizé, ou, ce qui revient au même, Memphis dans la deſcription de Pline, eſt à deux lieues au midi des pyramides; or, le bourg de Gizé en eſt éloigné de trois lieues vers le Nord; il ne ſauroit donc être bâti ſur le terrain qu'occupoit Memphis. On ne peut accuſer Pline de s'être trompé; car les poſitions qu'il donne ſont de la dernière exactitude. Le village de *Buſiris* ſubſiſte encore ſous le nom de *Bouſir*, à peu de diſtance des pyramides; elles ſont encore éloignées d'une lieue du fleuve; & le petit bourg de *Menf*, anciennement Memphis, ſe trouve environ à deux lieues vers le ſud de ces monumens. Si les Auteurs de l'*Hiſtoire Univerſelle moderne* euſſent lu ce paſſage, ils ſe ſeroient donné de garde de croire ſur parole, & d'adopter aveuglément une opinion ſujette à la critique, puiſqu'un de leurs compatriotes, (*d*) obſervateur judicieux & éclairé l'avoit déjà combattue. Surtout, ils n'auroient pas fulminé l'anathême contre quiconque refuſeroit d'embraſſer la croyance

(*d*) Pokoke, voyage d'Orient.

du docteur Schaw. Comme eux, je rends hommage au mérite de ce Savant ; ſon livre eſt rempli de recherches précieuſes ; mais comme il s'eſt gliſſé des erreurs parmi les vérités qu'il établit, je ne puis m'empêcher de les relever, lorſque l'occaſion s'en préſente.

Après qu'un Roi d'Egypte eut détourné le cours du Nil (*e*), qui ſe perdoit dans les ſables de la Lybie, & que le Delta ſe fut formé du limon (*f*) dont ſes eaux ſont chargées, on coupa des canaux pour deſſécher la baſſe Egypte. Les Monarques qui juſqu'alors avoient fixé leur réſidence à Thèbes, voulurent ſe rapprocher de l'embouchure du fleuve, pour jouir d'un air plus tempéré, & pour être plus

(*e*) Voyez lettre première.

(*f*) Quand les témoignages de l'hiſtoire qui prouvent que le Delta eſt un dépôt des ſables & du limon du Nil, ne ſubſiſteroient pas ; quand on pourroit rejetter les ſentimens d'Hérodote, de Strabon, de Diodore de Sicile, de Pline, &c. qui tous aſſurent ce fait, il ſeroit impoſſible de ne pas l'admettre en conſidérant cette belle partie de l'Egypte. En effet, dans toute ſon étendue on ne voit d'autres pierres que celles qu'on y a apporté pour bâtir des temples & de grands édifices, & en creuſant à 20 pieds de profondeur en quelque endroit que ce ſoit, on ne trouve que le limon noir du Nil mêlé de ſable.

à portée de défendre l'entrée de leur Empire. Ils fonderent la ville de Memphis, & s'efforcerent de la rendre l'égale de l'ancienne capitale. Ils la décorerent de pluſieurs temples (*g*), parmi leſquels celui de Vulcain attiroit les regards des voyageurs. La grandeur, la ſomptuoſité de l'édifice, la richeſſe de ſes ornemens excitoient tour-à-tour l'admiration. On avoit élevé du côté de la plaine ſtérile un autre temple non moins admirable, conſacré à Sérapis. Une avenue de ſphinx prodigieux ornoit la principale entrée. Les ſables, le fléau de l'Egypte, s'amoncelerent ſucceſſivement à l'entour, au point que du temps de Strabon, les uns étoient enſévelis juſqu'à la moitié du corps, les autres juſqu'à la tête & qu'aujourd'hui ils ont diſparu. Cependant pour prévenir ce déſaſtre, on avoit conſtruit du côté du midi, une digue longue (*h*) & élevée, qui ſervoit auſſi de boulevard contre les débordemens du fleuve & les ſurpriſes de l'ennemi. Le palais des Rois, & une fortereſſe bâtie ſur la montagne la défendoient du côté du couchant. Le Nil la bornoit à l'Orient. Elle avoit au Nord, des lacs terminés par la plaine des Momies, & par la

(*g*) Strabon, liv. 17.

(*h*) Diodore de Sicile, liv. premier.

chauſſée qui conduiſoit de Buſiris aux grandes pyramides. Memphis dans cette ſituation commandoit la vallée d'Egypte, & communiquoit par des canaux avec le lac *Mœris* & le lac *Mareotis*. Le citoyen qui l'habitoit, pouvoit de ſa maiſon parcourir toute l'Egypte en bateau: auſſi devint-elle le centre des richeſſes, du commerce & des arts. L'aſtronomie & la géométrie inventées par les Egyptiens (*i*) y floriſſoient. Les Grecs vinrent y puiſer les connoiſſances qu'ils porterent dans leur patrie, & qu'ils perfectionnerent. La nouvelle capitale fit oublier le ſéjour de la Thèbes aux cent portes, & l'on vit s'élever ſur la montagne voiſine ces monumens orgueilleux, ces ſuperbes mauſolées, qui ſeuls des merveilles que la terre admira, ont bravé les ravages des tems & des hommes plus deſtructeurs encore. La gloire de Memphis ſubſiſta pendant des ſiècles. Elle ſe maintint juſqu'aux jours où Cambiſe, à la tête d'une armée formidable ravagea l'Egypte. Ce féroce conquérant détruiſit autant qu'il fut en ſon pouvoir ſes temples & ſes édifices fameux. Il s'efforça ſur-tout d'éteindre le flambeau des

(*i*) Strabon, liv. 17, attribue aux Egyptiens l'invention de l'aſtronomie & de la géométrie.

ſciences que ce peuple, environné des ondes & des déſerts avoit allumé dans ſa fertile vallée. Les collèges des Prêtres perdirent avec une partie de leurs privilèges, les connoiſſances qui en étoient le fruit. Cependant Memphis, défigurée par un barbare, avoit conſervé tant de reſtes de ſa magnificence, qu'elle étoit encore la première ville du monde. Pendant plus de deux cents ans, elle s'efforça de ſecouer le joug odieux de la Perſe. Alexandre auquel elle ſe livra, la vengea des outrages qu'elle avoit eſſuyés. Ce conquérant s'abandonnant à un coupable délire, renouvella dans les murs de Perſépolis (*k*), les horreurs que Cambyſe avoit exercées à Thèbes & à Memphis. N'y auroit-il pas une juſtice pour les Empires comme pour les particuliers? Charmé de la beauté de ce pays, dont il alla viſiter les antiquités, pluſieurs ſiècles avant l'Ere Chrétienne, il y fonda une ville de ſon nom. Les Ptolémées, ſes ſucceſſeurs, l'embellirent. Ils tâcherent dans la décoration de leurs bâtimens, de joindre à la majeſté de l'architecture Egyptienne, l'élégance de l'architecture Grecque. Le Phare parut, & mérita l'admiration de l'Univers. Alexandrie

(*k*) Quinte-Curce.

étoit une autre Rome. Les ſciences & les arts échauffés par l'œil du Souverain, répandoient au loin leur éclat. Le commerce y attiroit de toutes parts les richeſſes & l'abondance. Memphis ſe dépeuploit de jour en jour; ſes habitans paſſoient dans la nouvelle capitale (*l*). Sous Auguſte, c'étoit encore une Cité grande, peuplée & remplie d'étrangers, mais elle n'étoit plus que la ſeconde de l'Egypte. Six cens ans après elle devint la première conquête des Arabes. Ils mirent le ſiège devant ſes murailles. Il fut long & ſanglant; mais enfin, ils l'emporterent d'aſſaut & la détruiſirent, comme nous l'apprend Abulfeda. Je rapporterai le paſſage de ce Savant hiſtorien; il conſtate la poſition que Pline donne à Memphis, & détruit l'erreur de pluſieurs Ecrivains (*m*), qui prétendent que les Gouverneurs pour les Empereurs de Conſtantinople, réſidoient au vieux Caire, lorſque Amrou fit la conquête de l'Egypte. Je crois avoir démontré, lettre huitième, que cette ville ne ſubſiſtoit pas alors; ce qui ſuit ſera une preuve nouvelle.

(*l*) Strabon, liv. 17.

(*m*) Maillet, *Deſcription de l'Egypte*; le Pere Sicard, *Lettres édifiantes*.

« (*n*) *Menf*, (c'eſt-à-dire Memphis), eſt l'an-
» cienne Masr (*o*) de l'Egypte. Elle eſt ſituée
» ſur le bord occidental du Nil. Amrou, fils
» d'*el Aas*, l'ayant priſe d'aſſaut, la renverſa
» de fond en comble, & alla bâtir par l'ordre
» d'Omar, fils de Kettab, la ville de Foſtat,
» ſur la rive oppoſée. On voit à *Menf* des ruines
» remarquables, reſtes de ſon ancienne ſplen-
» deur, & qu'on laiſſe dépérir; on y voit des
» pierres, dont la ſculpture & la peinture exci-

« (*n*) Menf hié masr elcadimé oua hié an garbi el Nil.
» Oua lemma fatahha Omar ebn el Aas kharabha oua
» bena el Foſtat mèn elbar elakhar el charqui be amr
» Omar ebn el khattab. Oua be menf atar cadimto azimé
» madſalo men elſakhour oua el menhouté el maſoura.
» Oua alaiha dehan akhdar, oua khairo baki ila za-
» manna, hadé lam ietkhaïer hen el chams oua khairha
» ala toul hadé eldemmé. Oua menf men masr ala marhelé
» caribé. *Abulfeda, Deſcription de l'Egypte.* »

(*o*) J'ai déjà dit dans la lettre ſur le vieux Caire, que les Arabes ont toujours donné le nom de *Masr* à la capitale de l'Egypte. Memphis le porta juſqu'à ce qu'elle eût été ruinée par Amrou. *Foſtat* le reçut alors & le conſerva juſqu'au moment où *Schaouar* y mit le feu pour l'empêcher de tomber au pouvoir des François. Depuis cet inſtant le grand Caire ſe nomme *Masr*, & Foſtat s'appelle *Masr el atik* l'ancien *Masr*, ou l'ancienne capitale.

» tent l'admiration, & dont le ſoleil & les inju-
» res du temps n'ont pu juſqu'à nos jours effacer
» les couleurs. *Menf*, eſt éloignée d'une petite
» journée de chemin du grand Caire. »

Ces détails s'accordent & avec la deſcription de Pline, & avec ce qui ſubſiſte encore de nos jours. Le village de *Menf*, foible reſte d'une immenſe cité, eſt à ſix lieues du grand Caire, ſur la rive occidentale du Nil. C'eſt préciſément la poſition du ſavant Naturaliſte, car on compte quatre lieues du grand Caire aux pyramides, & deux de ces édifices au bourg de Menf. Les ruines que l'on trouve à l'entour, confirment le rapport d'Abulfeda. (*o*) Ces lacs mêmes dont parlent Hérodote & Strabon, n'ont pas entièrement diſparu. On en rencontre un près de Saccara avec un bois d'Acacia, ſitués vers l'occident de Menf : l'autre eſt préciſément au nord. Lors de l'inondation, il s'étend juſqu'à la chauſſée que l'on éleva dans le marais qui ſéparoit du Nil les grandes pyramides. On

(*o*) Ces lacs que toute l'antiquité nous repréſente auprès de Memphis ſont une preuve démonſtrative qu'elle étoit ſituée au village de *Menf*, & non à *Gizé*; car à trois lieues aux environs de cette petite ville, il n'y a aucune apparence de lac.

l'avoit conſtruite (*p*) pour faciliter le tranſport des quartiers de marbre dont on forma les canaux & le revêtement de ces édifices. Cette digue ſubſiſte encore, avec des ponts qu'on y a pratiqués pour laiſſer un libre écoulement aux eaux. On la côtoie lorſqu'on vient voir les pyramides en bateau pendant l'inondation.

Voilà, Monſieur, ces lacs que les habitans de Memphis étoient obligés de traverſer pour tranſporter leurs morts dans les plaines où les Rois avoient établis leurs mauſolées. Comme on y avoit élevé des temples (*q*), où l'on offroit des ſacrifices expiatoires pour ceux qui n'étoient plus, comme ces lieux de ſilence étoient un aſyle inviolable, & que l'on eût privé de la vie l'impie qui auroit oſé les profaner & en troubler la paix profonde; tous les Egyptiens voulurent y avoir leur ſépulture. Chaque famille ſe creuſa dans le rocher recouvert de ſables une demeure ſilencieuſe, où tour-à-tour le père & le fils étoit dépoſés avec une piété religieuſe. Ils ignoroient ſans doute qu'un jour

(*p*) Hérodote, Euterpe.

(*q*) Chaque grande pyramide avoit ſon temple & des Prêtres, dont l'office étoit d'immoler des victimes expiatoires, & de prier pour les morts.

les peuples éclairés de l'Europe viendroient les arracher de leurs tombeaux, & que leurs corps enſévelis & conſervés avec tant de ſoin ſeroient l'objet d'un infâme trafic. (r) Les Grecs, qui ont aſſiſté aux jugemens que les Egyptiens ſeuls d'entre les peuples de la terre prononçoient contre la mémoire des morts, & qui ont vu les lieux où on les portoit en bateau, en payant un droit léger, ont inventé la fable de Caron & des Enfers. La beauté des plaines qui ſont au-delà de cette vaſte ſolitude de ſables, les canaux qui les arroſent, & qui y entretiennent des ombrages toujours verds, leur ont donné l'idée du Stix, du Lethé & des Champs-Eliſées. Leur imagination brillante & féconde a embelli ces lieux de tous les tréſors de la poéſie. Cette fable s'eſt accréditée dans l'eſprit du peuple, & eſt devenue un article de la religion du paganiſme.

Telles ſont, Monſieur, les réflexions que m'ont fait naître une lecture réfléchie des anciens, & la vue des environs des pyramides. Puiſſent-elles être dignes de votre attention, & avoir à vos yeux le mérite de la vérité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(r) Orphée initié aux myſtères d'Oſiris, *v. Diodore de Sicile, p.* 37.

LETTRE XXII.

Au grand Caire 1779.

A M. L. M.

VOUS COMPTEZ, Monſieur, un intervalle de ſeize mois depuis ma dernière lettre, & durant ce long eſpace de temps l'amitié craintive vous a ſouvent peint les malheurs auxquels on eſt expoſé dans un pays barbare. Elle vous a plus d'une fois fait trembler pour mes jours. Honneur à des ſentimens qui me ſont chers, & que mon cœur vous rend! Mais calmez vos inquiétudes. Il eſt une Divinité pour les voyageurs. La prudence, & la fermeté ſont l'hommage qu'elle exige. En lui payant religieuſement ce tribut, elle met à l'abri des dangers. Ceſſez donc de vous alarmer, & n'attribuez mon ſilence qu'à des courſes & à des travaux continuels. Pour vous, Monſieur, continuez à m'écrire. C'eſt ici que l'on connoît le prix d'une lettre. Avec quel tranſport on l'ouvre! Avec quelle avidité on la lit! Le jour où on la reçoit eſt un jour de fête. C'eſt ſous un ciel brûlant, au milieu des déſerts, que l'on ſent puiſſamment

le

le beſoin d'un ami. Tout ce qui peut en retracer l'image eſt précieux. Parmi des Turcs & des Arabes, un François trouve rarement un cœur où il puiſſe épancher le ſien. Une foule de ſentimens y naiſſent, y meurent, ſans être partagés. Plaignez-moi donc, & me procurez ſouvent la conſolation de l'abſence. Quand je lis les caractères que votre main a tracés, il me ſemble vous voir, vous entendre. L'imagination, cette heureuſe enchantereſſe, me fait illuſion : ce ſont au moins quelques inſtans de bonheur ; ce ſont quelques fleurs répandues ſur la route épineuſe de la vie. Revenons à notre correſpondance.

Deux voyages dans la baſſe Égypte, la viſite des villes, & des canaux de la branche orientale du Nil, un ſéjour d'un an à Damiette, conſacré à me perfectionner dans la dialecte Arabe que l'on parle en Syrie, voilà, Monſieur, quel a été l'emploi de mon temps durant ce long ſilence dont vous vous plaignez. J'ai parcouru mille fois les environs délicieux de cette ville. On ne peut ſe raſſaſier de contempler la belle nature, & de voir l'image heureuſe de l'abondance. J'ai ſuivi les traces de l'armée de ſaint Louis, depuis ſon débarquement juſqu'à Manſoure. Le naïf Joinville a écrit cette expédition dont le commencement fut ſi brillant,

& la fin ſi malheureuſe. Sa narration eſt obſcure, & laiſſe beaucoup de choſes à deſirer. Les détails curieux que nous offrent les auteurs Arabes, & l'inſpection des lieux, me fourniront les moyens de l'éclaircir, & de ſuppléer aux connoiſſances qu'il ne pouvoit avoir. Lorſque je vous aurai rendu compte de mon voyage, j'eſſayerai de vous tracer ce morceau intéreſſant de notre hiſtoire.

Le 15 Février, je louai un *canjé* pour me tranſporter à Damiette. C'eſt un bateau plus petit qu'un *mach* & deſtiné aux voyages d'agrément. Il contenoit un cabinet & une jolie chambre où nous étendîmes un tapis. On avoit élevé ſur l'avant une natte en forme de dais, d'où l'on pouvoit voir la campagne ſans être incommodé du ſoleil. Un janiſſaire éprouvé qui avoit fait les campagnes du fameux Ali Bey, & un domeſtique Arabe m'accompagnoient. Nous étions bien armés, précaution néceſſaire ſur le canal de Damiette, où l'on eſt preſque toujours attaqué. Les *fellah* (*r*) qui en habitent les rives, viennent à la faveur des ténèbres aſſaillir les bateaux; &, lorſqu'ils ne trouvent point de réſiſtance, ils égorgent les paſſagers & s'emparent de leurs richeſſes. Un

(*r*) Nom des laboureurs Egyptiens.

étranger doit s'aſſurer & des domeſtiques qu'il emmène, & de la fidélité du patron, qui ſouvent eſt d'intelligence avec les voleurs, & partage avec eux. Inſtruit par l'expérience, je donne ces conſeils aux voyageurs qui viendront après moi. Pour ne les avoir pas ſuivis d'abord, il a manqué de m'en coûter la vie.

Nous eûmes ſoin de pourvoir notre barque de riz & de café. Ce ſont les proviſions les plus eſſentielles. On trouve dans tous les villages, des œufs, du lait, & de la volaille. Nous avions ajouté quelques dammes-jeannes de vieux vin de Chypre (*f*). *Mahamet Aſſalamé*, quoique bon Muſulman, étoit bien-aiſe d'en vuider quelques verres de temps en temps; mais il le faiſoit à la dérobée, & évitoit les regards même des bateliers.

Nous quittâmes le port de Boulak vers une heure après midi. Le ciel étoit ſerein, la chaleur tempérée comme dans nos plus beaux jours de printemps. Le Nil rentré dans ſon lit depuis un mois & demi, baiſſoit

(*f*) *Mahamet Aſſalamé* eſt le nom du janiſſaire, qui m'accompagnoit. C'eſt un homme droit, brave & fidèle, auquel j'ai eu de grandes obligations pendant mes voyages. Il entra à mon départ au ſervice du conſul de France à Alexandrie.

inſenſiblement. Le courant peu rapide, & le vent de nord nous forçoient d'aller à la rame. L'orge & le bled commençoient à jaunir. Le *chartâme* & le dorra ou millet d'Inde, s'élevoient d'un pied au-deſſus de la terre. La luzerne repouſſoit pour la troiſième fois. Les concombres & les melons d'eau étendoient leurs rameaux flexibles ſur les bords du fleuve. Le lin & les feves approchoient de leur maturité. Le feuillage des arbres offroit différentes teintes de verd. Les orangers & les citronniers étoient parés de fleurs. Tel étoit l'aſpect de la campagne d'Egypte, le 15 Février.

Nous voguions à la rame. Après une heure de route nous paſſâmes devant l'ouverture du canal d'Adrien Céſar, qui ſe rendoit dans celui de la mer rouge. Il traverſe le bourg de *Kelioub*, & paſſe au nord d'Héliopolis. Deux lieues plus bas on trouve le village de *Charakhanié*, au-deſſous duquel le Nil ſe ſépare pour embraſſer le Delta. C'eſt l'endroit (*t*) où Hérodote & Pomponius Mela placent l'ancienne ville de *Cercaſorum*. M. d'Anville, qui ſuit le ſenti-

(*t*) Hérodote, liv. 2 & Pomponius Mela, diſent que la ville de *Cercaſorum* étoit ſituée près de la diviſion du Nil ſur la rive orientale. C'eſt l'emplacement qu'occupe de nos jours le village de *Charakhanié*.

nient de Strabon, la met ſur la rive occidentale du Nil au village d'*El Arkſas*.

Nous avancions lentement, mais le ſpectacle continuel d'un grand nombre de barques qui remontoient & deſcendoient le fleuve, la vue d'une campagne enrichie de productions variées, & couverte de troupeaux, amuſoient nos regards, & nous dédommageoient de la contrariété que nous éprouvions. Parvenus à *Batn Elbakara*, lieu de la diviſion du Nil, nous laiſsâmes à gauche la branche de Roſette, & nous entrâmes dans celle de Damiette. La premiere fait un coude vers l'orient; la ſeconde allant vers le nord, & continuant dans la direction du premier lit, reçoit une plus grande quantité d'eau. Auſſi c'eſt d'elle que partent les canaux les plus conſidérables. Je les marquerai à meſure que nous avancerons.

Le ſoleil baiſſoit. Nos mariniers craignoient de paſſer la nuit devant le bourg de *Dagoué*, ancienne retraite de brigands. Du temps du Père Sicard, un certain *Habib* s'y étoit érigé en tyran, &, à la faveur des préſens qu'il diſtribuoit aux puiſſances du Caire, il mettoit tous les navigateurs à contribution. Actuellement ce lieu eſt encore infeſté de pirates. L'an paſſé, un gros bateau, où je me trouvois avec plus de trente Turcs, y fut attaqué. Nos armes

& notre bonne contenance écarterent des ennemis qui ne veulent que piller, & non combattre. Ces conſidérations nous déterminerent à nous arrêter devant le petit hameau de *Zoufeti*; nous y jettâmes l'ancre, &, pendant que le domeſtique préparoit le ſouper, j'allai promener avec le janiſſaire dans un bois peu éloigné. Nous portions chacun une paire de piſtolets à la ceinture, un large damas au côté, & un fuſil à deux coups ſur l'épaule.

Pluſieurs rangs d'arbres plantés autour d'un vaſte champ, formoient une enceinte demi-circulaire, dont les côtés s'étendoient juſqu'au fleuve. Vers le milieu, quelques buttes de terre s'arrondiſſoient ſous l'abri des ſycomores. A droite & à gauche, des grenadiers, des palmiers, des tamarins, & des orangers plantés au haſard, formoient divers petits boſquets. Ils étoient entremêlés de touffes de *hènné*, joli arbriſſeau, dont la feuille ſert à teindre en jaune. La fraîcheur de l'herbe, la variété des arbres, ces buiſſons éparpillés, les fleurs des citronniers & des orangers, une multitude de tourterelles qui cherchoient un aſyle dans leur épais feuillage, les troupeaux nombreux que l'on ramenoit du pâturage, tout cela produiſoit une ſcène riante & animée qui faiſoit naître dans l'ame une douce joie & un ſentiment de bonheur que

la vue de la belle nature ne manque point de produire.

Nous marchâmes juſqu'aux cabanes des laboureurs. Les femmes, qui étoient à l'entour, rentrerent auſſitôt. Les hommes reſterent ſeuls, & nous prenant à notre coſtume pour les officiers de quelque Bey, qui venoient les mettre à contribution, ils parurent alarmés. Nous les raſſurâmes, en leur diſant que nous leur demandions ſeulement des œufs frais & du lait. Ces paroles ayant diſſipé leurs craintes, ils s'empreſſerent de nous ſatisfaire, & nous reconduiſirent juſqu'au bateau. Malgré ces manieres amicales, nous paſsâmes la nuit en ſentinelle. Chacun montoit la garde à ſon tour; mais il ne nous arriva aucun événement qui pût troubler notre tranquillité.

Le 16 Février.

J'AVOIS DORMI quelques heures enveloppé dans un manteau, à la maniere des Arabes, lorſque les cris des mariniers, qui ſe préparoient à partir, me réveillerent. Le ſoleil ſe levoit, & la roſée étant tombée abondamment, le ciel étoit pur & ſans nuages. En portant mes regards du côté du bois où nous avions promené la veille, je vis des troupes d'oiſeaux blancs comme la neige, qui ſe balançoient ſur la cîme des

arbres. Les Arabes les nomment *garde-bœuf*, parce qu'ils accompagnent toujours ces animaux. Ils ſont de la groſſeur d'un faiſan, ont les pattes rouges, & le bec noir. Leur plumage d'argent contraſtoit agréablement avec le verd foncé des dattiers. Des milliers de tourterelles voltigeoient d'un oranger à l'autre, & célébroient par leurs accens la naiſſance du jour. Des vols de pigeons deſcendoient des colombiers ſur les bords du fleuve. Tous ces oiſeaux ſemblent apprivoiſés. Comme ils ne ſont point chaſſés, & qu'ils n'entendent preſque jamais le bruit effrayant de la poudre, ils paroiſſent ſans défiance, & ne fuient point l'approche de l'homme.

Nous avions levé l'ancre, & nous côtoyions la gauche du fleuve, en nous aidant de la rame & du courant, car le vent étoit toujours contraire. Nous paſsâmes près de *Cafr* (*u*) *Faraounié*, placé à la tête d'un large canal qui, traverſant obliquement le Delta, va ſe jetter dans la branche de Roſette. Nous appercevions ſur la rive droite du Nil divers hameaux qui ſe perdoient dans le lointain. Souvent nous paſſions entre des îles nombreuſes, dont ſon lit eſt parſemé. Bientôt nous vîmes le petit

(*u*) *Cafr*, ſignifie village.

fort de *Tant*, qu'environne un petit canal.

Une heure après l'avoir quitté, nous nous trouvâmes devant le bourg de *Dagoué*. Le Nil y fait un grand coude, comme pour retenir plus long-temps les voyageurs devant cette retraite à voleurs. De ce coude part une riviere creuſée de main d'homme, & auſſi large que la Saône. Elle ſe réunit au canal de *Faraounié* avant de paſſer à *Menouf*, capitale de la premiere province du Delta. Elle eſt navigable depuis le mois d'Août juſqu'en Décembre, & porte les plus groſſes barques. Je l'ai remontée dans toute ſa longueur depuis *Nadir* ſur le bras de Roſette, juſques dans celui de Damiette. Sa direction eſt du nord-eſt au ſud-oueſt. Rien n'eſt plus frais, plus riche, plus riant que ſes bords. On diroit qu'elle traverſe le paradis terreſtre. Cette belle riviere fournit de l'eau à d'autres canaux que j'indiquerai ſur la carte. L'un d'eux, en ſe rendant au lac de *Bourlos*, paſſe au gros bourg de *Tanta*, où ſe tient chaque année une foire conſidérable. Les habitans de la haute & de la baſſe Egypte s'y raſſemblent en grand nombre. Elle dure huit jours, & l'on y fait un échange des productions du pays, contre les étoffes de l'Inde, le café moka, & les draps de France. L'appât du gain y conduit une partie des Egyptiens. Beaucoup

d'autres y ſont entraînés par l'attrait du plaiſir. A cette époque, dix mille bateaux couvrent les eaux du canal. Tous ſont abondamment pourvus de proviſion. On y fait bonne chere, on y a de la muſique, & l'on s'y livre à la joie. Un nombre preſque égal de tentes ſont dreſſées ſur le rivage. Les plus fameuſes courtiſannes de l'Egypte ne manquent point d'y avoir leurs pavillons. On les introduit dans les bateaux, où elles font briller leurs talens pour la danſe, le chant & la galanterie. La nuit on allume à chaque mât pluſieurs lampes de verre, dont la lumiere, répétée à l'infini, forme dans les eaux des étoiles innombrables. Les tentes ſont pareillement éclairées (*x*). Cette illumination merveilleuſe, d'une lieue d'étendue, produit ſur la verdure, & dans le cryſtal des eaux, des effets admirables. Ces foires, reſtes des anciens pélerinages des Egyptiens à Canope, à Saïs, à Bubaſte, ne ſont pas rares en Egypte, & ne manquent jamais d'être très-fréquentées.

Nous nous éloignions avec joie de *Dagoué*.

(*x*) Hérodote nous apprend que l'on faiſoit de ſemblables illuminations aux fêtes d'Iſis dans la ville de Buſiris, à Bubaſte aux fêtes de Diane, & dans d'autres villes d'Egypte. *Euterpe*, *liv.* 2.

Nous avions déjà paſſé pluſieurs hameaux, lorſque nous découvrîmes ſur la rive droite le village d'*Atrib* (*y*). Il n'a rien de remarquable que le nom qu'il porte. Les chaumieres qui le compoſent couvrent les ruines de l'ancienne *Atribis*. Ammien Marcellin aſſure que cette ville tenoit un rang parmi les plus conſidérables de l'Egypte. Si ce ſentiment n'eſt pas exagéré, on a droit de s'étonner qu'elle n'ait pas conſervé un ſeul monument remarquable. Un peu au-deſſous d'*Atrib*, coule un large canal, qui va ſe jetter vers la partie orientale du lac *Menzalé*. Une autre dérivation du Nil, qui commençoit vers la pointe du Delta (*z*), venoit s'y réunir, & ils formoient enſemble la branche péluſiaque. On rencontroit, en ſuivant ſon cours, *Phacuſe*, où commençoit le canal qui communiquoit avec la mer rouge, & la grande ville de *Bubaſte*, où Diane étoit adorée. Elle y

(*y*) Le ſavant d'Anville place cette ville & ce canal trop bas dans ſa carte d'Egypte.

(*z*) Hérodote & Pomponius Mela diſent poſitivement qu'au-deſſous de la ville de *Cerçaſorum*, dont j'ai indiqué la poſition, le Nil étoit *triple*, parce qu'il ſe diviſoit en trois branches. La plus orientale, qui étoit celle de Bubaſte ou de Peluſe, n'eſt pas navigable : les deux autres le ſont encore.

avoit un temple magnifique. Hérodote a décrit d'une maniere pittoreſque le culte qu'on rendoit à cette Déeſſe. Je rapporterai ce paſſage, parce qu'il ſert à prouver combien peu les mœurs des Egyptiens ont changé depuis cet excellent Hiſtorien.

« De toutes les parties de l'Egypte, les » peuples ſe rendent en foule à la fête de » Diane à Bubaſte. Une multitude de bateaux » voguent vers cette ville. Dans chaque barque, » des Muſiciennes accompagnent leur chant avec » les cymbales & le tambour de baſque, des hom- » mes jouent de la flûte, d'autres chantent & » battent des mains en cadence. On s'arrête » devant toutes les villes qui ſont ſur le paſſage, » & la muſique recommence. (*a*) Les femmes » s'abandonnant à l'ivreſſe de la joie, agacent, » par les propos les plus libres, celles qu'elles » rencontrent, chantent des airs libertins, & » exécutent des danſes laſcives. Lorſque l'on eſt » arrivé à *Bubaſte*, on immole, pendant la ſo- » lemnité, des victimes innombrables, & l'on » boit plus de vin dans un jour, que dans tout

(*a*) Ces femmes ſont ſans doute les danſeuſes & les chanteuſes Egyptiennes qui n'étoient pas plus décentes du temps d'Hérodote qu'elles ne le ſont de nos jours.

» le reſte de l'année. Plus de ſept cents mille » perſonnes s'y trouvent réunies. »

Depuis Hérodote, les Egyptiens ont paſſé ſous diverſes dominations, & ſont tombés enfin dans l'abyme de l'ignorance & de la ſervitude ; mais le fond de leur caractère n'a point changé. Toutes ces cérémonies folles que la religion payenne autoriſoit, ſe renouvellent aujourd'hui autour des tombeaux des Santons (*b*), devant les égliſes des Cophtes (*c*), & dans les foires dont je vous ai parlé. Le goût des pélerinages ſubſiſte encore parmi eux. Leurs danſes, leur muſique ſont les mêmes. Malgré les entraves dont la religion Mahométanne les a enchaînés, leur naturel perce, & les inclinations de leurs peres ſe maintiennent ; tant il eſt vrai que les vieilles habitudes, nées du climat, triomphent à la fin de toutes les loix. C'eſt un torrent qui ſuit continuellement une pente irréſiſtible. L'art du légiſlateur n'eſt pas d'op-

---

(*b*) Les Mahométans ſe rendent certains jours de l'année aux tombeaux de quelques perſonnages qu'ils regardent comme Saints, & célèbrent leur fête en ſe livrant à la joie, la bonne chere & la licence.

(*c*) Les Cophtes célèbrent à-peu-près de la même maniere la fête de ſainte Gemiane dans la baſſe Egypte.

poſer une digue à ſon cours, mais de le détourner à propos, de maniere à prévenir ſes ravages, & à le rendre utile. Reprenons le cours de notre voyage.

Au-deſſous d'*Atrib*, les villages ſont ſi rapprochés les uns des autres, que les bords du Nil ſemblent une longue ville, qui n'eſt interrompue que par des jardins, & des bois odoriférans. En contemplant l'éclat du ciel, la variété des arbres, le nombre des troupeaux, la richeſſe toujours renaiſſante d'un ſol inépuiſable, on ſe dit à ſoi-même : Ne ſoyons point étonnés ſi les Egyptiens éleverent les plus grands monumens qui ſoient dans l'univers : ils étoient éclairés, ils habitoient le plus beau climat du monde, & une terre qui ne demande à l'homme que de confier des ſemences à ſon ſein. Le deſpotiſme & la barbarie y ont marqué par-tout les traces de la déſolation, mais que n'y pourroit pas entreprendre un peuple ami des Arts & des Sciences ? Quels tréſors ne retireroit-il pas du commerce & de l'agriculture ? Combien de lumières enſévelies ſous le voile des hiéroglyphes ne rendroit-il pas aux Sciences & à l'Hiſtoire ? Pardonnez ces réflexions & ces vœux à un voyageur qui a ſous les yeux le malheur & la richeſſe d'une ſi belle contrée.

Après avoir navigué pluſieurs heures entre

des iſles & des hameaux, nous abordâmes à *Mit rhamr*. J'y débarquai, & je parcourus cette petite ville fort peuplée & très-commerçante. Elle n'a rien de remarquable, rien qui ſe reſſente de l'antiquité. Les bazards en ſont étroits & obſcurs, les rues tortueuſes & ſales. On y voit une moſquée ſurmontée d'une tour carrée, qui me paroît avoir ſervi d'égliſe aux Chrétiens, avant la conquête des Arabes. En effet, dans toute l'Egypte, il n'exiſte pas un minaret ſemblable : ils ſont tous ronds, étroits & élevés.

Lorſque nous eûmes viſité *Mit rhamr*, nous traversâmes le fleuve, & nous deſcendîmes à *Zephté*, ſituée vis-à-vis. Cette petite ville, ainſi que la première, ne mérite pas la peine que nous prîmes de la parcourir. Une partie des maiſons ſont conſtruites de terre, les autres de brique. Pluſieurs tombent en ruines ſans qu'on les répare. Le peuple y paroît miſérable, & l'on voit bien que ce n'eſt pas pour lui qu'il cultive les graſſes campagnes des environs.

Le ſoleil étant encore élevé ſur l'horizon, nous continuâmes notre route. Les villages ſe ſuccédoient toujours dans la même proximité. Ils ſont beaucoup plus fréquens ſur cette branche que ſur celle de Roſette. Il faut en attribuer la cauſe à la deſtruction de pluſieurs gran-

des villes qui ſe trouvoient dans la partie orientale du Delta. A meſure qu'elles ont été dévaſtées, on a négligé l'entretien des canaux qui y portoient les eaux du Nil, les terres ſont devenues incultes, les peuples ſe ſont rapprochés du fleuve, & y ont fixé leur habitation. Combien de campagnes actuellement ſtériles, un gouvernement éclairé rendroit à l'agriculture? Le vent continuant d'être contraire, les rameurs étant fatigués, & la nuit approchant, nous jettâmes l'ancre entre une iſle & *Mit Demſis*. Ce lieu n'étoit pas ſûr, mais nous réſolûmes de faire bonne garde.

Le 17.

Nous dormions tranquillement, lorſque vers minuit, deux nageurs s'approcherent du bateau à la faveur des ténèbres. Le janiſſaire qui veilloit, les ayant apperçus à la clarté des étoiles, cria, & tira un coup de fuſil. Ils diſparurent: le bruit nous ayant réveillés, nous prîmes nos armes, mais il calma notre inquiétude, en nous apprenant le ſujet qui l'avoit cauſée. Ces voleurs ſont ſi adroits, que, lorſqu'ils trouvent les paſſagers endormis, ils enlèvent une partie de leurs effets, & même des gros ballots qu'ils emportent à la nage. Lorſqu'on les ſurprend,

ils

ils ſe précipitent dans le fleuve, & ſe dérobent à toute pourſuite. Cette alerte nous tint éveillés le reſte de la nuit ; &, pour charmer nos ennuis, *Mahamet Aſſalamé* nous raconta toutes les batailles d'Ali bey. Ces récits étoient aſſaiſonnés de grandes taſſes de Moka, que nous vuidions de temps en temps. On en prend ici à toute heure. Les Turcs le regardent comme un excellent fortifiant, néceſſaire dans un pays où l'eſtomac, relâché par la chaleur, a peine à faire ſes fonctions. C'eſt dans cette opinion qu'ils l'ont nommé *Cahoué* (*d*), qui ſignifie *force*. Quoi qu'il en ſoit de ce ſentiment, au moins eſt-il certain que les Egyptiens en prennent communément trois taſſes par jour, & ſouvent beaucoup davantage, ſans éprouver aucun des fâcheux effets que les Médecins d'Europe lui attribuent.

Le jour, trop lent à paroître pour notre impatience, vint enfin, & le ſoleil, à ſon lever, ſe montra plus pâle qu'à l'ordinaire ; ce qui nous annonça le vent de ſud. En effet, il ne tarda pas à ſouffler. Nous mîmes à la voile ; nous apperçumes, en paſſant, un canal qui,

(*d*) Les Arabes appellent *boun* le café en grain, & *cahoué* celui que l'on prend. Les Européens en ont fait le mot *café*.

s'ouvrant au-deſſous de *Mit demſis*, va porter ſes eaux au lac de Menzalé. Le vent fraîchiſſoit, & notre barque fendoit les flots avec rapidité. Bientôt nous eûmes atteint le village de *Bouſir* (*e*), placé ſur la rive occidentale du Nil, à deux lieues de *Semennoud*. Cette ſituation s'accorde parfaitement avec celle qu'Hérodote & Strabon donnent à l'ancienne ville de *Buſiris*, capitale d'un Nome. Un temple ſuperbe, conſacré à la Déeſſe *Iſis*, la même que *Cérès*, y attiroit un concours prodigieux de peuple. C'étoit un des pélerinages d'Egypte les plus fréquentés. *Bouſir* ne conſerve aucuns veſtiges de

(*e*) *Abulfeda* compte quatre villes de ce nom dans la haute Egypte, & une dans la baſſe, qui eſt celle dont je parle, & qu'il appelle *Bouſir bana*, pour la diſtinguer des autres.

Hérodote, liv. 2; & Strabon, liv. 17, placent *Buſiris* au-deſſus de *Sebennytus*, actuellement *Semennoud*, en remontant vers la pointe du Delta; c'eſt exactement la poſition du village de *Bouſir*.

Strabon, au ſujet de cette ville, aſſure que les fables que l'on raconte de la cruauté de Buſiris, ſont entièrement dépourvues de fondement; qu'il n'y eut jamais en Egypte de Roi de ce nom, & que la malignité les avoit inventés pour ſe venger de l'inhoſpitalité des Egyptiens, qui n'aimoient pas les étrangers. *Liv.* 17.

ſon ancienne ſplendeur. Sans doute qu'étant ſur le bord du fleuve, les marbres précieux, dont le temple étoit conſtruit, en ont été enlevés ; peut-être auſſi que, ſous les maſures bâties au même endroit, on en trouveroit encore les débris.

Une lieue au-deſſous de *Bouſir*, nous découvrîmes l'ouverture d'un canal, qui, ſe joignant à un bras de celui de Menouf, paſſe près de *Mehallé*, & va ſe jetter dans le lac *Bourlos* (*f*). Un peu plus loin, je reconnus un petit bois où j'avois débarqué dans un précédent voyage : comme la ſituation en eſt charmante, je réſolus d'y dîner. On baiſſa la voile, & nous deſcendîmes à terre. Une longue allée de ſaules de Babylone, gros & élevés, s'étend ſur le bord du fleuve. Les rameaux flexibles ſe baignent dans ſes eaux ; derrière cette allée, des grenadiers plantés en quinconce forment un riant boſquet, qu'environne un canal du Nil. A l'extrêmité, eſt un champ enrichi de moiſſons variées, & terminé par des cabanes entourées d'orangers fleuris. Lorſque l'on eſt aſſis ſous les ſaules, les pieds pendans vers le fleuve, on

(*f*) Ce lac eſt connu parmi les marins ſous le nom de *Bourlos*, ainſi que le cap qui en fait la pointe la plus avancée.

a devant ſoi une île qui ſépare ſon lit en deux. L'herbe épaiſſe qui la couvre, eſt d'une fraîcheur qui invite les yeux à s'y repoſer. Sur la rive oppoſée, on voit de ſuite les villages de *Salanié*, de *Mit Abulhari* & de *Gerah*. Ils ne ſont ſéparés que par des touffes de dattiers, d'orangers, & quelques champs plantés de légumes & de moiſſons. A droite, on apperçoit *Bouſir* qui ſe perd dans l'horizon; à gauche, on découvre la ville de *Semennoud*, couronnée de hauts minarets. Je n'ai point vu de poſition plus agréable que celle-ci. Le ciel, la terre, les eaux, les ombrages, la verdure, les fleurs, l'aſpect des hameaux & des villes, tout y eſt raſſemblé pour le plaiſir des yeux. Nous dînames dans ce lieu de délices. Deux fois je m'y ſuis arrêté, & deux fois j'ai éprouvé ce charme involontaire que les belles choſes font paſſer dans l'ame, ce contentement pur & tranquille dont elles la pénètrent, & qui la force de ſe répandre au-dehors pour verſer ſur les objets qui l'environnent cette ſurabondance de vie qui l'inonde. Heureux, qui, dans ce moment, trouve un cœur dans lequel il puiſſe épancher le ſentiment qu'il éprouve, & le vivifier par la communication!

Une lieue & demie à l'occident de ce bois, eſt *Meballe el Kebiré*, capitale de la *Garbie*,

ſeconde province du Delta, & la réſidence d'un bey. Le Delta n'a point de ville plus conſidérable; auſſi l'a-t-on nommée *Kebiré*, la grande. Elle poſſède des manufactures de toiles, & des fabriques de ſel armoniac. Il s'y fait un grand commerce. Les rivières qui l'entourent, ſervent au tranſport de ſes marchandiſes dans toute l'Egypte. Les environs ſont couverts de villages, de troupeaux, & des productions variées que nourrit ſans ceſſe un ſol fertile. *Mehallé* a remplacé les villes de *Sebennytus* & de *Buſiris*; mais elle n'a rien conſervé de leur magnificence. On n'y voit aucun édifice remarquable.

Pendant que nous repoſions tranquillement ſur le bord du fleuve, le vent tourna au ſud-eſt, & ſouffla avec violence. Devenu bientôt ouragan furieux, il éleva des nuages de pouſſière fine & brûlante, qui obſcurcirent le ciel, & répandirent ſur toute la nature une ſombre pâleur. Ce voile ténébreux, à travers lequel le diſque du ſoleil paroiſſoit de ſang, dura environ deux heures, & ſe diſſipa. Lorſque de pareils tourbillons ſurprennent le voyageur au milieu du déſert, il y demeure enſeveli, s'il n'a le temps de ſe mettre ſous l'abri d'une tente; mais ſi la tempête dure long-temps, cet aſyle devient ſon tombeau; une colline de ſables s'élève à l'en-

tour, & il y eſt étouffé. Le vent s'étant calmé, le ciel reprit ſa ſérénité : nous remontâmes dans notre barque, & nous allâmes deſcendre à *Semennoud.*

C'eſt l'ancienne *Sebennytus*, capitale d'un Nome. Elle eſt de médiocre grandeur, peuplée & commerçante. Les bazards, remplis de marchands, offrent diverſes ſortes de denrées en abondance & à bon compte. Excepté les moſquées, tous les édifices ſont de briques. Je n'y ai découvert aucun reſte d'antiquité.

Une demi-lieue au nord de *Semennoud*, on voit le canal de *Thebanié*, qui va ſe jetter dans le lac de Bourlos, près des ruines de la grande *Butis* (*g*). Cette ville étoit décorée de deux temples bâtis en l'honneur d'Apollon & de Diane. L'oracle de *Latone*, que l'on alloit conſulter de toutes les parties de l'Egypte, la rendoit fameuſe. Le temple de cette Divinité étoit vaſte & magnifique. Un portique de cinquante pieds d'élévation, ſoutenu par des colonnes de marbre l'entouroit (*h*). Un quartier de granit,

(*g*) Hérodote, liv. 2, Euterpe.

(*h*) Cet énorme quartier de granit, qui avoit 240 pieds de circonférence, fut taillé dans une carrière que l'on voit dans l'île de *Philé*, près des cataractes. On l'amena

creuſé à la pointe du marteau, & dont les faces extérieures avoient ſoixante pieds en carré, en formoit le ſanctuaire. Une pierre de grandeur égale, & de ſix pieds d'épaiſſeur, le recouvroit parfaitement. Aucun des voyageurs modernes ne s'eſt tranſporté à *Butis*, qu'il ſeroit très-dangereux de viſiter; ainſi, l'on ne peut aſſurer ſi la deſcription d'Hérodote eſt exacte. Cependant, après que l'on a vu la colonne d'Alexandrie, & d'autres monumens non moins ſurprenans, on eſt porté à croire que cet Hiſtorien, qui avoit été ſur les lieux, n'en a pas impoſé à la poſtérité.

A une lieue & demie de *Semennoud*, près du canal de *Thebanié*, on trouve une grande levée de terre couverte de ruines. Pokoke & le Père Sicard appellent ce lieu *Bha beit*, maiſon de beauté; les Turcs avec qui j'étois, la nomment *Hajar beit*, maiſon de pierre. Quoi qu'il en ſoit, ces débris ſont ceux d'un grand temple tout bâti de marbre. Les murs avoient dix pieds d'épaiſſeur vers les fondemens, & étoient compoſés du beau granit tacheté de rouge, que l'on trouve dans les carrières de Sienne, & qui reçoit un

---

ſur des radeaux l'eſpace de 200 lieues, juſqu'à l'endroit où il fut dépoſé. C'eſt ſans contredit le plus lourd fardeau qui ait été mû par la puiſſance humaine.

parfait poli. Les colonnes avoient quatre pieds de diamètre. La tête d'Iſis leur ſervoit de chapiteau. Parmi ces décombres, on rencontre des morceaux de marbres précieux, reſtes des ſtatues qui décoroient ce ſuperbe édifice. La plupart des pierres ſont chargées d'hiéroglyphes. On y diſtingue des hommes à bonnets pointus, de jeunes filles, des oiſeaux & divers animaux. Toutes ces figures ſont ſculptées à ravir. Les attitudes ſont excellentes, & nulle part le goût Egyptien n'eſt auſſi épuré, & la ſculpture auſſi parfaite. Ces belles ruines ſont abandonnées à la barbarie des Turcs, qui viennent chaque jour enlever des blocs de marbre, ou ſcier des colonnes pour en faire des meules de moulin.

M. Pokoke & le Père Sicard s'accordent à dire que ce temple eſt celui que *Buſiris* avoit élevé à la gloire de la déeſſe Iſis; mais ſa poſition ne s'accorde point avec celle qu'Hérodote & Strabon donnent à cette ville, qui, comme je l'ai dit, étoit ſituée deux lieues au-deſſus de *Semennoud*, dans l'emplacement du village de *Bouſir*. J'aime mieux croire, avec M. Danville, que l'édifice dont il eſt queſtion, ſe trouvoit dans la ville d'Iſis même, que Pline & Etienne de Byſance placent vers le bas de Delta. Ce ſentiment me paroît plus

vraiſemblable. Si l'Egypte n'étoit pas au pouvoir des barbares, s'il étoit permis d'y fouiller, on éclairciroit bien des doutes qui obſcurciſſent l'hiſtoire ancienne de ce pays. Malgré toutes les connoiſſances poſſibles, il y a des points où l'on ne peut qu'approcher de la vérité, ſans oſer ſe flatter de l'avoir atteinte.

Nous revînmes de nos courſes à l'entrée de la nuit. *Mahamet Aſſalamé*, pour qui reſter aſſis & fumer, étoient une ſatisfaction mille fois plus douce que la contemplation des plus merveilleuſes ruines de l'univers, m'invita d'entrer dans un café où il entendoit de la muſique. J'acceptai ſon offre d'autant plus volontiers, que, parlant Arabe, je pouvois paſſer pour Turc. Nous entrâmes. Nos armes, notre habit militaire & fort propre, nous firent prendre pour des officiers des Janiſſaires. Les bourgeois de *Semennoud* ſe leverent, & nous céderent la place d'honneur. Ils étoient accroupis ſur des eſtrades couvertes de nattes. Nous nous aſsîmes ſur un ſopha élevé. Le maître du café nous préſenta lui-même le moka, & alluma nos pipes. Auſſi-tôt une danſeuſe, qui amuſoit l'aſſemblée, vint ſauter devant nous. Elle prit, ſuivant l'uſage du pays, les poſtures les plus voluptueuſes, les attitudes les plus laſcives. Le tambour de baſque & les cymbales régloient ſes pas. Plus ſes geſtes étoient indécens, & ſes mouvemens

ſignificatifs ; plus elle recevoit d'applaudiſſemens ; auſſi ne ſe ménagea-t-elle point. Lorſque la danſe fut finie, elle vint s'aſſeoir auprès de nous, & chanta quelques *moals* à la louange des Muſulmans, & enſuite des airs fort gais. Cette courtiſanne ſe nommoit *Bedaoui*. Elle avoit quatorze ans, étoit faite à peindre. Ses vêtemens de ſoie, extrêmement légers, mollement ſerrés par une longue ceinture, ne laiſſoient rien perdre des belles formes de ſon corps. Ses cheveux d'ébène, parfumés d'eſſence, deſcendoient en pluſieurs treſſes juſques ſur ſes talons. Un voile relevé avec grace couvroit ſes épaules. Elle avoit les yeux noirs & bien fendus, le teint moins brun que les femmes du peuple, la bouche mignonne & le ſourire agréable ; mais deux taches bleues qu'elle s'étoit faites ſur les joues avec de la poudre à tirer & un anneau paſſé à l'une de ſes narines, la défiguroient à mes yeux. Telle étoit la jeune *Bedaoui*. Elle arrivoit du Caire, & cherchoit fortune. Voyant que nous avions généreuſement payé ſa danſe & ſon chant, elle offrit de nous accompagner pendant le voyage. Nous la remerciâmes de ſa bonne volonté, & nous retournâmes paſſer le reſte de la nuit dans notre bateau.

Le 18.

NOUS AVIONS EU SOIN de renouveller nos provisions à *Semennoud*, où l'on trouve d'excellens pigeons, de bonnes volailles, & du beurre frais d'un goût fin & délicat. Nous partîmes au lever du ſoleil. Le vent étant preſqu'à l'eſt, nous permit de porter la voile. Après deux heures de navigation, nous apperçumes les minarets de *Manſoure*. Bientôt nous y abordâmes. Je deſcendis à terre, curieux d'examiner cette ville fameuſe par le courage & les malheurs de S. Louis. Elle eſt aſſez grande, mais ſans aucune fortification. Les rues ſont étroites, les maiſons bâties de brique, comme dans le reſte du Delta. On y voit un quartier à moitié ruiné. C'eſt ſans doute du milieu de ces débris, que le brave Joinville, qui avoit pénétré juſques-là, ſe défendit longtemps contre les efforts des Egyptiens. Il en ſortit couvert de bleſſures. Le duc Pierre de Bretagne y perdit un œil; mais je garde ces détails pour le morceau d'hiſtoire que je vous ai promis.

Manſoure eſt une ville moderne dont Abulfeda nous apprend l'origine en ces mots (*i*): « Le Roi

(*i*) « Oua el Manſoura benaha el melec, el camel » ebn el adel, and mafterek el Nil ila doumiat, oua

» Camel (*k*), fils d'Eladel, jetta les fondemens » de Manſoure, à l'endroit où le Nil ſe diviſe » en deux branches, dont l'une coule vers Da- » miette, l'autre vers *Achmoun* (*l*). Il la fit » conſtruire pour oppoſer un boulevard aux » ennemis, dans le temps qu'ils aſſiégeoient » Damiette (*m*). »

Des Chrétiens de Syrie, établis à (*n*) Man

» *achmoun* benaha ſi ouegg el adou lamma haſerou » doumiat. »

Ce paſſage fait voir que le ſavant Pokoke s'eſt trompé, en prenant cette ville pour celle de *Tanis* ou de *Zoan* de l'écriture.

(*k*) Ce Prince fut le ſeptième Roi de la poſtérité des Aïoubites. Il mourut à Damas, l'an 635 de l'hégire.

(*l*) *Achmoun* eſt une ville bâtie par les Arabes, près du lac de Menzalé. Ils l'appellent quelquefois *Achmoun Tanis*, parce qu'elle a remplacé l'ancienne ville de *Tanis*, dont les ruines ſe voient dans une île du même lac. On jetta les fondemens de cette ville ſous l'empire d'Elmetouakkel. *Elmacin.*

(*m*) Ce fut pendant le ſiège que les Croiſés mirent devant Damiette trente & un ans avant l'expédition de S. Louis, que le Roi Camel fit bâtir Manſoure. *Macrizi.*

(*n*) *Manſoure* ſignifie en Arabe *la victorieuſe.*

ſoure en font preſque tout le commerce. Les principaux articles ſont le beau riz, qu'ils tirent des environs du lac, & le ſel armoniac. On y voit de vaſtes fours, où l'on fait éclore les poulets. Comme l'Egypte eſt le ſeul pays où l'incubation artificielle des œufs ſoit pratiquée, je vous en donnerai la deſcription.

Repréſentez-vous un bâtiment à deux étages, dont le premier eſt enterré, & le ſecond fort peu élevé. Un corridor étroit, qui ſépare chaque étage en deux parties égales, règne dans la longueur. A droite & à gauche, ſont de petites cellules, où l'on dépoſe les œufs. L'étage ſupérieur eſt voûté, avec un œil de bœuf au ſommet. Le plancher a une ſemblable ouverture par où la chaleur ſe communique en bas. L'un & l'autre ont une petite fenêtre que l'on bouche avec ſoin. La porte d'entrée eſt fort baſſe, & ſert pour la communication de tout l'édifice. On arrange d'abord les œufs en monceaux dans l'étage inférieur. On allume enſuite le feu dans la partie ſupérieure, une heure le matin, & une heure le ſoir. La bouze de vache, ſéchée au ſoleil, lui ſert d'aliment. Cette opération dure huit jours. Lorſque l'édifice a reçu le degré de chaleur convenable, on éteint le feu, on bouche toutes les ouvertures, & l'on porte dans la partie ſupérieure une partie des œufs

amoncelés en bas. L'homme qui veille au ſuccès de l'entrepriſe, entre de temps en temps pour examiner s'il eſt beſoin de conſerver la même chaleur ou de la diminuer. Le dix-neuvième jour de l'incubation, les pouſſins commencent à ſe mouvoir dans leur coque; le vingtième, ils y appliquent le bec, & s'efforcent de rompre leur priſon. Tous écloſent ordinairement le vingt-&-unième. C'eſt alors qu'on voit des monceaux d'œufs, auparavant immobiles, s'agiter, & rouler ſur le plancher. C'eſt alors que des milliers de petits volatiles de couleurs variées, ſautillent dans l'appartement. Ce ſpectacle eſt vraiment divertiſſant. Le lendemain, on les porte par la ville dans des paniers, & on les crie par les rues. Chaque ménage en achète ſa proviſion à un ſol pièce. Pluſieurs auteurs ont écrit que ces poulets ne formoient jamais d'auſſi bonnes volailles que ceux qui ſont éclos ſous le ſein de la mère : c'eſt une erreur. Un cuiſinier François, que j'ai vu au grand Caire, en achetoit tous les ans, &, en les nourriſſant bien, en faiſoit d'excellentes poulardes. On dit ici que les habitans du village de *Bermé* ont ſeuls le ſecret de cette incubation : c'eſt un fait que je n'ai pas vérifié.

Après que nous eûmes parcouru Manſoure,

nous allâmes voir le canal qui la borne du côté du nord. Il eſt large, profond, & va ſe jetter dans le lac de Menzalé, au-deſſous d'*Achmoun*. Le paſſage de cette rivière fut funeſte à l'armée Françoiſe, & ſes eaux teintes de ſang, roulerent des cadavres. Notre curioſité étant ſatisfaite, nous remîmes à la voile vers le ſoir. Près de Manſoure, le Nil change de direction, & coule vers le nord-eſt. La campagne qui borde ſes rives, offre par-tout la même abondance; mais les villages ſont moins fréquens. Nous paſsâmes à la brune devant *Diaſt*, bourg éloigné d'une journée de chemin de ſainte Gemiane, où les Cophtes vont en pélerinage. Lors de cette fête, la plaine des environs eſt couverte de tentes. Les Chrétiens & les Mahométans, pêle-mêle, s'y réjouiſſent pendant huit jours. On y fait des courſes de cheval; on s'y livre au vin & à la bonne chère. Les danſeuſes s'y rendent en grand nombre, & Bacchus & Vénus ne ſont point bannis de la fête.

La nuit avoit abaiſſé ſes ombres ſur la terre; mais ici elles ne ſont point épaiſſes, impénétrables. C'eſt un voile tranſparent qui ne couvre les objets qu'à moitié. On aperçoit à travers l'azur d'un ciel ſerein, & un nombre infini d'étoiles qui brillent au firmament. Elles

ont une lumière plus éclatante, & paroiſſent plus grandes que dans les climats tempérés. La nuit, en Egypte, a mille charmes que nous éprouvons rarement en Europe. Jamais d'épaiſſes ténèbres ne couvrent ſon front. Le ſouffle des tempêtes n'en trouble point la tranquillité. Des déluges d'eau ne la rendent point l'image du chaos. Le vent tombe ordinairement avec le ſoleil. La nature demeure dans un calme parfait. C'eſt alors que l'homme, qui aime la contemplation, peut ſe livrer ſans trouble à l'étude de ſon être; c'eſt alors que l'aſtronome qui vit dans les cieux, jouiſſant de la vue d'un firmament ſans nuages, peut ſuivre le cours des aſtres à travers l'immenſité de l'eſpace.

Tandis que nous deſcendions, & que des lumières errantes ſur le fleuve, nous avertiſſoient de l'approche des bateaux qui remontoient, il y en eut un qui, dans un tournant, nous heurta rudement, & faillit à nous abîmer. Nous gagnâmes promptement le rivage pour examiner ſi nous ne faiſions point eau, & nous réſolûmes d'y paſſer le reſte de la nuit. Cet événement nous arriva proche du petit village de *Saoualim*. Deux fois ce lieu a manqué de m'être funeſte, comme je vais le raconter, afin d'inſtruire ceux que la curioſité pourroit conduire en Egypte.

L'an

L'an paſſé je deſcendois du Caire avec un Officier François qui alloit s'embarquer à Damiette, pour repaſſer dans l'Inde par la voie de Baſſora. Nous n'avions pour compagnon de voyage, qu'un domeſtique & trois mariniers. Cet Officier ouvrit, pendant la route, une petite caſſette remplie de ſequins, & ſe mit à les compter. Il n'en fallut pas davantage pour expoſer notre vie. Je l'en avertis, mais il n'en tint compte. Les matelots, à la vue de l'or, formerent le projet de nous faire aſſaſſiner. Ils ne purent l'exécuter les deux premieres nuits, parce que nous étions ſur nos gardes. La troiſieme, le vent contraire nous ayant forcés de relâcher, ils attacherent le bateau à terre. L'un d'eux alla comploter au hameau voiſin. Il revint au bout d'une heure, & ſe coucha avec les autres. La fatigue d'une longue veille, & la chaleur, nous firent ſuccomber au ſommeil. Je dormois profondément depuis environ une heure, lorſque tout-à-coup je me ſentis comme ſecoué, & parfaitement réveillé, ſans pouvoir en deviner la cauſe. Il faiſoit un beau clair de lune. Mes premiers regards ſe porterent ſur un homme qui avoit déjà un pied dans le bateau, & qui tenoit un poignard levé. Je ſaute ſur mon fuſil à deux coups, & lui mettant le bout ſur la poitrine, je lui crie en Arabe qu'il eſt mort, s'il ne ſe retire.

Les deux bras lui tombent, & il reſte immobile de ſurpriſe. Au même inſtant, j'apperçois à quelques pas de lui, trois autres voleurs, armés de ſabres & de piſtolets. J'examinois leurs mouvemens, réſolu de tirer ſur le premier qui feroit un geſte menaçant. Je n'oſois pas tourner la tête pour avertir mon compagnon de voyage, de peur qu'ils ne ſaiſiſſent ce moment pour faire feu ſur moi. Cependant, celui que je tenois en joue s'étant retiré à reculons, je réveillai l'Officier. Il s'arma, &, pendant que les brigands tenoient conſeil à deux pas de nous, je fis détacher le bateau, & nous paſsâmes de l'autre côté du fleuve. Durant toute cette ſcène, les bateliers & le domeſtique feignirent d'être enſevelis dans un profond ſommeil. Mes cris ne les réveillerent point. Il fallut les frapper pour en venir à bout. Je m'apperçus à Damiette que ces coquins m'avoient volé pluſieurs effets. La crainte de la baſtonnade les força de me les rendre. Echappé de ce danger, je ne pus m'empêcher de rendre graces à la Providence, qui permit que je m'éveillaſſe ſi à propos. Deux minutes plus tard, il n'eût pas été temps.

Le 19.

LE SOUVENIR de ce qui m'étoit arrivé, nous fit paſſer le reſte de la nuit en ſentinelle. Cette précaution fut vaine. Perſonne ne nous cauſa

d'alarmes. Notre barque n'ayant reçu qu'un léger dommage vers le bord, nous partîmes de grand matin. Nous paſsâmes devant *Fareſcour*, qui n'eſt pas éloigné de Damiette, & deux heures après nous découvrîmes cette jolie ville, qui forme un vaſte croiſſant ſur la rive orientale du Nil. Une multitude de bateaux & de petits bâtimens y étoient à l'ancre. Nous allâmes deſcendre devant la douane.

LETTRE XXIII.

Au grand Caire.

A M. L. M.

L'HISTOIRE de Damiette, Monſieur, eſt très-obſcure. Preſque tous les Ecrivains ont confondu l'ancienne avec la moderne. Leurs erreurs répétées ont répandu ſur ce point important de la géographie Egyptienne, l'obſcurité & l'incertitude. Pour les faire diſparoître, il importe de ſuivre l'ordre des temps, & de vous entretenir d'abord de cette fameuſe Damiette, que les Princes Européens attaquerent tant de fois. La connoiſſance des lieux & des époques, claſſera les objets dans votre eſprit, & les faits préſentés dans le jour qui leur convient, vous donneront des idées claires & diſtinctes.

« Damiette, dit Abulfeda (*o*), étoit une

(*o*) *Oua doumiat cadet mediné meſaoura ala el bahr and meſaab el Nil el charki.* Deſcription de l'Egypte.

Vous voyez, Monſieur, que je ſuis obligé par-tout d'exprimer en caracteres François la valeur des mots Arabes. J'aurois mieux aimé rapporter les paſſages comme ils

» ville ceinte de murailles, placée à l'embou-
» chure de la branche orientale (*p*) du Nil. »
Arrêtons-nous à cette ſituation, qui s'accorde parfaitement avec l'hiſtoire, & remontons à l'origine de cette ville. Etienne de Byzance nous apprend qu'elle ſe nommoit *Thamiatis* ſous la domination des Grecs du bas Empire, mais qu'elle étoit alors peu conſidérable. Elle le devenoit chaque jour davantage, à meſure que Peluſe, fréquemment ſaccagée, perdoit de ſa puiſſance. La ruine entière de cette ancienne ville, y fit paſſer le commerce des parties

---

ſont écrits dans l'original; mais vous ſavez qu'en France nous avons des profeſſeurs d'Arabe, & point d'imprimerie. Nous ſommes même le ſeul peuple ſavant de l'Europe, qui manque de cet avantage. Il ne reſte plus que les matrices de ces ſuperbes caracteres, que le Cardinal de Richelieu avoit fait fondre. Un prote étranger ſuffiroit, avec le ſecours des ſavans, pour apprendre à s'en ſervir, & nous nous mettrions peu-à-peu au niveau de l'Eſpagne, de l'Italie, de l'Allemagne, du Danemarck, de la Suède, de la Hollande & de l'Angleterre, qui tous ont des imprimeries en Arabe.

(*p*) Le géographe Arabe l'appelle *branche orientale*, parce que *Peluſe* ayant été pluſieurs fois ſaccagée, & même entièrement détruite par les Croiſés, les canaux qui y portoient les eaux avoient ceſſé d'être fréquentés, & le bras de Damiette étoit devenu le bras oriental.

orientales du Delta. Ce n'étoit point encore une place de guerre, lorſque, vers l'an 238 de l'hégire, les Empereurs de Conſtantinople s'en emparerent pour la ſeconde fois. L'importance d'un port ſi favorablement ſitué, ouvrit les yeux des Califes. L'an 244 de l'hégire, *Elmetouakkel* (*q*) la fit environner de fortes murailles. Cet obſtacle ne put arrêter le brave Roger, Roi de Sicile, qui l'enleva aux Mahométans, l'an 550 de l'hégire. Il ne jouit pas long-temps de ſa conquête. *Salah Eddin*, qui monta vers cette époque ſur le trône d'Egypte, chaſſa les Européens de Damiette. Quinze années après, ils revinrent mettre le ſiége devant ſes murs, mais l'habile Sultan rendit leurs efforts inutiles. Quoique leur armée de terre fût ſoutenue d'une flotte

(*q*) L'Egypte, pendant le règne de cet Empereur, vit terminer de grands ouvrages, tels que les murailles d'Alexandrie, celles de Damiette, la fondation d'*Achmoun*, de Roſette, de Cataïah, &c. Ils furent exécutés par les ordres d'*Ebn Toulon*, un des plus célèbres gouverneurs de ce pays. Ce Seigneur, dévoré d'ambition, & du deſir de ſe rendre indépendant, vouloit avoir des places fortes, à l'abri deſquelles il put braver la puiſſance des Califes. Lorſqu'il ſe vit bien fortifié, il leva l'étendard de la rébellion, & s'étant fait déclarer Roi d'Egypte, il la défendit contre toutes les forces de l'Aſie.

de douze cents voiles, (*r*) ils furent forcés de ſe retirer honteuſement.

C'étoit la deſtinée de cette ville d'être ſans ceſſe aſſiégée. L'an 615 de l'hégire, ſous l'Empire d'*Eladel*, les Croiſés l'attaquerent avec des forces très-conſidérables. Ils débarquerent ſur la plage occidentale du Nil. Leur premier ſoin fut d'entourer leur camp d'un foſſé & d'une paliſſade. L'embouchure du fleuve étoit défendue par deux tours, munies de nombreuſes garniſons. Une énorme chaîne de fer, tendue de l'une à l'autre, empêchoit l'abord des bâtimens. Les Croiſés emporterent d'aſſaut celle qui étoit du côté de leur camp, rompirent la chaîne, & ouvrirent l'entrée à leur flotte. *Nejm Eddin* (*f*), le fils du Sultan, campé proche Damiette, la couvroit avec une armée. Pour arrêter les vaiſſeaux ennemis, il fit conſtruire un pont ſur le Nil. Les Francs le renverſerent. Ce jeune Prince prit le parti d'en combler l'embouchure. Plu-

(*r*) *Macrizi*, hiſtoire des dynaſties d'Egypte.

(*f*) Ce vaillant Prince étoit alors très-jeune. Il fit ſes premieres campagnes contre les Européens, remporta enſuite pluſieurs victoires ſur les rébelles de Syrie, & mourut à Manſoure quelque temps après que S. Louis eut pris Damiette.

ſieurs groſſes barques qu'il fit couler bas, la rendirent preſque impraticable. Après bien des ſuccès différens, des combats ſanglans, & un ſiége de dix-ſept mois, les Princes Chrétiens prirent Damiette d'aſſaut. Ils ne jouirent pas long-temps du fruit de tant de ſang répandu, & d'un armement qui avoit coûté des ſommes immenſes. Inveſtis près du canal d'*Achmoun* (*t*), & par les eaux du Nil, & par l'armée Egyptienne, ils acheterent leur vie & leur liberté par le ſacrifice de leur conquête.

Enfin, trente-un ans après leur défaite, Saint Louis enleva Damiette ſans coup ferir. La valeur brillante d'un Roi qui s'étoit jetté tout armé dans les flots, pour marcher aux ennemis retranchés ſur le rivage, la vigueur avec laquelle il les attaqua, jetta l'épouvante dans leur armée. Ils prirent la fuite, & abandonnerent lâchement une fortereſſe remplie de munitions, & capable d'une longue réſiſtance. Les Arabes la recouvrerent bientôt, comme je le rapporterai dans l'hiſtoire de la deſcente de Saint Louis; mais, fatigués de garder une place qui leur attiroit ſur les bras les nations les plus belliqueuſes de l'Europe, ils la renverſerent

(*t*) Ce canal eſt à un quart de lieue au nord de Manſoure. C'eſt le même où S. Louis vit terminer ſes exploits.

de fond en comble, & la rebâtirent plus avant dans les terres. Abulfeda & tous les Ecrivains orientaux atteſtent ce fait. Je vais mettre ſous vos yeux leurs paſſages les plus importans.

« Damiette ayant été détruite, on bâtit à » quelque diſtance un bourg, auquel on donna » le nom de *Menchié*. Il eſt devenu une ville » conſidérable. On y voit de nos jours, (cent » ans après ſa fondation), des places, des bazards, » & des bains publics. L'ancienne ville fut raſée » l'an 648 (*u*) de l'hégire. Le Calife *Elmetouakkel*, » de la famille des Abaſſides, en avoit fait élever » les murs. Les maux qu'elle avoit cauſés aux » Mahométans, les guerres qu'elle leur avoit ſuſ- » citées, les porta à cette extrêmité. En effet, il » ſembloit que cette forteresſe appellât les armées » des Francs, qui venoient tour-à-tour mettre le » ſiége devant ſes murailles. (*v*) »

(*u*) Les autres Hiſtoriens Arabes reculent cette époque de quatre ans.

(*v*) « Tom khorabet, oua bena men bel carb balidé teſmi » *Elmenchié*. Oüa hié médiné zat aſouak, oua hama- » mat. Oua khorabet doumiat fi ſéné taman oua arbaïn » oua ſetté maïat, oua canet aſouarha men amarat » *Elmetouakkel* el khalif el abaſſi. Can ſabab tekhorabha » mema caſſaat elmeſlemoüm alaiha, men echchedde » marat bad akhi, be casd el frang aïaha be gemouahom » marat bad akhi. *Abulfeda, Deſcription d'Egypte.* »

Macrizi confirme le ſentiment d'Abulfeda, de maniere à lever tous les doutes. Je rapporterai le morceau de cet Hiſtorien, traduit par le ſavant M. Cardonne, car lorſqu'il s'agit d'établir un fait défiguré par les deſcriptions erronées d'un grand nombre de voyageurs, il faut le démontrer juſqu'à l'évidence.

« Deux années après le départ de Saint Louis, » ſous le regne de *Moaz, Eddin Aibèh* le Tur- » coman, premier Sultan de la Dynaſtie des » Mamlouks Baharites, le bruit s'étant répandu » que les François menaçoient une ſeconde fois » l'Egypte, on réſolut de détruire Damiette. » Cette place fut raſée, de façon qu'il n'en reſta » aucun veſtige, excepté la grande moſquée. (*x*)

(*x*) On voit encore une grande moſquée au village d'*Esbé*, ſur la rive orientale du Nil, à une petite lieue de la mer. J'ai fait dix voyages en cet endroit, dont j'ai examiné les environs avec attention. J'y ai remarqué les fondemens des murs de l'ancienne Damiette, l'arceau d'une voûte de brique, d'une conſtruction antique, qui ſoutenoit probablement la tête du pont jetté devant cette ville, une vieille tour démolie juſqu'à la moitié, où l'on a placé deux canons ſans affût, & d'autres ruines qui ne permettent pas de douter de ſa ſituation. Quant à l'intervalle d'une lieue qui ſe trouve depuis *Esbé* juſqu'à la mer, c'eſt la diſtance dont le Delta s'eſt prolongé dans l'eſpace de 600 ans. Cet accroiſſement

» La ruine de Damiette ne raſſura pas les Egyp-» tiens, &, onze années après, ſous l'Empire de » *Bibar, Elbondouk Dari*, on combla l'embou-» chure du Nil (y), afin que les flottes des ennemis » ne puſſent remonter ce fleuve. Depuis cette » époque, l'entrée en eſt interdite aux vaiſſeaux » qui ſont obligés de mouiller en rade.

» La ville de Damiette, qui ſubſiſte aujour-» d'hui, fut conſtruite après que l'on eut détruit » l'ancienne. Elle eſt ſituée un peu au-deſſus, » du même côté. » Effectivement, Monſieur, elle ne ſe trouve qu'à une lieue & demie du village d'*Esbé*, où l'on reconnoît les traces de la premiere. La moderne, nommée d'abord

---

a forcé les Mamlouks d'élever deux petits forts au-delà du village, pour défendre l'entrée du fleuve. Celui qui eſt ſur la rive gauche ſe trouve déjà reculé d'une demi-lieue dans les terres. L'autre, plus moderne, éprouvera bientôt le même ſort; car la rive ſur laquelle il eſt bâti, s'avance l'eſpace de trois lieues dans la mer, & comme elle eſt preſque à fleur d'eau, elle formera dans moins d'un ſiécle un cap avancé.

(y) Ces deux encombremens y ont élevé une barre terrible, que l'on nomme *Bogaz*. Elle n'eſt pas moins dangereuſe que celle de Roſette, & devient impraticable, même pour les bateaux, pendant pluſieurs mois de l'année. Les naufrages y ſont fréquens. Je l'ai paſſée quatre fois, non ſans avoir couru des riſques.

Menchié, comme nous l'apprend Abulfeda, a conſervé le ſouvenir de ſon origine dans une place appellée encore de ce nom. La plupart des Ecrivains ont confondu ces deux villes, en attribuant à l'une ce qui convenoit à l'autre. Les notes (z), qui ſont au bas de la page, vous feront

---

(z) Le Père Sicard dit : *Le lac de Menzalé commence à demi-lieue de Damiette, autrefois Thamiatis.* Lettres édifiantes, p. 340. La Damiette dont il parle n'eſt point *Thamiatis*, c'étoit l'ancienne.

Pokoke, après avoir parlé de la Damiette moderne, ajoute : *On voit à l'extrémité ſeptentrionale de cette ville une groſſe tour ronde, de pierres brutes, & très-bien bâtie, que les Mamlouks firent ſans doute conſtruire, après qu'ils eurent repris Damiette ſur les Chrétiens.* Deſcription de l'Orient, *tom.* I.er Le ſavant Anglois confond la ville que les Egyptiens détruiſirent, avec celle qui ſubſiſte de nos jours.

Proſper Alpin tombe dans une erreur beaucoup plus grande en prenant Damiette pour l'ancienne Peluſe. *Deſcription de l'Egypte*, *pag.* 38. Damiette eſt éloignée de vingt-deux lieues des ruines de Peluſe.

M. Maillet a commis la même faute. *La ville de Damiette répond à l'ancienne Peluſe, qui s'avançoit dans la mer l'eſpace d'une demi-lieue.* Deſcription d'Egypte, *pag.* 127.

Le docteur Schaw a copié le paſſage de M. Maillet;

voir combien d'autorités puiſſantes avoient obſcurci ce point d'hiſtoire & de géographie.

Il eſt temps, Monſieur, de vous faire connoître la nouvelle Damiette, où j'ai paſſé quatorze mois. Cette ville, plus grande que Roſette, & non moins agréable, s'arrondit en demi-cercle ſur la rive orientale du Nil, à deux lieues & demie de ſon embouchure. Placé à l'une des extrêmités, du croiſſant l'œil en par-

---

& adopté la même erreur. *Obſervations géographques ſur la Syrie & l'Egypte.*

Enfin M. Niebuhr, qui a donné un excellent plan de Damiette, la confond auſſi avec celle qui fut raſée au douzieme ſiécle, comme on le voit par ces mots : *Je n'ai pas trouvé la moindre trace des murailles de Damiat; mais l'endroit où l'on prétend que le Nil a été fermé par une chaîne, ſemble encore être très-reconnoiſſable; car ſur le bord ſeptentrional, dans l'intérieur de la ville, il y a une vieille & haute tour. Le fleuve dans cet endroit n'a gueres plus de cent pieds de largeur;* (il ſe trompe de beaucoup) *& vis-à-vis ſur le rivage occidental, on voit encore une tour pareille, dont tout ce qui ſortoit de terre eſt déjà démoli.* Voyage en Arabie, *tom. I.* Ces tours, qui ont fait prendre la moderne Damiette pour l'ancienne, avoient été conſtruites par les Mamlouks, pour la défenſe de la nouvelle ville. Comme elles étoient inutiles, ils en ont démoli une, & ont employé les matériaux à la conſtruction du petit fort qui ſe trouve à l'embouchure du fleuve.

court toute l'étendue. On y compte environ quatre-vingt-mille ames. Elle a pluſieurs places, dont la plus conſidérable a conſervé le nom de *Menchié*. Les bazards ſont remplis de marchands. Des *Okals* ou *Khans*, auſſi ſpacieux que ceux de *Boulak*, raſſemblant ſous leurs portiques les étoffes de l'Inde, les ſoies du Mont-Liban, le ſel armoniac & des pyramides de riz, annoncent qu'elle eſt commerçante. Les maiſons, ſur-tout celles qui bordent le fleuve, ſont fort élevées. La plupart ont de jolis ſalons conſtruits ſur le haut des terraſſes; ce ſont de riants belveders ouverts à tous les vents, où le Turc, mollement aſſis ſur un ſopha, paſſe ſa vie à fumer, à la vue de la mer, qui d'un côté borne l'horizon, du grand lac, qui s'étend de l'autre, & du Nil, qui, coulant entre deux, traverſe des riches campagnes. Pluſieurs grandes moſquées, ornées de hauts minarets, ſont répandues dans la ville. Les bains publics, revêtus de marbre, offrent la même diſtribution que ceux du grand Caire. Le linge qu'on y ſert eſt propre, & l'eau très-pure. La chaleur & le traitement qu'on y éprouve, loin de nuire à la ſanté, ſervent à l'entretenir, à la rétablir même, lorſqu'on en uſe modérément. Cette opinion, fondée ſur l'expérience, eſt générale en Egypte. Des obſervations de pluſieurs années, des effets étonnans dûs à leur

fréquentation, m'ont forcé de les regarder comme très-ſalutaires.

Une multitude de barques & de petits navires rempliſſent ſans ceſſe le port de Damiette. Les uns, nommés *Scherm*, ſervent à tranſporter les marchandiſes à bord des vaiſſeaux, qui mouillent en rade, & à les débarquer. Les autres font le cabotage le long des côtes. Cette ville entretient un grand commerce avec la Syrie, Chypre & Marſeille. Le riz *Mezelaoui*, le plus beau de l'Egypte, ſe cultive dans les plaines d'alentour. On en exporte pour près de ſix millions par an. Les autres objets, du crû du pays, ſont les toiles, le ſel armoniac, le bled, &c. Une politique, qui ruine les campagnes, a prohibé l'exportation de ce dernier article; mais on enfreint la loi, & on le fait paſſer pour du riz.

Depuis pluſieurs ſiécles, les Chrétiens d'Alep & de Damas, établis dans cette ville, en font le principal négoce. L'indolence Turque, contente de les preſſurer de temps en temps, les laiſſe s'enrichir. L'exportation du riz eſt défendue pour l'étranger, mais moyennant des arrangemens avantageux au douanier, les Provençaux en chargent tous les ans pluſieurs bâtimens. Le *Bogaz* leur interdiſant l'entrée du Nil, ce ſont les bateaux du pays qui font le

tranſport de leur cargaiſon. Cet inconvénient ouvre la porte à des vexations & à des abus ſans nombre. Souvent la barque de riz, premiere qualité, qui part le ſoir pour ſe rendre à bord, n'eſt pas celle qui y arrive : on en ſubſtitue pendant la nuit une autre d'une qualité inférieure. Les Capitaines de Marſeille, inſtruits de ces friponneries, ſans pouvoir s'y ſouſtraire, tâchent de repouſſer la ruſe par la ruſe, & ce trafic devient une eſpèce de brigandage. Ce qui nuit davantage au commerce de Damiette, eſt le défaut de port. La rade où les vaiſſeaux ſe tiennent étant ouverte à tous les vents, la moindre tempête qui s'élève, oblige les Capitaines de couper leurs cables, & de ſe refugier à Chypre, ou de tenir la haute mer. Il ſeroit facile, en tirant un canal d'une demi-lieue ſeulement, d'ouvrir aux navires une entrée dans le Nil, dont les eaux ſont profondes. Cet ouvrage, peu diſpendieux, rendroit Damiette un port ſuperbe; mais le deſpotiſme, inſenſible au bien des peuples, marche toujours environné de la deſtruction, & n'a ni volonté, ni puiſſance pour créer. Par quelle fatalité le plus beau pays de la terre eſt-il deſtiné à ſervir de proie à un petit nombre de brigands, pour qui l'utilité publique n'eſt rien, & la vie des hommes qu'un jeu?

La

La langue de terre où Damiette eſt ſituée, reſſerrée d'un côté par le fleuve, & de l'autre, par l'extrêmité occidentale du lac *Menzalé*, n'a que depuis deux milles, juſqu'à ſix de largeur, d'orient en occident. Des ruiſſeaux ſans nombre la coupent en tout ſens, & la rendent la partie la plus féconde de l'Égypte. Le ſol y donne, année commune, 80 boiſſeaux de riz pour un. Les autres productions y croiſſent dans la même proportion. C'eſt-là ſur-tout que la nature étalant avec profuſion ſa pompe & ſa richeſſe, offre, dans toutes les ſaiſons, les fleurs, les fruits & les moiſſons. L'hiver ne la dépouille point de ſes agrémens; l'été ne flétrit point ſon éclat. On n'y connoît, ni les chaleurs dévorantes, ni les frimats glacés. Le thermomètre ne varie que depuis neuf degrés au-deſſus du terme de la congélation, juſqu'à vingt-quatre (*a*). Damiette doit cette température heureuſe à l'immenſe quantité des eaux dont elle eſt environnée. Au grand Caire, le thermomètre monte de douze degrés plus haut.

Nulle part la verdure n'eſt auſſi fraîche : nulle

(*a*) J'ai ſuivi ces obſervations une année entière, mais ſeulement pendant le jour. La nuit, le froid n'augmente pas beaucoup davantage, car la gelée, la glace & la neige, ſont inconnues à Damiette.

part les arbres ne ſe couvrent d'autant de fruits. Les ruiſſeaux, qui entourent les champs de riz, ſont bordés de pluſieurs eſpèces de roſeaux; dont quelques-uns s'élèvent à une grande hauteur. C'eſt-là que l'on trouve en abondance le Roſeau *Calamus*; dont les Orientaux ſe ſervent pour écrire. Sa tige mince porte des feuilles longues & étroites, qui retombent avec grace, & des rameaux déliés qui ſe couvrent de fleurs blanches. C'eſt-là que j'ai vu des forêts de papyrus avec lequel les anciens Egyptiens faiſoient le papier. Ce jonc triangulaire, haut de huit à neuf pieds, & gros comme le pouce, ſe couronne d'une touffe lanugineuſe. Strabon, qui le nomme *Biblus* (*b*), en donne une deſcrip-

(*b*) « Le papyrus vient naturellement dans la baſſe » Egypte. J'en ai vu ſur les bords du lac Mareotis. C'eſt » un jonc dont la tige nue s'élève à dix piés de hau- » Elle porte au ſommet une aigrette lanugineuſe. Les » Publicains, qui ont affermé cette branche de com- » merce, ne le laiſſent croître que dans un petit nombre » de lieux, afin d'en augmenter le prix, & nuiſent ainſi » à l'utilité publique. » *Strabon, liv.* 17.

C'eſt à l'avidité des Publicains, c'eſt au ſoin qu'ils avoient de le détruire, que l'Egypte doit aujourd'hui la rareté du papyrus. Je n'en ai rencontré que dans les environs de Damiette, & du lac *Menzalé*. La plupart des voyageurs qui n'ont point viſité cette partie inté-

tion propre à le faire reconnoître. C'eſt encore là que le Lotus, auquel les Arabes ont conſervé le nom primitif de *Nuphar*, élève ſa tige orgueilleuſe au-deſſus des eaux. Il épanouit ſon large calice, ou légèrement azuré; ou d'une blancheur éblouiſſante, & paroît le roi des plantes aquatiques. Les étangs & les canaux qui traverſent l'intérieur des terres, ſont remplis de cette fleur ſuperbe, qui répand une odeur très-agréable.

Les villages ſont fréquens autour de Damiette. La plupart poſsèdent des manufactures où l'on fabrique les plus belles toiles du pays. On y fait ſur-tout des ſerviettes recherchées, aux extrémités deſquelles pendent des franges de ſoie. Elles ſervent à table, mais plus particulièrement dans les viſites de cérémonie, où l'eſclave vous en préſente une pour vous eſſuyer la bouche auſſi-tôt que vous avez bu le ſorbet (*c*),

---

roſſante de l'Egypte, n'en ont point parlé. D'autres, moins circonſpects, ont nié ſon exiſtence, & ont débité des fables à ce ſujet.

(*c*) Sorbet vient du mot Arabe *chorbé*, qui ſignifie *breuvage*. C'eſt le nectar des Orientaux. Il eſt compoſé de jus de citron, de ſucre & d'eau, dans laquelle on a fait diſſoudre des pâtes parfumées, compoſées avec les excellens fruits de Damas. On y mêle ordinairement quelques gouttes d'eau roſe. Cette boiſſon eſt très-agréable. On la

ou mangé des confitures qu'on offre à la ronde dans un plat d'argent. Ces bourgs ſont ordinairement entourés de petits bois où les arbres, plantés pêle-mêle, forment un aſſemblage bizarre & pittoreſque. On y voit à côté du ſycomore & du triſte tamarin, l'élégant caſſier avec ſes faiſceaux de fleurs jaunes, ſemblables à celles du cytiſe. La tête du dattier, chargée d'énormes grappes, domine ſur le boſquet. La caſſie, à la fleur odorante, croît ſous ſon ombrage. Le citronnier & l'oranger couvrent, de leurs fruits dorés, la cabane du laboureur. Le bananier aux longues feuilles, le grenadier à la fleur écarlate, & le figuier au fruit ſucré, jettent beaucoup de variété dans ces payſages. Souvent en me promenant dans des ſentiers tortueux, ombragés d'un côté par ces arbres divers, bordés de l'autre par un rideau de roſeaux impénétrables à l'œil, je me trouvois tout-à-coup ſur le rivage du grand lac *Menzalé*. C'étoit un autre tableau : des milliers de bateaux étoient occupés à la pêche, ou à tendre des filets aux oiſeaux innombrables qui viennent y chercher une nourriture abondante & un climat tempéré.

ſert le ſorbet que chez les Grands, ou les gens en place. Dans pluſieurs viſites que j'ai faites au gouverneur de Damiette, on m'en a préſenté, & je l'ai bu avec plaiſir.

J'ai voulu, Monſieur, vous peindre la nature telle que je l'ai vue mille fois aux environs de Damiette; mais je ſens combien le Peintre eſt au-deſſous du modèle. Repréſentez-vous tout ce que les eaux courantes ont d'agrément, tout ce que la verdure a de fraîcheur, tout ce que la fleur d'orange a de parfums, tout ce qu'un air doux, ſuave, balſamique a de volupté, tout ce que le ſpectacle d'un beau ciel a de raviſſant, & vous aurez une foible idée de cette langue de terre reſſerrée entre le grand lac & le cours du Nil.

A un mille de cette ville, du côté du ſud-oueſt, on trouve un bois d'orangers, qui ſert de promenade aux habitans. Les allées en ſont tirées au cordeau : c'eſt le ſeul où l'art ait ajouté quelques graces à la nature; car par-tout ailleurs, les arbres ſont plantés ſans aucun alignement. Je m'y rendois preſque tous les jours, ſur-tout dans les mois de Février, Mars & Avril, où les orangers ſont fleuris. Je ne puis vous exprimer quel charme on éprouve à reſpirer la fraîcheur & les parfums ſous un ſi riant ombrage. Ces arbres, que le ciſeau n'a point mutilés, s'élèvent à plus de 30 pieds de hauteur. Leurs rameaux entremêlés, leur feuillage épais interceptoient tous les rayons du ſoleil. Ils étoient fleuris depuis la plus baſſe branche juſqu'au ſommet. Chaque oranger formoit un bouquet, où l'on diſtinguoit à peine les feuilles à travers

des touffes de fleurs. Tous enſemble compoſoient le plus beau dais ſous lequel un mortel puiſſe ſe repoſer. Un petit ruiſſeau régnoit le long de chaque rangée, &, deux fois par jour, on ouvroit un baſſin dont l'eau ſervoit à les arroſer. Lorſqu'on s'y promenoit vers midi, on étoit dans l'ivreſſe. C'eſt-là ſur-tout que j'ai éprouvé combien de jouiſſances délicieuſes l'odorat peut procurer. C'eſt-là que j'ai reconnu que, dans les climats chauds, les odeurs, loin de nuire à la ſanté, ſont ſalutaires, & deviennent même un beſoin.

A l'extrêmité de cette promenade, eſt un canal rempli de papyrus. A gauche, en entrant, on trouve la cabane du jardinier, & un boſquet de citronniers & de palmiers, plantés ſi près les uns des autres, qu'on y pénètre avec peine. Ce lieu, fermé de foſſés & de paliſſades, eſt l'aſyle du myſtère. Les plus jolies femmes Turques s'y rendent quelquefois pour jouir, dit-on, de l'air balſamique qu'on reſpire à l'ombre de ces arbres.

Je terminerai cette lettre, Monſieur, par un fait qui vous prouvera que des événemens arrivés du temps de Jacob, ſe renouvellent encore de nos jours en Egypte. L'an paſſé, des nuées de ſauterelles couvrirent les plaines de Syrie. Elles ravagerent les campagnes, & dévorerent les blés juſqu'à la racine. La famine fut la ſuite ordinaire

de ce fléau. Un laboureur des environs de Damas reſſentoit les effets de la déſolation générale. Pour fournir aux beſoins preſſans de ſa nombreuſe famille, il vendoit chaque jour une portion de ſon bétail. Cette reſſource fut bientôt épuiſée. Le malheureux père, accablé du préſent, enviſageoit un avenir plus affreux encore. Preſſé par la faim, il ſe rendit à la ville pour vendre les inſtrumens de ſon labourage. La main inviſible de la providence guidoit ſes pas, comme autrefois l'ange conduiſoit le jeune Tobie. Tandis qu'il marchandoit du blé nouvellement arrivé de Damiette, il entendit parler des ſuccès de *Mourat Bey* (*d*), qui, vainqueur de ſes ennemis, étoit rentré triomphant au grand Caire. On dépeignoit ce guerrier, ſa taille, ſon caractère, ſon origine. On racontoit comment du ſein de l'eſclavage il étoit parvenu au faîte de la puiſſance. Le Laboureur ſurpris, reconnut un fils qu'on lui avoit enlevé à

(*d*) *Mourat Bey* & *Ibrahim Bey*, ſont, depuis ſept ans, les deux Princes les plus puiſſans de l'Egypte. L'ambition qui les domine les a déſunis. Ils ſe ſont fait la guerre. L'égalité de leurs forces les a réunis. Aujourd'hui *Mourat Bey* l'emportant ſur ſon collègue, l'a forcé de fuir dans la haute Egypte. Il règne actuellement au grand Caire. Je tracerai, dans la ſuite de ces lettres, leurs caractères, & leurs principales actions arrivées ſous mes yeux.

l'âge de douze ans. Un rayon d'eſpérance ranima ſon cœur. Il ſe hâta de porter à ſa famille les proviſions qu'il avoit achetées, dit ce qu'il avoit appris, & ſe détermina ſur-le-champ à partir pour l'Egypte. Sa femme & ſes fils le baignerent de leurs larmes, & firent des vœux pour ſon heureux retour. Il ſe rendit au port d'Alexandrette, s'embarqua, & vint aborder à Damiette. Une crainte le tourmentoit ſans ceſſe. Un fils qui avoit quitté la religion de ſes peres pour embraſſer le Mahométiſme, & qui ſe voyoit environné de l'éclat de la fortune, voudra-t-il le reconnoître? Cette idée peſoit ſur ſon cœur comme une montagne. D'un autre côté, le deſir d'arracher ſa famille au horreurs de la famine, l'eſpoir de retrouver un enfant dont il avoit pleuré la perte, ſoutenoient ſon courage, & l'animoient à continuer ſa route. Il entre dans la capitale, & ſe rend au palais de *Mourat Bey*. Il ſe préſente aux gens du Prince, & demande à lui parler. Il preſſe, il ſollicite avec ardeur une audience. Ses habits, & tout ſon extérieur, qui annonçoient la pauvreté & l'infortune, n'étoient pas propre à lui faire obtenir ce qu'il ſouhaitoit, mais ſon grand âge, cet âge ſi reſpecté dans l'Orient parloit en ſa faveur. Un des Officiers alla dire à *Mourat Bey* qu'un vieillard qui paroiſſoit miſérable demandoit à lui parler. Qu'on le faſſe entrer, dit-il. Le Laboureur marche en trem-

blant ſur le riche tapis qui couvroit la ſalle du Divan, & s'avance vers le Bey, qui repoſoit ſur un ſopha brodé en ſoie & en or. Les ſentimens divers qui l'oppreſſoient, lui ôtoient l'uſage de la parole. Enfin il a reconnu l'enfant qui lui fut enlevé, & la voix de la nature domptant la crainte, il ſe jette à ſes genoux, & lui dit, en les embraſſant : *vous êtes mon fils.* Le Bey le releve, cherche à le connoître, & lorſqu'une explication lui eut appris que c'étoit ſon père, il le fait aſſeoir à ſes côtés & le comble de careſſes. Après de tendres épanchemens, le vieillard lui peignit l'état déplorable où il avoit laiſſé ſa mère & ſes frères. Le Prince lui propoſa de les amener en Egypte, & de leur faire partager ſes richeſſes & ſa puiſſance, s'ils vouloient embraſſer le Mahométiſme. Le généreux Chrétien avoit prévu cette propoſition, & penſant que des jeunes gens pourroient en être éblouis, il n'avoit pas voulu qu'un ſeul de ſes enfans l'accompagnât. Il rejetta donc avec fermeté l'offre de ſon fils, & oſa même lui faire des remontrances ſur ſon changement de religion. *Mourat Bey* voyant que ſon père étoit inébranlable, & que la détreſſe où ſe trouvoit ſa famille exigeoit de prompts ſecours, lui fit donner une grande ſomme d'argent, & le renvoya en Syrie avec un petit bâtiment chargé de grains. L'heureux laboureur ſe rendit au plutôt dans les plaines

de Damas. Son arrivée bannit la misère & les larmes de ſon toît champêtre, & y ramena la joie, l'aiſance & le bonheur.

Vous voyez, Monſieur, que ce fait a quelque reſſemblance avec l'hiſtoire de Joſeph. Il en auroit peut-être davantage ſi l'on en connoiſſoit toutes les particularités.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIV.

Au grand Caire.

A M. L. M.

PELUSE, comme je vous l'ai dit, Monſieur, étoit placée à l'extrêmité orientale du lac de *Menzalé*. Son nom, qui ſignifie *Boue* (*e*), déſigne ſa ſituation au milieu des marais. Suivant Strabon (*f*), elle n'étoit qu'à deux milles de la mer. Sa fondation, ainſi que celle des anciennes villes d'Egypte, ſe perd dans la nuit des temps. Elle floriſſoit bien avant Hérodote. Comme elle fermoit l'entrée du pays du côté de l'Aſie, les Pharaons la rendirent une forteresſe conſidérable. L'un d'eux éleva un rempart de trente lieues de long, depuis ſes murs juſqu'à Héliopolis; mais l'hiſtoire des Nations a fait connoître que la longue muraille de la Chine, que celles dont la foibleſſe des Empe-

(*e*) Πηλούσιον ſignifie de la boue. Les Arabes ont fait paſſer cette dénomination dans leur langue en l'appellant *thineh* boue.

(*f*) Strabon, liv. 17.

reurs Grecs environna Conſtantinople, & tant d'autres conſtruites avec des dépenſes exceſſives, étoient des barrières impuiſſantes contre la valeur des peuples belliqueux; elle a fait connoître qu'un Etat peut ſe mettre à l'abri des dominations étrangères, devoit former des guerriers, & qu'il falloit des hommes pour réſiſter à des hommes.

Le boulevard, qui couvroit Peluſe, n'arrêta point Cambyſe, qui l'attaqua avec une armée formidable. Le foible génie du fils d'Amaſis, n'ayant pu prévenir la déſertion de deux cents mille Egyptiens qui allèrent fonder une colonie au-delà des Cataractes, n'eut pas des forces ſuffiſantes à oppoſer au torrent qui venoit fondre ſur ſes Etats. Cambyſe, après un ſanglant combat, où il tailla ſes ennemis en pièces, entra triomphant à Peluſe. Ce jour mémorable, qui vit la déſertion d'une partie de la milice d'Egypte & la ruine de l'autre, eſt l'époque de l'aſſerviſſement de cette riche contrée. Depuis ce moment, elle a paſſé ſous le joug des Perſes, des Macédoniens, des Romains, des Grecs, des Arabes & des Turcs. Plus de deux mille ans d'eſclavage ſemblent lui aſſurer des fers pour la ſuite des ſiècles.

Hérodote, qui ſe rendit à Peluſe quelques années après la conquête de Cambyſe, rap-

porte une anecdote que je ne dois pas omettre: «Je parcourus, (*g*) dit-il, la plaine où les deux »armées avoient combattu. Elle étoit couverte »d'oſſemens humains, entaſſés par monceaux. »Ceux des Perſes étoient d'un côté, ceux des »Egyptiens de l'autre, parce que les naturels »du pays avoient eu ſoin de les ſéparer après »le combat. Ils me firent remarquer un fait »qui m'eût paru bien étonnant ſans l'explica»tion qu'ils m'en donnèrent. Les crânes des »Perſes minces & fragiles, ſe briſoient lorſ»qu'on les frappoit légèrement avec une pierre; »ceux des Egyptiens épais & compactes réſiſ»toient aux coups de caillou. Ils attribuoient »cette différence de ſolidité à l'habitude qu'ont »les Perſes de ſe couvrir la tête de thyarres »dès leur enfance, & à l'uſage où ſont les »Egyptiens de laiſſer leurs enfans la tête nue »& raſée, expoſés aux ardeurs du ſoleil. Cette »explication me parut ſatisfaiſante.»

De nos jours, les mêmes coutumes ſubſiſtent en Egypte. J'ai vu dans tous mes voyages, les enfans du peuple, ou courant dans la plaine, ou raſſemblés autour des villages, ou nageant dans les eaux du fleuve, & dans toutes ces

(*g*) Hérodote, Thalie, liv. 3.

circonſtances, ils avoient la tête nue & raſée. Que l'on juge de la dureté que le crâne expoſé à l'action d'un ſoleil brûlant doit acquérir, & l'on ne ſera point étonné de la remarque d'Hérodote.

Peluſe, après avoir paſſé ſous la domination de la Perſe devint la conquête d'Alexandre. Le brave Antoine, Général de la Cavalerie ſous Gabinius, l'enleva à ſes ſucceſſeurs. Rome la rendit à Ptolemée Auletès. Pompée, dont le crédit avoit rétabli ce jeune Prince ſur le trône d'Egypte, vint après la fatale journée de Pharſale, ſe réfugier à Peluſe; il débarqua à l'entrée du port, & récita, en quittant Cornelie ſon épouſe, & ſon fils, ces deux vers de Sophocle: « L'homme libre, qui va » chercher un aſyle à la Cour d'un Roi, y » rencontre l'eſclavage & des fers. » Il y trouva la mort. A peine étoit-il deſcendu ſur le rivage, que le Rhéteur Théodore, de l'île de Chio, le courtiſan Septimius, & l'eunuque Achillas, qui commandoit les troupes, voulant avoir une victime à préſenter à ſon vainqueur, le percerent de leurs épées. A la vue des aſſaſſins, Pompée ſe couvrit le viſage de ſon manteau, & mourut en Romain. On lui coupa la tête que l'on embauma pour l'offrir à Céſar, & ſon corps fut jetté nud ſur le rivage. C'eſt ainſi que ce grand homme, dont les talens

guerriers avoient procuré aux Romains la liberté des mers, & ajouté des royaumes à l'étendue de leur empire, fut tué lâchement en abordant ſur les terres d'un Roi qui lui devoit la couronne. Philippe, ſon affranchi, raſſemblant, à la faveur des ténèbres, les débris d'un bateau, & ſe dépouillant de ſon propre manteau pour en envelopper les triſtes reſtes de ſon maître, les brûla ſuivant l'uſage. Un vieux ſoldat, qui avoit ſervi ſous les drapeaux de Pompée, vint mêler ſes larmes à celles de Philippe, & lui aider à rendre les derniers devoirs aux mânes de ſon Général.

Pendant les guerres des Romains, des Grecs & des Arabes, Peluſe avoit été ſouvent priſe & pillée. Malgré tant de déſaſtres, elle conſerva, juſqu'au temps des Croiſades, ſon commerce & ſes richeſſes. Les Princes Chrétiens l'ayant emportée d'aſſaut, la ſaccagerent. Elle ne ſe releva point de ſes ruines, & ſes habitans paſsèrent à Damiette, comme je l'ai indiqué dans la lettre précédente.

Farama, fondée par les Arabes, un peu à l'orient de Peluſe, lui avoit ſuccédé. Cette ville ne ſubſiſta pas long-temps, car au treizième ſiècle, elle étoit ruinée. Abulfeda (*h*), qui cite

(*h*) Deſcription de l'Egypte.

Ebn Haukal, dit qu'on y voyoit le tombeau de Gallien. C'eſt une erreur. Ce célèbre Médecin fut inhumé à Pergame, ſa patrie (*i*). Le mauſolée, dont parle l'hiſtorien Arabe, doit être celui de Pompée, que Pline place à quelque diſtance du mont Caſius (*k*). Abulfeda ajoute, ſur la foi d'*Ebn Saïd*, que l'iſthme de Suez n'a que 23 lieues de largeur en cet endroit, & qu'*Amrou* voulut le couper pour faire communiquer les deux mers. Omar, qui n'avoit point de marine, & qui craignoit d'ouvrir aux vaiſſeaux des Grecs l'intérieur de ſes Etats, l'en empêcha. Il eſt à croire que celui qui conquit l'Egypte, qui fit exécuter un canal navigable du Nil à la mer rouge, auroit

(*i*) Gallien, après avoir étudié la médecine à l'école d'Alexandrie, ſe rendit à Rome à l'âge de 34 ans. Ses connoiſſances & ſes talens l'y firent bientôt connoître. Marc-Aurèle, juſte appréciateur du mérite, le choiſit pour ſon médecin. Il le devint enſuite de deux de ſes ſucceſſeurs. Las de vivre à la cour, Gallien ſe retira à Pergame, ſa patrie, où, après avoir paſſé le reſte de ſes jours dans un calme philoſophique, il mourut à l'âge de 63 ans.

(*k*) *Pline le Naturaliſte, liv.* 5, *ch.* 12. Les ruines de *Farama* ſont voiſines du mont Caſius, il paroît que le tombeau que décrit *Ebn Haukal*, eſt celui de Pompée.

également

également terminé cette grande entrepriſe.

En quittant la branche *Peluſiaque*, & marchant vers l'occident, le long du rivage de la mer, on rencontre la bouche *Tanitique*. *Tanis* lui donna ſon nom. Cette ville conſidérable, bâtie dans une île du lac, & la capitale d'un Nome, floriſſoit encore ſous l'empire d'Auguſte (*l*). Abulfeda nous apprend que, de ſon temps, elle étoit détruite, & que l'île étoit inculte & déſerte (*m*).

Pendant mon ſéjour à Damiette, pluſieurs pêcheurs m'ont aſſuré qu'ils avoient vu dans une île du *Menzalé* des marbres, des colonnes, & des débris des grands édifices. J'avois formé le projet de les aller viſiter; mais les dépenſes conſidérables que ce voyage m'eut occaſionnées, pour en acheter la permiſſion du gouverneur, pour me faire accompagner de quelqu'un de ſes Officiers & de pluſieurs janiſſaires, me forcerent de renoncer à cette entrepriſe. Je ſouhaite que quelque curieux, ou plus riche que moi, ou ſecondé par le gouvernement, puiſſe parcourir le grand lac, marquer la profondeur de ſes embouchures, décrire les morceaux précieux d'antiquité qu'il renferme, faire en un

(*l*) Strabon, liv. 17.

(*m*) Abulfeda, Deſcription d'Egypte.

mot ce qu'aucun des voyageurs modernes n'a oſé entreprendre, & ce qu'une fortune modique m'a empêché d'exécuter.

Après la bouche *Tanitique* vient la *Mendeſienne.* Elle doit ſon nom à l'ancienne ville de *Mendès* (*n*), fameuſe par ſon temple, & l'indécence du culte qu'on y rendoit au bouc. En voici l'origine ſuivant Hérodote. (*o*) « Hercule » demandoit avec ardeur à Jupiter de ſe mon» trer à lui. Sourd à ſa prière, le Dieu lui » refuſoit cette faveur. Enfin, vaincu par ſes » inſtances, il y conſentit à condition que ce » ſeroit ſous la forme d'un bouc. Il ſe cou» vrit de la peau de cet animal, & apparut au » héros. C'eſt pour conſerver la mémoire de » cet événement que les Egyptiens repréſentent » jupiter avec la tête d'un bouc..... Lorſque » l'animal ſacré meurt, la province *Mendeſienne* » célèbre ſa mort par un deuil univerſel. »

La bienſéance me défend de rapporter la ſuite de ce paſſage. Ceux qui ſont curieux de ſavoir juſqu'à quel point de démence le fanatiſme peut porter la populace ignorante & ſuperſtitieuſe, peuvent le lire dans l'original.

Le voyageur qui deſireroit trouver les ruines

(*n*) Ce mot Egyptien ſignifie bouc. *Hérodote.*

(*o*) Hérodote, liv. 2. Euterpe.

de *Mendès*, doit, en conſultant Hérodote & Strabon, les chercher à quelques diſtances du canal d'*Achmoun*, ſur le bord du lac de *Menzalé*.

Avant d'arriver à la branche *Phatmétique*, j'en ai marqué ſur la carte une nouvelle, qu'aucun Géographe n'avoit indiquée. Je l'obſervai dans un voyage que je fis en cet endroit, pendant la crûe du Nil. Elle a environ cent cinquante pieds de largeur. Le courant y étoit aſſez rapide; mais j'ignore ſi elle eſt fort profonde & ſi elle coule toute l'année. C'eſt une voie naturelle que les eaux du lac ſe ſont ouvertes dans la mer. Il ſeroit aiſé de verſer dans ce canal une partie du fleuve, & d'ouvrir aux vaiſſeaux une entrée dans ſon lit. On trouve une lieue plus loin, la branche *Phatmétique*, aujourd'hui celle de Damiette. Le Delta commence en cet endroit. Le cap *Bourlos*, près duquel s'ouvre la bouche *ſebennitique*, en forme la pointe la plus avancée. Le bras de Roſette, autrefois nommé *Bolbitine*, le termine. Il ſe prolongeoit anciennement juſqu'à la branche *Canopique*, qui ſe jette dans la mer près d'*Aboukir*.

Voilà, Monſieur, les ſept bouches du Nil chantées par les Poëtes (*p*). Elles étoient toutes

(*p*) Et ſeptem gemini turbant trepida oſtia Nili. *Virg.*
Perque papyriferi ſeptem flua flumina Nili. *Ovide.*

navigables autrefois. Celles de Roſette & de Damiette ont ſeules conſervé cet avantage. On pourroit en rouvrir quelques-unes ; mais dans l'état de foibleſſe où ſe trouve l'Egypte, elle paroît plus diſpoſée à fermer ſes ports aux étrangers, qu'à en former de nouveaux.

Il me reſte, Monſieur, à vous offrir quelques détails ſur le grand lac, dont vous venez de parcourir les bords. Strabon (*q*) & les écrivains Arabes l'appellent *Tanis*, à cauſe de la ville de ce nom. Aujourd'hui il ſe nomme *Menzalé*. L'eau en eſt douce pendant l'inondation. Elle devient ſalée à meſure que le fleuve rentre dans ſon *lit*. Le même événement arrivoit ſous l'empire des Califes. Voici ce qu'en dit le Géographe de Nubie (*r*) : « Le Nil ſe débordant au ſolſtice d'été, » les canaux qui ſe déchargent dans le lac de » *Tanis*, en adouciſſent les eaux. Pendant l'hiver, » la mer y reflue à ſon tour & les rend ſalées. » On voit dans ce lac des îles bâties comme des

(*q*) Strabon, liv. 17.

(*r*) Oua behire *Tanis* aza amed el Nil ſi el ſeif azab maouha. Oua aza gezar ſi elcheté ila aouan, el bahr rhaleb, ſe maleh maouha. Oua ſiha meden metl elgezaïr tatheif elbehire, oua hie *Nabli*, oua *Touna*, oua *Samnaa*, oua *Haſſan el ma*; oua tarik ila ouahada menha ella belſafen. *Géographie de Nubie*, ſection 3.

„ villes, telles que *Nabli*, *Touna*, *Samnaa* & „ *Haſſan-Elma*. On ne peut y aborder qu'en „ bateau. „ Il ſeroit important de viſiter ces îles, qu'aucun voyageur moderne n'a vues, & où l'on pourroit trouver des manuſcrits & des monumens précieux.

Environ 1200 bateaux qui paient chacun quarante livres par an au fermier du Pacha, ſont continuellement occupés à pêcher ſur le lac. Parmi les eſpèces diverſes de poiſſons qu'il fournit, il s'en trouve d'excellens, tels que le *queïage*, le *gemal*, le ſourd, la ſole & la dorade. La qualité des eaux leur donne une chair blanche & un goût fin & délicat. On les vend frais à Damiette & dans les villes voiſines. On les y porte en ſi grande abondance, qu'une large ſole ou dorade ne coûtent que quatre ſols.

Le *bourri*, autrement le mulet, eſt de tous les poiſſons celui qui procure plus de bénéfice aux pêcheurs. Ils éventrent les femelles, en enlèvent les œufs dont ils font la *boutargue* (*f*), les ſalent & les envoient dans toute l'Egypte. Le *Menzalé* ayant pluſieurs communications avec

(*f*) La *Boutargue* eſt formé des œufs du mulet, ſalés & ſéchés au ſoleil. C'eſt un mets bien connus des marins Provençaux.

le Nil & la Méditerranée, étant rempli de joncs, d'îles, d'herbes & d'inſectes, les poiſſons de rivière & de mer y affluent de toutes parts & s'y multiplient à l'infini. Deux mille perſonnes y pêchent toute l'année, des milliers d'oiſeaux s'y nourriſſent ſans qu'on s'apperçoive d'aucune diminution. La nature a tellement placé l'Egypte, que la terre & les eaux y ſont d'une fécondité inconcevable. Auſſi cette belle contrée a-t-elle été dans tous les temps la mere-nourrice des peuples voiſins.

Les eaux du *Menzalé* ſont couvertes d'oies ſauvages, de canards, de ſarcelles, de plongeons & d'ibis. J'ai tué pluſieurs ibis dans des marais, près de Roſette. Ils ont les pattes longues, le corps mince, alternativement blanc & noir, & le col alongé. Ils vivent de poiſſon, de grenouilles & de reptiles. Ce lac nourrit auſſi beaucoup de cormorans, de hérons gris, de hérons blancs, de bécaſſines dorées, de poules de ris, de grues, de chevaliers, &c.

Les oiſeaux qui fixent davantage les regards, ſont le cygne au plumage d'argent, navigeant avec orgueil ſur la ſurface des ondes, le flaman aux ailes roſes & noires, & le ſuperbe pélican. Ce dernier ſurpaſſe les autres par la majeſté de ſon port, l'élévation de ſa taille, & le diſpute en beauté au cygne même par la blancheur de

ſon plumage. Lorſqu'il ſe promene au milieu de cette foule d'oiſeaux raſſemblés ſur le lac, il élève au-deſſus d'eux tous ſa tête couronnée d'une aigrette, & paroît être leur Roi. La nature l'a pourvu d'un bec extrêmement fort, avec lequel il enleve de gros poiſſons. Les Arabes ont l'adreſſe de l'apprivoiſer & de le dreſſer à la pêche. Le ſeul pélican, de l'eſpèce de ceux d'Egypte, que j'aie vu en France, eſt à la ménagerie du Roi. Quoiqu'une longue captivité, & un petit baſſin où il peut à peine ſe mouvoir lui aient bien fait perdre de ſa beauté; cependant à la majeſté de ſa taille, à la blancheur de ſon plumage, on voit encore que c'eſt un ſuperbe oiſeau.

Je vous ai déſigné, Monſieur, les principales eſpèces d'oiſeaux que l'on rencontre ſur le lac de *Menzalé*; mais ce que je ne puis vous peindre, c'eſt la variété de leurs couleurs, la diverſité de leurs cris, & leur prodigieuſe multitude. Auſſi loin que la vue peut s'étendre, les flots en ſont couverts. On en voit à chaque inſtant des troupes innombrables décrire des vaſtes circuits dans les airs, s'abaiſſer peu-à-peu & ſe poſer ſur les eaux; d'autres fuyant l'approche des pêcheurs, ſe levent par milliers, & vont chercher la ſolitude qu'ils aiment. Ceux-ci nagent en troupe entourés de leur nombreuſe famille;

ceux-là s'envolent, emportant dans leur bec la proie qu'ils ont ſaiſie. Ce mouvement continuel, cette immenſe plaine liquide que fillonne un vent léger, des îles, dont la tête éclairée par le ſoleil ſe découvre dans le lointain, des bateaux qui voguent de l'un à l'autre, des rivages ombragés d'arbres, bordés de villages, & parés d'une verdure éternelle, tous ces objets offrent un charmant ſpectacle dont j'ai joui cent fois, & toujours avec plaiſir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXV.

A Damiette.

A M. L. M.

JE VOUS ENVOIE, Monſieur, l'expédition de Saint Louis, en Egypte, tirée de Joinville & des Auteurs Arabes, & vérifiée ſur les lieux.

Saint Louis avoit hiverné dans l'île de Chypre avec la plus grande partie de ſes troupes. Le reſte de ſon armée devoit le joindre au rendez-vous général devant Damiette. Le lendemain de la Pentecôte, il mit à la voile de la pointe de *Limaço*. Dix-huit cens bâtimens grands & petits l'accompagnoient. Depuis les Perſes, la Méditerranée n'avoit point vu d'eſcadre plus formidable. La mer dans une grande étendue parut couverte de vaiſſeaux. Pendant la route, le Prince de la Morée & le Duc de Bourgogne ſe réunirent à la flotte royale. Après une traverſée de quatre jours, elle mouilla dans la rade de Damiette.

Nejm Eddin, de la famille des Aïoubites, gouvernoit alors l'Egypte & la Syrie. Pluſieurs années de guerres ſoutenues contre les Croiſés, les Chareſmiens & les habitans de Damas, l'avoient

inſtruit dans le métier des armes. Des victoires remportées ſur ces ennemis divers, avoient affermi ſa puiſſance, & établi ſon autorité parmi ſes ſoldats. Auſſi politique que brave, il ſavoit manier l'épée, ſans laiſſer échapper les rênes de l'Etat. En même temps qu'il étoit occupé du plan d'une campagne, il dictoit ſes ordres à ſes miniſtres, pour régler l'intérieur de ſon royaume, & répondoit lui-même aux placets qu'on lui préſentoit. Tel étoit, ſuivant Abulfeda, le Roi que Saint Louis avoit à combattre. A l'arrivée des François dans l'île de Chypre, il avoit quitté la Syrie, & ne doutant point que l'orage qui menaçoit les Mahométans, n'éclatât ſur Damiette, il avoit ajouté de nouvelles fortifications à cette place importante. Lorſqu'il l'eut munie d'une nombreuſe garniſon, de vivres & de machines de guerre propres à ſoutenir un long ſiège; il ſe fit tranſporter à *Achmoun Tanis* pour obſerver les mouvemens des ennemis. Quoique dangereuſement malade, il ne négligeoit rien de ce qui pouvoit faire échouer leurs deſſeins. Il avoit envoyé *Facr Eddin* avec un corps de cavalerie conſidérable pour s'oppoſer à la deſcente des François. Ce général s'étoit poſté près de Gizé (*t*) de Damiette,

(*t*) *Gizé*, comme je l'ai déja dit, *ſignifie angle ou extré-*

entre la rive occidentale du Nil & la mer ; de manière qu'il pouvoit facilement empêcher le débarquement.

De la flotte on voyoit l'armée Egyptienne diſpoſée en bon ordre à deux cens pas du rivage. Les drapeaux déployés flottoient au gré du vent. Les armes éclatantes réfléchiſſoient les rayons du ſoleil. Un bruit confus de tambours & de trompettes, ſe faiſoit entendre. Cet appareil guerrier en impoſoit & jettoit l'effroi dans les eſprits. Le Roi manda ſes barons pour les conſulter ſur le parti que l'on devoit prendre ; ils lui conſeillerent d'attendre le reſte de ſes troupes avant de haſarder une deſcente, en préſence d'un ennemi bien retranché. Saint Louis rejetta un conſeil puſillanime, en repréſentant que la rade (*u*) de Damiette étant ouverte à

---

mité. C'étoit le fauxbourg le plus éloigné de Damiette, placé de l'autre côté du Nil. Une élévation de pierres & de débris rendent encore ſon emplacement reconnoiſſable. Il eſt en face du petit village d'*Esbé*. Le pont jetté devant Damiette commençoit en cet endroit. J'ai obſervé ces lieux avec ſoin dans un grand nombre de voyages, & je les ai marqués ſur la carte.

(*u*) La flotte Françoiſe n'avoit pu entrer dans le Nil dont les Egyptiens avoient comblé l'entrée. La rade de Damiette étant très-dangereuſe, le parti que prit S. Louis n'étoit pas moins prudent que courageux.

tous les vents, s'il ſurvenoit une tempête, la flotte ſeroit diſperſée ou jettée à la côte. Il ordonna donc le débarquement pour le lendemain matin, & commanda qu'on attaquât les Egyptiens s'ils ne refuſoient pas le combat.

Le vendredi, 4 Juin 1249, l'armée Françoiſe deſcendue dans des bateaux, vogua vers le rivage. A l'inſtant où elle prit terre, la cavalerie ennemie vint fondre ſur elle, mais les ſoldats ayant fiché leurs écus dans le ſable, & préſenté le fer de leurs lances, formerent un mur hériſſé de pointes. Cette contenance fière arrêta l'impétuoſité des Mahométans. Ils ſe contenterent de caracoler autour des bataillons, & de lancer leurs javelots. Auſſi-tôt que le Roi vit l'oriflamme flotter ſur la rive, il s'élança de ſon bateau dans la mer, & marcha aux ennemis l'épée haute, ayant de l'eau juſqu'au aiſſelles. Les François encouragés par ſa préſence, coururent ſur les Egyptiens, & leur livrèrent un ſanglant combat dont ils remportèrent tout l'honneur. Deux Emirs reſterent ſur le champ de bataille. Cette perte & une deſcente auſſi hardie épouvanterent *Facr Eddin.* Il paſſa pendant la nuit ſur le pont de Damiette, & s'enfuit précipitamment. A cette vue une terreur panique s'empara de la garniſon. Elle abandonna lâchement le boulevard de l'Egypte, & tous les habitans ſe ſau-

verent à la faveur des ténèbres. Le lendemain matin, les François y entrerent ſans réſiſtance. C'eſt ainſi qu'une ville, qui trente ans auparavant avoit ſoutenue un ſiège de ſeize mois, fut priſe en un jour.

Le dimanche, les drapeaux François étoient arborés ſur les tours de Damiette. On y trouva des munitions abondantes, & une prodigieuſe quantité d'armes. Les vainqueurs ayant rendu graces au Ciel de cette heureuſe conquête, délibérerent s'ils marcheroient ſur-le-champ vers le grand Caire. C'étoit le parti le plus ſage. Les eaux du Nil étant alors très-baſſes, auroient préſenté bien moins d'obſtacles; mais S. Louis ne voulut point partir avant l'arrivée du Comte de Poitiers ſon frère, qui amenoit l'arrière-ban de France, il fut décidé qu'on l'attendroit à Damiette.

La priſe de cette fortereſſe importante répandit la conſternation au grand Caire. Les habitans croyoient déja voir les ennemis à leurs portes. La maladie du Sultan ajoutoit encore à leur frayeur. L'allarme fut ſi grande, que les plus timides s'enfuirent vers la haute Egypte, tandis que quelques braves, animés par l'amour de la patrie, vinrent groſſir l'armée de *Nejm Eddin*. Ce revers imprévu n'abattit point un Prince accoutumé aux événemens de la guerre. Il fit

couper la tête à cinquante des principaux officiers qui avoient ſi lâchement abandonné leur poſte. Pour *Facr Eddin*, il n'oſa le punir de mort, craignant d'exciter une rébellion parmi des troupes dont ce général poſſédoit la confiance. Il ſe contenta de le reprimander fortement, & ſe tranſportant à Manſoure, il s'efforça de la mettre en état de défenſe. Toute l'armée y travailla. Ayant placé ſon camp entre le canal d'*Achmoun* & cette ville, il réſolut d'attendre les ennemis dans ce poſte avantageux, & de les arrêter au paſſage de la rivière; il envoya même quelques eſcadrons de cavalerie légère inquiéter le camp des François.

On perdoit un temps précieux à attendre le Comte de Poitiers. Les Egyptiens en profitoient pour ſe fortifier & raſſembler toutes leurs forces. Déja ils avoient banni leur terreur, & venoient eſcarmoucher au tour du camp des François. Les Arabes y entroient à la faveur des ténèbres, y faiſoient des priſonniers, & égorgeoient ceux qu'ils ne pouvoient enlever. C'eſt ainſi qu'ils couperent la tête au Seigneur de Courcenay, après avoir tué la ſentinelle qui veilloit à la porte de ſa tente. Le Roi fit environner le camp de foſſés profonds, & plaça à l'entour des archers à pied pour monter la garde pendant la nuit.

La ſaiſon favorable pour remonter vers la haute Egypte s'écouloit. L'on entroit dans celle où le Nil groſſiſſant chaque jour, remplit les canaux qui coupent la plaine, & rend la marche d'une armée difficile devant un ennemi qui peut l'arrêter à chaque pas. Pour hâter l'arrivée du Comte de Poitiers, le Légat, ſuivant la coutume du temps, ordonna des proceſſions pendant trois ſamedis conſécutifs, depuis Damiette juſqu'à la mer. Elles s'accomplirent en grande pompe. Le Roi, les Seigneurs y aſſiſterent. Enfin le Prince arriva heureuſement, & apporta avec lui la joie dans le camp. Auſſi-tôt qu'il fut débarqué, Saint Louis aſſembla ſes Barons, pour ſavoir quel parti l'on devoit prendre. Les ſentimens furent partagés. La plupart des Seigneurs, & le Comte Pierre de Bretagne étoient d'avis qu'on allât incontinent mettre le ſiége devant Alexandrie, l'une des clefs de l'Egypte. Ils repréſentoient que cette ville avoit un port excellent, que la flotte y trouveroit un sûr abri pendant l'hiver, & que l'armée qui ſeroit occupée à la conquête du pays, recevroit par ce moyen les vivres & les ſecours dont elle auroit beſoin; ils ajoutoient, que les vaiſſeaux ne pouvant entrer dans le Nil ni reſter en rade, les François couroient riſque de périr de faim ſi malheureuſement ils éprouvoient des revers.

Ces raiſons étoient bien puiſſantes ; mais le Comte d'Artois fut d'une opinion contraire. Il dit que lorſqu'on vouloit tuer le ſerpent, il falloit lui écraſer la tête, & prétendit qu'il convenoit de marcher droit vers la capitale d'Egypte. Saint Louis laiſſa le conſeil de ſes Barons pour ſuivre celui de ſon frère. Il ne ſongea point aux obſtacles qu'il auroit à rencontrer, & le départ fut réſolu.

Nejm Eddin étoit mort le 22 Novembre. Un abcès au poumon l'enleva à la fleur de ſon âge. La Sultane *Chegeret Eddour*, que ſon génie mettoit au-deſſous de ſon ſexe, ne fut point abattue par ce malheur, & s'occupa des moyens de ſauver l'Etat. Ayant fait venir *Facr Eddin*, généraliſſime des troupes, & l'eunuque *Dgemal Eddin* qui jouiſſoit d'une grande autorité, elle les pria de l'aider à ſupporter le poids de la couronne, & de tenir la mort du Sultan ſecrete juſqu'à l'arrivée de ſon fils *Thouran Chah*, qui étoit dans le Diarbekir. On lui dépêcha des couriers. Le ſervice du Sultan continua de ſe faire comme s'il avoit été vivant, & les ordres furent donnés en ſon nom dans toute l'Egypte. Cette politique ſauva les troupes du découragement, & en cachant la perte de *Nejm Eddin* aux ennemis, les empêcha de profiter d'une circonſtance ſi favorable à leurs deſſins.

L'armée

L'armée Françoiſe (*x*) quitta les plaines de Damiette à l'entrée des Avents, & vint camper, le 7 Décembre à *Fareſcour*. Elle y ſéjourna pour boucher un canal qui partant du fleuve va ſe jetter dans le lac de *Menzalé*. On en vint aiſément à bout, parce qu'on forma la digue à ſon ouverture. *Facr Eddin* envoya cinq cents cavaliers bien montés pour diſputer aux François le paſſage de la rivière. Ils ſe poſterent ſur la rive oppoſée. Malgré leur contenance fiere, les Templiers paſſerent les premiers, & le Roi ayant défendu de marcher à l'ennemi, ils ne ſongerent qu'à former leurs rangs. Cette conduite prudente enhardit les Arabes, qui la prirent pour l'effet de la crainte. Ils attaquerent les Templiers avec fureur, & renverſerent un de ces braves guerriers, aux pieds de frere

(*x*) L'hiſtorien Macrizi, qui s'accorde preſque toujours avec Joinville, fixe comme lui le départ des François au mois de Décembre, mais il l'attribue à la nouvelle de la mort du Sultan. Or il eſt certain, par le récit de Joinville, que les François ne l'apprirent que lorſqu'ils furent campés près de Manſoure, & que l'arrivée du Comte de Poitiers fut le motif de cette marche hardie & dangereuſe pendant l'inondation. C'eſt ainſi que les Hiſtoriens en rapportant des faits vrais, ſe trompent ſouvent ſur les cauſes qui les ont produits.

Renaut de Bichiers, leur maréchal. Ce ſpectacle l'enflamma d'indignation, & incapable de modérer ſon courage, il s'écria : *De par Dieu courons à eux, je ne puis en ſouffrir davantage.* Tout le corps à l'inſtant s'ébranle, & ſe précipite ſur les Egyptiens. Ils ne purent ſoutenir ce choc. Leurs rangs furent rompus. Une partie des cavaliers demeurerent ſur le champ de bataille, & les autres s'élancerent dans le fleuve où ils trouverent la mort. Malheureuſement ce ſuccès encourageoit à la déſobéiſſance, & ce fut elle qui cauſa toutes les diſgraces des François.

Le même jour, l'armée alla camper à *Scherimſah*, village peu éloigné, ſans être inquiétée de l'ennemi. Elle faiſoit de petites journées, parce que ſans ceſſe il falloit combler des bras de riviere, ou de gros ruiſſeaux. Elle campa enſuite à *Baramoun*, & ce ne fut que le 19 Décembre qu'elle parut devant *Manſoure*. Le canal d'*Achmoun* étoit entre la ville & les François. Il falloit le paſſer pour attaquer l'ennemi retranché ſur la rive oppoſée, (*y*) &

(*y*) Dans la carte qui accompagne la belle édition de Joinville, imprimée au Louvre, par ordre du Roi, on a placé le canal d'*Achmoun* au-delà de Manſoure. Cette poſition malheureuſe, auſſi contraire à la vérité

ſe rendre maître de cette place importante.

Une flotte compoſée de gros bateaux accompagnoit l'armée, & y entretenoit l'abondance. On ſe battoit ſur la terre & ſur l'eau. Le bras d'*Achmoun* eſt auſſi large que la Saône, mais beaucoup plus profond. Les bords en ſont preſque par-tout eſcarpés. Il étoit impoſſible de le paſſer à la nage en préſence de toutes les forces de l'Egypte. On réſolut d'y jetter une digue. On fit dreſſer les baliſtes, & les autres machines propres à lancer des pierres, & pour couvrir les travailleurs, on éleva deux tours de bois avec des galeries couvertes à la tête de la chauſſée. Mais, au lieu de la commencer à l'ouverture du canal, comme à *Fareſcour*, on s'y prit une demi-lieue plus bas. Cette mal-adreſſe en rendit l'exécution impoſſible; car, à meſure que l'on avançoit, les Egyptiens ouvroient de leur côté des tranchées profondes, qui portant tout-à-coup les eaux du fleuve contre la digue, la renverſoient, & détruiſoient en un moment l'ouvrage de pluſieurs ſemaines. Ces mauvais ſuccès ne rebuterent point la pa-

---

qu'à l'intelligence de l'hiſtoire, feroit croire que les François venoient de la haute Egypte pour aſſiéger cette ville, autrement ils n'auroient point rencontré de canal ſur leur paſſage.

tience des ingénieurs, & ils s'obſtinerent à exécuter un plan qu'ils avoient donné. Tandis qu'ils y travailloient avec zèle, *Facr Eddin* fit débarquer ſecrètement des troupes à *Scherimſah*. Elles attaquerent le camp à l'improviſte, & y cauſerent quelque déſordre. Joinville qui avec les Templiers gardoit le côté de Damiette, s'arma à la hâte, marcha aux ennemis, & les repouſſa. Cet événement engagea ſaint Louis à tirer un foſſé depuis le canal d'*Achmoun* juſqu'au Nil. Cette précaution mit le camp à l'abri des ſurpriſes.

On continuoit ſans fruit le travail de la digue. Les ennemis enhardis vinrent une ſeconde fois attaquer les François dans leur camp. Le Comte d'Anjou leur livra un rude combat, où ils furent repouſſés avec perte. Ils ſe jetterent du côté que défendoit le Comte de Poitiers, mais la vigoureuſe réſiſtance qu'ils éprouverent les obligea de ſe retirer. Ces revers ne les rebutoient point. Des corps d'Arabes à cheval, rodoient ſans ceſſe autour de l'armée, & enlevoient tous ceux qui oſoient s'en écarter. L'impraticable digue ne s'achevoit point. Les Egyptiens faiſoient pleuvoir une grêle de pierres ſur les travailleurs. Le feu grégeois leur réuſſit encore mieux. Ils le lancerent à pluſieurs repriſes, & embraſerent les tours, & les galeries, malgré

tous les efforts que l'on fit pour prévenir ce malheur. Joinville, qui étoit une nuit de garde à la tête de la digue, nous offre une deſcription effrayante du feu grégeois. « Ce feu, dit-il, » qu'ils nous lançoient, étoit gros comme un » tonneau, & traînoit une longue queue en» flammée. Il faiſoit en traverſant l'air un bruit » ſemblable à la foudre, & paroiſſoit un dragon » volant. La clarté qu'il jettoit étoit ſi grande, » que l'on voyoit dans tout le camp comme en » plein jour. » Ce terrible artifice conſumoit tous les corps ſur leſquels il tomboit ſans qu'on pût l'éteindre.

L'incendie des tours & des galeries, ne fit point abandonner un projet mal conçu. On prit tout le bois qui ſe trouvoit dans les bateaux, & l'on forma de nouveaux ouvrages. Ils eurent le ſort des premiers, & toute la valeur des François ne put les défendre contre le feu grégeois. Cette dernière diſgrace porta la déſolation dans le camp, & ôta l'eſpérance de paſſer le canal d'*Achmoun*. Tandis que l'on délibéroit ſi l'on retourneroit à Damiette, le Connétable Hymbert de Beaujeu vint dire au Roi qu'un Bedouin (z) lui avoit promis de découvrir un

(z) *Bedouin* vient du mot *Bedaoui*, qui ſignifie *habitant du déſert*. C'eſt le nom que prennent les Arabes errans.

gué à condition qu'on lui donneroit 500 beſans d'or ; ce Prince y conſentit. Le gué ayant été reconnu, il fut décidé que le Duc de Bourgogne reſteroit à la garde du camp, tandis que ſaint Louis & ſes trois freres iroient combattre les Egyptiens.

Le 8 Février 1250, toute la cavalerie Françoiſe, conduite par le Bedouin, ſe raſſembla dès le point du jour devant le gué, éloigné de deux lieues du Nil. On y deſcendit ; les eaux étoient profondes (*a*), & les chevaux nagerent juſque vers le milieu du canal. Ayant pris terre, ils gagnerent aiſément la rive oppoſée. Pluſieurs cavaliers, entre leſquels ſe trouva Jean d'Orléans ſe noyerent dans ce paſſage dangereux. Environ trois cens Arabes étant venus pour le défendre, furent aiſément diſſipés. Saint Louis avoit ordonné que les Templiers marcheroient à la tête de l'armée, & que le Comte d'Artois les ſoutiendroit avec le corps qu'il commandoit ; mais, lorſque ce Prince vit

(*a*) Joinville & Macrizi, s'accordent à dire que le Nil étoit alors dans ſa plus haute crûe, ce qui eſt extraordinaire ; car, dans cette ſaiſon, ſes eaux ſont baſſes. Il eſt vrai que l'hiſtoire Arabe nous offre quelques exemples ſemblables. On a vu quelquefois l'inondation tarder un ou deux mois.

fuir les ennemis, il ne put modérer ſon ardeur & courut ſur eux. Le grand maître du Temple l'envoya prier d'attendre, diſant que c'étoit à lui de marcher le premier. Il conjuroit le Prince de ne pas le déshonorer en lui enlevant un poſte confié à ſa bravoure. Le Comte d'Artois écouta cette ſage remontrance ſans oſer y répondre. Malheureuſement Fourcaut du Merle, brave écuyer, qui tenoit le frein de ſon cheval étoit ſourd ; & comme il n'avoit point entendu ce que l'on avoit dit au Prince, il continuoit d'avancer, & crioit de toute ſa force : *Or à eux, or à eux.* Les Templiers voyant leurs repréſentations inutiles, crurent qu'il étoit de leur honneur de reprendre leur rang. Ils donnent des éperons à leurs chevaux, & vont au galop à l'ennemi. Les Egyptiens épouvantés de cette attaque imprévue, prennent la fuite de toutes parts, & abandonnent leur camp. Ces braves, mais imprudens cavaliers, ayant renverſé tout ce qui réſiſtoit, arrivent à Manſoure, enfoncent une des portes, & pénètrent dans la ville. *Facr Eddin*, qui étoit au bain dans ce moment, eut à peine le temps de ſe vêtir. Il ſauta ſur un cheval ſans ſelle & ſans bride, & raſſemblant quelques-uns de ſes eſclaves, voulut s'oppoſer au torrent. Il tomba percé de coups avec ceux qui

l'accompagnoient. L'attaque avoit été ſi bruſque, la déroute ſi rapide, que le Comte d'Artois étoit dans Manſoure avec les Templiers, lorſqu'une partie de l'armée n'avoit pas encore paſſé le gué. Si toutes les troupes avoient été réunies dans ce moment, ſi les vainqueurs euſſent pu être ſecourus à temps, la défaite des ennemis étoit complette. Manſoure & peut-être toute l'Egypte en euſſent été le prix. Mais il ſe trouvoit un eſpace de deux lieues entre l'avant-garde & le reſte de l'armée Françoiſe. *Bibars elbondoux dari*, chef des eſclaves *Baharites* (*b*)

(*b*) Nejm Eddin (dont j'ai parlé) aſſiégeoit Napoulous, ville de Syrie. Ses troupes l'abandonnerent. Les eſclaves Baharites ſoutinrent ſeuls le choc de l'ennemi, & donnerent le temps au Prince de ſe ſauver. Ce ſervice leur mérita ſa confiance. Appellé peu de temps après au trône d'Egypte, à la place de ſon frere *Melec eladel Seif Eddin*, il les combla de bienfaits, & les éleva aux premières dignités de l'Etat. Ce Prince quitta le château de Salah Eddin, réſidence ordinaire des Sultans, pour habiter celui qu'il avoit fait bâtir dans l'iſle *Raouda*, vis-à-vis le vieux Caire. Il en donna la garde à ſes eſclaves favoris. Et comme les Arabes appellent *bahar* ou *mer* les grands fleuves, ils prirent le nom de *baharites* ou de *maritimes*. Ayant aſſaſſiné *Tour an Chah*, le dernier de la famille des Aïoubites, ils régnerent ſur l'Egypte & la Syrie pendant 136 ans, & eurent 27. Rois. Les Baharites étoient Turcs d'origine. Nejm Eddin les avoit

apperçut cette faute & en profita en habile général. Ayant rallié les fuyards, & raſſemblé autour de lui l'élite de la cavalerie Egyptienne, il ſe jetta entre la ville & le corps de l'armée Françoiſe & en empêcha la communication. Tandis qu'il combattoit des troupes diviſées, & qu'il arrêtoit ſaint Louis, le Comte de Poitiers & le Comte d'Anjou, les Egyptiens, animés par ſon exemple, reprirent courage, & attaquerent les cavaliers qui s'étoient engagés mal-à-propos dans les rues étroites de Manſoure. Les habitans les ſeconderent à merveille, en faiſant pleuvoir ſur eux du haut de leurs toits, une grêle de pierres. Aſſaillis de toutes parts, les François ſuccomberent : les deux tiers des Templiers, & près de trois cens Chevaliers y périrent. Le Comte d'Artois, après des prodiges de valeur, tomba percé de coups au milieu d'un tas de morts & de preſque tous les officiers qui l'accompagnoient ; victime malheureuſe de ſa déſobéiſſance aux ordres de ſon Roi.

---

achetés des marchands Syriens. Ils furent détrônés à leur tour par les *Mamloucs* ou eſclaves Circaſſiens, l'an 784 de l'hégire. Ceux-ci formerent une nouvelle dynaſtie qui poſſéda l'Egypte juſqu'à la conquête de Sélim, Empereur des Ottomans, qui arriva l'an 923 de l'hégire.

Joinville & pluſieurs braves Chevaliers s'étoien refugiés dans une maiſon ruinée, d'où ils ſ défendoient courageuſement contre des flo d'ennemis. Malgré leur bravoure, ils ne pou voient eſpérer d'échapper à la mort. La plu part étoient dangereuſement bleſſés. Dans c péril imminent, Erart de Severey, qui avoit reç un coup de ſabre ſur le viſage, & qui perdoi tout ſon ſang, leur dit : « Chevaliers, ſi vou » m'aſſurez que nous ſerons moi & mes deſcen » dans à couvert de tout blâme, j'irai demande » du ſecours au Comte d'Anjou que j'apperço » là-bas dans la plaine. » Tous donnerent d grands éloges à ſa réſolution. Il monte à cheva traverſe les eſcadrons ennemis, arrive au Princ qui auſſi-tôt qu'il eut entendu ſon rapport tourna bride, & alla dégager Joinville & troupe. Ils durent la vie à ce Seigneur ple d'honneur, qui, près de mourir, craignoit d'em porter dans la tombe la honte d'avoir abandon ſes compagnons, quoiqu'il ne les quittât que po les ſecourir.

Le corps d'armée que commandoit ſaint Lou s'avançoit dans la plaine, & ſoutenoit l'effo de toute la cavalerie Turque & Arabe. Le Prince monté ſur un beau cheval, paroiſſo comme un héros au milieu de ſes eſcadron Sa tête étoit couverte d'un caſque doré.

tenoit dans ſa main une épée d'Allemagne. Toutes ſes armes étoient reſplendiſſantes. La fermeté qu'il montroit au milieu du carnage animoit ſes guerriers. Les François & les Egyptiens étoient ſi preſſés, qu'on ne faiſoit uſage que de la maſſe, de la hache & du ſabre. Tandis qu'il arrêtoit l'élite de la cavalerie ennemie, Jean de Valeri lui conſeilla de ſe replier à droite, du côté du fleuve, afin d'avoir le ſecours du Duc de Bourgogne, & de n'être pas enveloppé. Ses généraux qu'il fit venir, approuverent ce conſeil. Auſſi-tôt l'officier qui portoit l'oriflamme, eut ordre de tourner vers le canal. Ce mouvement expoſoit les troupes avancées. A peine eut-on fait quelques pas en arrière, que le Comte de Poitiers & le Duc de Flandres envoyerent dire au Roi qu'ils étoient perdus, s'il ne tournoit bride, & ne leur donnoit le temps de le rejoindre. Il s'arrêta; dans ce moment même, Hymbert de Beaujeu vint lui annoncer que le Comte d'Artois environné d'ennemis ſe défendoit encore dans une maiſon de Manſoure, mais que ſa mort étoit certaine s'il n'étoit promptement ſecouru. Allez, lui dit le Prince, je vais vous ſuivre. A l'inſtant le Connétable, Joinville & quelques cavaliers ſe détachent & volent vers la ville. A peine eurent-ils fait un quart de lieue, qu'un gros

d'ennemis ſe jettant entr'eux, & S. Louis, l'empêcherent de paſſer outre. Joinville voyant qu'il étoit impoſſible de joindre le corps de bataille, & de pénétrer à Manſoure, où les Turcs étoient les maîtres, propoſa au Connétable de garder un pont qui ſe trouvoit ſur un large ruiſſeau, afin d'empêcher les ennemis de prendre à dos les François. Hymbert de Beaujeu accepta l'offre, & ſix cavaliers ſe mirent en devoir d'arrêter les ennemis qui voudroient paſſer. Pendant qu'ils gardoient la tête du pont, les différens corps de l'armée Chrétienne ſéparés & environnés par les Mahométans, étoient rudement pouſſés vers le canal. Un grand nombre de cavaliers croyant tout perdu s'y précipiterent. Mais leurs chevaux fatigués ne purent gagner l'autre rive. Dans un inſtant, les eaux furent couvertes d'armes & de cavaliers qui ſe noyoient. Saint Louis ſe vit en danger de la vie. Ses troupes l'avoient abandonné. Six Turcs ayant ſaiſi la bride de ſon cheval, l'emmenoient priſonnier. Ce péril n'effraya point ſon courage. Au contraire, raſſemblant ſes forces, & ſe ſervant avec adreſſe de ſes armes excellentes, il terraſſa lui ſeul ces ſix ennemis. Cette action héroïque arrêta les fuyards. Ils eurent honte d'abandonner un Roi qui ſe défendoit avec tant de bravoure. Ses Chevaliers revinrent en foule

autour de lui, & comme ſi ce prodige les eût ranimés, ils renouvellerent le combat avec fureur, & repouſſerent les vainqueurs.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, Joinville & le Connétable gardoient leur poſte. Ils virent arriver de Manſoure le Comte Pierre de Bretagne, le viſage couvert de ſang avec un eſcadron dont la plupart des ſoldats & des officiers étoient dangereuſement bleſſés. Les Turcs les pourſuivoient l'épée dans les reins. Hymbert de Beaujeu & ſa petite troupe volerent à leur rencontre & leur firent lâcher priſe. Joinville invita le Comte de Soiſſons, ſon parent, de reſter avec lui à la garde du pont, afin d'empêcher les Mahométans de prendre les François à dos : ce brave Chevalier accepta l'offre, & le Connétable les voyant déterminés à garder ce poſte important, alla leur chercher du renfort. Pierre de Neville, ſurnommé Cayet, ſe joignit à eux. Ces trois Chevaliers la lance en arrêt, & couverts de leurs boucliers, défendirent ce paſſage contre tous les ennemis qui ſe préſenterent.

Devant eux, ſe tenoient deux vaillans gardes du Roi, nommés Guillaume de Boon & Jean de Gomaches, que les Turcs ne purent faire reculer d'un pas. Les armes de ces généreux guerriers étoient hériſſées de traits. Pierre

de Neville y reçut un coup de maſſe à la tête; Joinville fut bleſſé de cinq javelots, & ſon cheval de quinze. Tandis qu'ils étoient expoſés à mille périls, le Comte de Soiſſons, inacceſſible à la crainte, dit à Joinville en plaiſantant : « Sénéchal, moquons-nous des huées » de cette canaille : que par la quoife Dieu, » (c'étoit ſa manière de jurer); encore parle- » rons-nous de cette journée ès chambres des » dames. » Ce trait fait voir que la galanterie fut de tout temps compagne de la bravoure Françoiſe.

Le Connétable tint parole aux braves qu'il avoit laiſſés à la garde du pont. Vers le ſoir, il leur amena du ſecours, & ils chaſſerent les ennemis. Ils allerent rejoindre le Roi, qui, ainſi que ſes ſoldats, avoit combattu tout le jour ſans prendre de nourriture. La nuit approchoit, les combattans fatigués, ſe retirerent de part & d'autre. Le Sire de Châtillon commanda l'arrière-garde, & l'armée Françoiſe, maîtreſſe du camp des Egyptiens & de leurs machines de guerre, y paſſa la nuit. Elle ſe trouva diviſée en deux camps, dont l'un gardé par le Duc de Bourgogne, étoit au nord du canal, & l'autre au midi. Cette journée, qui coûta la vie au Comte d'Artois, & à une foule de Seigneurs, eut vu la priſe de Manſoure,

& la défaite entière des Egyptiens, ſi toute l'armée Françoiſe eût donné à-la-fois. Les écrivains Arabes en conviennent (*c*), malheureuſement les ordres de ſaint Louis ayant été mépriſés, toutes les troupes ſe trouverent diſperſées; & l'habileté de *Bibars Elbondouk dari* les empêcha de ſe réunir. Joinville, dit que, pendant qu'il veilloit à la garde du pont, il vit bien des gens du bel air qui fuyoient à toute bride, ſans que ſes cris puſſent les arrêter, mais que Guion de Malvoiſin, accompagné d'une troupe de Chevaliers de ſon ſang, & le Comte Pierre de Bretagne ſe couvrirent de gloire, & revinrent honorablement de Manſoure, où ils avoient ſignalé leur courage.

Dès le matin de cette journée mémorable, on avoit fait partir un pigeon (*d*) de Manſoure

---

(*c*) Macrizi qui a fort bien décrit l'expédition de ſaint Louis, avoue que Manſoure étoit perdue, & les Mahométans totalement défaits, ſi les François avoient attaqué en corps, & non par pelotons.

(*d*) Cet uſage, qui a ſubſiſté ſi long-temps dans l'Orient, eſt actuellement aboli. Il n'y a pas long-temps que les négocians de Syrie s'en ſervoient encore pour apprendre à leurs correſpondans l'arrivée d'un bâtiment. Lorſqu'il abordoit au port d'Alexandrie, on faiſoit partir un pigeon qui portoit dans cinq ou ſix heures cette nouvelle à Alep.

pour porter au grand Caire la nouvelle de la mort de *Facr Eddin* & de la fuite des Egyptiens. Cette lettre conſterna les habitans. Les fuyards augmenterent encore les alarmes. Les portes de la ville furent ouvertes toute la nuit pour les recevoir. Le lendemain, un autre pigeon y apprit les ſuccès de *Bibars*, & des eſclaves Baharites. La joie ſuccéda à la triſteſſe. Tout le monde ſe félicitoit dans les rues. On fit des réjouiſſances publiques.

Avant le lever du ſoleil les ennemis avoient repris les armes. Ils firent une irruption dans le camp pour enlever leurs machines de guerre qui étoient reſtées au pouvoir des François. L'attaque ſe dirigea du côté que gardoit Joinville. Ayant entendu crier aux armes, il ſe leva; mais ce Seigneur & les ſoldats qu'il commandoit, couverts de bleſſures, ne purent vêtir ni caſque ni cuiraſſe. Cependant ils marcherent aux ennemis, qui ayant enfoncé les gardes avancées, étoient prêts à ſe ſaiſir de leurs baliſtes. Saint Louis ayant envoyé un renfort commandé par le Sire de Châtillon, on chaſſa les Egyptiens hors de la paliſſade. A quelque diſtance de-là, huit Turcs bien armés, retranchés der-

---

Les Califes avoient établi de cette manière une correſpondance rapide depuis le Caire juſqu'à Bagdad.

rière

rière un monceau de pierres, & ſoutenus d'un gros de cavalerie, tiroient à la volée ſur le camp, & bleſſoient beaucoup de monde. Joinville étoit réſolu d'aller les attaquer pendant la nuit, & de détruire leur retranchement. Jean de Vaſſey, un de ſes Prêtres, fut moins patient. Il ſe coiffa d'un chapeau de fer, ſe couvrit d'une cuiraſſe, & cachant ſous ſon bras un large cimetère, il marche vers eux. Les ennemis firent peu d'attention à un homme qu'ils voyoient ſeul. Il s'avançoit inſenſiblement. Lorſqu'il fut près des Turcs il tira ſon ſabre, s'élança ſur eux, & frappant à grands coups, les mit tous huit en fuite. Cette action courageuſe le rendit fameux dans toute l'armée.

Toura Chah étoit arrivé en Egypte. *Chegeret Eddour*, dont le génie fécond en reſſources avoit ſu tenir les rênes de l'Etat dans ces temps difficiles, lui remit le ſoin des affaires. Le nouveau Sultan ſe rendit à Manſoure. Il parut à la tête de ſes troupes, & leur montra la cotte d'armes du Comte d'Artois, en leur aſſurant que c'étoit celle du Roi. « Braves Muſulmans, ajouta-t-il, redoublez vos efforts. »Les ennemis ont perdu leur chef. Ils ne pour»ront réſiſter à notre valeur. Livrons-leur demain »un aſſaut général. Forçons-les dans leur camp, »& que ce jour ſoit le dernier des François.» Les ſoldats répondirent par de grandes accla-

mations à ce diſcours, & ſe diſpoſerent à bien faire leur devoir. S. Louis fut averti par ſes eſpions de l'attaque prochaine. Il commanda que, dès le point du jour, chaque chef diſpoſât ſes bataillons en bon ordre derriere la paliſſade de pieux que l'on avoit fichés en terre pour empêcher la cavalerie ennemie de pénétrer dans le camp. Ses ordres furent exécutés. Au lever du ſoleil, on vit le Sultan monté ſur un cheval ſuperbe, ranger ſes troupes en bataille depuis le canal d'*Achmoun* juſqu'au fleuve. Il plaça la cavalerie dans les premiers rangs, & l'infanterie derrière. Il renforçoit ſes lignes à proportion des ennemis qu'elles avoient en face. Vers midi, toutes ſes troupes étant prêtes pour l'attaque, il fit déployer les drapeaux, & ſonner la charge. On entendit un bruit épouvantable de trompettes & de timbales, & l'armée Egyptienne vint aſſaillir de toutes parts les François.

Le Comte d'Anjou étoit à la tête du camp, du côté de Manſoure. Il fut le premier attaqué. Les gens de pié ſe préſenterent d'abord, & après qu'ils eurent lancé le feu grégeois, les cavaliers fondirent ſur lui, & s'ouvrant un chemin à grands coups de ſabres, pénétrerent dans les retranchemens. Le Prince combattoit à pié au milieu de ſes ſoldats, car à la journée de Manſoure, preſque toute la cavalerie

avoit été démontée. Le nombre des ennemis, l'avantage qu'ils avoient de combattre à cheval, le terrible artifice dont ils ſe ſervoient, mirent le déſordre dans ſes bataillons. Malgré toute ſa valeur, il étoit en danger d'être pris ou tué. On vint annoncer cette nouvelle au Roi. Il vola au ſecours de ſon frère avec les cavaliers qui lui reſtoient. Il s'enfonça ſi avant dans la mêlée, que le frein de ſon cheval fut couvert de feu grégeois, & qu'il faillit lui-même d'en être embrâſé. Les Egyptiens ne purent ſoutenir le choc de ce Prince, & de ſes généreux Chevaliers; ils ſe replierent en déſordre, & abandonnerent le terrain qu'ils avoient gagné.

Après le Comte d'Anjou, venoient les Croiſés, commandés par Gui d'Ibelin & Baudoin ſon frère. Auprès d'eux ſe trouvoit Gautier de Châtillon, à la tête de ſon eſcadron. Ces deux troupes remplies de preux chevaliers, & d'excellente cavalerie, réſiſterent à tous les aſſauts des ennemis, & demeurerent immobiles dans leur poſte, ſans reculer d'un pas.

Guillaume de Sonnac, grand maître du Temple, ayant perdu dans les combats précédens la plus grande partie de ſes Chevaliers, avoit fortifié d'une double palliſſade la partie du camp qu'il gardoit. Les Egyptiens y mirent le feu; & ſe précipitant à travers les flames, l'attaquerent avec furie. Les intrépides Templiers, quoique couverts

de dards & de flèches, formerent de leurs corps un rempart impénétrable. Leur grand-maître qui avoit laiſſé un œil à Manſoure, perdit l'autre dans cette rencontre, & mourut de ſa bleſſure. Joinville aſſure que derrière la place qu'ils occupoient, on voyoit un grand eſpace tellement hériſſé de javelots, qu'on n'appercevoit pas la terre.

Guion Malvoiſin, qui commandoit un bataillon près des Templiers, ſe défendit avectant de bravoure, que les ennemis ne purent l'entamer. Mais ce brave chef faillit d'être conſumé par le feu grégeois qu'on lui avoit lancé.

Le Comte Guillaume de Flandres s'étendoit du côté du fleuve. Il reçut avec vigueur les Egyptiens ; &, après les avoir repouſſés avec fureur, mit en fuite tous ceux qui ſe trouvoient devant lui, & en tua un grand nombre. Gautier de la Horgne ſignala ſon courage dans cette rencontre par de hauts faits d'armes.

Le Comte de Poitiers ſuivoit Guillaume de Flandres. Il n'avoit que de l'infanterie. Les ennemis la rompirent, pénétrèrent dans le camp, & s'étant ſaiſis du Prince l'emmenoient priſonnier. A cette vue, les femmes & les bouchers éleverent un cri ; & s'étant armés de haches, ſe précipiterent ſur les vainqueurs, les chaſſerent des retranchemens & ramenerent le frère du Roi.

Jocerant de Brancion, un des plus vaillants

Chevaliers qui fuſſent dans l'armée Françoiſe, défendoit la partie du camp qui touchoit le canal. Tous ſes ſoldats ſe trouvoient à pié. Lui ſeul étoit à cheval. Pluſieurs fois les Arabes les enfoncerent; maisce brave commandant, ſe précipitant ſur eux le ſabre à la main, les mettoit en déroute, & railloit ſes gens. Il auroit infailliblement ſuccombé avec tous ceux qu'il commandoit, ſi Henri de Brienne qui étoit dans le camp du Duc de Bourgogne, n'eût fait tirer ſes albalétriers à travers le bras du fleuve, ſur les ennemis, chaque fois qu'ils renouvelloient l'attaque. Jocerant de Brancion s'étoit trouvé en trente-ſix combats & batailles, dont il avoit remporté le prix d'armes. Il reçut dans cette journée qui ne fut pas la moins glorieuſe de ſa vie, un grand nombre de bleſſures dont il mourut.

La nuit ſépara les combattans. Le lendemain, le Roi aſſembla ſes Barons pour les conſoler de leurs pertes, & les exciter à la conſtance. «Seigneurs, leur dit-il, rendons graces au Ciel, » & prenons courage; nous avons paſſé une rivière, » chaſſé les ennemis de leur camp, & réſiſté ſans ca- » valerie à toute la puiſſance du Sultan d'Egypte.» Effectivement, *Touran Chah*, rebuté d'une réſiſtance ſi opiniâtre, déſeſpéra de forcer les François dans leur camp. Il réſolut de les affamer. Leur armée jouiſſoit de toute les proviſions entaſſées à Damiette. La flotille qu'ils avoient ſur le fleuve

amenoit les convois & leur procuroit l'abondance. Le Roi d'Egypte jugea que s'il réuſſiſſoit à couper la communication entre le camp & Damiette, il prendroit par famine ceux qu'il ne pouvoit vaincre. Dès ce moment il mit tout en œuvre pour exécuter ce projet. Ayant raſſemblé un grand nombre de bateaux, il les fit démonter & on les tranſporta ſur des chameaux près du canal de *Mehallé* (*e*). On les cacha dans ce lieu propre à une embuſcade.

La flotille Françoiſe remontoit ſans défiance, & portoit, ſuivant la coutume, des vivres au camp: Lorſqu'elle approcha de l'île où les galères du Sultant étoient cachées, les Egyptiens parurent tout-à-coup & ſurprirent leurs ennemis. Il les attaquerent avec furie, les envelopperent, leur tuerent environ mille ſoldats, & prirent cinquante gros bateaux chargés de proviſions. Dès ce jour, les Egyptiens devinrent maîtres du fleuve, & la communication entre le camp & Damiette fut interrompue. La

(*e*) Abulfeda nous apprend qu'il y a en Egypte pluſieurs villes & villages qui portent le nom de *Mehallé*. Celui dont il eſt queſtion ici ſe trouve à trois lieues au-deſſous de Manſoure. On y voit un petit canal dont l'ouverture eſt cachée par une île. Ce lieu parut propre à une embuſcade. Dans l'édition de Joinville, imprimée au Louvre, on a mis une note au bas de la page où Macrizi parle de *Mehallé*, & l'on a cru qu'il déſignoit *Mehallé*

diſette ne tarda guères à ſe faire ſentir. La maladie, ſa terrible compagne la ſuivit bientôt. Les bleſſés manquant de nourriture périſſoient. Les cadavres, dont les eaux du fleuve & du canal étoient remplies corrompirent l'air. Une épidémie affreuſe ſe répandit dans l'armée. Peu de ceux qui en étoient attaqués, échappoient à la mort. Leur chair ſe déſſéchoit ; leur peau livide étoit couverte de taches noires; leur gencives s'enfloient ſi prodigieuſement, qu'elles les empêchoient de prendre des alimens ; on étoit obligé de couper cette chair ſurabondante. Les malheureux qui éprouvoient cette opération, pouſſoient des cris lamentables. Telle étoit la face d'une armée ſi floriſſante à ſon entrée en Egypte. Les Auteurs Arabes s'accordent avec Joinville pour nous offrir une peinture effrayante de l'état déplorable des François, environnés d'ennemis, & en proie aux horreurs de la famine & de la maladie.

Le 7 Mars 1250, les bâtimens qui reſtoient à Damiette, firent une nouvelle tentative pour porter des vivres à l'armée. Ils furent tous pris. Un ſeul

---

Kebire, capitale d'une des Provinces du Delta. C'eſt une erreur. Cette ville eſt ſituée ſix lieues au-deſſus de Manſoure. Pour qu'une flotte placée en cet endroit eût pu empêcher les bâtimens François de ſe rendre à leur camp, il eût fallu qu'ils euſſent apporté leurs proviſions de la haute Egypte.

qui appartenoit au Comte de Flandres ſe défendit ſi vaillament, qu'il fit lâcher priſe aux Egyptiens & arriva au camp. Il annonça la défaite de deux flottes, & l'impoſſibilité de recevoir des ſecours de Damiette à travers des ennemis qui couvroient le fleuve de leurs galères. Cette nouvelle conſterna les François & ajouta aux maux dont ils étoient accablés. Saint Louis ayant pris l'avis de ſes Barons, réſolut de faire paſſer ſon armée du côté du Duc de Bourgogne ſur le pont de bois qu'on avoit jetté entre les deux camps. Pour empêcher les ennemis de profiter de ce mouvemement, on éleva par ſon ordre un mur à quelque diſtance de la tête du pont, & les troupes défilerent par les côtés. On envoya les bagages d'abord. Enſuite le Roi & ſon corps paſſerent. Gautier de Chatillon commandoit l'arrière-garde. Toute l'armée Egyptienne vint fondre ſur lui. La fermeté avec laquelle il la reçut, arrêta ſon impétuoſité. De nouveaux ennemis ſuccédoient ſans ceſſe, & une partie de l'armée preſſée entre le mur & le canal, couverte de feu grégeois & de javelots, alloit être entièrement détruite. La valeur brillante du comte d'Anjou la ſauva, en [illegible] les Egyptiens. Geffroi de Muſſembourg, [illegible] combattoit à [illegible] côtés, ſe diſtingua par des ac[illegible] héroïques [illegible] rita la palme de cette journée. [illegible] derrière le canal d'*Ach*[illegible] contre le fer des ennemis

mais non contre la contagion & la famine. S. Louis leur payoit tribut comme le reſte de ſes ſoldats. Le camp devenoit chaque jour un vaſte cimetiere où la mort marquoit ſes victimes. Dans ces douloureuſes circonſtances, il n'y avoit qu'une trêve qui pût ſauver les débris de ſon armée. Il la fit propoſer au Sultan. On nomma de part & d'autre des Miniſtres. Le Roi de France offrit de rendre Damiette (*f*), à condition qu'on remettroit aux

(*f*) L'an 1218, les Croiſés attaquerent Damiette & la prirent après un ſiège de ſeize mois. Le Sultan *Melek Elmakel* ſe retira à deux journées de cette ville, & vint camper à l'angle que la branche d'Achmou forme avec le Nil, à l'endroit où l'on bâtit Manſoure. Les Princes Croiſés le ſuivirent, & placerent leur camp ſur la rive oppoſée, en face des Egyptiens. La communication entre l'armée & Damiette ayant été interrompue, les Européens offrirent de rendre cette ville à condition qu'on leur céderoit Jéruſalem, Aſcalon & Tiberiade. Cette propoſition fut rejettée. Le Sultan fit faire une ſaignée au Nil qui étoit dans ſa plus grande hauteur, & inonda le camp des ennemis. Ils étoient dans l'eau juſqu'à la moitié du corps, & ſans une chauſſée où ils ſe retirèrent, toute l'armée eut été ſubmergée. *Melek el Kamel* jetta des ponts ſur le canal d'*Achmoun*, & fit paſſer des troupes qui ſe ſaiſirent de la digue. Les Croiſés brûlèrent leurs tentes, leurs machines de guerre, & voulurent prendre la route de Damiette, mais il leur fut impoſſible d'avancer. Ils offrirent de rendre cette ville, & la paix fut conclue à cette condition, l'an 1221. *Macrizi, Hiſtoire des dynaſties Arabes.*

Chevaliers de Jéruſalem les places qui leur avoient été enlevées dans la Syrie. Les deux partis n'ayant pu s'accorder, les conférences furent rompues. Il ne reſtoit qu'une reſſource aux François, c'étoit de gagner Damiette. La nuit du mardi, cinq Avril, fut choiſie pour prendre la fuite. S. Louis recommanda à ſes Frères & aux Ingénieurs, de couper les cables qui tenoient le pont ſuſpendu ſur le canal d'*Achmoun*. Lorſque les ténèbres eurent couvert la terre, les troupes commencerent à défiler vers Damiette. Ceux que la maladie empêchoit de marcher ou de ſe tenir à cheval, entrerent dans des bateaux & deſcendirent le fleuve. De ce nombre, étoit Joinville. S. Louis, quoique affoibli par la dyſſenterie, ne voulut pas abandonner ſes troupes ni s'enfuir des premiers; au contraire, il ſe mit à l'arrière-garde, que commandoit Gautier de Chatillon. De tous ſes Officiers, Geffroi de Sergines fut le ſeul qui lui demeura fidèle, & qui ne l'abandonna jamais dans ce poſte dangereux.

Les Egyptiens, au point du jour, s'apperçurent que l'armée étoit décampée, & volerent à ſa pourſuite. Malgré les ordres précis de Saint Louis, le pont n'avoit point été coupé. Ils y paſſerent ſans

---

Saint Louis étoit campé au même endroit que les Croiſés: il offrit les mêmes conditions, mais il éprouva un ſort plus cruel qu'eux.

peine ; & la Cavalerie allant à toute bride, atteignit les François à *Fareſcour*. L'arrière-garde fut la première attaquée. Geffroi de Sergines défendit ſon Roi avec une intrépidité admirable. Il écartoit à grand coup de maſſe & d'épée, tous ceux qui en approchoient. Il le conduiſit dans une maiſon du village, où la fatigue & la maladie le firent tomber évanoui dans les bras d'une bourgeoiſe de Paris. Il revint à lui, & eut la conſolation d'apprendre qu'environ cinq Chevaliers, raſſemblés autour de ſa perſonne, le défendoient vaillamment contre toutes les forces du Sultan. On ſe battoit avec acharnement à l'entrée du village. Les François, animés par le deſir de ſauver (*g*) un Prince qu'ils adoroient, faiſoient des prodiges de valeur, & diſputoient la victoire aux ennemis. Au milieu du choc des combattans, un traître, nommé Marcel, cria d'une voix forte. « Seigneurs » Chevaliers, rendez-vous, le Roi vous le com» mande. Que votre obſtination ne le faſſe pas » périr. » A ces mots, ils mirent bas les armes.

(*g*) Joinville & les Ecrivains Arabes conviennent que le Roi eût pu, en prenant la fuite des premiers, ſe ſauver à Damiette. C'étoit le parti le plus ſage ; mais ce Prince généreux ne voulut jamais conſentir à laiſſer tant de braves gens expoſés au fer de l'ennemi, & ſon courage lui fit choiſir le poſte le plus dangereux.

Le Roi, ſes frères, & toute l'armée furent faits priſonniers. Tandis que ces choſes ſe paſſoient, Gautier de Chatillon défendoient ſeul une rue étroite contre des flots d'ennemis. Il étoit armé de toutes pièces, & monté ſur un bon cheval. Il tenoit en main une épée redoutable, & lorſque les Egyptiens paroiſſoient, il voloit à leur rencontre en criant : *Chatillon, Chevalier, où ſont mes preud'hommes ?* Lorſqu'il avoit renverſé ceux qui étoient en face, il tournoit bride, & couroit ſur d'autres qui venoient l'aſſaillir par-derrière. Il avoit tué un grand nombre d'ennemis ; mais hériſſé de flèches, épuiſé de fatigues, & perdant tout ſon ſang, il tomba, & on lui coupa la tête.

Le Roi & tous les priſonniers furent conduits à Manſoure. Ceux qui s'étoient embarqués n'eurent pas un meilleur ſort. Ils tomberent entre les mains des ennemis, qui en noyerent une partie dans le fleuve. Joinville n'échappa à la mort que par une eſpèce de miracle. Il étoit ſi foible qu'il avoit peine à ſe tenir debout. Les Egyptiens vouloient lui couper la tête ; mais un généreux Arabe eut pitié de ſon ſort, & le ſerrant dans ſes bras, cria de toute ſa force : *c'eſt le couſin du Roi, c'eſt le couſin du Roi.* Ces paroles lui ſauverent la vie, & il fut conduit avec pluſieurs Seigneurs à Manſoure.

Raoul de Wanon, qui ſe trouvoit dans le même bateau, avoit eu les jarets coupés dans les batailles précédentes. Il ne pouvoit ſe tenir ſur ſes jambes. Un vieil Arabe en eut compaſſion, & le prenant à ſon col, le portoit à la ſelle toutes les fois qu'il en avoit beſoin.

Touran Chah envoya cinquante habits au Roi & aux Seigneurs priſonniers. Ils s'en revêtirent, mais S. Louis refuſa de le faire, diſant fièrement qu'il étoit ſouverain d'un Royaume auſſi grand que l'Egypte, & qu'il étoit indigne de lui de ſe couvrir de l'habit d'un autre Souverain. Le Sultan ayant fait préparer un grand repas, le fit prier de s'y rendre; mais ce Prince fut également inflexible, & il ne diſſimula point qu'il déméloit à travers les politeſſes du Sultan, l'envie qu'il avoit de le donner en ſpectacle à ſon armée.

Dix mille François étoient dans les fers. Ce grand nombre embarraſſoit *Touran Chah.* Ce Prince barbare en faiſoit ſortir toutes les nuits trois ou quatre cents de priſon, & *Seif Eddin*, Miniſtre cruel de ſes vengeances, coupoit la tête à tous ceux qui refuſoient d'embraſſer le Mahométiſme.

Pierre de Bretagne fut nommé pour traiter de la délivrance de S. Louis & des priſonniers. Les Egyptiens demanderent qu'on leur remît

Damiette, & toutes les places de Syrie. Ce dernier article ayant été rejetté, les Mahométans rompirent les conférences, & voulurent eſſayer d'obtenir par la crainte ce qu'on leur refuſoit. Ils firent entrer dans la maiſon où S. Louis & ſes frères étoient gardés, une troupe de gens armés, qui agitant leurs ſabres menacerent de leur trancher la tête. Ces menaces n'ayant produit aucun effet ſur un Prince dont l'ame élevée étoit au-deſſus de l'adverſité, & que rien n'étoit capable de porter à commettre une injuſtice, on renoua les négociations. Les Egyptiens demanderent 100000 peſans d'or (*h*) & la reddition de Damiette, pour la délivrance du Roi & de tous les priſonniers. Saint Louis dit qu'il y conſentoit, pourvu que la Reine l'approuvât. Les Mahométans ayant paru ſurpris qu'il mît cette clauſe au traité, il ajouta: *La Reine eſt ma dame, & je ne puis faire cette démarche ſans ſon aveu. Touran Chah*, étonné que le Roi eut accordé ſans balancer une ſomme auſſi conſidérable, voulut paroître généreux, & déclara qu'il remettoit cent mille livres en faveur de ſa rançon. Les deux partis étant d'accord & les ſermens acceptés de part & d'autre, le Sultan commanda qu'on fît embarquer les Princes

(*h*) 500000 *l. pariſis.*

& les priſonniers dans quatre grands bâtimens pour les conduire vers Damiette.

Tandis qu'on dreſſoit les articles, Joinville & pluſieurs Seigneurs qu'on tenoit renfermés dans une tente éloignée, virent entrer une troupe de jeunes gens armés de cimetères, avec un vieillard à leur tête. Après les exécutions ſanglantes que l'on faiſoit toutes les nuits, ils les prirent pour des miniſtres de mort, & ſe crurent perdus. Le vieillard leur demanda d'un ton grave, s'ils croyoient en un Dieu mort & reſſuſcité pour eux. Nous y croyons, répondirent-ils. « Hé-bien, reprit le » grave perſonnage, ne vous découragez pas; car » les maux que vous ſouffrez pour lui, n'égalent » pas ceux qu'il a ſoufferts pour vous. S'il a eu » le pouvoir de ſe reſſuſciter, ſoyez certains qu'il » vous délivrera quand il le jugera à propos. En » diſant ces mots, le vieillard ſe retira. » Ces paroles porterent l'étonnement dans les eſprits, & ranimerent l'eſpérance dans tous les cœurs. Peu de temps après, on vint leur apprendre la concluſion du traité qui leur rendoit la liberté.

Touran Cha avoit amené avec lui du Diarbekir, une cinquantaine de courtiſans, qui poſſédoient toute ſa confiance. En montant ſur le trône d'Egypte, il avoit ſignalé les commencemens de ſon règne par l'abaiſſement des anciens ſerviteurs de ſon pere, & l'élévation de ſes favo-

ris. Les premiers, parvenus ſucceſſivement aux grandes dignités de l'Etat, par des ſervices réels, ſe trouverent dépouillés tout-à-coup, & de nouveaux-venus occuperent les emplois les plus importans. Cette injuſtice révolta les eſprits des grands & de l'armée. Le jeune Sultan ne borna pas là ſa mauvaiſe politique. Il devoit à la bravoure des eſclaves Baharites, la victoire de Manſoure & la défaite de François. Loin de les récompenſer & de s'attacher par des largeſſes un corps formé par *Nejm Eddin* & redoutable par ſon crédit & ſa valeur, il le dépouilla de ſes charges, & fit connoître pas ſes diſcours qu'il ne ſongeoit qu'à l'abolir. L'indignation fut le fruit de cette conduite imprudente. La haine germoit au fond des cœurs ; & le deſir de la vengeance n'attendoit qu'un prétexte pour s'aſſouvir. *Touran Chah* l'offrit bientôt. Pendant les négociations, il s'étoit retiré à *Fareſcour*, théâtre de ſa victoire. Il avoit fait bâtir une tour de bois ſur le bord du fleuve, & dreſſer des tentes magnifiques, où il campoit en attendant la reddition de Damiette. Enivré de ſes ſuccès, & des louanges de ſes flatteurs, il s'abandonna à ſon goût pour la débauche, & ſe livra ſans meſure à toutes ſortes de voluptés. L'or coule comme l'eau dans les mains d'un Roi débauché. Ses dépenſes devinrent exceſſives. Pour fournir à ſes plaiſirs, il oſa demander compte à

Chegeret

Chegeret Eddour les tréſors de ſon pere, & la menaça de ſon indignation ſi elle ne le ſatisfaiſoit au plutôt. Cette femme ambitieuſe ſe vit perdue ſi elle ne prévenoit le tyran. Elle alla trouver les chefs des Eſclaves Baharites, leur repréſenta les ſervices qu'elle avoit rendus à la Monarchie dans des jours malheureux, la bienveillance qu'elle leur avoit toujours témoignée, & l'ingratitude de *Touran Chah*. Elle finiſſoit par implorer leur protection contre un Roi qui avoit voué une haine implacable aux amis de *Nejm Eddin*. Il n'en fallut pas davantage pour exciter à la vengeance les eſclaves Baharites, qui n'y étoient que trop portés. Ils lui promirent ſatisfaction, & jurerent la mort du Sultan. Dès le jour même, *Bibars Elbondouk Dari*, ayant gagné les gens qui l'environnoient, entra dans ſa tente, où il étoit à table, & lui déchargea un coup de ſabre qui lui auroit abattu la tête, s'il ne l'eût paré de la main. Le Prince eut les doigts coupés. Il s'enfuit précipitamment dans la tour, qui étoit ſur le bord du Nil, & ferma la porte. Les aſſaſſins le pourſuivirent, & les François que l'on conduiſoit à Damiette, ſe trouvant arrêtés en cet endroit, furent témoins d'une ſcène qui fait frémir. Les meurtriers voyant qu'ils ne pouvoient entrer dans la tour, y mirent le feu. *Touran Chah* crioit vainement qu'il abdiquoit l'Empire,

& qu'il ne demandoit qu'à retourner au Diarbekir; on ferma l'oreille à ſes cris & à ſes gémiſſemens. Les flammes l'ayant environné, il ſe précipita du haut de la tour. Un clou le retint par ſon manteau, & il demeura ſuſpendu. Les Barbares fondirent ſur lui, le mirent en pièces à coups de ſabre, & le jetterent dans l'eau près du bateau de Joinville. Toute l'armée Egyptienne vit ce ſpectacle horrible ſans faire un pas pour ſauver ſon Roi, tant ſa conduite imprudente avoit révolté les eſprits. C'eſt ainſi que le dernier Souverain de la famille des Aïoubites, établie en Egypte par *Salah Eddin*, périt miſérablement.

Après le maſſacre de *Touran Chah*, la Sultane *Chegeret Eddour* fut déclaré Reine d'Egypte. C'eſt la première eſclave qui ait regné dans ce pays pendant la domination des Arabes. Cette Princeſſe étoit Turque d'origine, d'autres diſent Arménienne. *Nejm Eddin*, qui l'avoit achetée, l'aimoit ſi éperdûment, qu'il ne la quittoit jamais, & qu'il la menoit à la guerre avec lui. On battit la monnoie en ſon nom, & l'Emir *Azed Eddin Aïbeh* le Tourcoman fut nommé Généraliſſime des troupes. (*i*)

(*i*) Chegeret Eddour, après avoir régné pendant trois mois l'épouſa, & ſe démit de la ſouveraine puiſſance en

Les assassins entrerent dans les bâtimens qui portoient les prisonniers François, & celui qui avoit achevé *Touran Chah*, & dont la main étoit encore dégoûtante de sang, dit à S. Louis: Que me donneras-tu pour t'avoir défait de ton ennemi? Le Roi ne lui répondit rien. Plusieurs de ces scélérats sauterent le sabre à la main dans la galère où étoit Joinville avec beaucoup de Seigneurs, & agitant leurs cimetères, parlerent

---

sa faveur. Il fut le premier Souverain de la Dynastie des Baharites. Après sept ans de règne, la Sultane voyant qu'il se lassoit de n'avoir que le titre de Roi tandis qu'elle en avoit l'autorité, & qu'il songeoit à d'autres amours, le fit assassiner quoiqu'il eût répudié pour lui plaire, une femme qu'il aimoit. *Nour Eddin*, fils de cette malheureuse épouse, conçut une haine violente contre *Chegeret Eddour*. Il corrompit à force d'argent ses femmes, & la fit assommer par elles. Son corps jetté nud dans un ossé, demeura trois jours sans sépulture, & fut enfin mis dans le tombeau qu'elle s'étoit préparé. Nour Eddin, le second Sultan Baharite, fut assassiné au bout de deux ans. *Bibars* lui succéda, & regna dix-sept ans avec gloire. *Echref Hagi*, le dernier des esclaves Baharites qui monta sur le trône d'Egypte, abdiqua volontairement la royauté. *Barkouk*, qui regna après lui, commença la Dynastie des *Mamlouks* ou esclaves Circassiens qui ont gouverné l'Egypte pendant 121 ans sous 22 Rois. Le dernier fut *Tomam Bey*, que le Sultan Selim fit pendre à l'une des portes du Caire.

de leur couper la tête. Ces preux Chevaliers que la tragédie dont ils avoient été ſpectateurs avoit effrayés, crurent que c'étoit fait d'eux, & non moins pieux que braves, ſe jetterent à genoux devant un frère de la Trinité, & ſe confeſſoient tous enſemble. La foule étant très-grande, & le Prêtre ne pouvant les entendre à-la-fois, Guy d'Ybelin, Connétable de Chypre, ſe confeſſa à Joinville, qui lui dit avec une naïveté admirable: *je vous abſols de tel pouvoir que Dieu m'a donné.* Ce fut ainſi que Bayard, ce Chevalier ſans peur & ſans reproche, bleſſé à mort, ſe confeſſa dans la ſuite au pied d'un chêne à ſon Ecuyer. Ces Seigneurs en furent quittes pour être jettés pêle-mêle à fond de cale, où accablé de maladie, ils paſſerent une nuit cruelle dans l'attente d'un ſort encore plus affreux; car ils croyoient fermement qu'ils ne ſortiroient de ce cachot ténébreux que pour aller à la mort.

Abou Ali ayant été nommé pour traiter d'un accommodement avec le Roi de France, on renouvella, après bien des débats, les anciennes conventions. Il fut réglé que S. Louis payeroit avant de ſortir du Nil, 20000 livres pour ſa rançon & celle de ſes ſujets, qu'il évacueroit Damiette, & que le reſte de la ſomme ſeroit compté dans la ville d'Acre. Lorſque les ſermens eurent été acceptés de part & d'autre, on tira

les Seigneurs François de la dure captivité où ils étoient, & l'eſpérance vint encore adoucir leurs malheurs.

Cependant la diſgrace du Roi de toute l'armée parvenue aux oreilles de la Reine, l'avoit accablée de douleur. Elle étoit groſſe, & cette nouvelle lui fut annoncée trois jours avant qu'elle accouchât. Son imagination alarmée lui repréſentoit les ennemis aux portes de Damiette. Elle les voyoit entrer dans la ville & y mettre tout à feu & à ſang. Ses agitations devinrent ſi violentes, qu'on crut qu'elle alloit expirer. Un Chevalier d'environ quatre-vingt ans, lui ſervoit d'Ecuyer & ne la quittoit ni jour ni nuit. Cette malheureuſe Princeſſe ſe réveilloit en ſurſaut au milieu de ſon ſommeil, s'imaginant que les Barbares entroient dans ſon appartement. Le vieux Chevalier qui lui tenoit la main pendant qu'elle dormoit, la ſerroit alors, & lui diſoit: Madame, ne craignez rien, vous êtes en ſûreté. Un inſtant après qu'elle avoit fermé les yeux, elle ſe réveilloit encore, & pouſſoit des cris effrayans. Le grave Ecuyer la raſſuroit de nouveau. Pour ſe délivrer de ces alarmes cruelles, la Reine fit ſortir tout le monde de ſon appartement, excepté ſon gardien. Puis ſe jettant à ſes genoux, elle lui dit: « Chevalier; promettez-moi que vous » m'accorderez la grace que je vais vous deman-

» der : » il promit ; elle continua ainſi : « Je » vous conjure par la foi que vous m'avez jurée, » que ſi les Sarrazins prennent cette ville, vous » me couperez la tête avant qu'ils ſe ſaiſiſſent de » moi. Madame, répondit le Chevalier, ſoyez » certaine que je le ferai volontiers. J'y avois déjà » ſongé, & j'étois réſolu de vous ôter la vie plu- » tôt que de vous laiſſer tomber entre leurs » mains. » Cette aſſurance tranquilliſa la Reine.

Le lendemain de cette ſcène touchante, elle accoucha d'un fils que l'on nomma *Jean Triſtan* à cauſe des circonſtances douloureuſes où il étoit né. Le même jour, on vint l'avertir que les Génois, les Piſans, qui étoient à la ſolde de France, & les Communes vouloient prendre la fuite & abandonner Damiette. Cette Princeſſe fit venir les principaux d'entr'eux devant ſon lit, & leur dit les larmes aux yeux : « Seigneurs, pour l'a- » mour de Dieu, ne quittez pas cette ville. Sa » perte entraîneroit celle du Roi & de toute l'ar- » mée. Ayez pitié de ce foible enfant que vous » voyez couché près de moi. » Les chefs lui ayant repréſenté qu'ils mourroient de faim, elle donna ordre qu'on achetât ſur-le-champ toutes les proviſions qui ſe trouvoient dans la ville, & les renvoya en leur diſant que, dès ce jour, ils ſeroient nourris aux frais du Roi. Ce fut ainſi que cette Princeſſe courageuſe ſauva Damiette, la dernière reſſource des François.

Les bâtimens où ſe trouvoient S. Louis & les autres priſonniers, étant arrivés près du pont de Damiette, le Roi fit venir à ſon bord la Reine & les Princeſſes. Tous les François quitterent la ville au terme marqué, & s'embarquerent ſur divers navires. Les Egyptiens y entrerent. Ces barbares s'étant enivrés, tuerent inhumainement les malades que leur traité les obligeoit de garder juſqu'à ce qu'on vînt les chercher d'Acre. Ces premières infidélités n'annonçoient pas des diſpoſitions bien droites de leur part. En effet, il s'étoit élevé entr'eux une violente conteſtation. Les uns vouloient qu'on maſſacrât le Roi & tous les priſonniers. Les autres ſoutenoient qu'il falloit les relâcher comme on étoit convenu. Ils ajoutoient qu'en violant ainſi leurs ſermens, les Egyptiens paſſeroient aux yeux de l'univers pour un peuple infâme. La diſpute s'échauffa, & l'on reſta un jour entier avant de décider quel parti l'on prendroit. Tandis que ces débats duroient, on fit remonter les bateaux où étoient les malheureux captifs, une lieue au-deſſus de Damiette, & on ne leur cacha point que c'étoit pour leur couper la tête. Enfin, *Aïbeh*, le *Turcoman* qui comptoit partager avec les eſclaves Baharites (*k*) les deux

(*g*) De l'aveu des Hiſtoriens Arabes, il eſt certain que la crainte ſeule de perdre cette ſomme qui devoit être

cent mille livres qui devoient être payées dans la ville d'Acre, tira ſon ſabre, & jura qu'il ne ſouffriroit jamais qu'on violât ainſi la foi des traités. Cette déclaration termina ainſi les différends, & on convint de rendre la liberté aux François.

Tandis que les Egyptiens méditoient un attentat auſſi abominable, S. Louis ſe courrouça fortement contre un Seigneur qui lui dit qu'en leur payant la ſomme promiſe, on les avoit trompé de dix mille livres, & ordonna qu'on les leur rendît, quoiqu'ils euſſent déjà manqué à une partie de leurs engagemens.

Les conditions dont on étoit convenu, ayant été remplies de part & d'autre, S. Louis, ſes frères & ſon épouſe s'embarquerent pour Acre, l'an 1250, onze mois & quelques jours après la priſe de cette ville.

Voici le portrait que *Gemel Eddin*, Hiſtorien Arabe, fait de S. Louis. « Ce Prince étoit » d'une belle figure. Il avoit de l'eſprit, de la fer» meté, de la religion. Ses belles qualités lui » attiroient la vénération des Chrétiens, qui

---

comptée dans la ville d'Acre, fut le ſalut du Roi & de tous les François, & que ces barbares qui venoient de tremper leurs mains dans le ſang de *Touran Chah*, n'auroient pas épargné un ſeul de leurs ennemis ſi leur intérêt ne s'y fût oppoſé.

» avoient en lui une extrême confiance. Il eût
» pu échapper aux mains des Egyptiens en pre-
» nant la fuite, ſoit à cheval, ſoit dans un ba-
» teau ; mais ce Roi généreux, ne voulut jamais
» abandonner ſes troupes. »

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXVI.

Au grand Caire, le 2 Février 1779.

A M. L. M.

JE VOUS AI OFFERT, Monſieur, la deſcription de la Baſſe-Egypte, des détails géographiques & hiſtoriques ſur ces principales villes, le parallèle des mœurs anciennes & modernes de ſes habitans; il me reſte à vous entretenir du commerce de ce pays, de ſon gouvernement bizarre, des révolutions arrivées ſous mes yeux, & des merveilles de la Haute-Egypte. Ces objets formeront un ſecond volume. Vous m'exhortez à le mettre promptement au jour, & me promettez des ſuccès; mais l'amitié eſt indulgente, & le public eſt ſévère. Permettez que j'attende ſon jugement ſur la première Partie de ces Lettres, avant d'en expoſer la ſuite à ſa cenſure. S'il n'accueille pas favorablement cet Ouvrage, j'aurai trop écrit, & s'il l'honore de ſon ſuffrage, j'en aurai plus d'ardeur à continuer. J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très obéiſſant ſerviteur

SAVARY.

APPROBATION.

J'AI LU, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, un Ouvrage, intitulé : *Lettres ſur l'Egypte, &c.* & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion.

A Paris, le 18 Janvier 1785.

Signé, DEGUIGNES, Cenſeur Royal.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: à nos Amés & Féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur SAVARY, nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage, intitulé : *Lettres ſur l'Egypte*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume : Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilége, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à perſonne; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'Acte qui la contiendra ſera enrégiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la ceſſion; & alors par le fait ſeul de la ceſſion enrégiſtrée, la durée du Privilege ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décede avant l'expiration deſdites dix années, le tout conformément aux art. IV & V de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Privileges en Librairie. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le préſentera, à peine de ſaiſie &

de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefactions : A la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde-des-Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMESNIL : le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le vingt-ſeptième jour du mois de Janvier, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-cinq, & de notre Regne le onzieme.

PAR LE ROI, EN SON CONSEIL.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n.° 146, fol. 245, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'article CVIII du réglement de 1723.

A Paris, ce 28 Janvier 1785. Signé, LE CLERC, *Syndic.*

M. DCC. LXXXVI.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-9201
All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

S JUN 30 1994

JUL 27 1999

3 6105 004 925 330